2024-2025

Master 1 Histoire

Histoire, Civilisations, Patrimoine,

Pratique de la Recherche Historique

SAINT-SERGE ET SAINT-BACH D'ANGERS : RÉSURRECTION ET TRANSFIGURATION D'UNE ABBAYE SUBURBAINE À LA FIN DE LA GUERRE DE CENT ANS (1419-1501)

Réédification et reconstruction de l'abbaye et de son église

Julien GROS

Sous la direction de M. Laurent Vissière

Jury

Laurent Vissière : Professeur des universités en histoire médiévale.

Alexandre Deroche : Professeur des universités en histoire du droit et des institutions

Thomas Deswarte : Professeur des universités en histoire médiévale.

Soutenu publiquement le 23 juin 2024.

université angers

BY-NC-ND

AVERTISSEMENT

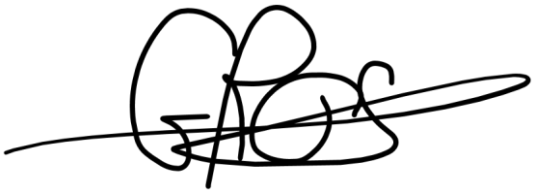
L’université n’entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les travaux des étudiant·es : ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussigné Julien GROS,

déclare être pleinement conscient que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiée sur toutes formes de support, numérique ou papier, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce mémoire.

Signé par l'étudiant le 24 /05 /2025.



REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer mes remerciements à Monsieur Laurent Vissière, qui m'a proposé ce sujet de recherche passionnant. Ses conseils et sa direction m'ont permis de mener à bien ces recherches et d'explorer librement ce sujet inédit.

Je remercie Monsieur Alexandre Deroche, pour son aide, son vif intérêt pour mes recherches, ainsi que pour le temps qu'il m'a accordé, notamment pour me donner accès à toute l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers, ainsi que pour me donner accès à des références bibliographiques.

Je souhaite aussi remercier Monsieur William Pillot, directeur de l'année, pour ses remarques et ses conseils, notamment en archéologie, tout au long de l'année.

Enfin, je remercie l'ensemble de mes camarades de promotion, pour leurs conseils et leurs aides. Tout particulièrement les médiévistes pour la paléographie ainsi que les traductions du latin.

LISTE DES ABREVIATIONS

- ADML : Archives départementales de Maine-et-Loire (49).

- *Bourdigné* : Paris, BnF, département des livres rares, BP16 106194, Jean de BOURDIGNÉ, *Hystoire agregative des Annalles et cronicques Danjou [...] reveus et additionnees par le Viateur Jean Pèlerin,* [1529], 1530, 207f°.

- EaST-SA : Eglise abbatiale de Saint-Serge d'Angers.

- *Fournereau* : ADML, H 1245 Bis, Dom Michel-Alexandre Fournereau, *Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers, contenant les évènements les plus remarquables depuis sa fondation, tirée des archives du même monastère,* v. 1679, manuscrit, papier (copie du début du XVIIIe siècle par Joseph GRANDET).

- *Mat. Monasticon* : Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum*, f°253r.

- *Mense abbatiale de 1471* : ADML, H. 769, copie de la mense abbatiale rendue au Roi par l'abbé François pour son temporel (3 novembre 1471, copie de 1671 sur une précédente copie de 1627), 24 pièces, papier.

- *RB* : règle de Saint Benoit. (Voir : *Règle de saint Benoît,* éd. Adalbert de Vogüé et Jean Neufville, Paris, vol. 2, 1972*)*

- *Sacriste* : ADML, H 830, « le livre-journal du sacriste de l'abbaye Saint-Serge d'Angers », (v.1452-1468), papier, 104 folios.

- *Tartifume* : Angers, BM, Rés. Ms. 995, Jacques Bruneau de Tartifume, *Angers contenant ce qui est remarquable en tout ce qui estoit anciennement dict la ville d'Angers*, t. 2, 1623-1636, pp. 107-134.

SOMMAIRE

Avertissement 2
Engagement de non plagiat 3
Remerciements 4
Liste des abréviations 5
Sommaire 6
Introduction 8
Partie 1 - État de l'art 30
I. Histoire ecclésiastique et religieuse : « le tournant culturel » (GROSSE Christian) 30
II. Le développement de l'histoire médiévale locale 36
III. Archéologie et architecture : étude du bâti et de la construction religieuse 38
IV. L'abbaye de Saint-Serge d'Angers à la fin du Moyen Age dans les recherches scientifiques : un vide historiographique ? 44
Partie 2 - Etat des sources 54
I. Les sources archéologiques, architecturales et épigraphiques 56
II. Les sources manuscrites et archivistiques 66
III. Les sources de l'archéologie du disparu : iconographies et descriptions ... 75
IV. Paris Paris Une source imprimée et un recueil de sources édité 77
Partie 3 – La transfiguration du complexe monastique 80
Chapitre 1 : Saint-Serge en ruines : vulnérabilité et destruction d'une abbaye suburbaine au temps de la guerre de Cent Ans 83
Chapitre 2. Les chantiers de l'abbaye au XVe siècle : sur les pistes des reconstructions 98
Chapitre 3. Restitution et analyse du décor de l'église abbatiale 147
Chapitre 4. Financements des chantiers : enquête sur les ressources économiques du complexe monastique 187
Conclusion de l'étude de cas : 207
Conclusion 212
Annexes 215
Annexe 1 – Transcription du livre-journal du sacriste 216
..... 228

Annexe 1 – Bis : Matériaux du livre-journal du sacriste (collation) ; 237
Annexe 2 – Jacques Bruneau de Tartifume.....241
Annexe 3 – Transcription des épitaphes de l'abbatiale 252
Annexe 4 – Photographies de l'abbatiale.....259
Annexe 5 – Cartes et plans sur le complexe abbatial de Saint-Serge d'Angers 269
Annexe 6 – Notices biographique et bibliographiques sur les abbés de notre étude.....274
Bibliographie 282
Ouvrages généraux et spécialisés : 282
Table des illustrations.....291
Table des photographies : 294
Table des plans.....296
Table des matières.....297

INTRODUCTION

« J'arrive à l'un des monuments les plus intéressans d'Angers, l'église de Saint-Serge, dont la date, telle que l'ont admise plusieurs archéologues distingués, semble en contradiction évidente avec le caractère de son architecture. [...] La nef, complètement restaurée du quinzième au seizième siècle, n'offre rien de remarquable » [sic]

MÉRIMÉE Prosper, *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France,* [1835], Paris, 1836, p. 331-337.

Dans un rapport adressé au ministre de l'Intérieur à la suite de son voyage dans l'Ouest en 1835, l'inspecteur général des Monuments historiques Prosper Mérimée, rédige une notice sur l'église Saint-Serge d'Angers dans le but d'identifier les « caractères particuliers[1] » des monuments du Moyen Âge de l'Ouest, dans une démarche de classification patrimoniale. Après plusieurs pages de descriptions et d'analyses architecturales passionnées sur le chœur de l'église abbatiale – datant du XIIIe siècle – et son transept primitif – datant du XIe siècle –, l'inspecteur général des monuments cache difficilement son désintérêt pour la nef de l'église abbatiale – datant du XVe siècle – dans les quelques mots la concernant. D'ailleurs, seule la « frise d'une exécution très fine et d'une grande richesse[2] » est digne d'une mention dans son rapport. À travers l'opinion de Prosper Mérimée s'articule la primauté accordée à l'église primitive ainsi qu'au « gothique de l'Ouest[3] » dans les études archéologiques et architecturales, et ce, du XIXe siècle jusqu'à la fin du XXe siècle. Cette perspective a contribué à reléguer au second plan les transformations de l'église abbatiale opérées au XVe siècle – notamment la nef, la façade occidentale et la tour du clocher –, considérées comme indigne d'intérêts scientifiques. C'est précisément cette zone d'ombre que ce travail se propose d'étudier.

Partant du constat architectural et archéologique que l'église de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers a connu une reconstruction considérable au cours du XVe siècle – datée par André Mussat entre 1445 et 1480[4] ou par d'autres entre 1451 et 1477[5] –, cette étude ambitionne d'éclairer un siècle méconnu de l'histoire de l'abbaye qui, à

---

[1] MÉRIMÉE Prosper, *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France,* [1835], Paris, 1836, p. 6.

[2] *Ibid.*, p. 337.

[3] MUSSAT André, *Le style gothique de l'Ouest de la France XII-XIIIe siècle,* Paris, 1963, 436 p.

[4] MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964, p. 76.

[5] Les travaux auraient débuté avant 1451 et se terminerait un peu après l'an 1477.

CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, et al., *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire, Corpus Vitrearum France*, t. 2, Paris, 1981, p. 295.

URSEAU Charles (chanoine), RHEIN André, *Guide du congrès d'Angers et de Saumur,* Paris, 1910, pp. 152-159.

PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 6.

l'instar de son église, se relève après la guerre de Cent Ans. Ce mémoire s'inscrit dans une démarche de valorisation de l'histoire, du patrimoine et des archives locales d'Angers et de l'Anjou. Nous verrons que les études sur la fin du Moyen Âge en Anjou étaient concentrées sur le règne du Roi René, avant un nouvel intérêt pour l'histoire locale du XVe siècle à partir des années 1980 et l'ouverture d'autres champs historiographiques. Ainsi, en mettant en lumière une période historique longtemps négligée par l'historiographie, ce travail contribue à une histoire locale et monumentale angevine permettant d'accorder un intérêt à la fin du Moyen Âge, longtemps perçue comme une transition sombre entre le siècle de Saint-Louis et la belle Renaissance. Il s'agit également de replacer la réédification de l'abbatiale de Saint-Serge dans le contexte plus large, celui de la résilience et de la reconstruction des abbayes, monastères et églises paroissiales à la fin du Moyen Âge. Cette période est marquée par les traumatismes de la guerre de Cent Ans, les crises démographiques, économiques et frumentaires. Au-delà de l'étude monumentale, cette enquête propose de saisir les dynamiques religieuses, sociales et économiques à l'œuvre autour de l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers.

Définitions

Au XVe siècle, Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers est l'abbaye bénédictine suburbaine – c'est-à-dire localisée à proximité de l'*urbs*, la « ville » – qui est située sur la rive gauche de la Maine, à près de 200 mètres au nord-est des remparts d'Angers, au cœur du faubourg Saint-Serge qui s'est développé autour de son abbaye éponyme du XIe au XIIIe siècle[6]. Une abbaye – du latin *abbatia*, formé par le mot syrien *aba* signifiant « père » – désigne à la fois une communauté religieuse d'hommes ou de femmes dirigée par l'abbé (le père de la communauté), les bâtiments composant le monastère et le bénéfice de la charge d'abbé. Le monastère est un ensemble de bâtisses qui sont habitées par les moines, aussi appelées les bâtiments conventuels, ou le complexe monastique, notamment composé d'un cloître coupant les moines et les moniales du monde séculier, d'un réfectoire, d'une salle et d'une église abbatiale – c'est-à-dire l'église principale d'une abbaye. Cette

[6] COMTE François, « Le territoire d'Angers du Xe au XIIIe siècle : naissance des bourgs et faubourgs monastiques et canoniaux », dans McNEILL John, *Anjou : Medieval Art, Architecture and Archaelogy,* Routledge, 2003, 13 p.

abbaye suburbaine est localisée hors de l'enceinte de protection de la ville, proche des voies de communication de la cité et en bord de Maine, ce qui la rend vulnérable, d'abord aux raids normands[7], puis aux pillages et destructions durant la guerre de Cent Ans – sur lesquels nous reviendrons. Le complexe monastique de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers a connu des reconstructions et une reprise des activités à la fin de la guerre de Cent Ans, qui se manifeste à la fois par la reconstruction totale de la nef de son église abbatiale – attestée par l'étude archéologique et stylistique du site[8] – mais aussi à travers les diverses et nombreuses traces archivistiques de son activité à partir des années 1440 jusqu'à la fin du siècle[9]. C'est pourquoi nous faisons le choix de parler de résurrection et de transfiguration de l'abbaye. Le terme résurrection vient du nom latin *resurrectio*, lui-même issu de *resurrectum* qui est le supin du verbe *resurgo* signifiant « se relever » ou « ressusciter » ; il est particulièrement symbolique et significatif dans le christianisme car il est intrinsèquement lié à la résurrection de Lazare[10] – qualifié comme l'un des « plus grands miracles du Seigneur »[11] car il est ramené à la vie quatre jours après sa mort – par le Christ, l'un de ses derniers miracles avant sa propre résurrection. De cette manière, le terme résurrection est d'autant plus symbolique pour qualifier le dynamisme d'une abbaye qui se relève après sa destruction partielle – sa démolition matérielle et non celle de la communauté –, à l'image de Lazare ou du Christ qui se relèvent après leur mort partielle – la mort de leur corps et non de leur âme. En parallèle de sa symbolique chrétienne, le terme

---

[7] PEANT Nelly, *Les prieurés angevins de l'abbaye de St-Serge et St-Bach d'Angers (XVe- dévut XVIe),* Angers, maîtrise d'Histoire, dirigé par Jean-Michel MATZ, p. 1.

[8] Les reconstructions de la nef s'étendraient de 1445 et 1480 d'après André Mussat (1964) et entre 1451 et 1477 pour les spécialistes du *Corpus Vitraerum* (1981) et Daniel Prigent (1993).

MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964, p. 76.

CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, et al., *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire, Corpus Vitrearum France*, t. 2, Paris, 1981, pp. 295-297.

URSEAU Charles (chanoine), RHEIN André, *Guide du congrès d'Angers et de Saumur,* Paris, 1910, pp. 152-159.

PRIGENT Daniel « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH rapport de sauvetage urgent, 1993, 89 p.

[9] Cf. Partie 2 - État des sources, II : « les sources manuscrites et archivistiques ».

[10] Evangile selon Jean (11:1-44).

[11] FURETIERE Antoine, *Dictionnaire universel [...]*, La Haye, 1690, p. 1807.

résurrection prend pour synonyme la résilience et signifie ici l'idée d'une renaissance après un traumatisme, d'un nouvel essor après une crise et d'une « victoire sur la mort[12] ». De même, le terme de transfiguration est intrinsèquement lié à la Résurrection du Christ. Il tire son sens d'un miracle du Christ avant sa Résurrection, durant lequel il changea d'apparence, il « se transfigura devant ses Apostres[13] » [sic] en se montrant dans sa gloire sur le mont Thabor (ce miracle est fêté à la fête de la Transfiguration le 6 août). La Transfiguration du Christ meurtri avait pour saint Léon le Grand la mission « que personne n'ait honte de la croix du Christ, par laquelle le monde a été racheté[14] ». Ainsi, la symbolique du mot transfiguration est particulièrement intéressante pour étudier la transformation et la reconstruction d'un complexe monastique, dans lequel les religieux qui dévouent leur vie à Dieu l'adorent et sacrifient leurs vies séculières pour racheter les péchés du monde, tel le Christ. Utiliser le terme de transfiguration permet de désigner la transformation du corps, c'est-à-dire la reconstruction de l'abbaye dans son aspect physique et matériel, dans « sa gloire[15] ». Ces deux termes – résurrection et transfiguration – sont profondément imprégnés de leurs significations religieuses. Leur charge symbolique s'avère particulièrement importante pour analyser et interpréter le changement du complexe abbatial d'un aspect à un autre au XVe siècle. De même, pour éclairer le dynamisme, la reprise en main de la communauté religieuse et la reconstruction du complexe monastique, ainsi que le choix du décor de l'abbatiale, de son message symbolique religieux et de sa pensée théologique.

L'abbaye bénédictine de Saint-Serge d'Angers est dirigée par l'abbé qui, selon la règle, est « celui qui est digne d'être à la tête du monastère[16] » et il est celui « qui agit dans le monastère à la place du Christ[17] ». La figure de l'abbé est majeure dans le monachisme, il est le « pivot de tous les échanges au sein de la communauté »[18], il est le père de la communauté et tel le Christ : il veille sur sa communauté de

---

[12] *Ibid.*
[13] *Ibid.,* p. 2052.
[14] AMBROGI Pascal-Raphaël, *Dictionnaire culturel du Christianisme : le sens chrétien des mots,* Paris, 2021, p. 915.
[15] *Ibid.*
[16] *RB,* II, 2, p. 440 : « *abbas, qui praeesse dignus est monasterio.* ».
[17] *RB*, II, 2, p. 440 : « *Christii enim agere vices in monasterio creditur*.».
[18] DALARUN Jacques (dir.), *Modèle monastique : un laboratoire de la modernité*, Paris, 2019, p. 159.

moines et la guide vers le salut. Le moine – du grec *μόνος* ou *monos* signifiant seul puis solitaire – est celui qui s'engage par des vœux à suivre un mode de vie dicté par une règle, par la vie en communauté et sous l'autorité de l'abbé. Conformément à la règle, l'abbé est élu par ses frères pour ses mérites et sa sagesse – d'autres institutions se prononcent lors de l'élection d'un abbé, notamment la haute hiérarchie cléricale et laïque – ; c'est un seigneur ecclésiastique puissant, un personnage notable reconnu dans la société, il se déplace à cheval et porte sa tunique d'abbé hors du monastère. De cette manière, l'abbé, avec la concorde du chapitre général, c'est-à-dire de l'assemblée des officiers monastiques et des prieurs, tenue chaque année à la Saint-Brieuc à Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers[19], est celui qui décide et lance les campagnes de reconstructions et d'entretien du complexe monastique et de l'église abbatiale. Les officiers monastiques (prieur claustral, sous-prieur, sacristain, cellérier, infirmier, hôtelier, aumônier, prieurs) et l'abbé sont en contact avec la société séculière dans le cadre de leurs offices, de leurs privilèges et de leurs possessions. Ils font appel à toutes sortes d'artisans pour s'habiller et fournir l'abbaye en outils, à des paysans, à des agriculteurs, à des marchands, à des manœuvres et à leurs familiers. En effet, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers est loin de vivre en autarcie, elle a un rôle pivot dans l'économie de la société angevine par son statut de client et d'employeur auprès de la main-d'œuvre et de l'artisanat local. De cette manière, l'abbé et ses officiers monastiques ont un rôle majeur dans la résurrection de l'abbaye et dans la transfiguration – ou réédification – du complexe monastique par leur rôle de commanditaire. La réédification, ou la reconstruction, est l'action de bâtir à nouveau un édifice en entier ou partiellement à la suite d'une destruction, d'une volonté de modification ou de rénovation. Ces deux termes impliquent des réalités bien plus larges que l'action de construire, car « l'érection d'un monument peut induire un nombre important de travaux annexes variables selon les conditions propres à chaque lieu[20] ». L'édification complète de la nef de l'abbatiale a requis une logistique de grande envergure. Ce chantier impliquait à la fois la gestion des ressources économiques, l'acheminement, l'achat et l'extraction des matières premières, de l'outillage léger

[19] *Fournereau,* p. 500.
[20] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 40.

et lourd, de la main-d'œuvre qualifiée (artisans) et non qualifiée (manœuvres). À ces aspects matériels s'ajoutaient les désirs et les choix stylistiques, décoratifs et architecturaux du commanditaire, dit maître d'ouvrage : l'abbé et sa communauté religieuse.

Bornes de l'étude

Compte tenu du rôle central joué par les abbés dans les reconstructions du monastère, cette étude se concentre sur une période de quatre abbatiats consécutifs, depuis les dernières décennies de la guerre de Cent Ans en Anjou – à partir de 1417[21], date marquant un tournant pour l'Anjou confronté à la menace anglaise – jusqu'à l'achèvement de la transfiguration du complexe monastique médiéval à la toute fin du XVe siècle. Le premier abbé de notre étude est Pierre d'Angoulême[22] (v.1419-1445). Après sa mort, lui a succédé le nouvel abbé élu Jean IV de Berné[23] (1445-1466) avant qu'il ne quitte l'abbaye pour devenir évêque en Angleterre en 1466[24]. Son départ laisse place à l'élection de François d'Orignac[25] (1466-1483), dont la mort est suivie d'une période de procès de deux ans[26] à cause d'un conflit lors de l'élection de son successeur qui aboutissent à la confirmation de l'élection de Jean V Tillon[27] (1483-1501) à la dignité d'abbé de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers. L'abbé et son chapitre – rassemblant ses officiers monastiques et parfois les prieurs – dirigent et supervisent les diverses campagnes d'aménagement dans l'abbaye ; c'est pourquoi notre étude porte sur les abbatiats à partir de 1419, jusqu'en 1501, c'est-à-dire la période durant laquelle le complexe monastique connait des transformations physiques identifiables et attestées par les sources[28].

---

[21] En 1417, les Anglais ont conquis la Normandie, et le Maine (voir : LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* Nantes, 1982, p. 226.).
[22] Annexe 6 – Pierre V (v. 1419-1445)
[23] Annexe 6 – Jean IV (1445-1466)
[24] Évêque de « *Cesterce* », c'est-à-dire Chichester (voir : *Fournereau*, p. 501.)
[25] Annexe 6 – François d'Orignac (1466-1483)
[26] Il est en rivalité avec Pierre Maschac (le cellérier et prieur de Huillé) et après l'élection remportée par Jean Tillon, Georges Pot tente un de coup de force, appuyé par des gens d'armes de la garnison du château d'Angers en 1483. (Voir : *Fournereau,* p. 520-525)
[27] Annexe 6 – Jean V (1483-1501)
[28] Cf. Partie 2 – I.B-2, « *Les traces archéologiques et architecturales de la reconstruction du XVe siècle* »

De surcroît, chacun de ces abbés a eu un rôle remarquable dans la transfiguration de l'abbatiale, par leur présence gravée dans la pierre : leurs armoiries.

Dans le cadre de cette étude consacrée à la résurrection et à la transfiguration de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers à la fin de la guerre de Cent Ans, il est essentiel de traiter l'ensemble des possessions, des droits et des privilèges territoriaux que possède l'abbaye au XVe siècle. En premier lieu, cette étude porte sur le complexe monastique de l'abbaye suburbaine – composée de son abbatiale, de ses bâtiments conventuels et de ses jardins au sein du faubourg Saint-Serge. Ensuite, l'abbaye de Saint-Serge possède plus de 26 prieurés en Anjou[29], et quelques autres dans le diocèse du Mans, dans le duché de Bretagne[30] ainsi qu'en Angleterre[31]. Sébastien Legros définit le prieuré comme « l'institution monastique abritant une communauté restreinte de moines et alimentant à la fois cette communauté (tant qu'elle réside) et l'abbaye mère dont elle dépend[32] ». Ainsi, ces quelques quarante-cinq prieurés[33] de l'abbaye mère de Saint-Serge d'Angers sont à la fois des bénéfices et des lieux physiques possédant des terres sources de bénéfices ; ils représentent des « milieux de vie[34] » particuliers pour les moines. Pour Saint-Serge, ce sont généralement de petits complexes monastiques adossés à une église paroissiale en milieu rural, composés au minimum de deux ou trois moines et d'un prieur (officier monastique dirigeant la communauté prieurale). Les plus grands prieurés possèdent leurs propres officiers monastiques, c'est-à-dire un sacristain et

---

[29] PEANT Nelly, *Les prieurés angevins de l'abbaye St-Serge et St-Bach d'Angers (XVe-début XVIe siècle),* Mémoire de Master, Université d'Angers, 2001, p. 14.

[30] TONNERRE Noël-Yves, « La création des prieurés nantais de l'Abbaye de Saint-Serge d'Angers », pp. 77-85, dans CASSARD Jean-Christophe, COATIVY Yves, GALLICE Alain, LE PAGE Dominique (dir.), *Le Prince, l'Argent, les hommes au Moyen Âge,* PUR, Histoire (coll.), 2008.

[31] GUILLOREAU Léon, « Prieurés anglais de la dépendance de Saint-Serge d'Angers », *Revue Mabillon*, N°13, an 4, 1908, pp. 433-484.

[32] LEGROS Sébastien, « Rouvrir les dossiers, reprendre l'enquête : Un retour aux prieurés bénédictins du Bas-Maine (XIe-XVe siècles) », p. 251, in : LAFFONT Pierre-Yves, BACHELIER Julien, CHOLLET Samuel, MEURET Jean-Claude, *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats,* Presses Universitaires de Rennes, 2024, 363 p.

[33] *Sacriste*, f°89v-90, 1454.

[34] LEGROS Sébastien, « Rouvrir les dossiers, reprendre l'enquête : Un retour aux prieurés bénédictins du Bas-Maine (XIe-XVe siècles) », p. 253, in : LAFFONT Pierre-Yves, BACHELIER Julien, CHOLLET Samuel, MEURET Jean-Claude, *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats,* Presses Universitaires de Rennes, 2024, 36 p.

un cellérier. Enfin, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers possède des droits et privilèges sur plusieurs cures, paroisses et domaines agricoles et viticoles proches du monastère et en Anjou. Alors c'est à l'échelle de l'Anjou que se centre principalement cette étude en vue de la concentration de ses biens en grande majorité. Le duché d'Anjou, s'articulant autour d'Angers, s'étend du Saumurois et du Baugeois à l'est jusqu'aux Mauges au sud-ouest, au Segréen et au Craonnais au nord-ouest ainsi qu'au Lavallois au nord. L'Anjou est traversé par la Loire d'est en ouest, dans laquelle se jettent de nombreux affluents dont la Maine – créée par la confluence de la Mayenne et de la Sarthe – passant proche de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. C'est une région à dominante rurale, agricole, d'élevage et viticole sur les coteaux, bénéficiant d'un climat doux. L'Anjou est marqué par ses pierres calcaires dans la vallée de la Loire et par ses terrains schisteux à l'ouest et autour d'Angers que l'on retrouve dans les constructions en pierre de la région. En effet, la compréhension et l'étude des sites de l'abbaye dans leurs contextes géographiques – suburbain et rural – permettent de mieux appréhender les enjeux économiques, techniques et politiques liés à la reconstruction de l'abbaye.

Contexte de l'Anjou à la fin du Moyen Âge

Les reconstructions de l'église abbatiale Saint-Serge d'Angers dans la seconde moitié du XVe siècle sont éminemment liées au contexte de l'Anjou et de la ville d'Angers pendant et après la guerre de Cent Ans. Afin de mieux appréhender les conditions économiques, l'état de ses terres ainsi que le climat dans lequel se trouve l'abbaye suburbaine durant le XVe siècle, il faut la replacer dans les différentes phases et les dynamiques en Anjou au fil de la guerre de Cent Ans et jusqu'à la fin du XVe siècle.

Le duché est d'abord épargné par les premiers combats de la guerre de Cent Ans – opposant les monarchies française et anglaise – dans les années 1340, car « la guerre se déchaîna aux portes de l'Anjou[35] ». Positionné face à la Bretagne – un théâtre des influences et des préoccupations des deux monarchies – l'Anjou se retrouve au plus proche du conflit armé et ses campagnes se voient traverser par les troupes

[35] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* Nantes, 1982, p. 195.

armées qui y sont alors hébergées[36]. De cette manière, durant les premières années de la guerre, l'Anjou n'est pas la victime directe des combats, des pillages et des destructions. Cependant, la défaite majeure des armées françaises à Poitiers le 19 septembre 1356 marque un tournant dans le conflit, suivie par l'arrêt des combats déclaré par la trêve de Bordeaux le 23 mars 1357 « provoquèrent le déferlement des routiers désormais sans engagement[37] » dans les territoires de l'Anjou. Ces compagnies de soldats deviennent des brigands et pillent les campagnes, qui se retrouvent vulnérables, pour s'enrichir et vivent sur les récoltes des locaux. De plus, malgré la trêve, les Anglais ont continué leurs « courses[38] », c'est-à-dire les chevauchées accompagnées de pillages et d'incendies dans les campagnes du duché. Les abbayes et leurs prieurés sont des victimes privilégiées de ces pillages car ce sont « des proies faciles pour les gens de guerres[39] » en raison de leurs richesses et de leur isolement géographique. C'est durant cette première phase d'insécurité voyant la guerre arriver « jusque dans la banlieue d'Angers[40] » qui pousse l'abbé de Saint-Serge et les moines à abandonner les bâtiments conventuels – trop vulnérables car l'abbaye suburbaine est située à 200 m de l'enceinte – pour se réfugier derrière les murailles d'Angers entre 1360 et 1364[41]. De manière générale, entre 1355 et 1369, le royaume de France est ancré dans une crise intérieure à la fois fiscale et politique[42]. Après cette première période de trouble affectant directement l'abbaye suburbaine Saint-Serge d'Angers et ses prieurés, l'Anjou expérimente une période de tranquillité des années 1375 à 1417. Le 27 juin 1375 est signée la trêve de Bruges entre les deux monarchies belligérantes[43]. La situation est stabilisée par le traité de Guérande rendant la Bretagne à Jean IV de Montfort et apaisant les pressions sur l'Anjou. À l'échelle du royaume, durant les années 1380 à 1410, démarre une phase de « reconstruction agricole » dans un «

---

[36] *Ibid.,* pp. 195-196.
[37] *Ibid.,* p. 198.
[38] *Ibid.,* p. 201.
[39] BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux dans la ville (XIIe-XVe siècle)*, Toulouse, « Cahiers de Fanjeaux », N° 44, 2009, p. 52
[40] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines*…, p. 201.
[41] Paris, BnF, DOM HOUSSEAU Étienne, Collection Touraine-Anjou, t. 26, f°420.
[42] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Paris, 2014, pp 88-124. (Chapitre 4 : « Guerre et fiscalité : la crise intérieure (1355-1368) »)
[43] *Ibid.,* p. 601.

nouveau contexte politique, plus favorable à l'essor économique[44] ». L'absence des combats et la stabilité retrouvée poussent « les seigneurs à remettre en ordre leur seigneurie et à reconstruire les infrastructures endommagées[45] ». S'ouvre alors une première phase de restauration et de reconstruction, « qui semble avoir été vigoureuse en Anjou[46] », des édifices religieux et laïcs entre les années 1375 et 1410[47].

Au début du XVe siècle, l'Anjou est un pays « en pleine convalescence[48] » qui va se retrouver une nouvelle fois en difficulté, à l'image du royaume déchiré d'une part à cause de la guerre civile – qui éclate en 1407 entre les Bourguignons et les Armagnacs – et d'autre part à cause du débarquement des armées du roi anglais Henri V dans le nord du royaume en 1415. Dès 1417, les Anglais occupent la Normandie, puis le Maine. La même année, la duchesse d'Anjou Yolande d'Aragon, voyant la menace anglaise et bretonne monter, négocie des trêves qui n'empêchèrent pas les courses des Anglais dans l'Anjou[49]. C'est la deuxième phase de trouble pour l'Anjou, qui se retrouve alors « sous la menace permanente d'une occupation anglaise[50] » entre 1420 et 1435. Ce sont les années les plus dures pour le duché, qui est victime de nombreux raids, pillages et est le théâtre de plusieurs sièges et combats. À plusieurs reprises, les armées anglaises arrivent aux portes d'Angers, détruisant et pillant probablement les villages alentours, ainsi que les faubourgs de la ville alors sans défense. L'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach subit le même sort. Le chroniqueur Jean de Bourdigné relate l'arrivée aux portes de la ville du duc de Clarence avec son armée à la fin du carême de l'an 1420, voulant d'abord y poser un siège avant de se retirer et « fist courir et fourrager tout le pays

---

[44] *Ibid.,* p. 185.
[45] *Ibid.*
[46] *Ibid.,* p. 186.
[47] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », p. 125, in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, 296 p.
[48] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines*…, p. 215.
[49] *Ibid.,* p. 226.
[50] *Ibid.*

entour[51] ». Après 1435, marqué par la fin de la guerre civile[52] et les réussites de l'armée du roi de France et de ses alliés, l'Anjou se retrouve protégé de la conquête anglaise – qui était envisagée depuis une quinzaine d'années. Durant ces années 1420-1430, la ville, ses faubourgs et l'abbaye suburbaine de Saint-Serge vivent sous la menace constante et la crainte d'un siège des Anglais. Puis, entre 1435 et le début des années 1440, les campagnes angevines subissent la prédation de la part des troupes anglaises, pillant les Mauges en 1438 ou des attaques en différents endroits du duché entre 1441 et 1443[53]. Par exemple, l'abbaye de Saint-Florent de Saumur entreprend en 1435 une campagne de fortification pour se protéger des pillages, ce qui « montre toujours une omniprésence de la guerre de Cent Ans dans la région[54] ». De plus, Jean-Michel Matz relate qu'un court siège aurait été posé à Angers en 1443[55], accompagné de destructions sur les faubourgs et son abbaye de Saint-Serge. Enfin, après cette troisième période de troubles, de menaces et de destructions autour d'Angers et ses de campagnes, s'effectue un lent redressement économique à partir des années 1440 grâce à l'arrêt des combats et des pillages en Anjou[56]. La seconde moitié du XVe siècle en Anjou est marquée par le « remembrement[57] » des campagnes angevines, favorisant la reprise et la reconstruction agricole. De même, le commerce reprend et l'économie commence à se redresser[58] permettant la reconstruction rurale, urbaine, civile et religieuse après des décennies de guerres

---

[51] *Bourdigné,* f°133v.

[52] Le 21 septembre 1435 est signée la paix à Arras entre Charles VII et Philippe le Bon. (Voir : BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Paris, p. 607.)

[53] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales… », p. 126.
Voir : LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 226.

[54] KOWALCZYK Alexis, *Les campagnes de constructions de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur par les abbés du Bellay (1409-1465)*, Université d'Angers, Mémoire de Master, dirigé par MATHIEU Isabelle et DURANDIERE Ronan, 2019, p. 84.

[55] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales… », p. 126.

[56] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Belin, Histoire de France, 2014, p. 462.

[57] RABOT Brice, « La reconstruction agraire en Bretagne méridionale (compté de Nantes et pays vannetais) au XVe siècle », p. 101, in : LAFFONT Pierre-Yves, BACHELIER Julien, CHOLLET Samuel, MEURET Jean-Claude, *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats,* Presses Universitaires de Rennes, 2024, 363 p.

[58] L'économie de l'Anjou se redresse bien plus rapidement que celle de la Bretagne occidentale (seulement vers 1480-1490) et profite du commerce avec le reste du royaume par l'amont de la Loire. (Voir : RABOT Brice, « La reconstruction agraire… », pp. 101-104.)

dans le royaume et en Anjou. À partir des années 1450, les institutions religieuses vont « s'efforcer de rétablir leurs moyens d'existence et leur manière de vivre, dans un contexte de "démonachisation" générale[59] » après les destructions et les ravages de la guerre de Cent Ans. Toutefois, il faut relativiser cette image de la « désolation » et de la « grande pitié »[60] des édifices religieux, car ces exemples de destructions s'étalent sur de longues périodes et la « crise multiforme[61] » du XVe siècle « frappe l'institution ecclésiale comme elle frappe l'ensemble de la société. [...] S'il ne faut pas minimiser les difficultés de l'Église, n'exagérons donc pas non plus sa désolation propre[62] ». De cette manière, les abbayes des pays ligériens reprennent « l'accensement des terres[63] » vers 1455. Après la guerre de Cent Ans, selon l'historien Bernard Chevalier, c'est plus de la moitié des églises paroissiales qui fait « l'objet de réparations importantes et à tout le moins de travaux d'embellissement[64] » entre 1450 et 1530. C'est alors dans ce contexte angevin de reprise économique et de réaffirmation des droits, des ressources des institutions religieuses et de la réparation des édifices religieux que s'articule la reconstruction totale de la nef de l'abbatiale Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers dans la seconde moitié du XVe siècle. Toutefois, l'Anjou connait d'autres troubles géopolitiques durant la guerre du Bien Public (1465), qui s'accompagnent de plusieurs années d'insécurité. Celles-ci sont causées, d'une part, par le « passage et le stationnement d'importantes troupes dans le duché, et d'autre part, par les courses dévastatrices des ennemis et des pillards de tout acabit[65] », notamment entre 1468 et 1472[66]. Il est possible que Saint-Serge d'Angers ait encore été la proie des pillages et

---

[59] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 255.
[60] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales… », p. 125.
[61] RABOT Brice, « La reconstruction agraire … », p. 99.
[62] LEBRUN François, LE GOFF Jacques, REMOND René (dir.), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières,* Paris, t. 2, 1998, p. 18.
[63] RACINET Philippe, *Moines et monastères…,* p. 255.
[64] CHEVALIER Bernard, « La restauration des églises paroissiales en France après la guerre de Cent Ans », in : GUICHARD Pierre (éd.), *Papauté, monachisme et théories politiques,* Presses universitaires de Lyon, t. 2, 1994, pp. 442-453,
[65] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 253.
[66] LE MENÉ Michel, « La conjoncture économique angevine sous le règne de Louis XI », p. 57, in : CHEVALIER Bernard, CONTAMINE Philippe (dir.), *La France de la fin du XVe siècle, renouveau et apogée : économie - pouvoirs - arts - Culture et consciences nationales,* Colloque international du centre de la recherche scientifique (3-6 octobre 1983), 1985, 394p.

destructions en 1477 – c'est ce qu'affirme l'archiviste angevin Célestin Port dans une note[67] dans l'édition d'une source, sans avancer d'arguments. Bernard Chevalier résume la situation de l'Anjou, comme connaissant une « apogée » du redressement et de la reconstruction économique avant 1470 ; mais qu'à partir de 1480 « au contraire, tous les indices sont franchement négatifs[68] ». En effet, Michel Le Méné démontre qu'après les 30 ans de redressement en Anjou (1440-1470), les campagnes angevines connaissent une « conjoncture difficile marquée par de violents accès de fièvres[69] » à cause des « circonstances météorologiques, par la conjoncture militaire et par la récession bretonne[70] » qui est une région nouant de grands liens commerciaux et économiques avec l'Anjou. De cette manière, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers a subi différentes pressions, menaces et dommages tout au long des différentes phases de la guerre de Cent Ans (1337-1453). Et possiblement une nouvelle fois dans les années 1470 et 1480, avec une conjoncture défavorable à l'Anjou jusqu'au début du XVIe siècle[71].

Afin de mieux comprendre la résurrection de l'abbaye et la transfiguration du complexe monastique, il faut replacer l'abbaye de Saint-Serge d'Angers dans le contexte religieux que l'on peut dresser à l'échelle de l'Europe catholique, du royaume et de l'Anjou. L'historiographie de la fin du XXe siècle s'accorde pour relire sous un autre angle le contexte religieux au XIVe et XVe siècle. Longtemps interprétée de manière téléologique comme une période de décadence religieuse avec un clergé fautif qui a mené inéluctablement à la Réforme luthérienne. Cependant, désormais, l'historiographie propose de qualifier cette période de « Christianisme flamboyant[72] ». Le XVe siècle est particulièrement marqué par une

---

[67] Nous pouvons penser que Célestin Port interprète l'octroi d'indulgence de 1477 comme le signe révélateur d'une autre destruction de l'édifice. Cette hypothèse de l'archiviste est très peu probable. (Voir : TUILERIE Péan (De la), *Description de la ville d'Angers et tout ce qu'elle contient de plus remarquable, augmentée de notes critiques et de recherches historiques [,,,],* par M. Célestin Port, 1845 [imprimé en 1994], p. 375.)

[68] CHEVALIER Bernard, CONTAMINE Philippe (dir.), *La France de la fin du XVe siècle*…, p. 327.

[69] LE MENÉ Michel, « La conjoncture économique angevine… », p. 60.

[70] *Ibid.*

[71] *Ibid.*

[72] LEBRUN François, LE GOFF Jacques, REMOND René (dir.), *Histoire de la France religieuse…,* t. 2, p. 13.

« explosion dévotionnelle[73] », c'est-à-dire une multiplication des actes dévotionnels, des rituels, des suffrages (ou prières), du recours aux intercessions pour le salut, des indulgences, le tout dans une démarche comptable. La « religion flamboyante[74] » et ses multiples formes de dévotions s'inscrivent dans une société profondément chrétienne qui, depuis l'invention du Purgatoire dans la seconde moitié du XIIe siècle par les théologiens[75], voit le développement d'une logique nommée par Jacques Chiffoleau *La comptabilité de l'au-delà*[76] dans les pratiques religieuses. Cette logique comptable favorise l'explosion des actes de dévotion et de piété, particulièrement visibles à l'article de la mort et après le trépas, à travers les rites funéraires achetés par les proches du défunt. Le Purgatoire se positionne comme un troisième lieu entre le Paradis et l'Enfer, accueillant les âmes des chrétiens pour une durée précise, déterminée, du temps de peine à purger avant d'atteindre le Paradis – l'Enfer étant écarté. Ce temps dépend de trois facteurs d'après Jacques Chiffoleau : la somme des péchés, les suffrages payés et effectués (réduisant la durée à purger) et l'achat d'indulgences amenant à l'absolution intégrale ou partielle du temps de Purgatoire[77]. Ainsi, l'intensification des actes dévotionnels au XVe siècle s'effectue dans cette démarche comptable, visant à écouter le séjour au Purgatoire. Ceci pour assurer le salut de l'âme, dans un siècle marqué par une explosion de la mortalité (peste, famine et disette, guerres). Alors, les fidèles achètent des indulgences prescrites par le pape pour favoriser « la visite de certains sanctuaires ou l'assistance à certaines fêtes religieuses[78] ». Ils achètent des messes et des prières anniversaires pour leur obit aux moines réguliers et aux ordres mendiants[79]. Ils participent à des petits et grands pèlerinages pénitentiels. Ils se rendent aux processions religieuses et vénèrent les saints pour qu'ils intercèdent à la cure de leur âme. Ces diverses dévotions profitent aux institutions religieuses,

---

[73] *Ibid.*

[74] KAPLAN M., BOUCHERON Patrick, *Le Moyen Âge : XIe - XVe siècle,* Bréal, 1994, p. 360.

[75] LE GOFF Jacques, « Au-Delà », pp. 89-99, in : LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* Fayard, 1999, 1236 p.

[76] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*, Paris, 2011, 566 p.

[77] LE GOFF Jacques, « Au-Delà »…, pp. 89-99.

[78] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 412.

[79] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 138.

car elles représentent des entrées d'argent et attirent des pèlerins venant faire l'aumône ou une donation à un édifice en construction ou en reconstruction. Dans le système de « croyance dans l'économie du Salut[80] », ces dévotions fonctionnent comme des relations mutuellement bénéfiques entre les fidèles et les religieux, l'un pour son salut, les autres pour leurs revenus – dans une logique du don et du contre-don théorisé par Marcel Mauss puis réemployée par Georges Duby pour le Moyen Âge[81]. Les moines des abbayes des ordres anciens participent, de concert avec le reste du clergé, à la « cohésion du monde[82] » duquel ils se coupaient volontairement. Les bénédictins de Saint-Serge, ainsi que les autres établissements réguliers d'Occident étaient « encore puissant[s] et bien vivant[s][83] » au tournant du XIIe au XIIIe siècle. Cependant, les moines réguliers, dits des ordres anciens, notamment les bénédictins, souffrent d'une forte concurrence, dans leur rôle et leurs relations avec le peuple à la fin du Moyen Âge, face aux quatre principaux ordres mendiants et aux 609 fondations de couvent avant 1451[84] – qui s'implantent principalement dans les villes du royaume en même temps que le développement de l'urbanisation (XIIIe-XVe)[85]. Ainsi, à la fin du Moyen Âge, « les monastères n'ont plus le monopole du salut[86] » face à la prolifération des ordres mendiants qui, partout, canalisent les dons, les générosités des fidèles ainsi que les demandes d'inhumations des laïcs. Les ordres réguliers semblent en difficulté à la fin du Moyen Âge, possédant de grands patrimoines. Avec la chute des rentes foncières avec la guerre de Cent Ans, ils « sont touchés de plein fouet : leurs revenus chutent dramatiquement, et même si quelques sires campagnards leur font encore des legs,

---

[80] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*, Paris, 2011, « Avant-Propos » p. XXVII.

[81] MAGNANI Eliana, « Le don au moyen âge : pratique sociale et représentations perspectives de recherche », *Revue du Mauss,* N°19(1), pp. 309-322.

[82] DALARUN Jacques (dir.), *Modèle monastique : un laboratoire de la modernité*, Paris, 2019, p. 8.

[83] VINCENT Catherine, *Église et société …,* Paris, 2009, 320 p.

[84] GUERREAU Alain, « Observations statistiques sur les créations de couvents franciscains en France, XIIIe-XVe siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France,* N°184, 1984, p. 27.

[85] TALLON Alain (dir.), VINCENT Catherine(dir.), *Histoire du christianisme en France,* Paris, 2014, p. 90.

[86] *Ibid.,* p. 91.

la belle époque des donations est achevée depuis longtemps[87] ». Ceci additionné à la diminution de leur rôle pastoral face aux ordres mendiants, à certaines tentatives de réformes des réguliers anciens, au manque de relation avec les fidèles : « le monde des réguliers semble donc un peu marginalisé[88] ». D'après Jacques Chiffoleau, ce « déclin des réguliers[89] » à la fin du Moyen Âge concerne particulièrement les abbayes en milieu rural, loin des villes qui sont devenues les centres de pouvoir et de démographie majeure. C'est dans ce cadre que s'articule la situation des religieux bénédictins de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, au long du XVe siècle, dans une société angevine où les institutions ecclésiastiques et monastiques sont fortement implantées, avec de nombreux couvents, monastères et cures en Anjou. Cette époque du Christianisme flamboyant connait aussi une « prodigieuse floraison du gothique flamboyant[90] », visible aux travers de nombreux chantiers d'édifices religieux durant la seconde phase de la Reconstruction des églises paroissiales dans le royaume entre 1450 et 1530[91].

Courants historiographiques

Cette étude portant sur une institution ecclésiastique angevine à la fin du Moyen Âge se positionne à la croisée de l'ancienne histoire ecclésiastique – portant sur les hauts dignitaires et les institutions – et de l'histoire religieuse – portant sur les pratiques, les croyances et les fidèles. En effet, cette étude va s'appuyer sur des sources et de la bibliographie appartenant et servant à l'histoire ecclésiastique, mais aussi s'imprégner des méthodes de l'histoire religieuse pour offrir une approche monographique de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. L'historienne Catherine Vincent appuie sur la complémentarité entre les deux champs historiographiques, car c'est indispensable d'étudier une abbaye de la fin du Moyen Âge dans le contexte de son siècle et ses relations avec la société par ces deux approches. De

---

[87] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse…,* t. 2, p. 20.
[88] *Ibid.*
[89] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà …,* p. 235.
[90] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse…, t.* 2, p. 20.
[91] CHEVALIER Bernard, « La restauration des églises paroissiales en France après la guerre de Cent Ans », pp. 442-453, in : GUICHARD Pierre (éd.), *Papauté, monachisme et théories politiques,* Presses universitaires de Lyon, t. 2, 1994, p. 452.

surcroît, cette étude s'imbrique dans le champ de l'histoire locale de la fin du Moyen Âge en Anjou, d'abord délaissé au profit du Moyen Âge central, puis qui s'est fortement développé entre les années 1980 et 2010 sous l'impulsion des universités de l'ouest (Nantes, Angers, Tours). Puisque cette étude porte sur une institution religieuse ayant bâti et laissé des traces physiques de son existence, nous allons nous appuyer sur l'archéologie, les études architecturales et artistiques du bâti religieux au Moyen Âge. Enfin, ces recherches vont s'appuyer et porter un regard critique sur toutes les études historiques et archéologiques entreprises sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au Moyen Âge et particulièrement sur les rares abordant la fin du Moyen Âge.

Présentation des sources

Les sources que nous allons utiliser pour étudier l'abbaye de Saint-Serge d'Angers peuvent se classer par typologie de nature : archéologiques, archivistiques, manuscrites, iconographiques, imprimées, bibliographiques.
Compte tenu du point de départ de cette étude, nous allons exploiter toutes les sources archéologiques du site de Saint-Serge d'Angers intelligibles pour notre niveau d'expérience. Nos analyses s'appuieront sur les travaux d'archéologues ayant produit de la documentation sur l'édifice, notamment André MUSSAT en 1963[92], ainsi que les équipes de restauration des années 1990 dirigées par Daniel Prigent[93] et des fouilles préventives de l'INRAP menées par Martin Pithon aux abords de l'église en 2022[94]. La reconstruction de l'abbatiale au XVe siècle comporte de nombreux documents archéologiques permettant de la dater. Elle est composée de clefs de voûtes historiées et armoriées, des baies et leurs vitraux d'origine, ainsi que des épitaphes (dans les chapelles latérales du chœur), chacun

---

[92] MUSSAT André, *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, 1964, pp. 62-77.
[93] PRIGENT Daniel « *Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher* », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH rapport de sauvetage urgent, 1993, 89 p.
PRIGENT Daniel, « *Saint-Serge d'Angers : sauvetage urgent* », Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC, N° du site : 49 007 037 AH, rapport de sauvetage urgent, 1994, 35 p.
[94] PITHON Martin, « Rues Hatais et Jussieu, place du Chanoine-Bachelot : archéologie des abords de l'église Saint-Serge », INRAP Grand Ouest, rapport de fouille. F139948 (code INRAP), 2024, 198 p.

représentant des indices archéologiques et architecturaux très importants pour étudier les reconstructions.

Ensuite, nous appuyons ces recherches sur l'abbaye au XVe siècle sur des documents archivistiques et manuscrits provenant de l'abbaye ou la concernant directement. Les archives départementales de Maine-et-Loire conservent dans le fonds des archives anciennes, dans la série H sur le clergé régulier, des cotes allant des cartons H. 768 à H. 1245 Bis, soit plus de 450 cartons contenant de nombreux documents allant du Moyen Âge à 1789. C'est dans cette série que sont conservés de nombreux documents archivistiques utiles pour étudier l'abbaye : actes d'acquisition de terre, rentes, cens, mense abbatiale, jugements rendus par la prévôté d'Angers. Cependant, le document le plus riche d'information dans cette masse est le « livre-journal du sacriste » probablement rédigé entre 1452 et 1468[95]. Pour comprendre et exploiter ce document et étudier la reconstruction de l'abbaye, nous allons le compléter avec quelques actes ainsi que la copie de la mense abbatiale de 1474[96]. Pour cette étude, la retranscription intégrale de ces sources a dû être effectuée – étant parfois d'un niveau avancé en paléographie médiévale. Ces documents, parfois difficile à retranscrire à cause de la qualité de conservation ou de l'écriture, sont précieux pour étudier l'abbaye car ils proviennent directement de notre objet d'étude au sein de nos bornes chronologiques. À ces sources archivistiques s'ajoute un manuscrit écrit par un moine mauriste de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers nommé Dom Fournereau, en 1679, intitulé *Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers, contenant les évènements les plus remarquables depuis sa fondation, tirée des archives du même monastère* [97].

Après, j'exploite un corpus composé de sources de natures iconographiques et descriptives – c'est-à-dire des sources manuscrites ayant pour vocation de décrire ce que voit l'auteur et ce qu'il pense utile d'être décrit. J'utilise ces sources dans le cadre d'une partie de cette étude de cas, s'appuyant sur une discipline historique en

---

[95] Cf. Partie 2 – II : le « livre-journal du sacriste et ses compléments ».

[96] ADML, H. 769, copie de la mense abbatiale rendue au Roi par l'abbé François pour son temporel (3 novembre 1471, copie de 1671 sur une précédente copie de 1627), 24 pièces, papier.

[97] AMDL, H. 1245 Bis, Dom Michel-Alexandre FOURNEREAU, *Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers, contenant les évènements les plus remarquable depuis sa fondation, tirée des archives du même monastère*, v. 1679 (copie du début du XVIIIe siècle par Joseph GRANDET).

construction : « l'archéologie du disparu[98] ». D'après la journée d'étude de 2010 intitulée « L'Antiquité à l'épreuve du disparu : de l'absence de vestiges dans les études archéologiques » – posant des questions épistémologiques et définissant les intérêts scientifiques de cette discipline ou de ce courant historiographique en formation –, l'archéologie du disparu est bien un « objet d'histoire[99] ». L'archéologie du disparu propose de dépasser l'étude du disparu qui était souvent exploitée pour « mieux comprendre le conservé[100] », comme le font les archéologues, mais se propose de poser la question du rôle propre des objets disparus, dans une idée d'exploiter les vestiges plus efficacement « dans la résolution du disparu [101]». L'archéologie du disparu s'intéresse naturellement aux mécanismes de valorisation qui ont influencé les conservations des différents objets et se propose d'étudier « tous les cas de disparition au même niveau, qu'ils aient été provoqués par de grands acteurs ou causés par un simple oubli des propriétaires de l'objet[102] ». L'archéologie du disparu, quand la documentation est assez riche, se propose de faire de la « restitution », c'est-à-dire « la pratique qui vise au rétablissement scientifique de la perte[103] ». Le terme de reconstitution est préféré pour les démarches de valorisation scientifique dans le but de « donner une "idée" de l'œuvre[104] ». Cependant, comme l'objet d'étude de ce champ historiographique est de s'intéresser au disparu dans un but scientifique de restitution et d'analyse historique, il faut accepter que certaines œuvres ou objets n'aient laissé aucune trace iconographique, textuelle et matérielle. Nous allons proposer un essai d'archéologie du disparu sur le décor de l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers ainsi que du complexe monastique médiéval. Pour ce faire, nous utiliserons des iconographies et des notices descriptives datant du XVI[e] siècle jusqu'à 1787, la date de la dernière

---

[98] BOSSARD-COURONNÉ Mathilde, BROSSIN Laure, « L'Antiquité à l'épreuve du disparu. De l'absence de vestiges dans les études archéologiques », [en ligne], Conclusions de la journée d'étude organisée à Paris-Sorbonne (Paris IV) en mai 2010, Département d'Archéologie grecque, p. 2. [Consulté le 2 mai 2025] ; disponible sur : https://anthropologiedelart.org/ramage/wp-content/uploads/2012/10/M.-Brossard-L.Brossin-Lantiquit%C3%A9....pdf

[99] *ibid.,* p. 8.

[100] *ibid.,* p. 3.

[101] *ibid.*, p. 6.

[102] *ibid.,* p. 5.

[103] *ibid.,* p. 7.

[104] *ibid.*

notice descriptive de l'église abbatiale avant les dégâts provoqués durant la Révolution française et les guerres de Vendée. De plus, nous exploiterons aussi quelques sources imprimées qui sont numérisées ou qui ont été éditées. Notamment la chronique de l'historien mémorialiste angevin Jean de Bourdigné imprimée en 1530 comporte des mentions de l'abbaye[105]. Enfin, nous appuierons ces recherches sur toutes les sources bibliographiques publiées à ma connaissance sur l'abbaye Saint-Serge d'Angers de sa fondation jusqu'à la fin du Moyen Âge. Compte tenu du nombre conséquent de références bibliographiques, le lecteur est prié de se référer à la section consacrée à l'historiographie de l'abbaye Saint-Serge d'Angers ainsi qu'aux principaux écrits qui lui sont dédiés[106].

Enjeux et direction de la recherche

À la fin de la guerre de Cent Ans, le duché sort profondément marqué par des décennies de conflits, laissant de vifs stigmates : la crise économique, la destruction matérielle et humaine. Dans le mouvement de « Reconstruction[107] » qui s'ouvre après la guerre de Cent Ans, le monde monastique ancien apparaît souvent, dans l'historiographie, comme une période de « déclin des réguliers[108] », en particulier pour les abbayes rurales : ruiné par la guerre, perte d'influence auprès des fidèles au détriment de nouveaux ordres, mise sous le régime de la commende. À l'inverse, avec le développement des villes à la fin du Moyen Âge, les ordres monastiques nouveaux s'imposent comme les nouveaux intercesseurs terrestres privilégiés : c'est « l'avènement des ordres mendiants[109] ». Toutefois, l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers, établie aux pieds des murs de la ville d'Angers, offre l'exemple paradoxal d'une institution religieuse d'un ordre ancien (bénédictin). Loin de s'éteindre, celle-ci connaît au contraire à la fin de la guerre de Cent Ans une véritable résurrection. L'abbaye bénédictine fait usage de stratégies juridiques, d'implantation politique et religieuse, tout en s'appuyant sur les dévotions propres

---

[105] Paris, BnF, département des livres rares, BP16 106194, Jean de BOURDIGNÉ, *Hystoire agregative des Annalles et cronicques Danjou [...] reveus et additionnees par le Viateur Jean Pèlerin*, [1529], 1530.

[106] Cf. Partie 1 – IV.

[107] RACINET Philippe, *Moines et monastères…*, p. 256.

[108] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà …,* p. 235.

[109] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 34.

au Christianisme flamboyant pour obtenir l'aide de la société angevine, des seigneurs comme des fidèles. Il est alors légitime de se demander : de quelles manières l'abbaye suburbaine bénédictine de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers, frappée par la guerre de Cent Ans, a-t-elle pu assurer sa résurrection en s'ancrant dans les réseaux et les dynamiques du monde séculier ?

Pour répondre à cette question, nous articulerons ces recherches en trois parties distinctes et complémentaires. La première partie propose un état des savoirs historiques qui permet de situer notre objet d'étude dans les champs historiographiques. Elle revient sur les grandes distinctions entre l'histoire ecclésiastique et religieuse, les avancées et les objets de l'histoire médiévale locale, ainsi que sur les apports de l'archéologie. L'objectif est de dresser un état de l'art complet afin de mettre en évidence un certain vide historiographique sur les abbayes anciennes à la fin de la guerre de Cent Ans. La deuxième partie s'attelle à présenter le panel des sources mobilisées pour notre enquête. Qu'il s'agisse de données archéologiques et architecturales, de sources archivistiques, manuscrites, imprimées ou iconographiques ; une méthode d'exploitation rigoureuse de ces sources permet de restituer le disparu, d'enquêter sur la ruine et la transfiguration du complexe monastique. Enfin, la troisième partie se concentre sur le processus de transfiguration de l'abbaye. D'abord en questionnant l'état de ruine dans lequel le complexe abbatial se retrouve à la fin de la guerre de Cent Ans, puis en analysant et en interprétant les différentes campagnes de reconstructions attestées au XVe siècle. La restitution de l'ornementation et de la mise en décor de l'église abbatiale dans la seconde moitié du XVe siècle permet d'enquêter sur les dévotions qui pénètrent l'abbatiale dans le contexte du Christianisme flamboyant. Toutefois, une telle entreprise de transfiguration s'appuie nécessairement sur une résurrection de l'abbaye et de ses ressources. L'abbaye met en place des méthodes et des stratégies pour parvenir à financer de telles activités artistiques et artisanales. Cette articulation, entre déclin et résurrection, témoigne des stratégies et des moyens que l'abbaye a exploités pour s'ancrer dans les dynamiques religieuses, sociales, économiques et politiques de son temps en réinvestissant le monde séculier, en particulier le monde urbain, pour assurer sa position.

PARTIE 1 - ÉTAT DE L'ART

I. HISTOIRE ECCLESIASTIQUE ET RELIGIEUSE : « LE TOURNANT CULTUREL » (GROSSE CHRISTIAN[1])

Pour appréhender la résurrection et la transfiguration de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au XVe siècle, il convient d'abord de situer notre étude dans les courants historiographiques qui ont permis d'en structurer les différents aspects. Le courant historiographique qualifié d'histoire ecclésiastique est très répandu au XIXe et début du XXe siècle. Il s'inscrit dans une longue tradition chrétienne pouvant remonter à l'évêque Eusèbe de Césarée et aux premiers historiens ecclésiastiques au IVe siècle de notre ère[2]. Cette histoire ecclésiastique est « écrite essentiellement par des clercs, pour un public comptant de nombreux clercs, et dans une visée apologétique[3] ». C'est donc une histoire confessionnelle, qui s'intéresse aux institutions, aux grands hommes de l'histoire de l'Eglise (fervents défenseurs, grands détracteurs, réformateurs et notables). Le contexte qui suit la Réforme protestante favorise l'essor d'une historiographie monastique portée par les ecclésiastiques et les religieux catholiques. Animée par une vision apologétique, cette démarche vise à légitimer l'existence des monastères et des abbayes et à défendre les institutions du clergé régulier visée par les critiques de la Réforme protestante[4]. Dans cette histoire ecclésiastique, l'étude des abbayes se fait notamment par le prisme de leurs hauts dignitaires (abbés et prieurs) et par leur fondation. Par conséquent, de nombreux travaux d'historiens ecclésiastiques antérieurs au XXe siècle consacrent des notices ou intègrent les abbayes dans leurs récits, notamment pour évoquer leur fondation, leurs bienfaiteurs ou encore les

---

[1] GROSSE Christian, « Le "tournant culturel de l'histoire " religieuse" et "ecclésiastique" », *Histoire, monde et cultures religieuses,* N°26/2, pp. 75-94.
[2] *Ibid.,* p. 76.
[3] LAGRÉE Michel, « Histoire religieuse, histoire culturelle », RIOUX J.-P., SIRINELLI J.-F. (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 389.
[4] VAUCHEZ André, Cécile CABY, *L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Âge : guide de recherche et documents,* Brepols, Turnhout, p. 7.

évènements marquants qui s'y sont déroulés – tels que les pillages, les fêtes religieuses ou les visites épiscopales et royales. Ces récits retracent l'histoire des hauts dignitaires laïcs comme ecclésiastiques du royaume. La jeune congrégation mauriste qui se structure au XVII[e] siècle réaffirme l'importance de l'étude du passé dans la vie monastique et vient nourrir l'historiographie monastique. Selon les Mauristes, l'histoire permet de « mieux comprendre les Pères et la théologie, elle permet d'apprendre "la morale par les exemples"[5] ». A partir de 1640, les Mauristes s'attèlent à trois productions historiographiques : « l'histoire de l'ordre, les Vies des saints bénédictins et les monographies[6] ». Les Mauristes rédigent des monographies consacrées à des abbayes[7], ainsi qu'à l'histoire ecclésiastique et religieuse du royaume. Parmi leurs travaux notables figure la *Gallia Christiana,* vaste entreprise éditoriale publiée entre 1626 et 1865, qui étudie et recense les institutions de l'Eglise diocèse par diocèse. Ces volumes comportent des notices biographiques des hauts dignitaires du clergé : archevêques, évêques, abbés. C'est en 1856 qu'est édité le quatorzième tome de la *Gallia Christiana* sur la province de Tours (archevêché) par Barthélémy Hauréau[8]. Dans ce volume, il consacre une notice en latin à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, relatant sa fondation et dressant la liste des 67 abbés qu'il a identifiés, chacune accompagnée d'une courte notice biographique. Par ailleurs, dans leurs histoires du royaume, les Mauristes accordent une place particulière aux ordres monastiques. Par exemple entre 1750-1756 dans leur *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne,* Dom Morice et Dom Tallandier évoquent l'abbaye de Saint-Serge d'Angers (parmi bien d'autres) au sein de leur récit sur la lutte de pouvoir entre le roi Breton et le roi Français[9]. A partir de 1840,

---

[5] *Ibid.,* p. 8.

[6] *Ibid*., p. 9.

[7] Vers 1679, le Mauriste Dom Fournereau achève une monographie sur Saint-Serge d'Angers.
Voir : ADML 49, H 1245 Bis, Dom Michel-Alexandre Fournereau, *Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers, contenant les évènements les plus remarquables depuis sa fondation, tirée des archives du même monastère,* v.1679, (copie du XVIII[e] siècle).

[8] HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, pp. 641-654.

[9] Ces deux historiens ecclésiastiques répertorient de nombreuses abbayes qui ont été pillées ou qui ont accueilli des hauts dignitaires dans leur récit.
Dom MORICE, Dom TALLANDIER, histoire *ecclésiastique et civile de Bretagne,* imprimé à Paris, 1750-1756, p. 43.

Charles-René Montalembert publie *Les moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard* et « met en valeur ce qu'il considère comme le rôle civilisateur du monachisme[10] » dans ses écrits ouverts par la dédicace du pape Pie IX. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle et la première moitié du XX[e] siècle, l'histoire ecclésiastique est particulièrement dynamique : des revues sont créées[11], et plusieurs historiens ecclésiastiques font carrière[12]. Ces écrits ont une vocation formatrice et mémorialiste pour le clergé. Ce n'est qu'à partir de 1940, pour Michel Lagrée, ou en 1960, pour Claude Langlois, que l'université française amorce véritablement la « déconfessionnalisation de l'écriture de l'histoire[13] ». En revanche, les clercs conservent encore une place dans l'historiographie des religions jusqu'à la moitié du XXe siècle au travers de revues – notamment la *revue Mabillon*[14] – ou de société savantes – comme la société d'histoire de l'Église de France.

L'historien Gabriel Le Bras, est un précurseur du tournant historiographique de l'histoire ecclésiastique à l'histoire religieuse. Avec son *Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France* (1945), il propose de s'intéresser aux pratiques et non aux croyances[15]. C'est ce que Jean Séguy appellera le passage « du cultuel au culturel[16] ». Cependant, ce n'est qu'à partir des années 1960 que cette nouvelle approche de l'histoire des religions s'impose et débute à influencer l'historiographie française. Ce tournant est intrinsèquement lié à et des « influences extérieures[17] » et à l'évolution des écoles historiographiques, soucieuses de porter le regard de l'historien au-delà des élites pour inclure d'autres groupes sociaux. Ce

---

[10] VAUCHEZ André, CABY Cécile (dir.), *L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Âge : guide de recherche et documents,* Brepols, 2003, p. 11.

[11] *Revue bénédictine* (1884), *Revue d'histoire ecclésiastique* (1900), *Revue de l'Histoire de l'Église de France* (1910).

[12] Par exemple, l'abbé Louis Duchesne (1843-1922), un historien méthodiste, mène une carrière dans l'enseignement (notamment à l'EPHE et l'école Française de Rome).

[13] GROSSE Christian, « Le "tournant culturel de l'histoire " religieuse" et "ecclésiastique" », *Histoire, monde et cultures religieuses,* N°26/2, p. 77.

[14] La *Revue Mabillon* s'intéresse beaucoup à l'histoire monastique au XXe siècle.
Voir : VAUCHEZ André, CABY Cécile, *L'histoire des moines…,* p. 14.

[15] LE BRAS Gabriel, *Introduction à l'Histoire de la pratique religieuse en France,* Presses Universitaires de France, Paris, 1945, 149 p.

[16] SEGUY Jean, « Du cultuel au culturel », Annales Esc, 29/5, 1974, pp. 1280-1290.

[17] GROSSE Christian, « Le "tournant culturel de l'histoire " religieuse" et "ecclésiastique" », *Histoire, monde et cultures religieuses,* N°26/2, p. 81.

tournant historiographique s'appuie sur la déconfessionnalisation des historiens des religions prônant « une neutralité axiologique », exerçant dans des « établissements publics et laïcs[18] ». Avec la bascule de l'histoire sociale à l'histoire culturelle, le tournant historiographique entre l'histoire ecclésiastique et l'histoire religieuse s'affermit et s'identifie clairement. Catherine Vincent, en reprenant la formule de Gabriel Le Bras, définit le tournant de l'histoire ecclésiastique à l'histoire religieuse par son objet, car « le regard s'est déplacé du Créateur et de ses grands serviteurs, papes et autres dignitaires (cardinaux, évêques, abbés ou fondateurs d'ordre), vers l'ensemble de ses adorateurs, le peuple des fidèles, hommes et femmes, dont on a tenté de traquer, à travers les moindres documents, les aspirations et les modes d'expression de la foi[19] ». L'histoire religieuse s'intéresse aux pratiques, à la spiritualité, à la culture religieuse, aux fidèles et remplace le prisme sur les abbayes apposé par l'histoire ecclésiastique des institutions et des hauts dignitaires. Néanmoins, Catherine Vincent insiste sur la complémentarité de ces deux approches historiographiques dans la recherche en histoire religieuse. Cette association historiographique est indispensable pour étudier une institution ecclésiastique comme une abbaye, à la fois par le biais de l'institution, de ses obédienciers (ou officiers) et de ses relations avec les pratiques culturelles et croyances religieuses de la société. C'est une période où de grandes études historiques sur le christianisme sont lancées, comme l'*Histoire de la France religieuse,* en quatre volume allant des origines du christianisme à la fin du XXe siècle, dirigé par Jacques Le Goff et René Rémond (1988- 1992). Son second tome intitulé *Du Christianisme flamboyant à l'aube des Lumières (XIVe-XVIIIe siècles)*, dirigé par François Lebrun (1988), comporte une partie rédigée par Jacques Chiffoleau sur la fin du Moyen Âge, qui est indispensable pour étudier le contexte religieux de la France au XVe siècle[20]. D'autres grandes entreprises consacrées à l'histoire religieuse et ecclésiastique sont publiées comme *l'Histoire du Christianisme* en 13 volumes (1992-2001) dirigée par Jean-Marie Mayeur, Charles

---

[18] KRUMENACKER Yves, MENTZER Raymond (dir.), *Penser l'histoire religieuse au XXIe siècle,* LARHRA, « Chrétiens et Sociétés. Documents et Mémoires » (coll.), 2020, p. 8.

[19] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 7.

[20] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al*.), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières,* Paris, t. 2, 1998, 576 p.

et Luce Pietri, André Vauchez et Marc Venard[21], constitue des manuels de référence. Nous pouvons également citer *Le christianisme en Occident* (1997), sous la direction de François Bougard[22], ainsi que *Le Christianisme occidental au Moyen Âge : IVe-XVe siècle* dirigé par Jacques Paul (2004)[23]. Ces ouvrages n'abordent que très marginalement le sujet des abbayes et des monastères au Moyen Âge ; ils mettent en lumière le contexte dans lequel les ordres mendiants et les ordres réguliers s'affirment ou s'effacent durant les quatre derniers siècles du Moyen Âge. Plusieurs études remarquables se penchent sur les abbayes médiévales et permettent de mieux saisir l'organisation hiérarchique interne des abbayes bénédictines – en particulier le rôle des obédienciers, les possessions et les droits des abbayes, la liturgie monastique ainsi que le décor des édifices. Parmi ces études majeures, nous pouvons citer *Moines et religieux au Moyen Âge* de Jacques Berlioz[24] (1994), La *vie des moines au temps des grandes abbayes (Xe-XIIIe siècles)* de Dom Anselme Davril et Éric Palazzo[25] (1994), ou encore *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge* de Ludo Milis[26] (2002). Cependant, aucune n'étudie les abbayes à la fin du Moyen Âge pendant le Christianisme flamboyant. C'est comme si les abbayes de ces siècles se plaçaient en opposition ou en rupture– à cause de l'image de la décadence et de l'irréligiosité accolée au clergé du XVe siècle – avec la vie monastique de cet âge d'or des ordres réguliers du XIe au XIIIe siècle. André Vauchez et Cécile Caby (2003) publient un manuel servant de guide de recherche pour l'histoire des ordres religieux au Moyen Âge en occident[27]. C'est une des seules références proposant une étude de l'historiographie monastique et sur l'importance des sources des Mauristes pour faire l'histoire des monastères au Moyen Âge.

---

[21] MAYEUR Jean-Marie, PIETRI Charles et Luce, VAUCHEZ André, VENARD Marc (dir.), *Histoire du christianisme. Des origines à nos jours*, Paris, 1992–2001, 13 vol.
[22] BOUGARD François, *Le christianisme en Occident,* SEDES, Paris, *1997,* 363 p.
[23] PAUL Jacques, *Le christianisme occidental au Moyen Âge IVe-XVe siècles*, Paris, 2004, 396 p.
[24] BERLIOZ Jacques (dir.), *Moines et religieux au Moyen Âge,* Seuil, Points Histoire, 1994, 339 p.
[25] DAVRIL Anselme, PALAZZO Éric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle,* Pluriel, Paris, 2011, 333 p.
[26] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Belin, Europe & Histoire, 2001, 159 p.
[27] VAUCHEZ André, CABY Cécile (dir.), *L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Âge : guide de recherche et documents,* Brepols, 2003, 372 p.

L'étude de Philippe Racinet sur les *Moines et monastères en Occident au Moyen Âge* (2007) élargit la focale d'analyse sur l'intégralité du Moyen Âge, en exploitant des exemples allant jusqu'au XVe siècle. Cet ouvrage permet d'étudier les stratégies et les pratiques des abbayes dans le contexte de leur reconstruction après la guerre de Cent ans[28]. Parmi les travaux récents sur les abbayes, l'ouvrage intitulé *Modèle monastique, un laboratoire de modernité*, publié en 2019, s'inscrit dans le renouveau de l'historiographie religieuse : le monachisme[29]. Dans cet ouvrage, Jacques Dalarun revient sur les fondements et les origines de la règle de Saint-Benoît en la comparant avec la règle du Maître. L'objet de ses recherches est l'idéal spirituel porté par la règle bénédictine, l'expérience vécue du monachisme, ainsi que le rôle central des monastères dans la cohésion du monde médiéval – tant sur les plans spirituel, théologique que séculier. Jacques Dalarun met en lumière le rôle « pivot[30] » du monastère dans l'économie séculière et dans « l'économie du salut[31] ». Cet ouvrage ouvre de nouveaux questionnements, qui sont utiles à la définition du monastère, notamment grâce à ses analyses d'extraits de la règle de saint Benoît. De manière générale, le constat que nous dressons est le déséquilibre dans les références sur le christianisme et le monachisme médiéval en occident ; peu d'études abordent concrètement la nature de notre objet d'étude : une abbaye bénédictine au XVe siècle.

---

[28] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge,* Paris, 2007, 283 p.
[29] DALARUN Jacques, *Modèle monastique : un laboratoire de la modernité,* CNRS Éditions, Paris, 2019, 319 p.
[30] DALARUN Jacques, *Modèle monastique : un laboratoire de la modernité,* CNRS Éditions, Paris, 2019, p. 8.
[31] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*. Paris, 2011, « Avant-Propos » p. XXVII.

II. LE DEVELOPPEMENT DE L'HISTOIRE MEDIEVALE LOCALE

Cette lacune historiographique sur les abbayes à la fin du Moyen Âge peut être en partie comblée en glissant la focale de l'histoire ecclésiastique et religieuse vers une histoire locale de l'Anjou. Une telle approche permettrait de mieux saisir le contexte politique, économique, religieux et social à la fin du Moyen Âge dans les délimitations géographiques définies. Les études sur l'Anjou médiéval ont été marquées par un déséquilibre prononcé « entre le nombre d'études portant sur la période centrale du Moyen Âge et celles consacrées aux XIVe et XVe siècles[32] ». Ce déséquilibre est dû à l'attrait de l'historiographie pour la période de la « naissance du comté d'Anjou », ainsi que de la période Plantagenêt. L'Anjou du Xe au XIIIe siècle est étudié sous de nombreux aspects grâce à la riche documentation conservée, notamment sur la vie religieuse et l'Église d'Anjou. La seule exception à ce déséquilibre historiographique est l'attrait de René d'Anjou qui, dès le XIXe siècle, intéresse plusieurs historiens[33]. Néanmoins, de manière générale, la fin du Moyen Âge en Anjou reste peu étudié.

Ce n'est que depuis les années 1980 que l'Anjou médiéval connait un regain historiographique, particulièrement suite à l'étude menées par Michel Le Méné sur *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* paru en 1982[34]. C'est une étude fondatrice, sur laquelle s'appuie de nombreuses études historiques sur l'Anjou à la fin du Moyen Âge. Elle dresse un portrait complet des conditions des campagnes angevines durant la guerre de Cent ans et les guerres de la fin XVe siècle sur 200 ans. Il complète cette étude par une de ses contributions – concernant l'Anjou pendant le règne de Louis XI – dans l'ouvrage collectif, publié suite au Colloque international du centre de la recherche scientifique du 3 au 6 octobre 1983, intitulé *La France de la fin du XVe siècle, renouveau et apogée : économie - pouvoir - arts - culture et conscience nationales,* dirigé par Bernard Chevalier et Philippe

[32] MATZ Jean-Michel, COMTE François, « L'Anjou aux XIVe et XVe siècles : vingt-cinq années de recherche, bilan et perspectives », *Mémoire des Princes Angevins,* 2004, p. 59.
[33] *ibid.*
[34] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* Nantes, 1982, 534 p.

Contamine[35]. Ces deux références de Michel Le Méné sont indispensables pour étudier l'abbaye de Saint-Serge d'Angers – qui possède de nombreuses terres dans les campagnes de l'Anjou – ainsi que pour comprendre les dynamiques économiques et démographiques en Anjou au cours du XVe siècle. Tout comme les recherches de Noël-Yves Tonnerre sur la Bretagne et l'Anjou médiéval nous éclaire sur ces sujets. Il a dirigé *La construction en Anjou au Moyen Âge, Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996* avec Daniel Prigent – un archéologue spécialiste de l'Anjou. Ces journées d'études ont mené à une publication, qui comporte un chapitre de par l'historien Jean-Michel Matz fondamental pour notre étude sur le mouvement de reconstruction des édifices religieux (églises paroissiales) à la fin de la guerre de Cent ans[36]. Ce regain d'intérêt pour l'histoire locale et religieuse de la fin du Moyen Âge amené par ces historiens se poursuit dans les mémoires de maîtrise en histoire dirigé à l'Université d'Angers par Noël-Yves TONNERRE (1993-2011) et Jean-Michel MATZ (1994-2020)[37] – d'ailleurs, certains portent sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers[38]. Ces études dirigées dans les années 2000 à l'Université d'Angers montrent l'importance de l'étude des prieurés des abbayes angevines à la fin du Moyen Âge. L'année passée, Pierre-Yves LAFFONT a dirigé un ouvrage collectif intitulé *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats* dans lequel Brice Rabot complète les analyses de Michel Le Méné sur le contexte de l'Anjou au XVe siècle

---

[35] LE MENÉ Michel, « La conjoncture économique angevine sous le règne de Louis XI », in : CHEVALIER Bernard, CONTAMINE Philippe (dir.), *La France de la fin du XVe siècle, renouveau et apogée : économie - pouvoirs - arts - Culture et consciences nationales,* CNRS Édition, Colloque international du centre de la recherche scientifique (3-6 octobre 1983), 1985, pp. 51-60.

[36] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, pp. 125-140.

[37] MÉRAND Anne-Claire, *L'abbaye du Ronceray dans la ville d'Angers à la fin du Moyen Âge (vers 1380-1499),* Université d'Angers, Maîtrise, 2001, 134 p.

CHALVIN Myrtille, *L'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire et ses prieurés à la fin du Moyen Âge (1434-1500),* Université d'Angers, Maîtrise, 2002, 195 p.

BILLAUD Pierre, *Les prieurés angevins de l'abbaye Saint-Florent de Saumur à la fin du Moyen Âge (1431-1504),* Université d'Angers, Maîtrise d'Histoire, 2003, 141 p.

[38] Cf. Partie 1 - IV.

en élargissant et en comparant avec la Bretagne méridionale[39] et Sébastien LEGROS réouvre l'enquête sur les prieurés dans le nord de l'Anjou[40].

III. ARCHEOLOGIE ET ARCHITECTURE : ETUDE DU BATI ET DE LA CONSTRUCTION RELIGIEUSE

Les reprises architecturales du complexe monastique de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au XVe siècle requièrent à la fois une étude historique des traces écrites et une étude architecturale, stylistique et archéologique de l'église abbatiale de la fin du Moyen Âge. C'est pourquoi il est essentiel de remonter aux origines de l'étude de l'architecture religieuse au Moyen Âge afin de comprendre le cheminement intellectuel ayant conduit à la prise en compte de la construction religieuse en histoire. Cette mise en perspective permet d'identifier les références indispensables à l'étude du site archéologique de Saint-Serge d'Angers. C'est à la fin du XVIIIe siècle, en France, que s'intensifie la prise de conscience patrimoniale face aux dégradations et destructions massives d'édifices anciens suite à la Révolution française. Cette sensibilité s'exprime notamment dans le *Rapport sur les destructions opérées par le vandalisme, et sur les moyens de le réprimer* (1794) rédigé par l'abbé Grégoire, marquant l'émergence de la conscience patrimoniale. C'est sous la Monarchie de Juillet (1830-1848) que s'institutionnalise la protection patrimoniale en France avec la création du poste d'inspecteur général des monuments historiques sous le ministre de l'intérieur François Guizot en 1830. Prosper Mérimée succède en 1834 à Ludovic Vitet au poste d'inspecteur général des monuments historiques et débute ses *voyages* afin d'établir « une description critique de tous les édifices du royaume » et de « veiller à la conservation de ces

---

[39] RABOT Brice, « La reconstruction agraire en Bretagne méridionale (compté de Nantes et pays vannetais) au XVe siècle », in : LAFFONT Pierre-Yves, BACHELIER Julien, CHOLLET Samuel, MEURET Jean-Claude, *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats,* Presses Universitaires de Rennes, 2024, pp. 99-113.

[40] LEGROS Sébastien, « Rouvrir les dossiers, reprendre l'enquête : un retour aux prieurés bénédictins du Bas-Maine (XIe-XVe siècles) », in : LAFFONT Pierre-Yves, BACHELIER Julien, CHOLLET Samuel, MEURET Jean-Claude, *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats,* Presses Universitaires de Rennes, 2024, p. 251-264.

édifices en indiquant au Gouvernement et aux autorités locales les moyens soit de prévenir, soit d'arrêter leur dégradation[41] ». La commission des Monuments historiques (1838) dresse une liste, publiée en 1840, contenant les monuments nécessitant des travaux, qui comporte un grand nombre de châteaux, de cathédrales et d'églises – l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers est classée par cette première liste, amenant à sa restauration. Des historiens et des spécialistes de l'histoire de l'art et de l'archéologie se retrouvent mobilisés pour mener des études critiques sur de nombreux monuments au XIXe siècle. Ainsi, c'est d'abord par le monumental et le bâti que s'est fondé l'étude de la construction au Moyen Âge. Les édifices religieux médiévaux occupent une place prépondérante dans ces études monumentales. En effet, c'est autour de l'image de la cathédrale gothique que se structure ce courant d'étude stylistique dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment poussé par les recherches de Félix De Verneilh (1803-1865). Cet historien et archéologue a beaucoup écrit sur les cathédrales gothiques de Limoges et de Cologne dans les années 1840[42]. De même, une autre figure majeure de l'historique de l'architecture religieuse médiévale est Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) dont son *Dictionnaire raisonnée de l'architecture* (1854-1868) et les nombreuses campagnes de restaurations d'édifices ont participé à la valorisation scientifique du patrimoine médiéval[43]. Son étude s'est positionnée comme une référence pendant des décennies pour les spécialistes des monuments, en accordant une grande place à l'étude architecturale et stylistique du gothique et en réhabilitant les savoir-faire de la construction médiévale. La fin du XIXe siècle et le XXe siècle demeurent dominés par l'étude des cathédrales, avec d'innombrables publications

---

[41] Ludovic Mitet en 1831 définit ainsi sa mission d'inspecteur général des monuments historique (Voir : PARISET Jean-Daniel, « La bibliothèque de la commission des Monuments historiques en 1875 : bibliothèque du patrimoine ou d'architecture ? », in : BOUVIER Béatrice, LENIAUD Jean-Michel, *Le livre d'architecture : XVe-XXe*, Publications de l'École nationale des chartes, Paris, 2002, p. 289.)

[42] DE VERNEILH Félix, « Origine française de l'architecture ogivale », *Annales archéologiques,* 1845, t. 2, pp. 133-142.

DE VERNEILH Félix, « Construction des monuments ogivaux. Épures de la cathédrale de Limoges », *Annales archéologiques,* 1847, t. 6, pp. 139-188.

DE VERNEILH Félix, « La cathédrale de Cologne, étude archéologique », *Annales archéologiques,* t. 7, pp. 57-69.

[43] VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, 10 vol., 1854-1868, Paris.

scientifiques – ainsi que le domaine culturel avec de nombreux romans et œuvres artistiques fantasmant les cathédrales médiévales. Philippe Bernardi parle de « La cathédrale » comme d'un « thème à part entière dans l'historiographie française contemporaine[44] ». Il faut aussi notifier l'importance de l'historien de l'art Marcel Aubert dans l'étude architecturale des édifices religieux et des chantiers médiévaux au cours du XXe siècle[45]. L'étude historique des chantiers et du bâti religieux a pris un autre tournant lors du développement de l'archéologie médiévale ; qui peinait à s'imposer à la fin du XIXe et au début du XXe siècle face aux historiens de l'art élitistes.

D'ailleurs, l'archéologie médiévale connaît un nouvel essor dans les années 1990 et 2000 avec le développement de l'archéologie du bâti[46]. Impulsée notamment par Catherine Arlaud et Joëlle Burnouf, l'archéologie du bâti s'impose dans l'étude monumentale et architecturale du Moyen Âge. Cette discipline est souvent définie comme « un ensemble de méthodes d'observation, de techniques d'acquisition des données, vouées à l'établissement de chronologies absolues et relatives concernant un édifice bien déterminé[47] ». Les archéologues du bâti réalisent des études dans le but d'approfondir les savoirs sur le contexte de construction et les méthodes employées pour construire un édifice. À la limite entre la discipline ou la méthode archéologique, l'archéologie du bâti peut s'avérer précieuse à la connaissance d'un édifice ancien. Cet outil d'étude architecturale est indispensable à l'étude de Saint-Serge d'Angers, car dans les années 1990, deux campagnes d'archéologie du bâti sont entreprises sur l'abbatiale par le service de la Conservation Départementale du Patrimoine (Maine-et-Loire), proposant des analyses sur la méthode de construction de certaines parties de l'édifice.

L'archéologie monumentale, ainsi que l'étude architecturale, stylistique et historique des cathédrales, fournissent une bibliographie particulièrement riche

---

[44] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 7.

[45] AUBERT Marcel, « Les plus anciennes croisées d'ogives. Leurs rôles dans la construction », *Bulletin monumental,* 1934, pp. 5-67 et 137-237.

AUBERT Marcel, « La construction au Moyen Âge. Loges d'Allemagne, maçons et francs-maçons en Angleterre », *Bulletin monumental,* t. CXVI, 1958-4, pp. 231-241.

[46] VANETTI Alice, « Archéologie du bâti, méthode ou discipline ? Histoire et épistémologie d'un domaine scientifique controversé », in : SAPIN Christian, *et al.*, Archéologie *du bâti. Aujourd'hui et demain,* ARTEHIS Éditions, 2022, p. 117.

[47] *Ibid.*

pour étudier les chantiers et les campagnes de constructions des édifices religieux au Moyen Âge, tout en offrant des angles de comparaison avec notre objet d'étude. En particulier, pour l'étude stylistique et le décor des édifices religieux, les études d'historien de l'art tels que celles d'Alain Erlande-Brandebourg sur les cathédrales dans les années 1990[48], ainsi que les actes du colloque de Fanjeaux de 1992 sur *Le décor des églises en France méridionale (XIIIe-milieu XVe siècle)*[49], apportent des éléments indispensables. Ces recherches enrichissent les connaissances sur les peintures et les fresques dans les édifices religieux – un apport particulièrement pertinent dans notre cas, puisque l'abbatiale de Saint-Serge conserve quatre peintures murales datant du XVe siècle. De même, les différentes études de Michel Pastoureau compilées dans son ouvrage *Figures et couleurs* (1986)[50] et son livre intitulé *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental* (2004)[51] permettent de toucher au décor des édifices d'une tout autre manière. Grâce à ses riches analyses sur des sources de natures variées, il parvient à identifier des codifications et la valeur de symboles et de couleurs dans le but d'analyser et de comprendre la composition du décor. En historien, il offre des définitions intéressantes pour mieux comprendre la sensibilité médiévale par rapport au décor. Ses recherches peuvent parfois se positionner en antithèses d'historiens de l'art, car il pense le décor comme un élément « fonctionnel[52] », permettant de situer les individus ou les groupes dans une composition ou « l'esthétique n'y a guère de place[53] ». Les outils d'analyses de Michel Pastoureau sont précieux pour étudier des éléments de décor d'édifices religieux lorsqu'ils nous sont parvenus. Toutefois, pour l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers, le décor du XVe siècle a presque totalement disparu.

---

[48] ERLANDE-BRANDEBOURG Alain, *La cathédrale*, Paris, 1989, 418 p.
ERLANDE-BRANDEBOURG Alain, *Quand les cathédrales étaient peintes*, Paris, 1993, 176 p.
[49] VICAIRE Marie-Humbert (dir.), *Le décor des églises en France méridionale : XIIIe-milieu XVe siècle,* Toulouse, 1993, 432 p.
[50] PASTOUREAU Michel, *Figures et couleurs : étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales,* Paris, 1986, 243 p.
[51] PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental,* Paris, 2004, p. 51
[52] PASTOUREAU Michel, *Figures et couleurs : étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales,* Paris, 1986, p. 51
[53] PASTOUREAU Michel, *Figures et couleurs : étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales,* Paris, 1986, p. 51

Comment pallier l'absence de ce décor de l'abbatiale du XVe siècle ? Comment étudier la transfiguration d'un édifice si une partie essentielle en a disparu ? Nous allons proposer une étude du décor à l'aide d'une discipline historique encore en élaboration et en débat épistémologique : l'archéologie du disparu. L'archéologie du disparu en tant que champ de recherche historique et scientifique est récente. Même si de nombreux auteurs ont tenté de reconstituer la forme ou le décor d'un édifice par le passé – comme le chanoine Brac pour Saint-Serge d'Angers en 1938 –, plus rares ont été ceux à dépasser l'énumération et tenter d'en élaborer de la connaissance scientifique[54]. « L'archéologie du disparu » n'émerge réellement – et très marginalement – qu'à partir de la journée d'étude organisée par des doctorants en archéologie en mai 2010 intitulée « L'Antiquité à l'épreuve du disparu. De l'absence de vestiges dans les études archéologiques[55] ». Cette journée d'étude énonce des principes méthodologiques et épistémologiques sur le champ qu'elle envisage de structurer. L'archéologie du disparu demeure une science annexe pratiquée – principalement dans des travaux monographiques en histoire – sur un site déterminé. Rappelons que nous retrouvons des essais d'archéologie du disparu éparpillée dans des études scientifiques qui ne s'en réclament pas[56]. Par exemple, dans le mémoire de master d'Isabelle Reverdy-Médélice sur *La reconstitution en archéologie : définition et méthodes* (2006)[57], cette dernière aborde la reconstitution sous l'angle de la restauration des monuments partiellement détruit. Elle s'intéresse également aux maquettes réalisées par les archéologues, qui permettent de mieux comprendre des documents archéologiques partiellement détruits, ou encore des «

---

[54] BRAC Jean-Marie-Augustin (chanoine), *Saint-Serge-lès-Angers,* Telmesse, 1938, 59 p.

[55] BOSSARD-COURONNÉ Mathilde, BROSSIN Laure, « L'Antiquité à l'épreuve du disparu. De l'absence de vestiges dans les études archéologiques », [en ligne], Conclusions de la journée d'étude organisée à Paris-Sorbonne (Paris IV) en mai 2010, Département d'Archéologie grecque, p. 2.
Consulté le 2 mai 2025, disponible sur : https://anthropologiedelart.org/ramage/wp-content/uploads/2012/10/M.-Brossard-L.Brossin-Lantiquit%C3%A9....pdf

[56] François COMTE réalise une approche historique d'archéologie du disparu dans son chapitre sur « L'enceinte de saint Louis à Angers : restitution d'une fortification disparue » (pp. 82-92).
Voir : VACQUET Étienne (dir.), *Saint Louis et l'Anjou,* Presses Universitaires de Rennes, 2014, 304 p.

[57] REVERDY-MÉDÉLICE Isabelle, *La reconstitution en archéologie : définition et méthodes,* Université de Grenoble, mémoire de Master 2 Archéologie, Dirigé par Colette ANNEQUIN et Régis PICAVET, 2006, 127 p.

techniques totalement disparues[58] ». Son étude traite du disparu dans l'utilité qu'il a pour mieux comprendre les vestiges conservés, notamment par la technique de création et les gestes[59]. Malgré cette limite épistémologique, cette dernière a identifié les prémices de la méthodologie de l'archéologie du disparu, dans sa définition de la reconstitution comme l'action de « restituer dans sa vérité quelque chose qui a disparu et dont il existe plus que des éléments ou des témoignages[60] ». L'archéologue Pierre-Yves Balut s'intéresse au paradoxe de l'archéologie du disparu et amène des questionnements épistémologiques sur cette branche disciplinaire qui émerge dans un article intitulé « les disparus de l'archéologie » en 2012[61]. La conclusion de son article démontre l'intérêt et le renouveau de cette formule de « l'archéologie du disparu » dans la recherche :

> *« L'archéologie du disparu n'est en définitive, qu'un truisme apparent. La notion conduit à un élargissement de l'archéologicité qui en augmente les sources et les phénomènes évanouis à observer. Elle oblige plus encore à considérer la rationalité des phénomènes humains, à en construire les modèles de fonctionnement en sorte de poser les questions avant même l'état des sources et les attestations. Ce n'est bien qu'une formule, mais elle n'est pas si vide. Elle est même féconde.[62] »*

Dans cette étude, nous n'allons pas traiter des techniques et des gestes, mais nous allons nous intéresser au décor de l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers : la réalité matérielle. Ainsi, s'atteler à la restitution du disparu de l'église abbatiale est indispensable à l'étude de la transfiguration de l'abbatiale au XVe siècle. Pour enrichir cette restitution, l'étude dirigé par Anne Baud intitulée *Organiser l'espace sacré au Moyen Âge* (2014)[63], ainsi qu'un second ouvrage d'Éric Palazzo dénommé

---

[58] *Ibid*., p. 65.
[59] D'après cette dernière, l'étude du décor ne se fait qu'à partir de ce que l'on a conservé : « le décor quand il est suffisamment conservé, est également un indice » (Voir : REVERDY-MÉDÉLICE Isabelle, *La reconstitution en archéologie…,* p. 26)
[60] *Ibid.* p. 125.
[61] BALUT Pierre-Yves, « Les disparus de l'archéologie », mis en ligne sur le site de la revue *Ramage, octobre 2012,* 5 p.
[62] BALUT Pierre-Yves, « Les disparus de l'archéologie », p. 5.
[63] BAUD Anne (dir.), *Organiser l'espace sacré au Moyen Âge : topographie, architecture et liturgie (Rhône-Alpes - Auvergne),* Lyon, Documents d'Archéologie en Rhônes-Alpes et en Auvergne, ALPARA - maison de l'Orient et de la Méditerrannée, N°40, 2014, 326 p.

Liturgie et société au Moyen Âge (2000)[64] sont indispensables. Dans la mesure où « le plan de l'église est conforme aux besoins liturgiques[65] », il faut nécessairement prendre en compte l'office monastique dans l'analyse et la restitution du décor d'une abbatiale. La notion du « lieu rituel » conceptualisée par Éric Palazzo enrichit cette étude du décor. Il est à la fois « défini par le décor sculpté ou peint, ou bien par l'aménagement du mobilier liturgique, le "lieu rituel" correspond à un usage liturgique propre[66] ». Ainsi, il défend l'idée selon laquelle l'activité liturgique – pour Saint-Serge, celle des moines bénédictins – dicte le choix du décor. Ces postulats sont capitaux pour le troisième chapitre de notre étude de cas.

Enfin, l'ouvrage *Bâtir au Moyen Âge* (2011) de Philippe Bernardi constitue une synthèse et un outil essentiel pour étudier les chantiers médiévaux. Il traite de l'ensemble des dimensions historiques liées à la construction : de la gestion et du financement des chantiers à l'organisation du travail, en passant par les aspects techniques et pratiques tels que les méthodes de constructions, les étapes de l'édification ou encore le transport des matériaux[67]. Cet ouvrage offre des clefs d'analyse pour mieux comprendre les sources écrites relative au chantier du complexe monastique de Saint-Serge d'Angers, en les mettant en perspectives avec d'autres sources de chantiers présentées.

IV. L'ABBAYE DE SAINT-SERGE D'ANGERS A LA FIN DU MOYEN AGE DANS LES RECHERCHES SCIENTIFIQUES : UN VIDE HISTORIOGRAPHIQUE ?

Dans un premier temps, nous allons nous intéresser aux premiers historiens ecclésiastiques et érudits à avoir écrit sur l'histoire l'abbaye de Saint-Serge d'Angers et son histoire[68], dans le but d'établir une chronologie de l'historiographie de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Il s'agit de retracer et comprendre l'origine

---

[64] PALAZZO Éric, *Liturgie et société au Moyen Âge,* Paris, 2000, 276 p.

[65] BAUD Anne (dir.), *Organiser l'espace sacré…,* p. 191.

[66] PALAZZO Éric, *Liturgie et société…,* p. 145.

[67] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, 349 p.

[68] Nous ne dressons ici que les sources historiographiques sur notre sujet, les sources contemporaines à la période étudiée sont traitées dans la partie suivante (Cf. Partie 2)

des sources d'informations qui ont influencé et amené l'historiographie à produire des interprétations sur l'histoire de Saint-Serge au Moyen Âge.

Tout d'abord, il faut remonter à Jean de Bourdigné en 1530, et l'impression de sa chronique sur l'histoire de l'Anjou, pour retrouver une des plus anciennes mises en récit de l'histoire de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au Moyen Âge[69]. Le mémorialiste angevin raconte le mythe de la fondation de l'abbaye par Clovis Ier au début du VIe siècle, puis mentionne à plusieurs reprise l'abbaye à travers son récit des évènements remarquables durant le XVe siècle – notamment la réédification de son abbatiale selon lui, vers 1443[70]. Sa chronique sera un point d'appui majeur de toute l'historiographie de l'abbaye, qui lui accorde une grande confiance. Après lui, Jean Hiret, docteur en théologie, reprend sa chronique et la complète avec ses recherches (1605)[71]. Cependant, il place la fondation de l'abbaye sous Clovis II, et édite une transcription du diplôme de Childebert le démontrant.

Au XVIIe siècle, la réforme mauriste des bénédictins – qui arrive à l'abbaye en 1629[72] – provoque un tournant dans l'historiographie de l'abbaye. L'un des moines de Saint-Serge achève la rédaction de l'histoire de l'abbaye en 1679 : Dom Michel Alexandre Fournereau. Son histoire du monastère s'articule d'abbatiat en abbatiat. Il s'y attelle à l'aide des archives de l'abbaye, faisant de ce manuscrit une source historiographique, proposant un accès indirect à des sources qui ne nous sont pas parvenues. La copie de son manuscrit (début du XVIIIe siècle) n'a été redécouverte que vers 1870 par les érudits et scientifiques angevins. Ainsi, toutes les productions historiographiques avant 1870 ne se sont pas appuyées sur sa riche histoire du monastère. De même, avec le tournant mauriste de l'abbaye, un autre moine accorde une notice (v. 1687)[73] très complète sur l'histoire du monastère, avec les listes des 68 abbés, accompagnée d'éléments biographiques, ainsi que de la liste des 53

---

[69] Paris, BnF, département des livres rares, BP16 106194, Jean de BOURDIGNÉ, *Hystoire agregative des Annalles et cronicques Danjou [...] reveus et additionnees par le Viateur Jean Pèlerin*, [1529], 1530.

[70] *Ibid.,* f°169r.

[71] Paris, BnF, département des livres rares, 8-LK2-117, Jean HIRET, *Antiquitez d'Anjou,* 1605, 265 p.

[72] THORODE Louis Michel, *Notice de la ville d'Angers,* Angers, édité par Emile Langrin, 1897 [v.1772], p. 240.

[73] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°248-256r.

prieurés. Cette notice a été produite dans le cadre du *Monasticon Gallicanum* par Dom Michel Germain et Dom Pierre Leduc. Le *Monasticon Gallicanum,* s'intéressant aux abbayes bénédictines réformées, accorde une gravure de l'abbaye et son abbatiale très importante pour étudier l'architecture de l'abbaye à cette époque[74] – même si cette dernière comporte des tromperies élaborées par le graveur[75]. De même, le bénédictin Mauriste Dom Housseau rédige entre 1743 et 1763 un ensemble de 31 volumes manuscrits où il compile ses travaux et transcriptions de documents ecclésiastiques de Tourraine et d'Anjou. Il y mentionne l'histoire de l'abbaye de Saint-Serge au Moyen Âge[76]. A la fin du XVIIIe siècle, Thorode (v. 1772)[77] et De la Tuilerie (1777)[78] accordent tous deux une notice historique sur l'abbaye de Saint Serge, dans laquelle ils s'intéressent à l'histoire de l'abbaye et de l'abbatiale à travers leurs lectures – notamment sur la chronique de Bourdigné.

Au début du XIXe siècle, les recherches sur l'histoire de l'Anjou sont reprises et menées par Jean-François Bodin (1766-1829), publiées entre 1812 et 1847. En 1821, il édite un ouvrage intitulé *Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments : Angers et le Bas-Anjou* dans lequel apparaissent ses premiers raisonnements sur l'abbatiale[79]. En 1846, ses manuscrits sont édités et comportent la notice de Prosper Mérimée (1835) sur l'église de Saint-Serge d'Angers, ainsi que ses propres recherches historiques et ses réflexions archéologiques sur l'origine de l'église[80]. Léon de la Sicotière (1841) au Congrès archéologique de France sur

---

[74] Paris, BnF, Rothschild 3096, Dom Germain, v. 1687, *Monasticon gallicanum,* p. 26.

[75] Les bâtiments conventuels représentés à droite de l'abbatiale ne sont pas fidèles à ce qu'ils devaient réellement ressembler. (Voir : SAVARY Clément, « Un exemple de décors monastique moderne : Saint-Serge-et-Saint-Bach d'Angers aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Archives d'Anjou,* N°24, 2025, p. 2.)

[76] Paris, BnF, département des Manuscrits, Dom Housseau, *notes et dissertations sur divers points et sur les personnages historiques de la Touraine, de l'Anjou et du Maine,* collection Touraine-Anjou, 1743-1763, t.26, f°420.

[77] THORODE Louis Michel, *Notice de la ville d'Angers,* Angers, édité par Emile Langrin,1897 [v.1772], pp. 229-240.

[78] TUILERIE Péan (de la), *Description de la ville d'Angers et tout ce qu'elle contient de plus remarquable, augmentées de notes critiques et de recherches historiques* [...], par Célestin Port, Paris, 1994 [1777], pp. 373-381.

[79] BODIN Jean-François, *Angers : recherches historiques sur la ville, ses monuments et ceux du Bas-Anjou,* 2002 [1846], 698 p.

[80] *Ibid.,* p. 120.

Angers consacre une notice sur l'abbatiale, dans laquelle il propose une description architecturale de l'édifice et date ce dernier de la fin du XIIe jusqu'au XVe siècle. Il y évoque aussi les projets de restauration liés à l'état consternant de conservation de l'édifice[81]. Aimé de Soland (1850) reprend les recherches de Bodin et étudie l'histoire de l'abbaye et de son abbatiale, en proposant une description et une analyse architecturale de la nef de l'église abbatiale au XVe siècle[82]. Le Baron de Wismes édite la notice de Soland (1854)[83] dans son ouvrage sur l'histoire de l'Anjou, ce qui permet la diffusion de ses analyses et de ses recherches sur le monument historique. L'historien et bibliothécaire Barthélemy Hauréau achève la *Gallia Christiana* – débutée par des bénédictins Mauristes au XVII[e] siècle – entre 1856 et 1865[84]. Dans le tome quatorze, il dresse l'histoire de l'abbaye de Saint-Serge à travers la liste des 67 abbés qu'il identifie – et qu'il a très probablement entièrement repris des *Matériaux du Monasticon Gallicanum* (1687). En 1869, Paul Marchegay et Émile Mabille publient un recueil dans lequel figure la copie – faite par André Duchesne au XVII[e] siècle – d'un manuscrit sur Saint-Serge d'Angers qu'ils nomment « La chronique de Saint-Serge d'Angers ». Ce manuscrit s'étend de la fondation à 1255.

En 1870 s'opère un tournant dans l'historiographie sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers car Victor Godard-Faultrier a retranscrit la copie du manuscrit de Dom Fournereau, écrit en vieux français, et en a publié des extraits en latin dans la *Revue des sociétés savantes*. C'est un tournant car toutes les études sur l'abbaye reprendront sa retranscription et traduction latine ou utiliseront directement la copie du manuscrit de Dom Fournereau. De plus, en 1871 un autre congrès archéologique de France sur Angers, dirigé notamment par l'archéologue Georges d'Espinay, consacre une notice sur l'abbatiale de Saint-Serge. Georges d'Espinay la réédite en 1875 et la complète, ce qui diffuse ses hypothèses architecturales et archéologiques

---

[81] SICOTIÈRE Léon (de la), « Rapport [sur Saint-Serge d'Angers] », *Bulletin monumental,* t. 1, 1841, pp. 479-485.

[82] SOLAND Aimé (de), « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, pp. 219-240.

[83] WISMES Olivier (baron de), *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque,* Strasbourg, t. 2, 1982 [1854], chapitre 4.

[84] HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, pp. 641-654.

sur l'abbatiale[85]. C'est la première étude fondée sur la partie du XVe siècle de l'abbatiale. Il réemploi les informations délivrées par Bourdigné et Fournereau sur les phases de reconstructions du XVe siècle – en 1442 selon le premier et au début du XVe siècle d'après le second. Cette étude est très intéressante et nous allons réemployer certaines de ses analyses, en les complétant. L'archiviste angevin Célestin Port (1874) accorde des entrées dans son *Dictionnaire historique* aux abbés de Saint-Serge d'Angers du XVe siècle et à quelques prieurés de l'abbaye, ce qui témoigne du développement de l'historiographie sur le sujet[86]. Dans le cadre de l'inventaire général des richesses d'art de la France, Joseph Denais consacre une notice complète à l'église de Saint-Serge d'Angers (1891) dans laquelle il inventorie et s'intéresse aux œuvres de l'architecture et du décor de l'abbatiale[87]. C'est le premier à dresser une liste complète et sourcée de tout ce qui a disparu dans le décor de l'abbatiale à l'aide de certaines descriptions d'érudits – car le disparu a été évoqué dans plusieurs notices sur Saint-Serge au fil du XIXe. Après lui, en 1897, Ernest Longin édite le manuscrit de Louis Michel Thorode et propose dans ses annotations des interprétations sur les reconstructions du XVe siècle en s'appuyant sur Bourdigné et Fournereau ainsi qu'une liste des œuvres d'art disparues[88] – sûrement en reprenant Denais. Au XXe siècle, les analyses des historiens et archéologues du XIXe siècle sont reprises, commentées, précisées ou réfutées. En 1910, un nouveau Congrès archéologique est consacré à Angers, dans lequel le chanoine Charles Urseau dresse un article sur Saint-Serge relatant l'histoire de l'église, de la fondation de l'abbaye à l'abbaye mauriste et ses constructions. Il reprend les analyses de ses prédécesseurs et propose une interprétation des traces archéologiques du XVe siècle avec l'aide de l'historiographie – il date la campagne de la nef entre 1451 et 1477. Enfin, il s'ouvre une période de recherche sur les prieurés des grandes abbayes. En 1920, Dom Besse publie la première étude sur les

---

[85] D'ESPINAY Georges, *Notices archéologiques,* Angers, 1875, pp. 177-195.
[86] PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou,* Paris, 3 t., 1874.
[87] DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, pp. 111-140.
[88] THORODE Louis Michel, *Notice de la ville d'Angers,* Angers, édité par Emile Langrin,1897 [v.1772], pp. 238-239.

prieurés de la province ecclésiastique de Tours[89]. Il y relate quelques prieurés de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers accompagnée d'une notice bibliographique. De même, Dom Cottineau (1935) publie son *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés* dans lequel il relate toutes les études sur Saint-Serge[90]. C'est en 1938 que la première monographie est publiée sur l'abbaye et l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers par le Chanoine Brac[91]. Il reprend toutes les grandes références – Bourdigné, Fournereau, d'Espinay, Denais, Urseau – sur l'historiographie de l'abbaye et de l'abbatiale et dresse une description architecturale et de l'histoire de chacune des parties de l'église.

À l'occasion du Congrès archéologique sur l'Anjou de 1964, l'archéologue André Mussat édite un chapitre sur Saint-Serge d'Angers et réalise une étude architecturale, historique et archéologique très complète[92]. Il se positionne dans la tradition des Congrès archéologiques français précédemment dirigé sur Angers et critique les analyses de ses prédécesseurs pour les compléter et les rectifier. Il élargit la datation proposée par le chanoine Charles Urseau et place les reconstructions de la nef entre 1445 et 1480. Son étude est indispensable pour fonder des analyses historiques sur la reconstruction de la nef. Dans le cadre du projet international initié depuis 1952 du *Corpus Vitrearum*, visant à inventorier et publier tous les vitraux anciens conservés dans les églises et les collections de musées, les chercheurs du CNRS ont proposé de dater les vitraux conservés dans l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers[93]. Ils datent les vitraux de la haute-nef de l'abbatiale aux alentours de 1458. Ces derniers avaient connaissance du contrat avec André Robin dans le livre-journal du sacriste passé en 1463 (n.s.)[94]. Leurs analyses sont précieuses pour étudier ces vitraux dans le décor de l'abbatiale, leur

---

[89] BESSE Jean-Marie (dom), *Abbayes et prieurés de l'Ancienne France : Province ecclésiastique de tours,* Paris, t. 8, 1920, p. 85.

[90] COTTINEAU Laurent-Henri (dom), *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés,* Mâcon, 1935, pp. 107-108.

[91] BRAC Jean-Marie-Augustin (chanoine), *Saint-Serge-lès-Angers,* Telmesse, 1938, 59 p.

[92] MUSSAT André, *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, 1964, pp. 66-77.

[93] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, *Corpus Vitrearum France,* t. 2, Paris, 1981, pp. 295-297.

[94] Annexe N°1-F : *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.

attribution à André Robin et leur date de fabrication. Encore sur l'étude du décor de l'abbatiale, l'historienne de l'art médiéval Marie-Pasquine Subes-Picot propose d'étudier pour la première fois les peintures murales mises au jour dans l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers et les dates du XVe siècle[95]. Avec la naissance de l'archéologie du bâti à la fin du XXe siècle, la connaissance sur l'édifice progresse grâce aux analyses et aux relevés des équipes d'archéologues dirigées par Daniel Prigent entre 1993[96] et 1994[97] – à l'occasion de restaurations des pans extérieurs de l'édifice. Leurs découvertes sont précieuses pour cette étude, car elles ont notamment démontré que la tour, la façade ainsi que le porche (narthex) ont été construits simultanément. Au début du développement des études d'histoire locales angevines, rares sont les ouvrages s'intéressant à Saint-Serge d'Angers[98], aucun n'accorde plus que quelques lignes sur l'abbaye après le XIIIe siècle – rappelons que l'Anjou Plantagenet domine longtemps cette historiographie locale. Toutefois, ces dernières années, quelques études se sont portées sur l'abbaye de Saint-Serge au sein de l'Université d'Angers. D'abord l'étude de Péant Nelly (2001) sur les prieurés de l'abbaye au XVe et début du XVIe siècle. De plus, grâce à l'édition des cartulaires de Saint-Serge d'Angers, reconstitués par Yves Chauvin (2001)[99], des études sur l'abbaye ont pu se concentrer sur les XIe au XIIe siècles. C'est le cas des mémoires de master d'histoire d'Hélène Delabre (2008)[100] Fabien Cabot (2009)[101] et Joseph Bouvet (2010) qui utilisent tous ce cartulaire pour leur mémoire. Dirigée par Noël-Yves Tonnerre, Hélène Delabre propose une étude sur l'abbaye au Haut

---

[95] SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, N°147-2, pp. 172-175.

[96] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, 89 p.

[97] PRIGENT Daniel (dir.), « Saint-Serge d'Angers : sauvetage urgent », Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC, N° du site : 49 007 037 AH, rapport de sauvetage urgent, 1994, 35 p.

[98] MUSSAT André, *Le style gothique de l'Ouest de la France XII-XIIIe siècle,* Paris, 1963, 436 p.
LEBRUN François (dir.), *Histoire d'Angers,* Toulouse, 1975, p. 17 et p. 37.

[99] CHAUVIN Yves, *Premier et Second livres des cartulaires de l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers (XIe et XIIe siècles),* Presses de l'Université d'Angers, 329 p.

[100] DELABRE Hélène, *L'abbaye Saint-Serge d'Angers au Haut Moyen Âge,* Mémoire de master dirigé par Noël-Yves TONNERRE Université d'Angers, 2008, p. 75.

[101] CABOT Fabien, *Les abbés de l'abbaye Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers aux XIe-XIIe,* Mémoire de recherche, dirigé par Jean-Michel MATZ, 2009, 86 p.

Moyen Âge notamment sur le culte de saint Serge et de saint Bach en Gaule, sur les saints patrons et les reliques de l'abbaye. De son côté, Fabien Cabot, dirigé par Jean-Michel Matz, propose une étude sur les abbés du XIe et XIIe siècle essentiellement basée sur l'édition du cartulaire. Sous la direction de Noël-Yves Tonnerre, Joseph Bouvet s'intéresse à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers pour son aspect culturel, ainsi qu'au *scriptorium* de l'abbaye et les livres que contenait son trésor. Ces dernières années, l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers a été – une fois de plus – étudiée pour son chœur du début du XIIIe siècle dans plusieurs chapitres d'un ouvrage collectif sur *Saint Louis et l'Anjou*, notamment par Bénédicte Fillion-Braguet et Daniel Prigent, concernant l'architecture religieuse de l'Anjou et un autre sur la sculpture de ses églises au XIIIe siècle[102]. Pour finir, dans le cadre des fouilles préventives de l'INRAP dans les rues Hatais, Jussieu et sur la place du Chanoine-Bachelot autour de l'abbatiale, dirigées par Martin Pithon en 2022, a été publié un rapport de fouilles conséquent sur les alentours de l'ancienne abbaye de Saint-Serge d'Angers (2024)[103]. Ce rapport permet de mettre à jours des unités stratigraphiques qui permettent d'en savoir plus sur l'aménagement de l'ancien complexe monastique médiéval et moderne.

Conclusion de l'État de l'art

La bascule culturelle provoquée par les historiens universitaires a poussé l'histoire ecclésiastique et confessionnelle vers une histoire religieuse permettant de dépasser le simple cadre institutionnel et à s'intéresser aux croyances et aux fidèles – qui renouvelle l'historiographie monastique et du monachisme. L'étude de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers dans le contexte de la fin de la guerre de Cent Ans durant le XVe siècle s'inscrit dans une historiographie lacunaire sur l'étude des

[102] VACQUET Étienne (dir.), *Saint Louis et l'Anjou,* Presses universitaires de Rennes, 2014, 304 p.
[103] PITHON Martin (dir.), « Rues Hatais et Jussieu, place du Chanoine-Bachelot : archéologie des abords de l'église Saint-Serge », INRAP Grand Ouest, rapport de fouille. F139948 (code INRAP), 2024, 198 p.

ordres religieux réguliers anciens à la fin du Moyen Âge. Si les fondations des abbayes et leur apogée[104] au Moyen Âge central ainsi que l'explosion des ordres Mendiants dans le contexte du Christianisme flamboyant sont abondement traités par l'historiographie, cette dernière accole au clergé régulier « une image de décadence[105] » séculière et décrit une « crise et disparition des réguliers anciens[106] » à la fin du Moyen Âge. Pour pallier la lacune historiographique sur les abbayes dans ce contexte de la fin de la guerre de Cent Ans, il faut se tourner vers l'historiographie locale de l'Anjou à la fin du Moyen Âge, s'étant fortement développé dans les années 1980 jusqu'aux années 2000 dans les universités des villes de l'ouest (Nantes, Angers, Rennes). Ce courant historiographique s'intéressant à l'Anjou à la fin du Moyen Âge est riche de sa diversité et permet de mieux saisir le contexte religieux, économique, politique, militaire et artistique du duché au XVe siècle. Pour venir au secours des études médiévales monumentales angevines, les publications des archéologues et des historiens de l'art sont indispensables et représentent des bases pour toute réflexion historique sur l'institution qui a édifié les vestiges monumentaux qui nous sont parvenus. Avec le développement des méthodes scientifiques de l'archéologie du bâti dans les années 1990, les savoirs sur l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers se sont affinés. Enfin, les études historiques, d'histoire de l'art ou archéologiques sur Saint-Serge d'Angers n'ont jamais réellement accordé autant d'importance à la nef du XVe siècle qu'au reste de l'édifice, très travaillé pour son chœur du style gothique de l'ouest du XIIIe siècle. L'abbaye de Saint-Serge d'Angers n'a jamais fait l'objet de recherches historiques poussées sur son histoire après le XIIIe siècle, dépassant le cartulaire reconstitué par Yves Chauvin portant sur le XIe et XIIe siècle, dépassant les écrits de Dom Fournereau et dépassant les estimations architecturales et archéologiques sur la reconstruction de la nef. L'historiographie sur l'abbaye est obnubilée par sa fondation mythique et réelle, par son tournant bénédictin au XIe siècle et son chœur gothique, ceci à cause de la fenêtre des sources disponibles sur l'abbaye et par leur

[104] DAVRIL Anselme, PALAZZO Éric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle*, Paris, 2011, 333 p.
[105] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 253.
[106] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*, Paris, 2011, p. 297.

accessibilité. C'est pourquoi cette étude propose d'utiliser de nouvelles sources pour s'intéresser à une période encore relativement inexplorée, notamment des sources provenant directement de l'abbaye à la période concernée.

PARTIE 2 - ETAT DES SOURCES

L'étude monographique d'une abbaye angevine au XVe siècle offre un panel de sources intéressant. Depuis le XIe et XIIe siècle, la transmission écrite est entrée dans une nouvelle phase dans la société médiévale, Jean-Claude Maire Vigueur (1995) parle de la « révolution de l'écrit[1] » et Michael Clanchy (2013) de la « *proliferation of documents* » ou de « l'explosion documentaire[2] » dans les pratiques de la société occidentale. Les documents produits à l'abbaye ou concernant l'abbaye réalisés par les autorités locales et des particuliers – durant le siècle concerné – ont plus de « chances de survie[3] » et de nous parvenir lorsqu'ils sont considérés utiles à la communauté. En effet, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers « constitue un groupe avec ses propres intérêts vis-à-vis de la société. Elle établit clairement sa position afin de garantir, de la défendre ou de la justifier [4] ». Les archives documentaires de la communauté, conservées dans le trésor de l'abbaye, ont probablement dû subir, à l'instar du complexe monastique – dans une moindre mesure –des destructions partielles liées aux pillages aux XIVe et XVe siècles. Toutefois, ces archives étant si précieuses à la communauté, pour défendre ses « intérêts[5] » ses privilèges et ses possessions, les moines les emportaient avec eux lorsqu'ils devaient se déplacer derrières les murs de la ville pour se protéger de la menace extérieure. D'ailleurs, au XVIIe siècle, le corpus archivistique de l'abbaye était bien plus conséquent qu'aujourd'hui au vu du travail produit par un moine mauriste de Saint-Serge retraçant l'histoire de l'abbaye depuis ses archives (Dom Fournereau)[6]. A l'instar des archives des communautés régulières de la fin du

---

[1] VIGUEUR Jean-Claude Maire, « *Révolution documentaire et révolution scripturaire : le cas de l'Italie médiévale* », Paris, *Bibliothèque de l'École des chartes,* t. 153, N°1, p. 177-185.
[2] CLANCHY Michael, *From Memory to Written Record. England 1066-1307,* Chichester, 2013, 426 p.
[3] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Belin, 2002, p. 9.
[4] *Ibid.,* p. 10.
[5] *Ibid.*
[6] ADML, H 1245 Bis, Dom Michel-Alexandre Fournereau, *Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers, contenant les évènements les plus remarquable depuis sa fondation, tirée*

Moyen Âge, les sources archivistiques disponibles sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au XVe siècle sont « constituées de pièces relatives au temporel plus que de sources qui éclaireraient la vie religieuse[7] ». C'est donc dans les sources relatives au temporel de l'abbaye que l'enquête doit se porter pour trouver des indices sur la résurrection de la communauté religieuse et la transfiguration du complexe monastique de Saint-Serge. Dans le cadre de leurs études sur les restaurations et les reconstructions des églises paroissiales après la guerre de Cent ans, Bernard Chevalier (1994) puis Jean-Michel Matz (1998) s'appuient principalement sur les comptes des fabriques paroissiales « dont la fonction est de veiller à la conservation du bâtiment sacré »[8]. Les fabriques paroissiales jouent un rôle majeur dans la reconstruction religieuse à la fin du Moyen Âge. Néanmoins, les reconstructions de l'église abbatiale ne dépendent pas de la fabrique paroissiale, mais de l'abbaye – c'est pourquoi nous allons devoir utiliser d'autres sources que ces deux enquêtes sur la reconstruction religieuse. Alexis Kowalczyk (2019) a utilisé les livres de comptes de 1404 à 1470 de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur pour étudier les campagnes de reconstruction de cette dernière. Cependant, pour l'abbaye Saint-Serge d'Angers aucun livre de compte traditionnel ne nous est parvenu. C'est pourquoi nous allons devoir nous appuyer sur d'autres sources pour enquêter sur la résurrection de l'abbaye à la fin de la guerre de Cent ans. Ce corpus de sources peut se diviser dans une typologie en quatre natures principales de sources : les sources archéologiques, les sources manuscrites, les sources iconographiques, les sources imprimées.

---

des archives du même monastère, v. 1679, manuscrit, papier (copie du début du XVIIIe siècle par Joseph GRANDET).

[7] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe*, Paris, 2009, p. 253.

[8] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, p. 125.

I. LES SOURCES ARCHEOLOGIQUES, ARCHITECTURALES ET EPIGRAPHIQUES

A. Présentation du site archéologique

Histoire et description du site archéologique de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers

L'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers aurait été fondée vers 654 par le roi Clovis II (639-657) d'après un diplôme promulgué par Childebert IV (695-711) vers 705[9] confirmant des privilèges accordés par certains de ses prédécesseurs – par son père Thierry III (679-691) et par son grand-père Clovis II (639-657) –. Cependant, une légende relatée par plusieurs écrits du XVIIe siècle, attribuent la fondation de l'abbaye à « Clovis, premier roy chrestien »[10] et « vers l'an 510 »[11]. D'après les écrits de dom Michel-Alexandre Fournereau – un moine mauriste de Saint-Serge du XVIIe siècle – l'abbaye se nommait à l'origine « Saint-Serge et Saint-Médard »[12] puis « Saint-Serge et Saint-Godebert »[13], « Saint-Serge et Sainte Gertrude »[14] ou encore « Saint-Serge et Saint-Brieuc »[15] dans ses premiers siècles avant de porter définitivement le nom des deux martyrs syriens du début IIIe siècle à partir de l'ère bénédictine de l'abbaye (au XIe siècle). L'abbaye de Saint-Serge d'Angers, fondée dans la périphérie d'Angers « sur un axe antique vers

[9] François-Roger de Gaignières a recopié ce diplôme de Childebert IV d'après une copie du XIe siècle probablement au sein du premier cartulaire de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers (Voir : Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, 237 p.).

[10] D'après le procès-verbal d'un religieux en 1670 (Voir : ADML 49, H 1811).

[11] Joseph Grandet relate une discussion avec l'historien de l'abbaye Dom Michel-Alexandre Fournereau. (Voir : Angers, BM, Rés. Ms. 1011, Joseph Grandet (1646-1724), f°120.)

[12] « Sancti Sergii et domini Medardi » (Voir : GODARD-FAULTRIER Victor, « histoire inédite de l'abbaye de Saint-Serge du diocèse d'Angers », *Revue des sociétés savantes,* t. 2, 2nd semestre, 1870, p. 373.)

[13] « Sancti Sergii et Sancti Godeberti » ; (Voir : *Ibid.*, p. 373).

[14] « Sancti Sergii et Sancti Gertrudis »; (Voir : *Ibid.*, p. 373).

[15] « Sancti Sergii et Sancti Brioci » ; (Voir : *Ibid.*, p. 373).

Noviodunum (Jubains)[16] » au milieu du VIIe siècle, n'a laissé aucune trace archéologique identifiable avant le XIe siècle et le tournant bénédictin. L'abbaye passe sous l'influence du roi Breton, jusqu'à ce qu'Alain de Bretagne ne fasse don de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers à l'évêque d'Angers[17]. Les plus anciennes traces archéologiques et architecturales de l'abbaye sont aujourd'hui conservées dans son église abbatiale, consacrée en 1059 par l'évêque d'Angers Eusèbe Brunon[18]. Saint Louis édifie les remparts de la ville au XIIIe siècle, et Saint-Serge demeure hors des remparts, la rendant plus vulnérable aux troubles de la fin du Moyen Âge. Le complexe abbatial connaît des modifications importantes durant le XVe siècle. L'abbaye bénédictine est mise sous le régime de la commende au cours du XVIe siècle (1529)**.** Puis l'abbaye est réformée par la congrégation mauriste en 1629. Au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les moines mauristes entreprennent des travaux dans le complexe monastique (le cloître et les bâtiments conventuels). Durant la Révolution française et les guerres de Vendée, l'abbaye et son abbatiale subissent des dommages[19].

Après la révolution française, l'abbaye devient un dispensaire, puis de 1806 à 1906 l'abbatiale redevient une église paroissiale. Pendant la Première Guerre mondiale, elle accueille des réfugiés. En 1929, ses bâtiments sont achetés par la municipalité d'Angers et accueillent les 250 élèves du Collège de jeunes filles de la rue Tarin (fondé en 1913). Les bâtiments mauristes sont restaurés et agrandis. En 1934 le Collège est renommé Joachim du Bellay. Après la Seconde Guerre mondiale, le complexe abbatial devient un lycée et l'église demeure en possession de la ville d'Angers. Aujourd'hui encore, les anciens bâtiments de l'abbaye Saint-Serge sont

---

[16] PITHON Martin (dir.), « Rues Hatais et Jussieu, place du Chanoine-Bachelot : archéologie des abords de l'église Saint-Serge », INRAP Grand Ouest, rapport de fouille. F139948 (code INRAP), 2024, p. 35.

[17] Paris, BnF, département Arsenal, FOL-H-2074, Dom Morice et Dom Tallandier, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne [...],* 1750-1756, p. 43.

[18] TUILERIE Péan (de la), *Description de la ville d'Angers et tout ce qu'elle contient de plus remarquable, augmentées de notes critiques et de recherches historiques* [...], par Célestin Port, Paris, 1994 [1777], p. 379.

[19] SOLAND Aimé (de), « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, p. 222.

inclus dans l'enceinte du lycée Joachim Du Bellay à Angers et l'église abbatiale appartient à la municipalité.

La conservation et la restauration du site archéologique

D'après le travail de recherche mené dans les archives municipales – ces documents ont été transférés aux archives patrimoniales – par les archéologues s'occupant de la mission de sauvetage urgent de 1993 sur l'édifice, « dès 1799, des travaux semblent entrepris sur l'église[20] ». D'après le devis, ces travaux concerneraient le porche (narthex), la « démolition de la partie supérieure de la tour[21] » et de la toiture de cette dernière suite aux dégâts des guerres de Vendée. En 1836 un contrefort de la tour du clocher est repris[22]. Vers 1835 sont percés les murs reliant les bas-côtés aux croisillons du transepts[23]. En 1841, l'école des arts et métiers d'Angers installe des boiseries dans le chœur de l'église, détériorant l'édifice[24] – ce que déplore Prosper Mérimée[25]. Entre 1853 et 1858, l'architecte Joly-Leterne prévoit la destruction et reconstruction du porche très endommagé ainsi que le haut mur du pignon ouest et la restauration du transept[26]. Les transformations du pignon ouest et du transept sont très importantes, compromettant toute analyse architecturale et stylistique. À cette occasion, en 1857, le tombeau de François d'Orignac est retrouvé sous une petite crypte voûtée sous le chœur, « avec sa crosse en bois, les mains gantées, les pieds chaussés de cuir[27] ». René-Prosper Bachelot, curé de Saint-Serge « va conduire une politique de restauration active de 1872 à 1898 ». En 1876 le porche est détruit[28]. Le pignon de la façade est restauré pierre par pierre, ainsi

---

[20] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 7.

[21] *ibid.*

[22] *ibid.*

[23] DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, p. 116.

[24] *Ibid.*

[25] MÉRIMÉE Prosper, *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France,* [1835], Paris, 1836, p. 337.

[26] DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge… », p. 116.
PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers… », p. 7.

[27] PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Paris, 1878, t. 3, p. 37 : « Orignae (françois d') ».

[28] DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge… », p. 116.

que l'écusson de la façade[29]. Pour le XX[e] siècle, il faudrait mener des recherches dans les fonds d'archives des institutions ministérielles de la culture chargées des restaurations des monuments historiques. Les dernières restaurations sont celles menées par Daniel PRIGENT entre 1993 et 1994 sur la façade, la tour ainsi que les murs des bas-côtés sud de la nef. Pour ce qui est des vitraux de l'abbatiale, ils connaissent des restaurations en 1606 puis 1900, 1942-1946, 1972, 1970 et 1979[30].

B. Présentations des sources archéologiques et architecturales

L'église abbatiale ancienne : transept primitif (XIe), chœur gothique (XIIIe)

La première moitié du XIe siècle est marquée par le tournant bénédictin de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers ainsi que la reconstruction de l'abbaye et de son abbatiale sous l'impulsion de l'évêque d'Angers et des abbés Rainaud (973-1015) puis Vulgrin (1030-1050). L'église abbatiale est consacrée le 3 novembre en 1059 par l'évêque d'Angers Eusèbe Brunon[31]. D'après le travail de l'archéologue André Mussat (1964), les quatre piliers soutenant la voûte de la croisée du transept, en alternance de deux appareils de tuffeau et de trois rangées de briques, remontent à l'église primitive du XIe siècle. Ensuite, il identifie les restes d'une "tour-lanterne[32]" romane, au-dessus de ces quatre piliers, située actuellement dans les combles. De cette ancienne tour-lanterne, nous pouvons toujours observer les traces de baies en berceau rebouchées, probablement des anciennes arcades de la tour-lanterne. Enfin, André Mussat identifie les traces d'élévations des anciens murs romans en grand appareil de tuffeau dans les croisillons, de quelques mètres seulement dans le croisillon nord – qui a été presque totalement rebâti lors des

---

[29] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers … », 1993, p. 7.

[30] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, Paris, 1981, pp. 295-297. (GRODECKI Louis, TARALON Jean, PERROT Françoise, BLONDEL Nicole, *Corpus Vitrearum France. Série complémentaire. Recensement des vitraux anciens de la France*, II)

[31] TUILERIE Péan (de la), *Description de la ville d'Angers et tout ce qu'elle contient de plus remarquable, augmentées de notes critiques et de recherches historiques* [...], par Célestin Port, Paris, 1994 [1777], p. 379.

[32] MUSSAT André, *Congrès archéologique de France,* 122[e] session, Anjou, 1964, p. 66.

rénovations du XIXe siècle –, mais de 8 à 10 mètres dans le croisillon nord. Selon les interprétations d'André Mussat, les murs du croisillons sud en grand appareil ne sont pas de l'église primitive, mais bien de l'église romane vers 1100[33]. De cette manière, l'église primitive du XIe siècle a possiblement connu une première reprise au tournant du XIe et XIIe siècle, avant les reprises gothiques.

Lors de la première reprise gothique, le transept est repris. D'abord, les quatre piliers de la croisée sont relevés – la reprise est visible car elle ne suit pas le même style. Sous l'actuelle croisée du transept, des arcs brisés équilatéraux à double rouleau, moulurés d'un tore chacun, sont édifiés pour soutenir la tour-lanterne qui a probablement été conservée[34]. Il ne reste aucune trace du chœur roman de l'abbatiale qui a été remplacé par le chœur gothique actuel. Du style « gothique Plantagenêt » ou du "gothique de l'Ouest", le chœur de l'abbatiale de Saint-Serge est une des raisons de l'émerveillement des érudits et des spécialistes d'architecture religieuse. D'une superficie de 300 m2, le chœur et sa chapelle absidale le prolongeant sont recouverts par des voûtes angevines bombées. Le décor gothique est qualifié par André Mussat d'un « chef-d'œuvre d'élégance et d'intelligence, [qui] s'épanouit dans une vaste pensée théologique[35] ». Ce dernier, à l'aide de tous les indices architecturaux, archéologiques et des connaissances des techniques de construction angevines, propose de dater la reprise gothique de 1210 à 1215 – contrairement aux propositions des archéologues[36] et des érudits[37] du XIX[e] proposant le milieu du XII[e] siècle ou la date de 1166. François Comte propose dans une notice sur l'abbatiale les dates de 1220-1225 pour la construction du chœur[38]. Il est probable qu'au XIIIe siècle, le chœur gothique – construit à la place du chœur primitif roman de l'abbatiale – s'articulait avec le transept primitif relevé et rénové, avec la nef romane d'origine, probablement de taille modeste. Aucune trace

---

[33] *Ibid.,* p. 67.
[34] *Ibid.,* p. 68.
[35] *Ibid.* p. 72.
[36] D'ESPINAY Georges, *Notices archéologiques,* Angers, 1875, pp. 177-195.
[37] SOLAND Aimé (de), « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, pp. 219-240.
[38] COMTE François, MARAIS Jean-Luc, « Laissez-vous conter l'abbaye de Saint-Serge », [en ligne], Ville d'Angers ; [consulté le 10/03/25] : https://www.angers.fr/vivre-a-angers/culture/patrimoine/angers-patrimoine/ressources/fiches-patrimoine/laissez-vous-conter-l-abbaye-saint-serge/index.html

archéologique ne permet d'affirmer que la nef de l'église abbatiale a été reconstruite avant le XVe siècle.

Les traces archéologiques et architecturales de la reconstruction du XVe siècle

Il y a un consensus archéologique et architectural sur la nef de l'église abbatiale de la part de toutes les études contemporaines pour la dater du XVe siècle. Les différentes études des archéologues de la seconde moitié du XXe siècle font débuter les travaux de la nef vers 1445, ou 1451 pour s'arrêter vers 1477 ou 1480[39]. Cependant, ces études archéologiques ne se sont que très minoritairement penchées sur l'étude de la nef et de son décor. Les missions de sauvetage urgent dirigées par Daniel Prigent en 1993[40] et 1994[41] se sont penchées sommairement sur les murs extérieurs de la nef, ainsi que sur la tour du clocher et la façade occidentale. Grâce à leurs analyses et leurs relevés, les archéologues font « l'hypothèse d'une construction simultanée de la tour, de la façade et du porche[42] ». Le pignon de la façade est ornementé des armes du royaume (trois fleurs de lys) ainsi que d'un blason effacé, entouré d'une couronne rappelant l'ordre de Saint-Michel. La tour du clocher est en schiste ardoisier, ses contreforts et l'encadrement des baies et la partie supérieure de la façade sont en tuffeau. Grâce à l'analyse des mortiers, les archéologues démontrent que la construction progresse de manière horizontale pour la façade et la tour. Les haut-murs de la nef sont en tuffeau de taille, tandis que les murs des bas-côtés sont composés d'appareil en moellon de schiste et quelques

[39] Les reconstructions de la nef s'étendraient de 1445 et 1480 d'après André Mussat (1964) et entre 1451 et 1477 pour les spécialistes du *Corpus vitrearum* (1981) et Daniel PRIGENT (1993).

MUSSAT André, *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, 1964, p. 77.

CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, *Corpus Vitrearum France,* t. 2, Paris, 1981, pp. 295-297.

PRIGENT Daniel (dir.),« Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, 89 p.

[40] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers… », 89 p.

[41] PRIGENT Daniel (dir.), « Saint-Serge d'Angers : sauvetage urgent », Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC, N° du site : 49 007 037 AH, rapport de sauvetage urgent, 1994, 35 p.

[42] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers...», p. 49.

autres roches. L'examen des mortiers du mur du bas-côté sud de la nef démontre l'existence d'une seule maçonnerie, c'est-à-dire d'une construction commune du mur. Daniel Prigent réemploie les dates de 1451 à 1477 pour la construction de la nef. Pour la façade occidentale, il la place sous l'abbatiat de François d'Orignac (1466-1483) sans avancer de dates plus précises. Ces études archéologiques n'affirment pas explicitement l'existence de deux phases de constructions distinctes, ni d'une construction simultanée, probablement par précaution. Toutefois, nous proposerons nos hypothèses de la datation de la reconstruction des éléments de l'abbatiale grâce à d'autres types de sources dans l'étude de cas.

Les traces du décor, des épigraphies et du mobilier de l'église XVe siècle

L'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers a conservé plusieurs documents archéologiques produits au XVe siècle, probablement en lien avec les reconstructions. Tout d'abord, dans les chapelles latérales du chœur sont conservés trois épitaphes gravées dans les murs de l'abbatiale abritant. La plus ancienne épitaphe conservée est celle du prêtre et moine bénédictin de l'abbaye Jean RABINEAU[43], mort le 6 septembre 1463, et enterré sous la chapelle latérale à gauche du chœur, l'ancienne chapelle saint Brieuc[44] – l'épitaphe est en latin. La seconde épitaphe est dédiée à Pierre MAUGENDRE[45], décédé le 11 juillet 1465, curé de Thorigné, qui a élu sépulture dans la chapelle latérale à droite du chœur, anciennement dédiée à la Vierge Marie[46]. Dans cette même chapelle, on retrouve la dernière épitaphe ainsi que les armes de l'abbé Jean Tillon (1483-1501)[47], mort le 22 juin 1501. La réserve du musée des antiquités Saint-Jean possède les objets sortis du tombeau de l'abbé François d'Orignac exhumé en 1857. Sont conservés sa crosse en bois de tilleul[48], une patène[49] et un calice[50]. L'ensemble de ces documents archéologiques contiennent à la fois des informations sur les défunts grâce aux

[43] Annexe N°3 – Jean Rabineau, 1463.
[44] Il s'y trouvait la dalle funéraire de Saint Brieuc, ainsi que ses reliques.
[45] Annexe N°3 – Pierre Maugendre, 1465.
[46] Annexe N°2 – *Tartifume* ; Annexe N°5 – Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.
[47] Annexe N°3 – Jean Tillon, 1501.
[48] Angers, Musée des antiquités Saint-Jean, MA 2 R 312,3.
[49] Angers, Musée des antiquités Saint-Jean, MA 2 R 312,2.
[50] Angers, Musée des antiquités Saint-Jean, MA 2 R 312,1.

textes inscrits et leurs décorations, offre des informations sur le rôle de ces personnages pour l'abbaye et sur les pratiques funéraires de la communauté. Ils sous-entendent aussi la présence de tombeaux dans l'église au XVe siècle et possiblement de l'existence de cryptes sous l'édifice.

Ensuite, l'abbatiale, à l'instar des églises d'occident à partir du XIIIe siècle qui « deviennent de véritables musées d'héraldiques[51] », est composée de nombreuses armoiries sculptées. Ces armoiries se retrouvent sur les chapiteaux historiés des bas-côtés de la nef, sur les clefs de voûtes des bas-côtés sud – les clefs de voûtes des bas-côté nord sont dédiées à Marie, Jésus et le Saint Esprit. Les armoiries du bas-côté nord étaient peintes et sont aujourd'hui indéchiffrable car il n'en reste aucun indice visible – mais les témoignages écrits et les dessins peuvent pallier ce manque. En revanche, les armoiries du bas-côté nord ont des figurés sculptés nous permettant de les identifier. Sous la voûte de la première travée du bas-côté sud la nef, deux chapiteaux et la clef de voûtes représentent les armoiries de l'abbé Pierre V d'Angoulême (1419-1445). La clef de voûte du même bas-côté de la seconde travée représente les armes de l'abbé Jean IV de Berné (1445-1466). Toutefois, les armes sur clef de voûte de la troisième travée du même bas-côté sud restent non-identifiées et n'appartiennent ni à un abbé ou un évêque – car le blason ne comporte aucun ornement extérieur indiquant une haute-dignité ecclésiastique (mître, crosse…). Enfin, les dernières armoiries encore visibles dans l'abbatiale se situent sous la voûte de la croisée du transept, qui a été reprise et réparée au cours du XVIe siècle, puis probablement restaurée au XIXe siècle. C'est pourquoi il faut se méfier de l'origine des armoiries sous cette voûte, car elles ont pu être ajoutées, modifiées ou inventées par les fantasmes des restaurateurs du milieu XIXe siècle ayant refait une grande partie du transept. Quatre blasons ornementés de la crosse abbatiale y sont représentés, mais nous n'avons pu identifier avec certitude que celles de l'abbé François d'Orignac (1466-1483) et de Guy de Lure (1390-1408/1412[?]) ou Pierre V d'Angoulême (1419-1445) car leurs armoiries sont très ressemblantes.

Certaines des baies de l'église abbatiales ont été conservées, notamment le portail et sa fenêtre monumentale (v.1479) et des portes rebouchées sur les flancs nord et

[51] PASTOUREAU Michel, *Figures et couleurs : étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales,* Paris, 1986, p. 55.

sud de la nef – l'une donnant accès à la cour de l'abbaye et l'autre au cloître —, et les fenêtres de la haute nef. Ces fenêtres gothiques permettant de « donner du jour à l'intérieur[52] » de l'église constituent des éléments particulièrement décorés. Les sept baies d'origines de la haute-nef accueillent des vitraux de la seconde moitié du XVe siècle d'André Robin, le maître vitrier « chargé de l'entretien des vitraux de la cathédrale entre le 14 novembre 1434 et le 22 mars 1465[53] » qui a réalisé les rosaces toujours visibles à la cathédrale Saint-Maurice d'Angers. Les experts du *Corpus Vitraerum* datent les vitraux des sept baies conservées de la haute-nef autour de 1460. Ces vitraux représentent du côté nord des prophètes et du côté sud des apôtres, sous des niches d'architectures « tous portant un phylactère sur lequel est inscrit un article du *Credo*[54] ». Ces vitraux sont indispensables à l'étude stylistique et du décor de la nouvelle nef de l'abbatiale au XVe siècle car le commanditaire – probablement l'abbé Jean de Berné (1445 - 1466) – décide sciemment de l'organisation du décor d'une église, suivant parfois une forme codification en pratique dans la décoration des églises.

Pour ce qui est du décor sculpté, la nef est composée d'une frise sculptée, située au-dessus de l'actuelle tribune de l'orgue à l'entrée de la nef, à plusieurs mètres de hauteur. Cette frise d'une finesse remarquable est composée d'un bestiaire, de visages déformés et d'un décor floral très riche. A l'instar du portail et de la fenêtre monumentale, la frise est très probablement postérieure aux constructions de la tour du clocher, de la façade et du narthex, c'est-à-dire après 1479 jusqu'à la fin du siècle. De même, un meuble en tuffeau sculpté de la fin du XVe siècle a été conservé : le *sacrarium*. Ce meuble monumental et ornementé était conservé dans la sacristie avant d'être déplacé dans le chœur en 1830[55]. C'est une armoire qui contenait les reliques et les vases consacrés à la liturgie. Il a probablement été commandé par l'abbé Jean Tillon (1483-1501)[56].

---

[52] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 219.

[53] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, *Corpus Vitrearum France,* t. 2, Paris, 1981, p. 295.

[54] MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964, p. 76.

[55] Tardif-Desvaux Théophile, *Angers Pittoresque,* Angers, 1843, p. 4.

[56] Cf. Partie 3 – Chapitre 3 : « Le jubé monumental et le *sacrarium* de Jean Tillon (1483-1501) ».

Pour finir, l'abbatiale conserve trois peintures murales remarquables datant du XVe. La plus ancienne, très mal conservée, située sur un mur du bras nord du transept, à 1 mètre 50 du sol, représente une « tête féminine couronnée et nimbée[57] » non identifiée, que nous pouvons rapprocher de sainte Catherine[58]. Marie Subes-Picot date cette peinture des travaux de « rénovation de la nef [...] selon les textes, entre 1403 pour s'achever en 1443[59]». Cependant, cette dernière ne référence pas la source de cette information sur la datation, probablement tirée d'une lecture de la copie du manuscrit de Dom Michel-Alexandre Fournereau (v. 1679). Nous proposerons de dater plus précisément cette peinture (v. 1424-1442) à l'aide de l'archéologie du disparu dans le second chapitre de l'étude de cas[60]. La seconde peinture murale, située à l'entrée de l'église représente saint Christophe tenant Jésus adolescent sur son épaule, accompagné de plusieurs vers en latin. Elle est postérieure à la construction de cette partie de l'édifice, c'est-à-dire après 1479. C'est une grande peinture sur enduit sec de plusieurs mètres de haut[61]. Le Christ peint sur l'épaule de Christophe a été décrit comme une représentation de Sainte Catherine sur la fiche du ministère de la Culture, cependant elle n'en a aucune caractéristique si ce n'est le visage efféminé[62]. La troisième peinture est une Crucifixion de la fin du XVe siècle peinte sur enduit sec, après les deux précédentes, à hauteur d'homme, dans le coin à droite de la scène de saint Christophe[63]. Ce n'est pas le même peintre, au vu des différence stylistique et du manque de détails de

---

[57] SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, N°147-2, p. 173.

[58] Cf. Partie 3, Chapitre 3 : II - C « Un lieu rituel dédié à une sainte vierge martyre : Sainte Catherine ».

[59] SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, N°147-2, p. 174.

[60] Cf. Partie 3, Chapitre 2 : « Les premières tentatives de résurrection sabotées (1ère moitié du XVe siècle) ? ».

[61] Ministère de la Culture, *Saint Christophe – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003499, base Palissy, POP, [en ligne], 2025 : https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003499 (consulté le 6 mai 2025).

[62] Ministère de la Culture, *Sainte Catherine – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003501, base Palissy, POP, [en ligne], 2025 : https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003501 (consulté le 6 mai 2025).

[63] Ministère de la Culture, *Crucifixion – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003500, base Palissy, POP, [en ligne], 2025 : https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003500 (consulté le 6 mai 2025).

cette dernière peinture, bien moins précise. Ces peintures du XVe siècles sont des vestiges du décor de l'ancienne abbatiale, pouvant servir à étudier l'édifice avant et après ses reconstructions.

II. LES SOURCES MANUSCRITES ET ARCHIVISTIQUES

A. Le « livre-journal du sacriste » et ses compléments

Le livre-journal du sacriste est la source manuscrite et archivistique au point de départ de cette étude, car c'est par ce document conservé aux Archives départementales de Maine-et-Loire que nous avons débuté ces recherches sur l'abbaye au XVe siècle[64]. Le sacriste ou sacristain est un obédiencier abbatial, souvent appelé le « gardien de l'église[65] », il est chargé de gérer et surveiller le trésor de l'église abbatiale. C'est un trésorier et gestionnaire missionné de l'entretien de l'église abbatiale, de « prendre soin de toute la décoration de l'église[66] », de « l'organisation matérielle du culte » et de sonner les cloches pour « veiller à ce que tous les offices du jour se déroulent bien aux heures régulières[67] ». C'est pourquoi son rôle est majeur pour cette enquête, car il est celui qui doit ordonner et surveiller les réparations de l'édifice quand elles sont nécessaires, à l'aide des fonds de l'abbaye. Il possède des terres et est suppléé dans sa charge par d'autres moines de la communauté, par des clercs et par des familiers – parfois vivant au monastère ou sur ses terres – pour l'exercice de toutes ses prérogatives : il gère une administration sacristine. Le livre-journal du sacriste est un codex en papier de 103 folios, composé de huit cahiers apprêtés en format bifeuillets pliés et reliés au fil de couture. Le manuscrit n'est pas complet, il manque les premières pages liées aux dégradations du temps et d'autres pages sont découpées aux ciseaux

---

[64] *Sacriste :* (Voir : AMDL, Série H, 830, « le livre-journal du sacriste de l'abbaye Saint-Serge d'Angers, » (v.1453-1468), papier, 104 folios.)
[65] DAVRIL Anselme, PALAZZO Éric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle*, Paris, 2011, p. 55.
[66] *Ibid.,* p. 56.
[67] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 145.

au sein du manuscrit. Nous proposons de le diviser en trois parties distinctes pour l'étudier, selon des critères d'usages et de datation.

La première partie du manuscrit, s'étendant du folio 1 à 15, est composée de censifs, de rentes et de devoirs dus à la sacristie de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Le premier folio a presque totalement disparu et n'est pas exploitable, ainsi que le verso du treizième folio découpé sur la quasi-totalité de la page puis les quatre pages qui suivent le quinzième folio – nous n'avons pas comptabilisé ces pages découpées dans la foliation car l'on ne peut rien en tirer, aucun mot ne reste. Sur ces quinze premières pages, une seule est datée :

> *« Ce sont les cens et debvoirs deubz au segrestain de Saint-Serge, à Saint Melaine, au jour de saint Nicholas d'yver et receu par moy frère Jehan Peliczon serrestain dudit lieu de Saint-Serge commensantt en l'an mil IIII^c LIII et par A[men]. Premièrement.*[68] *»*

De cette manière, le sacriste Jean Peliçon[69], sacriste au moins vers 1453 jusque vers 1474[70], démarre l'entreprise de référencer les censifs et les devoirs dus à la sacriste par zone géographique à la saint Nicolas (6 décembre) 1453. Ainsi, la première partie du livre-journal a probablement été débuté vers 1453, car il précède à cette énumération une autre traitant des « *cens et devoirs deubz au segretain de Saint-Serge pour chacun an pres Brechesser [...] après l'angevine*[71] », c'est-à-dire possiblement après le 8 septembre[72] de l'année 1453. Il est alors probable que la première partie soit organisé de cette manière : f°1-6 (avant septembre 1453), f°6-8 (après 8 septembre 1453(?)), f°8-15 (6 décembre 1453). L'écriture est appliquée, de la même main, l'objectif est de dresser un codex propre, un outil de travail

---

[68] *Sacriste,* f°8v, 1453.

[69] Nous faisons le choix de le transcrire selon la prononciation de son nom écrit : « Peliczon » ou « Pelicson ».

[70] L'abbaye à « Guy de la Possonière pour lors sacriste » un autre sacriste en 1474, car Jean Peliçon meurt probablement entre 1468 et 1474, poussant le prieur claustral à assumer sa charge (Voir : *Fournereau*, p. 510.).

[71] *Sacriste,* f°6v, v. 1453 (?).

[72] BERTOLDI Sylvain, « Des origines à 1100 », Archives d'Angers, [en ligne] ; consulté le 07/05/25 : https://archives.angers.fr/aide-memoire/angers-en-dates/almanach-d-angers/des-origines-a-1100/index.html?utm_source=chatgpt.com

permettant au sacriste de contrôler les rentrées d'argent liées à son office pour ensuite rendre compte à l'abbé. Il semble que le sacriste effectue des renvois avec un système d'index à un autre document, en inscrivant des lettres auprès de chacune des notices.

Après le saut de quatre pages, la nature du contenu change sans transition, passant des droits que possède le sacriste Peliçon à des copies d'actes du seizième au cinquante-septième folio. Il y a vingt-neuf actes recopiés, dont les dates extrêmes vont de 1239 à après 1466. Dix-neuf actes recopiés sont datés entre 1445 et 1460 – dont huit sur 1456-1457 –, deux sont des copies d'actes du XIIIe siècle, une du XIVe siècle, quatre entre 1414 et 1437, une en latin datée sous l'abbé François (1466-1483), une autre non datée (page découpée). Selon l'ordre des copies sur des folios se suivant, indiquant des copies les unes après les autres, nous pouvons affirmer que l'entreprise de copie des actes a débuté après 1456 et s'est achevée dans les années 1460. Du moins, pour les vingt-et-une première copie sont de la main de « Robasnier », un membre de la communauté au service du sacriste Peliçon – un des membres de son administration personnelle. Les copies suivantes ne sont plus signées, mais conservent une graphie similaire, mais avec des actes bien plus anciens. En revanche, le dernier acte, daté sous l'abbé François n'est pas de la même main, ni de la même encre, ce qui laisse penser à une copie plus tardive, sûrement quelques années après les autres sur des pages encore disponibles du livre-journal, après 1466. Ces actes sont bien des copies, dont nous avons retrouvé cinq des actes authentiques sur lesquels les copies ont été effectuées[73]. Ces copies sont faites à

[73] Nous avons retrouvé ces cinq actes originaux – dont un avec un sceau – dans le carton H. 856 des ADML. Nous proposons une édition d'une de ces copies en annexe pour constater la fidélité du travail de copie du livre-journal. (Cf. Annexe 1 - Bis)

Sacriste, f° 27v-29, Thomas de Sernon (juge de la prévôté d'Angers) accorde à Jean Peliçon, (sacriste) le demandeur, le paiement par 5 défenseurs de 15 sols impayés sur une rente annuelle de 60 sols dues sur des possessions de la paroisse de Murs accordées par Louis de Beauvau, [sceau conservé], 24 mai 1460.

Sacriste, fol°39v-40, Guy abbé de Toussaint reçoit 50 écus d'indemnité par Guillaume de Tourneville (archiprêtre) et But Bonnet (bourgeois) mandaté par Louis de Beauvau (chambellan du roi) à propos du lieu de la « mareschière » appartenant désormais au prieur de Beauvau, 29 août 1459.

Sacriste, fol°41, renoncement des droits féodaux du Seigneur Jean Quatrebarbes sur rente de 60 sols en la paroisse de Murs donnée par Louis de Beauvau au prieur de Beauvau Jean Haultrée, 6 février 1457 (n.s).

l'identique et ne comportent que de très légères variations d'orthographe. Le point commun de la grande majorité de ces actes copiés est sur le bénéficiaire de ces derniers : le prieuré de Beauvau. D'après ces actes, le sacriste Jean Peliçon cumule la charge de prieur de Beauvau, situé en Anjou. Ainsi, tout comme la première partie du document, ce manuscrit est un outil de travail utile à Jean Peliçon, son auteur, à la fois pour les bénéfices de sa charge de sacristain, ainsi que sa charge de prieur de Beauvau, duquel il hérite sûrement vers 1456, suite à la vacance du rôle et cède à nouveau vers 1460. Ce dernier a donc probablement lancé après 1456 la copie d'actes concernant les procès qu'il a lancés auprès de la prévôté d'Angers pour réaffirmer ses droits, ses rentes et ses privilèges sur des maisons d'Angers – appartenant à la charge du prieur de Beauvau – et des terres du prieuré de Beauvau se constituant un petit cartulaire personnel. D'ailleurs certains des actes ne concernent pas le sacriste Peliçon, mais qui lui sont antérieurs, concernent les sacristes précédents : « Bertran Bensenlin[74] », « Jehan Bompar[75] », « Jehan d'Arbrée[76] ». Ainsi, en plus de se constituer un cartulaire sur les bénéfices de sa charge de prieur de Beauvau, il recopie des actes concernant les bénéfices de sa charge de sacriste. Ces actes présentent Jean Peliçon comme un étudiant de l'université d'Angers, qui est essentiellement une université de droit canon[77] – jusqu'à son ouverture à la théologie en 1433[78] – ce qui expliquerait possiblement son entreprise de confirmation et réaffirmation de ses privilèges auprès de la prévôté d'Angers vers 1456-1460.

La troisième, et dernière partie du livre-journal est la plus laborieuse à comprendre, à identifier et à dater, mais aussi la plus importante pour notre enquête. Cette partie

---

Sacriste, fol°42-43r, confirmation et translation d'une rente au bénéfice de Jean Haultrée (prieur de Beavau) par Guy de Laval (seigneur de Loué, chambellan du roi) sur ses terres, accordée au prieuré par Louis de Beauvau, 22 février 1457 (n.s.).

Sacriste, fol°25v-27, Thomas de Sernon (juge de la prévôté d'Angers) accorde à Jean Peliçon (sacriste), le demandeur, le paiement par Guillemete veuve de Jehan Lequeu (ancien sergent royal) de 17 soles 6 deniers de rentes impayés sur une rente annuelle de 31 sols dues pour la maison en la rue St-Nor, 23 août 1456.

[74] *Sacriste*, fol° 37v, 15 novembre 1445.

[75] *Sacriste,* fol° 38, 16 février 1431.

[76] *Sacriste,* fol° 55-56v, 24 juin 1437.

[77] VERGER Jacques, *Les universités au Moyen Âge,* Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 116.

[78] LEBRUN François (dir.), *Histoire d'Angers,* Toulouse, 1975, p. 35.

s'étend du cinquante neuvième folio jusqu'à la fin du codex au cent troisième folio. Au premier abord, elle semble être totalement désorganisée chronologiquement et thématiquement ; elle est datée entre 1458 et 1468 – avec une majorité des actes entre 1461 et 1465. Cependant, ce désordre chronologique semble être dû à la méthode de travail du sacriste. Nous pouvons penser qu'il a fait le choix de débuter des folios selon un thème précis à l'origine, des listes de ce qu'il doit payer et à qui, des listes de ce qu'il doit recevoir (recette), c'est-à-dire qu'il débute un folio avec un thème et une liste au brouillon, puis il saute plusieurs pages et recommence une autre liste. Par exemple, des folios 69r à 72r, le sacriste note un inventaire des bêtes de la métairie de la Grange, des paiements à ce métayer et des arrêts de comptes avec son second métayer de la Mareschère. Sur ces folios allant de 1461 à 1468, il est évident qu'il y réfère autant qu'il le peut les affaires avec ses métayers, mais se glisse dans cette sous-partie du codex quelques documents sortant de ce contexte. Sa méthode provoque des espaces vides dans le carnet, qu'il doit alors combler selon les thèmes qu'il identifie, et parfois, il n'a pas encore de liste prévue pour une dépense précise et il débute un nouveau folio, ou écrit à la suite d'un ancien – comme dans l'exemple précédent. Une autre partie est dédiée à l'inventaire et l'achat des blés pour le grenier de l'abbaye[79], une autre avec des notations diverses comprenant le paiement pour des artisans maçons et couvreurs[80]. Dans le cas où il ajoute un élément à la suite d'un folio débuté, il le date. Lorsqu'il ne prend pas la peine de le dater, cela signifie sûrement qu'il faut se référer à la date du folio précédent. Ainsi, nous avons pu reconstituer et attribuer des dates probables à tous les textes de cette partie. Elle est alors composée de toutes les entrées et sorties d'argent du sacriste, liées à ses charges. Cette partie est très mal écrite et représente une grande difficulté paléographique car il prend les notes debout, lors de ses déplacements. C'est un véritable cahier de brouillon. Il y notifie des prêts accordés[81] et des paiements à des membres de la communauté ou à ses métayers et ses closiers – la métairie est une « exploitation complète avec terres arables et non arables, bois,

[79] *Sacriste,* f°79v à f°83v, 1462-1464.
[80] *Sacriste,* f°72v à 77r, 1459-1465.
[81] *Sacriste,* f°73v, 1462-1463 ; f°85, 1462 ; f°86r, 1462 (?) ; f°92, 1461 ; f°93, 1460 ; f°104, 1460-1461.

buissons et prés[82] » louées à un ou plusieurs feux, la closerie est similaire mais de plus petite superficie. Cependant, dans ses notes prises pour la plupart au brouillon, se retrouvent quelques actes écrits proprement, probablement des copies d'actes contemporains, pour notifier les dépenses le concernant, comme un contrat de commande de vitraux[83] et de tapisseries[84] – car son office implique qu'il est responsable de la décoration de l'église abbatiale. Nous retrouvons aussi d'autres brides de documents très importants pour l'étude des chantiers de reconstructions de l'abbatiale et du complexe monastique car il achète des matériaux de constructions (de l'ardoise)[85], paye des couvreurs[86] et des maçons[87]. Il faut étudier chacun des documents par rapports à ceux qui le précède, ainsi qu'individuellement car le sacriste ne précise pas systématiquement l'usage de ces achats ou les missions demandées aux artisans ; il faut alors faire preuve de prudence méthodologique pour ne pas penser chacun de ces paiements et achats pour la reconstruction de la nef.

Ainsi, ce document si complexe et si riche constitue la seule trace textuelle contemporaine des chantiers de reconstructions de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Etonnement, ce livre-journal ne contient presque aucun achat liturgique, ce qui sous-entend l'existence d'autres registres de comptabilité. Pour résumer, ce document est composé en trois parties distinctes, révélant des usages et des objectifs différents et sous-entendant l'existence d'autres outils de travail pour le sacriste, notamment dans un système ressemblant à des renvois à d'autres documents dans la première partie et aux folios 89v-90 (1454) – lorsqu'il dresse la liste des rentes dues par les prieurs de chacun des quarante-quatre prieurés à l'abbé – avec un système d'index.

---

[82] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* Nantes, 1982, p. 186.

[83] Annexe N°1-F : *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.

[84] Annexe N°1-J ; *Sacriste*, f°61, 7 mai 1467, marché de commande d'une tapisserie à Thomas Berte.

[85] *Sacriste,* f°61v, v. 1467 (?) (Annexe N°1-G) ; f°79r, 16 octobre 1463 (Annexe N°1-B) ; f°98, 1457.

[86] *Sacriste* f°61v, v. 1467 (?) (Annexe N°1-G) ; f°72v, 1459 ; f°88, 1461-1462 ; f°91, 1462 (Annexe N° 1-D); f°95r, 1459 (Annexe N°1-E).

[87] *Sacriste,* f°61v, v. 1467 (?) (Annexe N°1-G) ; f°65r, 1469 (Annexe N°1-H); f°77r, 1463 ; f°82v, 1463 (Annexe N°1-C) ; f°96v-97, 1457-1458 (Annexe N°1-A).

B. La mense abbatiale de 1471 (copie)

« Dans le domaine économique, l'historien médiéviste ne doit pas négliger les documents d'époque moderne : ils sont nombreux, souvent à caractère récapitulatif et ils mentionnent fréquemment des actes médiévaux[88] » ; en effet, les copies de documents médiévaux ayant disparu sont essentielles pour étudier cette période. Par exemple, une copie des menses de 1471 de l'abbé François d'Orignac et du cellérier Jean Germis adressé à l'administration du roi René nous sont parvenus[89]. La mense désigne les revenus d'une communauté ecclésiastique, ou d'un office monastique, grâce à ses pessiossons, privilèges et droits. Les *Matériaux du Monasticon Gallicanum* (1687) renseigne que le 14 mars 1471 l'abbé François d'Orignac « *rendit hommage pour la part temporelle de son abbaye au roi René d'Anjou, roi de Sicile*[90] » La copie de cette mense abbatiale, réalisée en 1671, est basée sur une copie antérieure datant de 1627 (non-conservée), elle-même tirée du document original du 3 juillet 1471 (non-conservé). Cette copie de 1671 signée par « les notaires royaux à Angers[91] » est effectuée dans un cahier en papier de 54 pages (ou 27 folios), s'appuyant sur une copie à l'original de l'acte de 1627, par le notaire royal « Borruyce Guillot ». Ce document est très important pour étudier les revenus de l'abbé et du cellérier en 1471, dans le but d'identifier les sources de financement pour les reconstructions de l'abbaye et de son abbatiale. Ce document doit être mis en parallèle avec les autres sources indiquant ou sous-entendant des revenus pour l'abbaye ou des obédienciers : le livre-journal du sacriste, les épitaphes et les armoiries de l'abbatiale, le bréviaire à l'usage sous Jean Tillon (1483-1501).

---

[88] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge,* Paris, 2007, p. 272.
[89] *Mense abbatiale,* 1471, 54 p.
[90] *Mat. Monasticon,* f°253r.
[91] *Mense abbatiale,* 1471, p. 54.

C. Un bréviaire de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers à l'usage sous l'abbé Jean Tillon (1483-1501)

Un bréviaire – du latin *brevarium* « abrégé » – est un recueil des textes nécessaires pour la célébration de l'office divin, c'est-à-dire la liturgie des Heures, composée de prières quotidiennes planifiées dans la journée – les bréviaires sont souvent utilisés dans les prieurés qui n'ont pas toutes les Ecritures sur place. Ce bréviaire en parchemin[92] enluminé arbore les armoiries de l'abbé Jean Tillon (1483-1501) au centre de la marge infra-paginale[93] – une des conventions de l'enluminure au XVe siècle[94] –, confirmant son appartenance à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers et sa période d'usage. Les armes de son successeur Jean de Chahanay (1501-1519) ont été ajoutées, révélant la poursuite de son usage[95]. Ce bréviaire est précieux pour notre enquête car il contient en son sein, des folios 247 à 253, un calendrier liturgique mensuel, dans lequel sont inscrit les célébrations majeures immobiles dans le calendrier, c'est-à-dire les fêtes des saints auxquels l'abbaye voue un culte particulier (saint Serge, saint Bach, saint Brieuc…), mais aussi leur *obiit* accompagné de messes anniversaires fondées par des défunts. Ainsi, ce calendrier permet d'observer le nombre de personnes ayant payé l'abbaye pour fonder un anniversaire, c'est à dire une prière à la date de leur décès pour le salut de leur âme, dans une logique de comptabilité de l'au-delà[96].

D. *Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers*…, par Dom Michel-Alexandre FOURNEREAU.

Le manuscrit original de l'*Histoire du royal monastère* de Dom Michel Alexandre Fournereau n'a pas été conservé. La copie du début du XVIIIe siècle, est

---

[92] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, 605 f°.

[93] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, f°10, f° 254, f° 372.

[94] GAUTIER Marc-Edouard, *Splendeur de l'enluminure : le roi René et les livres,* Angers, 2009, p. 175.

[95] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, f° 131v.

[96] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*, Paris, 2011, 566 p.

attribuée à Joseph Grandet (1646-1724)[97], un curé de Sainte-Croix d'Angers, prêtre de Saint-Sulpice, membre supérieur du grand séminaire d'Angers et un érudit passionné d'histoire ecclésiastique angevine. Dom Fournereau est un moine mauriste de l'abbaye réformée de Saint-Serge d'Angers au XVIIe siècle. Il est secrétaire du chapitre de Saint-Serge en 1658[98]. Comme de nombreux moines mauristes, il s'attèle à la rédaction d'une monographie sur l'histoire du monastère. Son ouvrage est structuré en 81 chapitres traitant de la fondation du monastère jusqu'à l'année 1615, en divisant la chronologie d'abbatiat en abbatiat – en proposant quelques chapitres sur des prieurés de l'abbaye. Plusieurs extraits ont été publiés à la fin du XIXe[99] et au XXe siècle[100]. Il y réalise une histoire de l'abbaye à l'aide des archives conservées en son temps, copie certains actes, décrit ses sources. Sa démarche nous offre de précieux indices pour connaître l'histoire de l'abbaye car la majorité des sources qu'il utilise ont disparu. Il nous offre une fenêtre sur ce que l'on ne peut plus observer. C'est une des sources les plus utilisées par les quelques personnes ayant proposé des études sur l'abbaye, l'historiographie sur l'abbaye lui accorde une grande autorité. C'est de ce manuscrit que proviennent d'innombrables informations – souvent non référencées – dans les publications de la fin du XIXe et du XXe siècle.

Pour proposer une étude dans le but de restituer les éléments disparus de l'église abbatiale, nous allons utiliser des sources iconographiques et descriptives (manuscrites ou éditées)

---

[97] UZUREAU François (chanoine), « À L'abbaye Saint-Serge d'Angers », *l'Anjou historique,* Angers, 1938, pp. 3-15 et 65-76.

[98] DELABRE Hélène, *L'abbaye Saint-Serge d'Angers au haut Moyen-Âge*, Université d'Angers, Mémoire de Master, dirigé par Noël-Yves TONNERRE, 2008, p. 6.

[99] GODARD-FAULTRIER Victor, « Histoire inédite de l'abbaye de Saint-Serge du diocèse d'Angers », *Revue des sociétés savantes,* t. 2, 1870, pp. 378-397.

[100] UZUREAU François (chanoine), « A L'abbaye Saint-Serge d'Angers », *l'Anjou historique,* Angers, 1938, pp. 65-75.

E. Matériaux du Monasticon Gallicanum, Dom Germain (A rajouter)

Dans l'entreprise lancée au XVII[e,] siècle par les moines mauristes, pour étudier et répertorier les différentes abbayes bénédictines réformées de France, le moine Dom Germain a mené des recherches et écrit un manuscrit vers 1687[101]. Comprise dans un manuscrit compilant des notices sur chacune des abbayes concernées, la notice en latin sur Saint-Serge est organisée par thème. Certaines de ces parties sont précieuses pour comprendre la parenté des informations sur l'abbaye médiévale relayées par les érudits entre cette notice et le XX[e] siècle. Sa notice comprend une rubrique sur l'histoire de l'église abbatiale et ses grands changements, ainsi qu'une rubrique traitant d'évènements variés concernant la communauté durant le XVe siècle, notamment les bulles et les octrois d'indulgences que l'abbaye a obtenues. Ces parties sont les plus riches d'informations pour notre enquête. Toutefois, il réalise aussi une liste des 58 abbés de l'histoire du monastère, ainsi qu'une liste de tous les prieurés et les cures de l'abbaye dans le diocèse. Cette notice est le second travail historique effectué par un historien ecclésiastique sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Il a certainement lu le manuscrit de Dom Fournereau et consulté lui-même les archives dont il avait besoin pour certaines de ses rubriques. Ce travail permet d'apporter un second éclairage à celui fait par Dom Fournereau sur certains évènements.

III. LES SOURCES DE L'ARCHEOLOGIE DU DISPARU : ICONOGRAPHIES ET DESCRIPTIONS

Pour proposer une étude dans le but de restituer les éléments disparus de l'église abbatiale, nous allons utiliser des sources iconographiques et descriptives (manuscrites ou éditées) représentant ou s'intéressant à des objets remarquables aux yeux des auteurs accordant une notice à l'abbatiale dans leurs manuscrits. D'abord, nous allons nous appuyer sur le manuscrit de Jacques Bruneau de Tartifume

[101] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum*, f°253r.

(v.1636), *Angers contenant ce qui est remarquable en tout ce qui estoit anciennement dict la ville d'Angers,* composé de ses dessins et de ses descriptions textuelles sur les éléments notables qu'il souhaite transmettre et conserver pour les générations suivantes[102]. Il dessine, retranscrit des épitaphes, décrit et mesure des éléments qui ont disparu dans l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers vers 1636, soit plus d'un siècle après notre focale. C'est une des sources majeures de cette étude, au plus près du XVe siècle qui nous intéresse. Ensuite, nous allons utiliser les dessins commandés par François-Roger de Gaignières à Louis Boudan entre 1695 et 1699 sur des éléments de l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers, notamment des tombeaux[103]. De plus, François-Roger de Gaignières rédige un manuscrit entier de prise de notes sur Saint-Serge où il recopie des actes provenant de Saint-Serge, tient des notices sur les abbés du monastère et retranscrit des épitaphes qu'il a lus dans l'église[104]. Quelques années après Gaignières, le chanoine Jacques Lehoreau rédige une notice sur Saint-Serge d'Angers vers 1710, dans son *Cérémonial de l'Église d'Angers* (1692-1710), accompagnée d'une aquarelle de l'abbaye sur laquelle on voit le chœur de l'abbatiale[105]. Enfin, la dernière source pouvant me servir à reconstituer le décor de l'abbatiale est celle du manuscrit – édité par Célestin Port – de Péan de la Tuilerie de 1777 intitulé *Description de la ville d'Angers et tout ce qu'elle contient de plus remarquable…,* dans lequel il décrit et raconte l'histoire des différentes parties de l'église abbatiale selon ses lectures érudites des auteurs lui ayant précédé ci-dessus. C'est le dernier témoignage de l'état de l'église abbatiale avant la Révolution Française et des guerres de Vendée, qui marque un

---

[102] Annexe N°2 ; *Tartifume*, pp. 107-134.

[103] Les estampes de Louis Boudan sont pour la plupart des copies conservée à Oxford dans la Bibliothèque Bodléinne, et certains originaux sont conservé encore conservés à la Bnf dans le département des Estampes
(Voir : Oxford, Bibliothèque Bodléinne, Clairambault 1046, f°655, item 31, dessins de Louis Boudan.)
Voir : Paris, BnF, département des Estampes, Gaignièes 2542.

[104] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 5446, Roger de Gainières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis, ordinis sancti Benedicti ; quod confecit idem Rogerius de Gaignieres partim ex chartis quas potuit describere, partim ex duobus chartulariis ejusdem monasterii : praemittitur series Abbatum monasterii sancti Sergii,* 331 p.

[105] ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 51, « m*aison conventuellle de St Serge avec l'eglise, comme on l'avoir du hault du jardin de la cure de St Samson les Angers, 1710 ».*

changement d'état majeur de cette dernière. Il faut ajouter à cela quelques dessins ou gravures de l'abbaye entre le XVIIIe et la fin du XIXe siècle pour suivre l'évolution de l'architecture de l'abbatiale[106]. Afin de traiter et d'exploiter au mieux ces sources, nous allons devoir identifier et justifier nos hypothèses sur les datations des différents éléments disparu dans l'abbatiale en faisant preuve de prudence et de rigueur. L'objectif de ma démarche est de « dépasser la valorisation historique[107] » pour produire une analyse scientifique sur le décor de l'abbatiale Saint-Serge d'Angers et de parvenir à proposer une restitution – certes lacunaire car soumise à la documentation – face à l'absence.

IV. UNE SOURCE IMPRIMEE ET UN RECUEIL DE SOURCES EDITE

A. La chronique de Jean de Bourdigné

Jean de BOURDIGNÉ (1480-1547), un homme d'église, chapelain de Saint-laud d'Angers dès 1511 puis de Saint-Maurice en 1526[108], édite son *Hystoire aggregative* en 1529[109]. C'est une source qui a été très utilisée par les historiens médiévistes de l'Anjou pour étudier le contexte du duché et ses évènements

---

[106] Les représentations de l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers : la gravure de la ville d'Angers de 1638 (Voir : Angers, Archives patrimoniales, 26Fi 26, Melchior Tavernier, *Portraict au vray de la ville et faux-bourd d'Angers,* commandé par Claude Ménard, gravure sur cuivre aquarellée, imprimée à Paris, 1638.), la gravure du *Monasticon Gallicanum* (Voir : Paris, BnF, Rothschild 3096, *Monasticon Gallicanum*, 1677-1710, Dom Michel Germain, «Monasterium S. S. Sergii et Bachi Andega… », p. 28.), le dessin de BALLAIN (Voir : Angers, BM, ms. 991, Jean Ballain, *Annales et antiquités d'Anjou…*, 1716, pp. 145-146.) …

[107]BOSSARD-COURONNÉ Mathilde, BROSSIN Laure, « L'Antiquité à l'épreuve du disparu. De l'absence de vestiges dans les études archéologiques », [en ligne], Conclusions de la journée d'étude organisée à Paris-Sorbonne (Paris IV) en mai 2010, Département d'Archéologie grecque, p. 3.

Consulté le 2 mai 2025, disponible sur : https://anthropologiedelart.org/ramage/wp-content/uploads/2012/10/M.-Brossard-L.Brossin-Lantiquit%C3%A9....pdf

[108] Isabelle Mathieu, « Jean de Bourdigné : conceptions et méthodes d'un "historien" angevin de la fin du Moyen Âge », in : MARAIS Jean-Luc (dir.), *Historiens de l'Anjou,* Presses Universitaires de Rennes, p. 54.

[109] Paris, BnF, département des livres rares, BP16 106194, Jean de BOURDIGNÉ, *Hystoire agregative des Annalles et cronicques Danjou [...] reveus et additionnees par le Viateur Jean Pèlerin*, [1529], 1530.

marquants. Il est qualifié par Isabelle MATHIEU « d'historien version "médiévale" » et un « "chroniqueur patriote"[110] », qui reste tout de même un mémorialiste incontournable de l'historiographie locale. Sa chronique est divisée en trois parties. La première réalise une présentation géophysique des trois Gaules depuis César jusqu'aux invasions des peuples barbares. La seconde s'étend de la conversion du roi Clovis jusqu'à la mort de Philippe VI en 1350. La dernière s'étend de l'érection de l'Anjou de l'Anjou en duché en 1360 à l'année 1527. Cette dernière partie est la plus riche d'informations sur la société angevine et son histoire, car il y présente des faits mémoriels, utilise des sources contemporaines et parfois de témoignages oraux. Il réalise une sorte d'histoire évènementielle et sociale de l'Anjou autour de la figure du Roi René. Il est utile pour cette étude car il référence plusieurs évènements s'étant déroulés à Saint-Serge d'Angers au XVe siècle, notamment dans les années 1440.

B. Extraits des comptes et mémoriaux du Roi René par Albert LECOY DE LA MARCHE.

Pour mener l'enquête sur les reconstructions de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, nous avons décidé de rechercher des artisans angevins qui auraient exercé durant la période des chantiers de l'abbaye. Compte tenu de la quantité de noms cités dans le livre-journal du sacriste, nous devons essayer d'identifier certains des personnages présents dans les comptabilités. Pour ce faire, nous allons notamment utiliser les *extraits des comptes et mémoriaux du Roi René* (1873) et nous avons recherché des noms correspondants[111]. Certes, la possibilité de tomber sur des homonymes demeure présente, mais ces occurrences dans le livre-journal du sacriste laisse penser à des paiements pour des artisans qu'il emploie. Ce recueil

[110] Isabelle Mathieu, « Jean de Bourdigné : conceptions et méthodes d'un "historien" angevin de la fin du Moyen Âge », in : MARAIS Jean-Luc (dir.), *Historiens de l'Anjou,* Presses Universitaires de Rennes, p. 54.

[111] LECOY DE LA MARCHE Albert, *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René pour servir à l'histoire des arts du XVe siècle,* Paris, 1873, 396 p.

de sources est très riche pour récolter des informations sur le milieu des arts et des chantiers sous le Roi René ; notamment sur les salaires et les coûts des travaux.

PARTIE 3 – LA TRANSFIGURATION DU COMPLEXE MONASTIQUE

« Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai »
(Jean 2:19-21)

Dans ses paroles prophétiques, Jésus annonce sa propre résurrection dans une métaphore symbolique, car le « temple » qu'il promet de relever n'est pas le sanctuaire de Jérusalem, mais bien son corps sur la croix. Cette lecture évangélique, qui établit une assimilation entre le corps du Christ et le temple, offre une nouvelle perspective spirituelle de la résurrection. La destruction physique et matérielle n'est pas une fin. De même que la mise à mort du Christ n'a pu anéantir la communauté chrétienne, sa foi ou son message, la ruine de l'abbaye ne constitue qu'une fin matérielle : la communauté religieuse de Saint-Serge d'Angers se relève, à l'instar du Christ transfiguré puis ressuscité, entraînant à son tour la transfiguration du complexe monastique. À l'instar de l'Anjou, l'abbaye suburbaine de Saint-Serge d'Angers connaît des périodes de troubles au fil de la guerre de Cent Ans. Une première période de crise fiscale et de crise politique frappe l'Anjou à partir de 1357, avec le déferlement de routiers et des pillages des troupes anglaises[1]. S'en suit une période de convalescence entre 1375 et 1417 en Anjou, durant laquelle un premier mouvement de reconstruction civile, militaire et religieuse s'opère[2]. Une seconde période de trouble frappe le duché, de 1417 à 1443 à cause de la menace que les Anglais représentent, faisant même planer l'ombre d'une occupation militaire entre 1420 et 1435[3]. L'abbaye souffre à la fois financièrement et matériellement de la guerre, frappant à la fois ses prieurés, ses propriétés agricoles, viticoles, ainsi que le complexe monastique de Saint-Serge d'Angers. La situation

[1] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* Nantes, 1982, p. 198.
[2] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 185.
[3] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 226.

des anciens ordres réguliers est souvent décrite comme étant en crise à la fin du Moyen Âge, dans un contexte de la grande désolation des institutions religieuses, se présentant comme les grandes victimes de la guerre. Bien que Jean-Michel Matz ait nuancé cette vision[4], le tableau dressé pour les abbayes d'ordres anciens suggèrent davantage une image de « déclin[5] », parfois de « décadence[6] », voire de mort des réguliers anciens, plutôt que celle d'une résurrection.

À la croisée de la symbolique chrétienne, du mouvement de réaffirmation des droits, de la reprise agricole et de l'acensement des terres, ainsi que des reconstructions matérielles, la transfiguration du complexe monastique de Saint-Serge d'Angers n'incarne pas seulement une réponse à un traumatisme. Elle s'inscrit dans une dynamique plus vaste de redressement économique, de remembrement de l'Anjou et d'exaltation dévotionnelle propre au Christianisme flamboyant. Les campagnes successives de reconstruction du monastère, de réédification de la nef et à d'ornementation de l'abbatiale reflètent une volonté de reprise de la vie monastique, de l'adoration de Dieu tout en réaffirmant la place de l'abbaye au sein des pouvoirs ecclésiastiques et civils d'Angers. En menant l'enquête à partir des sources écrites du XVe siècle, de la tradition historiographique et érudite sur l'abbaye depuis le XVIe siècle, ainsi qu'à l'architecture et l'ornementation religieuse, il devient possible de saisir cette entreprise non seulement comme une reconstruction, mais comme une véritable transfiguration d'un lieu et d'une communauté religieuse grâce à son rôle pivot dans la société chrétienne angevine. C'est dans cette perspective qu'il convient d'interroger la chronologie, les caractéristiques et la portée de cette résurrection de l'abbaye qui permet au complexe monastique de se transfigurer. C'est pourquoi il est légitime de se demander : comment la transfiguration du complexe monastique de Saint-Serge d'Angers témoigne-t-elle de la résilience chrétienne d'une abbaye suburbaine se relevant après les heurts de la guerre de Cent Ans ?

La mesure de l'impact de la guerre de Cent Ans sur l'état du complexe monastique est indispensable pour mieux comprendre l'organisation et l'évolution des reconstructions au cours du XVe siècle, ainsi que les traces qui nous sont parvenues.

---

[4] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales… », p. 125.
[5] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà …,* p. 235.
[6] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 253.

C’est pourquoi le premier chapitre se propose d’explorer les causes et les possibilités, de penser à l’ampleur de la ruine du complexe monastique suburbain et de questionner le choix ou l’injonction de rebâtir la nef de l’abbatiale. Le XVe siècle s’ouvre sur une première période d’accalmie en Anjou, ce qui a permis aux pouvoirs de rebâtir, suivie d’une seconde période de reconstruction plus vive à la fin de la guerre de Cent Ans. Ces périodes de convalescence et de reconstructions économiques et agricoles permettent le relèvement, malgré les vifs stigmates de la guerre. C’est précisément à ces phases où il est possible d’ouvrir et de mener à bien un chantier concluant que se propose d’explorer le second chapitre, dans le but de proposer une chronologie des chantiers de reconstructions et d’édification au sein de l’abbaye au XVe siècle. Ce chapitre traitera des traces qu’ont laissé les différents chantiers tout au long du XVe siècle, de manière chronologique, à la fois sur son abbatiale et ses bâtiments conventuels. C’est à l’occasion de ce second chapitre que nous exploitons l’une des sources les plus riches de l’histoire de la résurrection de l’abbaye de Saint-Serge d’Angers : le livre-journal du sacriste. Il s’agit d’identifier les différentes campagnes, d’étudier ce que nous pouvons déterminer du déroulement et de l’organisation du chantier, de dater des éléments architecturaux – disparus ou encore debout – à l’aide de données archéologiques croisées et confrontées avec sources textuelles et historiographiques – ; tout en questionnant la tradition concernant l’attribution d’éléments architecturaux à des abbatiats, parfois de manière erronée. Cette dynamique de reconstruction implique des acteurs parfois complexes à identifier face à l’absence de sources. Nous proposerons de considérer le rôle des abbés, des officiers monastiques, des artisans et des bienfaiteurs extérieurs à la communauté religieuse, qui ont, chacun de leur manière, contribué à la transfiguration du complexe monastique. La résurrection de l’abbaye et de ses moyens s’accompagne de la transfiguration du complexe monastique, à travers l’architecture et l’ornementation de son église abbatiale. C’est l’objet de notre troisième chapitre, s’intéressant aux vestiges du décor de l’abbatiale et au disparu, afin d’étudier la symbolique religieuse de l’ornementation de la nef et les dévotions religieuses de la communauté dans le contexte du Christianisme flamboyant. Les campagnes de reconstructions et d’ornementation du complexe monastique dans la seconde moitié du XVe siècle nécessitent des ressources financières considérables après des dizaines d’années de guerres. Face au manque de documentation sur le

coût de telles campagnes, il convient d'étudier les ressources dont disposait l'abbaye et les sources de financement sur lesquelles elle s'est appuyée pour se relever. En effet, le financement constitue un élément essentiel du déroulement d'un chantier médiéval : il en est à la fois l'origine, le moteur et le coordinateur. Il s'agit alors d'enquêter sur les types de revenus de l'abbaye et comment elle est parvenue à financer une telle entreprise.

CHAPITRE 1 : SAINT-SERGE EN RUINES : VULNERABILITE ET DESTRUCTION D'UNE ABBAYE SUBURBAINE AU TEMPS DE LA GUERRE DE CENT ANS

I. Un complexe monastique hors-les-murs en péril : menace et prédation

Située hors de l'enceinte de fortification urbaine d'Angers, à proximité de la porte Saint-Michel, au bord de prairies inondables aboutissant sur la Maine, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers occupe une position stratégique. Elle bénéficie de vastes espaces – échappant aux contraintes des murs de la ville – et profite de l'attractivité de la ville, qui stimule son développement économique et humain. Pour mieux saisir les campagnes de reconstruction et leur ampleur, il est essentiel d'identifier les formes de vulnérabilité qui ont conduit à la ruine partielle du complexe monastique. Les sources archéologiques attestent la reconstruction totale de la nef et les premières sources historiographiques sur l'abbaye donnent des pistes de compréhension de la ruine qu'il faut approfondir, critiquer et confronter aux vestiges. Cependant, avant d'exploiter ces sources, il nous faut comparer la situation de l'abbaye suburbaine de Saint-Serge d'Angers durant la guerre de Cent Ans avec d'autres abbayes ou monastères suburbains qui ont connu une situation similaire, afin d'explorer le champ des possibles et de pouvoir comparer avec d'autres cas similaires. La localisation suburbaine d'un complexe monastique peut

s'avérer bénéfique pour l'attractivité de la ville, mais aussi périlleuse en période d'insécurité militaire.

A. Aux portes de la ville : la destruction préventive des complexes monastiques suburbains pendant la guerre de Cent Ans.

Les complexes monastiques bénédictins ruraux ont favorisé le développement de villages et de bourgs monastiques, comme Bourgueil ou Saint-Florent-le-Vieil en Anjou. Ces monastères, parfois situés loin de la protection militaire d'un seigneur, se fortifient et assurent leur protection en contraignant « les habitants au guet et à la garde[7] » et en désignant un capitaine chargé des défenses du village. Les traumatismes des raids des Normands demeurent importants dans la vallée de la Loire, favorisant le développement de monastères et de villages monastiques fortifiés. Par exemple, l'abbaye Saint-Florent-lès-Saumur, hors de l'enceinte de la ville se fortifie durant la guerre de Cent Ans, dès la fin du XIV[e] siècle et au cours du XV[e] siècle face à la menace des gens d'armes[8]. En effet, les monastères – particulièrement ceux non fortifiés – sont les « proies désignées aux convoitises des gens de guerre, abbayes et prieurés pâtirent de leurs outrances[9] ». Durant les sièges et les temps de grande insécurité les abbayes et les monastères « *extamuros* durent aussi être évacués[10] ». Aux abords de certaines villes du royaume, « avec l'enracinement de la guerre, les monastères furent plus que jamais désertés et laissés aux gens de guerre[11] » devenant parfois leurs points d'étapes et de résidence. Certaines villes comme Toulouse ont décidé d'ordonner la destruction de « tous les monastères suburbains » et en particulier ceux des « couvents mendiants[12] » face aux premières menaces de la guerre de Cent Ans dans la région. Ce phénomène des

---

[7] BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux dans la ville (XIIe-XVe siècle)*, Toulouse, « Cahiers de Fanjeaux », N° 44, 2009, p. 519.
[8] KOWALCZYK Alexis, *Les campagnes de constructions de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur par les abbés du Bellay (1409-1465)*, Université d'Angers, Mémoire de Master, dirigé par MATHIEU Isabelle et DURANDIERE Ronan, 2019, pp. 55-59.
[9] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 211.
[10] BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux …,* p. 522.
[11] *Ibid.*
[12] *Ibid,* p. 523.

« destructions préventives des monastères suburbains » s'observe dans plusieurs villes du Languedoc dès 1355 et dans le Comtat Venaissin vers 1357, puis à Nîmes, à Alès, à Montpellier, à Carpentras[13]. Cette pratique se retrouve aussi au début du XVe siècle, comme à Bézier en 1421[14]. Ces destructions préventives sont ordonnées par les autorités locales afin d'éviter que les Anglais ne les utilisent comme des avant-postes fortifiés aux pieds des remparts. Les monastères détruits sont parfois déplacés *intra-muros* et les communautés religieuses se voient confier ou achètent des maisons dans la ville en attendant la reconstruction de leur monastère ou de son déplacement[15].

Pour le cas de la ville d'Angers, deux complexes monastiques marquent les faubourgs de la ville hors-les-murs d'Angers : à l'ouest l'abbaye de Saint-Nicolas d'Angers et à l'est l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Ces deux monastères bénédictins étaient alors vulnérables. En 1360, Dom Fournereau (v.1679) relate « que les religieux s'étaient retirés en ville, le sieur évêque étant allé se présenter à l'église Saint-Michel et au logis de la Cave de Saint-Serge occupée et remplie par la communauté[16] ». De même, Dom Germain, dans sa notice sur l'histoire de l'abbaye (1687) relate aussi ces évènements de 1360 où « l'abbé Guy s'est retiré en ville avec les siens et ses meubles dans la demeure qui était l'enclos [ou l'enceinte] de Saint-Serge[17] », c'est-à-dire dans un logis – ou plusieurs maisons –, possédé par les moines dans l'enceinte de la ville pour y résider durant les périodes de troubles. Le troisième à relater cet évènement est Dom Housseu (v. 1743-1763) qui affirme que la communauté s'est réfugiée derrière les murs entre 1360 et 1364. Il est possible que ces deux derniers aient obtenu l'information sur le premier à la relater : Dom Fournereau. Le complexe monastique étant abandonné par la communauté religieuse, il est probable que l'abbaye ne disposait d'aucune fortification, ou du moins qu'elles étaient insuffisantes pour prendre le risque d'y demeurer. Aucune source archéologique ni textuelle n'atteste l'existence de fortifications autour du

---

[13] BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux …,* pp. 523-525.
[14] *Ibid.* p. 525.
[15] *Ibid.* p. 528-537.
[16] UZUREAU François (chanoine), « A l'abbaye de Saint-Serge », *L'Anjou historique,* 1938, t. 38, pp. 65-77.
[17] *Mat. Monasticon,* f°250r : « *Guido abbas in urbem cum suis et sua supellectili recepit in aedes quae cavea S. Sergis* ».

complexe abbatial. De cette manière, Saint-Serge était à la disposition des troupes anglaises et des gens de guerres. De plus, le chroniqueur Jean de Bourdigné ainsi que la chronique d'Arthur de Richemont[18], relatent que vers 1441 pour le premier et 1443 selon le second, le capitaine des Anglais, le comte de « Sombresset » lieutenant du roi d'Angleterre « *se logea en l'abbaye de monseigneur Sainct Nicollas pres* [Angers] *et joignangs les faubourgs d'icelle ville*[19] *» avec soi-disant plus de « huyt mile combatans*[20] » – d'après la seconde chronique, d'un auteur Breton anonyme du XVe siècle. La présence de bâtiments conventuels proche de la ville représente un « logement pour les gens de guerre[21] » en pierre, permettant de s'abriter au plus proche des fortifications adverses. Il est probable que l'abbaye de Saint-Serge d'Angers ne fasse point l'exception et qu'au vu de sa proximité avec les remparts, elle représente un avant-poste stratégique permettant de menacer directement la cité. Face à la menace que pouvait représenter le complexe monastique de Saint-Serge pour la ville d'Angers, l'hypothèse d'une destruction ou d'un démantèlement volontaire du complexe monastique par le duc d'Anjou doit être envisagé. Est-il possible que les angevins, redoutant un siège au cours de la guerre de Cent Ans, auraient entrepris le démantèlement partiel de l'abbaye à un moment de la guerre pour la rendre plus difficile à défendre ? Nous ne connaissons rien de la forme et des matériaux des autres bâtiments conventuels avant la guerre de Cent Ans, ni de la considération de cette menace par les capitaines d'Angers et de ses faubourgs. Toutefois, cette hypothèse semble très peu probable au vu des indices architecturaux et archéologiques. En effet, l'entièreté du chœur de l'église abbatiale de l'abbaye date du début du XIIIe siècle et n'a pas laissé de traces de reprises architecturales après la guerre de Cent Ans[22]. Ainsi, au vu de l'absence de sources qui pourraient étayer cette hypothèse, il est plus judicieux de l'écarter. Cette approche comparative aux situations des autres complexes suburbains monastiques du royaume durant la guerre de Cent Ans est enrichissante pour notre réflexion mais s'avère inefficace pour le cas de Saint-Serge d'Angers.

---

[18] Paris, BnF, *Chronique d'Arthir de Richemont connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458),* édité par Guillaume GRUEL, 1890, p. 181.
[19] *Bourdigné,* f° 158r.
[20] Paris, BnF, *Chronique d'Arthir de Richemont,* p. 181.
[21] BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux …,* pp. 522.
[22] Cf. Partie 2 – I.

B. Une exposition répétée aux violences : une abbaye en proie aux prédations (1357-1442)

En raison du manque de sources sur les évènements et les causes poussant l'abbaye à reconstruire le complexe monastique au XVe siècle, il convient de replacer les menaces pesant sur l'abbaye suburbaine pendant la guerre de Cent Ans et aux prédations des gens de guerres sur les établissements religieux. L'Anjou a connu différentes phases dans le conflit franco-anglais alternant entre des périodes de grandes difficultés et des périodes de convalescence. Néanmoins, ici, nous allons nous pencher sur la situation des abords de la ville d'Angers au cours du conflit, notamment la situation des faubourgs et de la campagne proche de la ville. Tout d'abord, les terres situées à la proximité d'Angers sont directement menacées dès 1357 par le déferlement des routiers et le passage des troupes anglaises dans le duché. Les abbayes et leurs prieurés sont des « proies faciles [23]» et subissent des pillages par les gens d'armes, notamment à Fontevraud, Montreuil-Bellay, Thouars et Bourgueil[24] – dont l'abbaye est incendiée. L'abbé de Saint-Serge sait son abbaye et ses biens menacés, ce qui le pousse à déménager sa communauté monastique dans le logis de Saint-Serge – probablement composé de quelques maisons – derrières les remparts de la ville entre 1360 et 1364[25]. Durant cette période, il semble que les offices religieux des moines étaient célébrés dans l'église Saint-Michel-du-Tertre, à l'abri derrière les murs, située tout proche de la porte Saint-Michel[26]. Ce qui conforte l'hypothèse selon laquelle l'abbatiale, le matériel liturgique et les reliques ne sont pas en sécurité, malgré le fait que l'abbatiale de Saint-Serge soit située très proche des murs de la ville, à près de 300 mètres de l'église paroissiale de Saint-Michel-du-Tertre. L'abbaye de Saint-Serge d'Angers a

---

[23] BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux …,* pp. 521.

[24] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 201 et 211.

[25] *Mat. Monasticon,* f°250r :« *Guido abbas in urbem cum suis et sua supellectili recepit in aedes quae cavea S. Sergis* ».

UZUREAU François (chanoine), « A l'abbaye de Saint-Serge », *L'Anjou historique,* 1938, t. 38, pp. 65-77.

Paris, BnF, DOM HOUSSEAU Étienne, Collection Touraine-Anjou, t. 26, 1743-1763, f°420.

[26] *Mat. Monasticon,* f°250r : « [...] *abbas noster cum potuit cum frates nostri in urbe commorati sunt, divinum officium in ecclesia sancti Michaelis [...] persolverunt* ».

probablement été pillée dans ces quelques années, avant le retour de la sécurité en Anjou.

La seconde période de grande insécurité dans les campagnes angevines s'ouvre après la conquête anglaise de la Normandie et du Maine dès 1417. Au printemps 1420, les armées anglaises du Duc de Clarence arrivent devant la ville d'Angers, ce dernier « *fist preparé toutes choses necessaires pour l'assault*[27] » avant de renoncer et à piller les faubourgs et les campagnes alentours, avant de se rendre à Beaufort-en-Vallée. L'insécurité des abords d'Angers et des campagnes de l'Anjou dure tout au long des années 1420, jusqu'en 1429[28] et la libération d'Orléans. Cette décennie de la guerre est sûrement la plus difficile pour Angers et ses abords, la ville vit sous la crainte permanente d'un siège par les Anglais. Cette fois, aucun récit ne relate la mise à l'abri des religieux de Saint-Serge, de leurs biens et de leurs reliques derrière les remparts pendant cette période. Toutefois, il est très probable que l'abbaye ait connu plusieurs pillages. Les religieux possèdent sûrement encore leur logis et plusieurs maisons dans les rues autour de l'église paroissiale de Saint-Michel-du-Tertre dans lesquelles s'installer. Dans le livre-journal du sacriste (v.1453-1468), ainsi que dans la déclaration de la mense abbatiale (1471), l'abbaye possède des droits de rentes sur des maisons notamment « *en la rue Sainct Michel du Tertre en d'Angers*[29] ». De cette manière, l'abbaye a très certainement conservé ses propriétés au sein de la cité après les années 1360, pour en percevoir des rentes, tout en conservant une base de repli derrière les remparts. Enfin, comme nous l'avons vu précédemment, l'armée anglaise s'est positionnée dans les abords d'Angers, notamment en séjournant à l'abbaye de Saint-Nicolas à l'ouest de la ville vers 1441 ou 1443[30]. Il est très probable que les Anglais ne se soient pas contentés de prendre position dans un seul édifice en pierre dans les faubourgs d'Angers. Le complexe monastique de Saint-Serge a possiblement été investi par les troupes anglaises, prenant ce que les moines auraient laissé derrière eux. Le chroniqueur et mémorialiste angevin relate les violences des Anglais et les pillages perpétués avant

---

[27] *Bourdigné,* f°133v.

[28] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 228.

[29] *Mense abbatiale,* 1471, p. 12.

[30] *Bourdigné,* f° 158r.

Paris, BnF, *Chronique d'Arthir de Richemont connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458),* édité par Guillaume GRUEL, 1890, p. 181.

d'investir l'abbaye de Saint-Nicolas en racontant que *« le pays d'Anjou courut : mettant tout ce qu'il peut t'encontrer au feu et à l'espee, vint jusques devant la ville d'Angiers [...] et joignans les faulxbourgs d'icelle ville*[31] ».

Du point de vue archivistique, on retrouve moins de sources provenant de l'abbaye durant la guerre de Cent Ans en Anjou. Faut-il lire dans ce constat de l'absence de sources provenant du XIVe et de la première moitié du XVe siècle comme une conséquence de ces prédations ? C'est une piste à envisager, car les moines mauristes dressant l'histoire du monastère semblent faire face à la même difficulté liée au manque de documents. Ce manque archivistique a un impact sur la taille des notices sur les abbés du début de la fin du XIVe siècle et du début du XVe siècle, dans le manuscrit de Dom Fournereau (1679)[32] comme dans celui de Dom Germain (1687)[33]. C'est à peine si ces historiens ecclésiastiques sont capables d'établir les datations de ces abbatiats qui semblent avoir laissé moins de documents que pour les abbés de la seconde moitié du XVe siècle. D'ailleurs, Dom Fournereau (1679) écrit que le monastère sous Pierre V (1419-1445) est « ruiné par les guerres[34] ». Roger de Gaignières (v. 1697) réemprunte exactement les mots de Fournereau dans sa notice du même abbé[35]. Néanmoins, ils ne donnent pas plus d'informations sur l'état de l'abbaye et de son abbatiale, car aucune documentation ne le leur permet. De même pour l'historiographie de l'abbaye des historiens du XIXe et du XXe siècle, qui ne rentre pas plus dans les détails sur les ruines de l'abbaye durant la guerre. Par exemple, le congrès archéologique de 1910 explique que « le monastère maltraité par les guerres [...] tombait en ruine » en 1442. Néanmoins, il n'apporte pas plus d'éléments ni d'informations sourcées que l'historiographie mauriste. De même pour la monographie sur l'histoire de l'abbaye faite par le chanoine Brac (1938) dans laquelle l'église est « ruinée par la guerre de Cent Ans[36] » avant d'être réédifiée. Il semble cohérent de prendre en compte l'impact de la guerre de Cent Ans dans les causes de la ruine du complexe monastique. Il semble difficile

---

[31] *Bourdigné,* f° 158r.
[32] Annexe N°5.
[33] Annexe N°5.
[34] *Fournereau*, p. 501.
[35] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 5446, Roger de Gainières, *Chartularium monasterii sancti Sergii…,* p. 41.
[36] BRAC Jean-Marie-Augustin (chanoine), *Saint-Serge-lès-Angers,* Telmesse, 1938, p. 36.

d'évaluer l'importance de la prédation et des pillages dans les dommages. En effet, la guerre a un impact sur les finances de l'abbaye qui provoque un manque de moyens nécessaires à l'entretien du complexe monastique, accélérant indirectement la ruine de l'édifice.

C. L'église abbatiale a-t-elle brûlé ?

L'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers a été victime des prédations des gens de guerre – à la fois par les compagnies de pillards et par les Anglais. Cependant, l'analyse du contexte des faubourgs et de la proche campagne d'Angers durant la guerre de Cent Ans doit être confrontée aux vestiges archéologiques pour mieux interpréter l'état de la ruine de l'abbaye et de ses reconstructions. Comme nous l'avons démontré, l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers n'est pas détruite en entier, car son chœur et son transept, voûtés en pierre, demeurent en état après la guerre de Cent Ans. Ce n'est pas le cas de la nef, car Bourdigné relate que l'abbatiale est délabrée, menaçant de tomber en ruine en 1443 : « *l'eglise de Sainct-Serge-lez-Angiers qui moult caducque estoit fut reparee*[37] ». La pratique de l'incendie dans les pillages durant la guerre de Cent Ans n'est plus à démontrer et les églises paroissiales ainsi que les abbayes ne font pas figure d'exception, elles en sont tout autant victimes[38]. En Anjou, dans les années 1360 les abbayes de « Bourgueil, Saint-Maur, Notre-Dame-de-Pontron furent incendiées[39] ». Les bâtiments du complexe monastique de Saint-Serge ont possiblement connu le même sort lors des pillages des gens d'armes, comme pour envoyer un message à la ville d'Angers en incendiant des bâtiments aux pieds de ses remparts. Puisque nous n'avons aucune trace du complexe monastique avant les reconstructions du XVe siècle, mise à part l'église abbatiale, nous devons rechercher des indices pouvant confirmer ou infirmer l'hypothèse de l'incendie dans cet édifice. La charpente de

---

[37] *Bourdigné,* f°149r.

[38] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières,* Paris, t. 2, 1998, p. 18.

[39] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 201 et 211.

l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers correspond à la typologie des charpentes du début du XIIIe siècle, ce qui concorderait avec la construction du chœur de l'église[40]. Cette charpente gothique à chevrons-formant-fermes d'une dimension de 30 mètres de longueur et de 15 mètres de portée transversale avec 5 fermes principales – subdivisant la couverture en 4 travées – s'alignant aux retombées des voûtements du chœur, semble être d'origine (v.1210) d'après les observations de Sayuri Kawase (2022)[41]. Cependant, une étude dendrochronologique qui avait été menée sur les charpentes des édifices religieux du Moyen Âge en Anjou par les services de la conservation du département de Maine-et-Loire permet d'affirmer que la charpente du chœur de Saint-Serge n'est pas d'origine[42]. Bénédicte Fillion-Braguet et Daniel Prigent (2014) démontrent que la dendrochronologie a permis de remettre en question les datations par la comparaison typologie et que « la charpente de Saint-Serge a ainsi été datée du XIVe siècle, soit plus d'un siècle après la date estimée[43] ». Par conséquent, la charpente du chœur a été refaite au cours du XIVe siècle, sûrement dans la seconde moitié du XIVe siècle, après les premiers heurts qu'a subi l'abbatiale. Cependant, le manque de précision de la datation ne permet pas de trancher la question. Il est possible que la couverture de Saint-Serge ait subit un incendie au cours du XIVe siècle, notamment dans les années 1360 – les plus sensibles pour l'abbaye durant ce siècle – et qu'elle ait été refaite. Il n'est pas courant de refaire entièrement la charpente d'un édifice si elle ne nécessitait que des réparations, ce qui induit une destruction considérable. En revanche, parmi les différentes études archéologiques sur l'abbaye (1841 - 1871 - 1910 - 1963 - 1993 - 1994), seule celle de 1910 déclare que « l'église avait été à moitié démolie », car le monastère a été « maltraité par les guerres, dévasté [...] par des incendies[44] », sans apporter aucune observation capable de l'attester avec certitude. Le chœur gothique du XIIIe siècle aurait sûrement pu résister aux flammes endommageant sa

---

[40] FILLION-BRAGUET Bénédicte, PRIGENT Daniel, « *L'architecture religieuse en Anjou du temps de saint Louis* », in : VACQUET Étienne (dir.), *Saint Louis et l'Anjou,* Rennes, 2014, p. 170.
[41] KAWASE Sayuri, « Église Saint-Serge : chœur », Charp'France [en ligne], description mise à jour le 07/10/22 ; consulté le 15/05/25 : https://charpfrance.huma-num.fr/edifice/183#183_1
[42] FILLION-BRAGUET Bénédicte, PRIGENT Daniel,« *L'architecture religieuse en Anjou…*, pp. 162-186.
[43] *Ibid.,* p. 170.
[44] URSEAU Charles (chanoine), RHEIN André, *Guide du congrès d'Angers et de Saumur,* Paris, 1910, pp. 152-159.

charpente, étant entièrement voûté en pierre. La pierre de tuffeau du chœur ne semble pas avoir subi un incendie au sein de l'édifice. De plus, le chœur de l'abbatiale conserve encore trois grisailles décoratives du début du XIIIe siècle. Si la charpente a été détruite par un incendie, le feu n'a cependant pas ravagé le chœur de l'église. En revanche, la nef ancienne – dont nous ne connaissons rien – possiblement bâtie sans voûtement, comme certains édifices romans, ou dotée d'un voûtement plus ancien et fragile a possiblement pu s'effondrer sous le poids de la charpente brûlée. Ce qui est certain, c'est que la charpente du chœur de l'abbatiale n'a pas brûlé au cours du XVe siècle. Cependant, avec l'état actuel de la recherche sur la charpente et sur les traces archéologiques du complexe monastique médiéval (non fouillé), il est impossible de dresser des certitudes sur les dégâts provoqués hypothétiquement par des incendies, liés à la guerre ou accidentels et ayant pu endommager les bâtiments conventuels et l'église abbatiale.

II. Reconsidérer la ruine de la nef : la fatalité du temps et le projet dévotionnel

A. La nef primitive en proie aux éléments inondations, érosions et tremblement de terre

Dom Michel Germain (1687) dans ses *Matériaux du Monasticon Gallicanum* établit un constat qui fera loi sur l'église abbatiale : « nous ignorons quelle structure la basilique de notre monastère avait dans sa forme première, mais après les incursions des Bretons et la fureur des Normands, [elle a été reconstruite] grâce à l'activité de notre abbé Vulgrin[45]». En effet, l'église primitive du monastère est inconnue. Nous ne connaissons rien de la taille, ni du plan et de la forme de l'église abbatiale avant son état à la fin du XVe siècle. L'église abbatiale mérovingienne, ainsi que l'église bénédictine du XIe siècle et du XIIIe siècle nous sont totalement

[45] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Dermain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum*, f°248r : « *Ecclesia ; struturam in sua fundatione habuerit nostri cenobii basilica ignoramus verum post Britannorum inccursiones & Normanorum furorem, industria Wilgrini abbatis nostri … »*.

inconnues – hormis le transept (XIe siècle) et le chœur (XIIIe siècle) encore présents aujourd'hui. Au moins trois hypothèses s'offrent à nous. La première est que l'église abbatiale durant la guerre de Cent Ans soit composée de son chœur du début du XIIIe siècle, de son transept et de sa nef primitive du XIe siècle remontant à la dédicace de l'église en 1059 ; ce qui ferait de l'église abbatiale un mélange entre un vaste chœur remarquablement voûté du style gothique plantagênet et d'une nef romane, sûrement de taille modeste avec peu d'ouvertures et de luminosité. Cette hypothèse est soutenue par Daniel Prigent et Bénédicte Fillion-Braguet, qui évoquent la reconstruction à Saint-Serge d'un chœur gothique venant « compléter une nef romane, laquelle ne sera souvent pas modernisée avant le XVe siècle[46] ». La seconde hypothèse est que la campagne de travaux engagée au début du XIIIe siècle dans le transept et dans le chœur ait également concerné la nef, soit par une restauration, soit par une reconstruction totale. La troisième possibilité serait qu'une autre phase de reconstruction, ne concernant que la nef, ait été entreprise, bien qu'aucune trace textuelle ni archéologique ne viennent étayer cette possibilité. Quoi qu'il en soit, la nef primitive de l'abbatiale n'a laissé aucune trace, ni architecturale ni archéologique, dans la reconstruction de la seconde moitié du XVe siècle. Si l'hypothèse d'un incendie constitue une explication crédible pour comprendre la ruine de la nef, d'autres méritent d'être envisagées, notamment les conditions météorologiques en Anjou et la situation géographique du complexe abbatial. Déjà soulevée par le congrès archéologique de 1910, la piste des inondations apparaît comme une hypothèse solide pour expliquer la dégradation progressive de l'édifice. Les plans de la ville d'Angers au Moyen Âge[47], – fréquemment inondée avant les aménagements du XXe siècle – montrent que l'abbaye était située en bordure de plaines inondables, entre le site monastique et la Maine. Par exemple, le journal du chanoine Guillaume Oudin – racontant des évènements divers de 1447 à 1499 – relate une grande inondation en 1480 dans la ville d'Angers[48]. Cette position

---

[46] FILLION-BRAGUET Bénédicte, PRIGENT Daniel, « *L'architecture religieuse en Anjou… »*, p. 170.

[47] Annexe N°5 – plan 1.

[48] Angers, BM, Rés. Ms. 976, Guillaume Oudin, *Journal de l'histoire d'Anjou de 1447 à 1499,* p. 29-30 : « *Au mois de janvier l'an mil IIIIc IIIIxx et un les eaües de la riviere de Loyre et de Mayenne furen si grande par telle maniere qu'il restoit point memoire d'hommes, les eust veües jamais si*

provoque des risques durant les années de grandes crues. Il en va de même pour les tempêtes qui abiment les édifices. D'après Guillaume Oudin, le 28 janvier 1468 une violente tempête a fait tomber le clocher de Saint-Aubin d'Angers[49]. Enfin, la terre aurait violemment tremblé en l'an 1441 à Angers, abîmant les édifices de la cité, d'après Bourdigné[50]. Tant de possibilité ont pu amener à la ruine d'une partie de l'édifice, datant de plusieurs siècles. D'ailleurs, Dom Michel Germain (1687), explique qu'au début du XVe siècle « nos abbés Guy II et Hélie III ont reconstruit la nef de l'église qui s'écroulait [...][51] » – nous reviendrons plus en précision sur ce récit de reconstruction de l'édifice dans le second chapitre. Le moine mauriste a certainement eu accès à des documents mentionnant l'écroulement de la nef, sûrement dans les notices concernant ces abbés dans l'obituaire du monastère qui a disparu – car Dom Fournereau mentionne aussi des travaux sous ces abbés grâce à l'obituaire[52]. Toutes ces explications sont à additionner avec les dégâts provoqués par les prédations auxquelles l'abbaye suburbaine doit faire face. Ces prédations empêchent l'abbaye d'entretenir ses bâtiments conventuels à cause de la menace militaire d'une part. D'autre part, c'est aussi à cause du manque de moyens économiques de l'abbaye qui, à l'instar de l'économie en Anjou en temps de guerre, est en difficulté, notamment à cause de la chute de le rente foncière, qui touche profondément l'abbaye – basant une grande son économie sur les rentes foncières – la rendant exsangue. Ces différents indices permettent de conforter l'hypothèse de la ruine de la nef, qui serait même au bord de l'écroulement, ce qui justifierait la reconstruction totale de cette dernière.

---

grandes combien qu'il ne plust pas fort cette annee par qyoy les dittes rivierres deussent avoir esté si grandes. »

[49] Angers, BM, Rés. Ms. 976, Guillaume Oudin, *Journal de l'histoire d'Anjou de 1447 à 1499,* p. 8-9 : « *Le vent abbatit le clocher de St Aubin d'Angers le samedy au matin entre trois et quatre heures, XXVIIIe jour de janvier l'an mil IIII^{c} LXVIII en la feste de Monsieur saint Jullien avoir esté le pour devant et a icelle matinée ledit vent fit de grands dommages es esglises, ville et chateau d'Angers et aux champs desrisiga et desrompit tant d'arbres que l'estoit grand pitié déen ouyr parler, et aussy abbatit moult maison.* ».

[50] *Bourdigné,* f°157v.

[51] *Mat. Monasticon,* « *Collabentem ecclesiae navim altiorem et venustiorem reparaverunt abbates nostri Guido II et Helias III constructis hinc inde ad catera sex facellis exquisito con cameratis* ».

[52] *Fournereau,* p. 495.

B. Une nef monumentale pour une abbaye renaissante : l'ambition d'un lieux haut lieux de dévotion

Toutefois, il faut questionner les raisons de la reconstruction d'une si grande nef pour une église abbatiale qui se relève après la guerre de Cent Ans. Comme mentionné plus tôt, la nef primitive de l'abbatiale était très certainement plus modeste que celle construite au XVe siècle. Par conséquent, ce n'est pas une simple restauration, mais bien une reconstruction plus ambitieuse, plus grande, plus haute, nécessitant de reprendre entièrement la nef, de réeffectuer un terrassement et des fondations plus profondes. Aimé de Soland (1855) affirme que l'édification de l'église abbatiale du XIe siècle était dans le but d'agrandir l'édifice pour accueillir plus de pèlerins[53]. C'est d'ailleurs à cette période que les moines bénédictins de Saint-Serge créent la *Vita Briocci,* pour attirer plus de pèlerins auprès du tombeau du Saint, conservé dans l'église[54]. Il est donc légitime de se demander si la reconstruction d'une nef plus imposante au XVe siècle répondait également à une volonté d'attirer et d'accueillir plus de pèlerins. En effet, le huitième chapitre de la règle de Saint-Benoît « imposait à ses disciples de se pencher sur les pauvres – à savoir les faibles – et les pèlerins, " car en eux plus qu'en d'autres, c'est le Christ qu'on reçoit"[55] ». Le pèlerin, du latin *peregrinus,* signifiant « étrangers », désigne la personne faisant le choix de devenir un étranger pour les autres en se déplaçant vers un « ailleurs physique et spirituel[56] », c'est-à-dire dans un lieu Saint, ou conservant des reliques. Cette pratique dévotionnelle se développe particulièrement en occident au XIIe et XIIIe siècle[57]. Dans les abbayes, l'aumônier s'occupe d'accueillir les « pèlerins à pied[58] » ainsi que de nourrir les pauvres. Ainsi, le choix de reconstruire entièrement la nef au cours du XVe siècle résulte peut-être d'une

---

[53] SOLAND Aimé (de), « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, pp. 219-240.

[54] René Couffon, « Essai critique sur la Vita Briocii », *Mémoire de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne,* Rennes 1968, p. 1.

[55] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Paris, 2001, p. 46.

[56] LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* Paris, 1999, p. 892.

[57] *Ibid.*

[58] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 145.

volonté et d'une ambition d'attirer des pèlerins, d'accueillir un public nombreux lors des grandes solennités ouvertes aux visiteurs, c'est-à-dire les principales fêtes religieuses de l'année et les célébrations des saints patrons de l'abbaye. Cette ambition semble d'autant plus plausible que le faubourg de Saint-Serge d'Angers disposait déjà de sa propre église paroissiale, avec son cimetière : l'église Saint-Samson. Construite au XIe ou XIIe siècle[59], cette petite église paroissiale appartenant à l'abbaye de Saint-Serge organisait la vie liturgique de tous les paroissiens du nouveau faubourg. De cette manière, la nef de l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers n'avait aucun rôle dans la pratique religieuse quotidienne des paroissiens de son faubourg. L'abbatiale n'avait donc aucune nécessité d'agrandissement pour s'adapter à la densité de la population, d'autant plus que la démographie de la ville n'a fait que chuter avec la guerre de Cent Ans et les épidémies. Le choix de bâtir une nef plus large, plus grande et plus haute a délibérément une vocation et une ambition d'accueil des fidèles angevins et des pèlerins lors des solennités et donc de bénéficier des avantages financiers liés à leur venue.

Conclusion du premier chapitre :

Au terme de cette enquête sur les vulnérabilités du complexe monastique suburbain de Saint-Serge d'Angers durant la guerre de Cent Ans, l'exposition répétée aux prédations des gens de guerre lors de trois grandes phases (v. 1357 – v. 1420 – v. 1442), combinée aux effets destructeurs du temps et des phénomènes naturels, apparaît comme l'explication la plus probable de sa ruine. La guerre frappe les ressources de l'abbaye, empêchant l'entretien du complexe monastique, précipitant alors la ruine de ses bâtiments déjà anciens de plusieurs siècles pour certains.

Face au manque de sources, il est difficile de mieux comprendre l'état des ruines de l'abbatiale et du complexe monastique. Les vestiges archéologiques et

[59] Monumentum, « Église Saint-Samson à Angers » , [en ligne] ; consulté le 01/06/2025 : https://monumentum.fr/monument-historique/pa00108878/angers-eglise-saint-samson

architecturaux de l'abbatiale en sont les meilleurs témoins, montrant qu'une grande partie de l'édifice demeure intacte, de même pour la charpente du chœur qui date du XIVe siècle. Il est probable que la nef primitive soit grandement endommagée, menaçant l'effondrement, ce qui pousse l'abbé à entreprendre une réédification totale. L'hypothèse d'une ruine lente prime sur celle d'une destruction violente lors d'un pillage, qui aurait sûrement laissé plus de traces dans l'abbatiale et dans les sources écrites angevines à la fin du Moyen Âge.

Cependant, face à cet état de la nef de l'abbatiale, le choix opéré dès Pierre V d'Angoulême (v. 1419-1445), n'est pas seulement de restaurer, mais d'entreprendre une réédification totale de la nef. Il semble qu'il ne s'agisse pas d'une simple restauration fonctionnelle d'un lieu de culte à son état avant le traumatisme pour reprendre l'activité liturgique, mais d'une décision révélant une ambition de transfiguration de l'abbaye après la guerre, avec une nef monumentale, plus haute, plus vaste et plus lumineuse. Cette communauté monastique qui décide d'agrandir la nef de son abbatiale, partie de l'édifice dédiée aux fidèles, témoigne d'une volonté d'attirer les dévotions des fidèles et des pèlerins et de réancrer l'abbaye dans les pouvoirs religieux et politiques angevin.

CHAPITRE 2. LES CHANTIERS DE L'ABBAYE AU XVE SIECLE : SUR LES PISTES DES RECONSTRUCTIONS

I. Les premières tentatives de résurrection sabotées (1ère moitié du XVe siècle) ?

A. Reconstruction ou restauration de la nef primitive (v. 1403 - v. 1415) ?

Parmi les rares informations nous étant parvenues sur les deux abbatiats du début du XVe siècle, dans les écrits des deux historiens mauristes de l'abbaye au XVIIe siècle – Dom Fournereau (1679) et Dom Germain (1687) –, ressort la mise en chantier de la nef. Le premier à en faire mention est Dom Fournereau dans la notice sur l'abbé Guy II de Lure (v. 1390 -v. 1412) :

> *« L'an 1403 l'eglise de St-Serge commanca d'etre rebatie, le 9e du mois de may, selon qu'il est porté dans un obituaire. L'avancement de laquelle plusieurs papes ont donnez des indulgences, qui se pourroint gagner quelques annees, comme pour l'espace de dix ou douze ans et tous les prieurés cottizés pour ladite église[60] ».*

Ce dernier précise que l'information provient de l'obituaire de l'abbaye – aujourd'hui disparu. Il émet l'hypothèse que le chantier de reconstruction a été accéléré grâce à des indulgences pontificales, c'est-à-dire des rémissions « partielles ou plénières[61] » des péchés contre un don. Ces travaux se seraient prolongés jusque sous l'abbatiat d'Hélie III (v. 1412-1418). Après lui, Dom Germain, dans sa notice sur l'abbaye, mentionne une information très similaire, provenant sûrement de la même source :

---

[60] *Fournereau,* p. 495.
[61] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 413.

> *«* Nos abbés Guy II et Hélie III ont reconstruit la nef de l'église qui s'écroulait [en la rendant] plus haute et plus élégante, ayant construit de part et d'autre, en plus du reste, six chapelles élégamment voûtées[62] *».*

La description que dresse ce dernier sur la reconstruction de la nef « plus haute et plus élégante », composée de six chapelles voûtées correspond parfaitement à la disposition de la nef qu'il observe dans l'abbatiale. Ainsi, Dom Germain attribue la réédification de la nef de l'abbatiale à ces deux abbés. Cependant, ce que relate ces deux historiens ecclésiastiques n'est pas cohérent avec les constats des études archéologiques sur le site de l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers. Dans la mesure où il est certain que la nef actuelle de l'édifice date de la seconde moitié du XVe siècle. Par ailleurs, l'observation des clefs de voûtes des bas-côtés sud permettent d'étayer ce que pensent les archéologues. Elles arborent les armoiries des abbés Pierre V (v.1419 - 1445) et Jean IV (1445-1466), attestant que ces parties de l'édifice ont été bâties, ou du moins reprises et achevées pendant ou après ces abbatiats. Alors, lorsque Dom Fournereau écrit que la nef commence à être « *rebatie*[63] », et que Dom Germain explique que les abbés ont « reconstruit[64] » la nef il faut comprendre que la nef, est en chantier de réparation, et non de reconstruction. De plus, ce chantier sur l'église abbatiale qui aurait été mené au début du XVe siècle prendrait place dans une période favorable aux reconstructions. En effet, depuis 1380 et l'arrêt des combats, l'Anjou – et l'ensemble du royaume – effectue une « reconstruction agricole[65] » améliorant les conditions économiques du duché. En résulte notamment que l'Anjou traverse à la fin du XIVe siècle et l'aube du XVe siècle une première période de restauration et de reconstruction des édifices (1375-

---

[62] *Mat. Monasticon,* f°248v : « *Collabentem ecclesiae navim altiorem et venustiorem reparaverunt abbates nostri Guido II et Helias III constructis hinc inde ad catera sex facellis exquisito con cameratis* ».
Le texte en latin utilise le verbe « reparo » signifiant « réparer » mais possède un spectre sémantique allant jusqu'à la reconstruction complète. Ainsi dans ce contexte, nous pouvons comprendre que la nef est reconstruite.

[63] *Fournereau,* p. 495.

[64] *Mat. Monasticon,* f°248v.

[65] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 601.

1410)[66]. Après quelques décennies de stabilisation du contexte politique et économique, plusieurs seigneurs ecclésiastiques et laïcs entreprennent des travaux de restauration ou de fortification de leurs propriétés. C'est le cas de l'abbé de Saint-Florent de Saumur, qui entreprend de 1407 ou 1409 jusqu'à 1415 un chantier de construction et de fortification de l'abbaye[67]. Des chantiers de restauration et de construction émergent en Anjou, encore convalescents et frappés à plusieurs reprises par les pillages des gens de guerre durant les trêves et par les pestes – en 1402-1403 jusqu'à 1406 et en 1411 jusqu'à 1416[68]. Alors, ce chantier de l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers au début du XVe siècle s'inscrirait dans une dynamique de restauration et de reconstruction en Anjou et dans le royaume.

Le premier indice indirect de ce chantier est la présence de deux tombes de la première moitié du XVe siècle. Le premier tombeau est attribué à l'abbé Guy II de Lure (v. 1380 - v. 1412) par Henri Bouchot[69]. Cependant, ces armes aux bandes fuselées de cinq pièces[70] ne correspondent pas à celle de Gui II[71], mais celles à d'Hélie III (v. 1412 - 1418)[72]. Les armes de cet abbé nous sont connues grâce à un dessin de 1412 du sceau de Hélie III dans le manuscrit de François-Roger de Gaignières (v. 1697)[73] et grâce aux dessins des armoiries de cette même tombe par Tartifume[74]. Ainsi, l'abbé Hélie III, a été ensépulturé dans la chapelle à droite du chœur vers 1418. Comme nous pouvons l'observer sur le dessin pour Roger de

---

[66] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, p. 125.

[67] KOWALCZYK Alexis, *Les campagnes de constructions de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur par les abbés du Bellay (1409-1465)*, Université d'Angers, Mémoire de Master, dirigé par MATHIEU Isabelle et DURANDIERE Ronan, 2019, p. 19 et 78.

[68] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* pp. 209-211.

[69] Paris, Bnf, *Inventaires des dessins exécutés pour Roger de Gaignières,* BOUCHAUD Henri, p. 370 : « 2895 - Pierre tombale sur laquelle est gravée l'effigie d'un abbé crossé et mitré [...]
Armes : une bande fuselée. [...] Gui de Lure, 1418. »

[70] Pour les armes du tombeau d'Hélie III (voir : Oxford, Bibliothèque Bodléinne, Clairambault 1046, f°655, item 30, dessins de Louis Boudan.)

[71] Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 4.

[72] Cf. : *fig. 10.*

[73] Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis* [...], v. 1701-1715, p. 77

[74] Annexes N°2.

Gaignières (v. 1697), ainsi que dans la description de Tartifume (v.1636), la tombe d'Hélie III est moins bien conservée et que « *se peuvent encor recognoistre quelques motz qu'on ne peult plus joindre pour estre par trop effacez* ». Dans cette même chapelle se trouvait la tombe de Jean Tillon (1483-1501) et celle d'un autre abbé, non identifié, décrit comme : un « *abbé mitré avec ses habits abbatiaux, aux quatre coings y a quatre escussons dont les armes sont effacées comme pareillement l'escriture qui estoit aux bords d'icelle*[75] ». Cependant, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il s'agisse de la tombe de Guy de Lure (v. 1380- v. 1421) car il est le premier abbé de Saint-Serge à obtenir le privilège de l'usage de la mitre et les ornements pontificaux par le pape Alexandre V (1409-1410) en 1409. Cette tombe de pierre, en mauvais état d'après Tartifume, est celle de Guy II de Lure ou d'un abbé postérieur à lui, d'après le port de la mitre – acquis par ce dernier. Son successeur, Hélie III occupe la tombe à côté. La sépulture de l'abbé Pierre V (1418-1445) n'a pas été découverte ni identifiée dans les tombes de l'abbatiale. L'abbé Jean de Berné (1445-1466) a probablement élu sépulture en Angleterre où il est devenu évêque. L'abbé François d'Orignac est enterré dans le chœur[76] et l'abbé Jean Tillon (1483-1501) possède déjà une tombe dans cette même chapelle[77]. Ainsi, compte tenu de l'état de dégradation de la tombe au XVIIe siècle, il est légitime de penser qu'elle soit plus ancienne et que ce soit la tombe de Guy de Lure – plutôt que celle de Pierre V –, se faisant enterrer pour ses mérites et pour son importance dans les réparations de la nef. D'ailleurs, cette tombe de pierre du XVe siècle est possiblement celle conservée dans les réserves du Musée des antiquités Saint-Jean à Angers[78]. Les dégradations de ces deux tombes sont à remettre en perspective avec les dommages – que nous avons précédemment mis en valeur – que connaît l'abbaye durant la guerre de Cent Ans, notamment des années 1420 à 1442[79]. De cette manière, il est possible que l'abbé Guy de Lure (v. 1380-v. 1412) soit enterré au côté de son successeur Hélie III (v.1412-1418), ce qui pourrait démontrer un rôle particulier dans l'abbaye, notamment sur leur rôle dans les réparations et les

[75] *Tartifume,* p. 116, (cf. Annexe N°2).
[76] *Tartifume,* p. 123, (cf. Annexe N°2).
[77] *Tartifume,* p. 114, (cf. Annexe N°2).
[78] Angers, MA.S.-J., MA 1 R 61 Bis, Torse d'un d'abbé, Saint-Serge d'Angers, XVe siècle.
[79] Cf. Partie 3 – Chapitre 1.

décorations. Par exemple, dans l'abbaye bénédictine de Sainte-Catherine du Mont, du diocèse de Rouen, Catherine Busson démontre que quinze sépultures d'abbés ont été identifiées dans le monastère, dont 7 dans la nef de l'abbatiale et 2 dans les chapelles du chœur ; ce qui illustre la pratique funéraire de ces abbés du Moyen Âge. L'inhumation d'un abbé constructeur nommé Hélie (XII[e] siècle) « dans la grande église résulte indubitablement de sa contribution à l'achèvement de l'édifice[80] ». En effet, les choix d'inhumation des abbés semblent se tourner soit dans l'église abbatiale, soit dans la nef, ou dans la salle du chapitre et ses alentours[81]. De cette manière, le choix du lieu de sépulture de l'abbé peut résulter d'un haut-fait accompli ou d'une dignité particulière, notamment dans son rôle dans l'édification ou la réparation de l'abbatiale.

Au début du XV[e] siècle les travaux de reconstruction de la nef lui donnant son état actuel sont attribués à tort à deux abbés (Guy II et Hélie III), à cause de l'obituaire de l'abbaye[82]. Cependant, malgré le peu d'informations réunies, nous pouvons présumer l'existence d'une première campagne de restauration de la nef primitive de l'église abbatiale au début du XV[e] siècle (1403-v. 1415). Ces restaurations étaient indispensables pour permettre à la communauté de pratiquer l'office divin, car rappelons que l'abbatiale et son sanctuaire sont au centre du quotidien de ces religieux. L'absence de vestiges de la nef ancienne démontre que l'entreprise de restauration menée par ces abbés n'a pas été suffisante pour éviter à nouveau la ruine de cette dernière, où que l'abbatiale a été ardemment détruite postérieurement. Il est impossible de savoir si les réparations de la nef en ruine étaient parachevées avant la reprise de la guerre de Cent Ans en Anjou (v. 1417-1420) et les

---

[80] BUSSON Catherine, « La question des lieux d'inhumation dans une abbaye du diocèse de Rouen : l'exemple de Sainte-Catherine du Mont du XIe au XVe siècle », *Annales de Normandie*, n° 1, vol. 47, 1997, p. 53.

[81] PUEL Olivia et GANIVET Pierre, « La géographie des morts dans l'abbaye de Savigny (Xe-XVIIIe siècle) », in Nicolas REVEYRON et Charlotte GAILLARD (dir.), *Architecture, décor, organisation de l'espace : Les enjeux de l'archéologie médiévale*, Lyon, Alpara, coll. « DARA », 2013, p. 131-142.

BUSSON Catherine, « La question des lieux d'inhumation dans une abbaye du diocèse de Rouen : l'exemple de Sainte-Catherine du Mont du XIe au XVe siècle », *Annales de Normandie*, n° 1, vol. 47, 1997, pp. 51-67.

SAPIN Christian, « Dans l'église ou hors l'église, quel choix pour l'inhumé ? », *Supplément à la Revue archéologique du centre de la France*, n° 1, vol. 11, 1996, p. 65-78.

[82] D'ESPINAY Georges, *Notices archéologiques,* Angers, 1875, p. 193.

dégradations naturelles. Ce qui est certain, c'est que la nef a été entièrement reconstruite ultérieurement à ces réparations, effaçant totalement l'action de ces abbés, si ce n'est leurs tombeaux.

B. Rebâtir la nef au sortir de la guerre : un chantier exsangue et balbutiant (v. 1440 - v. 1450)

L'abbaye et son abbatiale, qui ont très certainement connu un chantier de réparation et d'entretien au début du XVe siècle, se retrouvent une nouvelle fois confrontées aux menaces des gens de guerre dans les faubourgs et de la campagne proche d'Angers. Des années 1420 jusqu'aux années 1435 « la province fut la proie de désordres généralisés et de courses dévastatrices[83] ». L'Anjou est parcouru par les gens de guerre, poussant les habitants des alentours d'Angers à se réfugier dans la ville en 1426[84]. L'abbé de Saint-Serge, Pierre V (v. 1419-1445) a dû faire face au risque de demeurer dans l'abbaye. Aucune source n'atteste que la communauté a élu domicile en ville, mais il est possible que la communauté se soit réfugiée dans le quartier Saint-Michel, dans un logis qu'ils possédaient – sans doute depuis les années 1360 durant leur première mise à l'abri dans l'enceinte[85] – près de l'église paroissiale de Saint-Michel-du-Tertre, une cure appartenant à l'abbaye. La situation des campagnes angevines s'améliore vers 1435 – en lien avec le contexte de la guerre de Cent Ans – avant de s'assombrir de nouveau entre 1441 ou 1443 en raison des dernières offensives anglaises en Anjou. De manière générale, l'est du duché, où sont situés de nombreux prieurés de l'abbaye, peut « attester d'une vigueur accrue des destructions[86]». D'ailleurs, rappelons qu'en 1441, Jean de Bourdigné

---

[83] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 245.

[84] Les exécuteurs testamentaires de Jean La Plou doivent modifier une fondation établie par le défunt, « *considerans et actandans la fortune des gens de guerres qui de present a cours en ce pais […] Aussi [que] le grant habundance de peuple retrait pour refuge en la ville d'Angiers. »* (ADML, E 1676) ».
Voir : MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, p. 139, note N°8.

[85] Cf. Partie 3 – Chapitre 1.

[86] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 249.

relate les dégâts provoqués par un tremblement de terre frappant Angers[87]. La guerre de Cent Ans pèse lourdement sur les capacités économiques de l'abbaye car la rente foncière a diminué dans tout le duché, notamment de près de 25% autour d'Angers de 50% vers Jarzé[88]. L'abbaye de Saint-Serge possède de nombreuses terres, mises en labour et soumises à une rente annuelle, très importante pour les financements des activités de cette dernière. Entre les années 1420 et les années 1440, l'abbaye semble être exsangue, ses prieurés à l'est du duché sont pillés et pris pour cible, lui supprimant une part de ses revenus. Ceci est cumulé avec les amortissements sur les legs et les aumônes réclamés par un commissaire du roi de France, en 1434, d'une valeur de 50 l.t. par l'abbaye de Saint-Serge[89].

Alors, c'est dans ce contexte d'insécurité et de difficultés économiques que s'inscrivent ce qui semble être la seconde campagne de chantier sur la nef de l'église abbatiale et sur le complexe monastique du XVe siècle. D'abord, pour ce qui est des sources textuelles, les reconstructions de l'abbaye et de son abbatiale sont rapportées par Dom Fournereau (v. 1679) et Dom Germain (v. 1687). Le premier écrit :

> *« L'an 1444 le pape Eugene 4e pour encourager les fidèles a moyenner l'accomplisement de l'église de St-Serge déjà commancé depuis plusieurs années octroya indulgence pleniere au 1er jour de may fete de St Brieuc a tous ceux qui visitant ladite église de St Serge y donneront quelques aumones. [...] L'abbé Pierre mourut le 13 may 1445 comme il est porté dans l'obituaire et cet abbé commenca de rebatir le monastere ruiné par les guerres[90] ».*

De son côté, le second relate qu'« en l'an 1444, [le pape] Eugène IV [accorda] des indulgences plénières pour tous les fidèles visitant selon le rite l'église de Saint-Serge, le premier jour de mai[91] ». Ces deux extraits mettent en lumière un évènement commun : l'octroi d'indulgences plénières par le pape Eugène IV aux pèlerins et visiteurs qui ont fait l'aumône à l'abbaye durant les solennités,

---

[87] *Bourdigné,* f°157v.
[88] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 251.
[89] *Fournereau,* p. 499.
[90] *Fournereau,* pp. 500-501.
[91] *Mat. Monasticon,* f°252v : « *an. 1444. indulgentias plenarias pro omnib[us] fidelib[us] ecclesias S. Sergii, 1er die maii rite visitantib[us] ab Eugneis IV.* »

organisées par les moines, à la Saint-Brieuc – dont l'abbaye conserve la stèle funéraire, le crâne et l'anneau. Dom Fournereau précise que les bénéfices tirés de ces indulgences ont contribué au financement du chantier « *de l'église de St-Serge déjà commancé depuis plusieurs années* ». Il ajoute également que l'abbé Pierre V a entrepris la reconstruction du monastère. Certainement les bâtiments conventuels indispensables à la vie monastique : l'abbatiale pour l'*opus dei* et les lieux de vies clos des moines. L'abbé Pierre V aurait initié ces chantiers dans un contexte difficile, ce qui expliquerait son recours à l'aide du pape Eugène IV afin d'attirer des pèlerins et des visiteurs soucieux de leur salut, prêts à contribuer à la reconstruction engagée. Si ce soutien accordé par le pape Eugène IV prend place dans un contexte où de nombreuses communautés religieuses adressent leurs « suppliques [...] au pape en cas de grande détresse », amenant « presque toujours le même remède : la concession d'indulgences[92] ». Il faut tout de même faire preuve de prudence, car nous n'avons connaissance de ces documents que de manière indirecte : par le biais de ces Mauristes. Cependant, le récit de Dom Fournereau, source majeure de l'histoire de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, est digne de crédit, au vu de sa méthode s'appuyant sur des sources qu'il énonce – qui nous sont parfois parvenues – et qu'il recopie quand il les considère indispensables. Le chantier lancé sous Pierre V, déjà entamé en 1444, a sans doute débuté à la fin des années 1430 ou au début des années 1440, mais semble avoir progressé lentement. En effet, les chantiers médiévaux avancent en fonction des financements, reposant généralement sur des « rentrées (impôts, dons…) irrégulières imposant leur rythme aux bâtisseurs et expliquant la durée importante de certaines édifications[93] », en particulier pour les grands édifices, qui exigent de grandes ressources financières et une main-d'œuvre conséquente. Cependant, comme nous l'avons démontré précédemment, les finances de l'abbaye dans les années 1440 sont mises à mal, dans un contexte de démembrement des campagnes angevines, laissant des terres non cultivées, ne rapportant aucune rente aux grands propriétaires fonciers,

---

[92] CHIFFOLEAU Jacques, « Le Christianisme flamboyant », in : LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières*, Seuil, t. 2, Paris, 1998, p. 22.

[93] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 47.

notamment les seigneurs ecclésiastiques[94]. L'archéologue André Mussat proposait de dater les reconstructions de la nef en de « nombreux travaux de 1445 à 1480, date de la construction du disgracieux clocher[95] ». Cette hypothèse semble très juste, car l'on retrouve des indices architecturaux laissant penser à une nef faite en plusieurs étapes.

Tentons à présent d'interpréter et de repérer les traces que ce chantier, entamé au sortir de la guerre sur une nef probablement très endommagée, a pu laisser sur le site archéologique de l'abbatiale. Le premier indice indirect est une peinture murale figurant une sainte couronnée (Sainte Catherine), retrouvée dans le transept de l'abbatiale, sous le badigeon, qui correspondrait au style de la première moitié du XVe siècle d'après Marie Subes-Picot[96]. Cette datation place cette fresque sous les abbés Guy II (v. 1390-1412) ou Hélie III (v. 1412-1418) – ce qui correspondrait aux travaux de restauration du début du XVe siècle – ou sous Pierre V (v. 1419-1445). Toutefois, il est possible de dater cette peinture grâce au témoignage de Tartifume, qui relate la présence d'armoiries, qu'il dessine, sous « *les pieds d'une Saincte Katharinne [...] supporté par deux anges* » dans la chapelle à gauche du chœur, où se situent les vestiges de la peinture de Sainte Catherine.

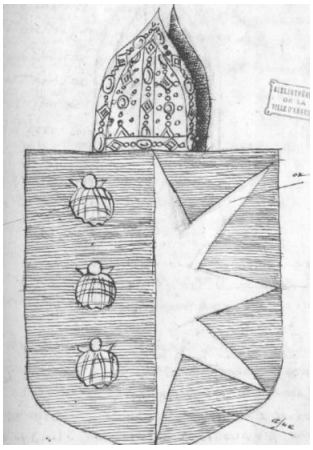


Figure 2- Armoiries de l'évêque de Poitiers Hugues de Combarel dessinées par Tartifume sous l'image de Sainte Catherine



Figure 1 - Armoiries de Hugues de Combarel, dans son château d'Angles-sur-l'Anglin, résidence de l'évêque de Poitiers, [Voir : Matteo Ferrari, Angles-sur-l'Anglin, château, consulté le 10/06/2025 :] https://armma.saprat.fr/monument/angles-sur-langlin-chateau/

[94] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 250.

[95] MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964, p.76.

[96] SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, N°147-2, p. 174.

Ces armoiries appartiennent à l'évêque de Poitiers Hugues Combarel (1424-1441). La présence de ces armoiries sous l'image de la sainte, entre 1424 et 1441[97], témoigne des premiers travaux de redécorations de l'édifice. Il est possible que l'évêque de Poitiers ait versé d'importantes sommes à l'abbaye pour ses réparations, soit dès les attaques anglaises survenues au début de l'abbatiat de Pierre V, soit – plus probablement – sous forme de legs à la fin de sa vie, en soutien aux reconstructions à venir. Hugues de Combarel apparait ainsi comme l'un des premiers bienfaiteurs du chantier de l'abbatiale et d'une abbaye se relevant de la guerre de Cent Ans, apposant ses armoiries sous une image de Sainte Catherine. Cette hypothèse est renforcée par le bréviaire de Jean Tillon (1483-14501), qui témoigne que l'anniversaire de l'*obiit* de cet évêque a été fondé à Saint-Serge d'Angers.

Sur le plan architectural, le premier élément remarquable réside dans la structure de la nef. Reconstruite contre le transept primitif, cette nef du XVe siècle se compose de quatre travées formant six chapelles latérales[98] réparties le long des trois premières travées dans les bas-côtés. À l'origine, ces chapelles étaient fermées entre elles et s'ouvraient uniquement sur la nef. Cependant, la première travée, située à la jonction avec le transept, présente une portée inférieure à celle des trois suivantes. Cela a pour effet de rendre les baies de la haute nef dans cette travée (n°103 et 104) plus étroites que les cinq autres (n°105-106-107-108-110), créant ainsi une disparité visible dans l'élévation[99]. À l'intérieur de la nef, cette différence de proportion est perceptible dès la première travée, qui se distingue par la présence de deux arcs brisés successifs : l'un entre la croisée du transept et le premier pilier de la nef, l'autre entre le mur du transept et le pilier du bas-côté. Ces deux arcs de chaque

[97] Même si la peinture de la sainte que nous avons retrouvé n'est pas celle qu'a vu Tartifume, cela signifie qu'il a vu un autre élément de décor représentant la sainte : la finalité demeure que l'évêque de Poitiers y a apposé ses armes, attestant son rôle et permettant de dater un élément du décor disparu.

[98] Le Chanoine Lehoreau dit qu'il y a quatre chapelles du côté nord du bas-côté de la nef, en comptant celle du transept, sûrement dédiée à Sainte-Catherine. (Voir : ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 52.)

[99] Annexe N°5 – plan des vitraux de l'abbatiale de Saint-Serge.

côté de la première de portée plus réduite, contrastent avec ceux des trois travées suivantes[100]. En effet, chacune des trois dernières travées est composée d'un arc brisé entre les piliers de la nef, suivi d'un arc en berceau reliant les piliers des bas-côtés. Tous présentent une portée plus large et des dimensions identiques. Cette disparité, tant dans les proportions que dans le style des arcs[101], suggère que la première travée pourrait être un vestige d'un premier chantier, qui aurait été repris postérieurement. Selon cette hypothèse, les personnes en charge du chantier auraient conservé cette première travée et auraient agrandi les travées suivantes pour obtenir une nef plus vaste, et des baies plus larges, donc un édifice plus lumineux. L'étude menée par les archéologues durant le sauvetage urgent de la façade sud de l'église abbatiale (1994) révèle que les parements des trois chapelles méridionales de la nef (du bas-côté sud) ont été édifiés au cours d'une même campagne de construction[102], sûrement postérieure à cette période des années 1440-1450. Un autre indice permettant de supposer que le début du chantier de la nef de l'église abbatiale ait été débuté dans ces années réside dans la présence des armoiries de l'abbé Pierre V d'Angoulême (v. 1419-1445) dans la première travée du bas-côté sud de la nef, ainsi que dans une baie de la haute-nef ayant disparu[103]. Ces armoiries[104] sont sculptées sur la clef de voûte et sur deux culs-de-lampe de cette chapelle. La présence de ces armoiries permet d'émettre une datation relativement large de cette partie de la nef. Toutefois, au vu des autres indices sur la reconstruction, la présence de ces armoiries en cet endroit de la nef semble être un moyen de rendre hommage à cet abbé initiateur des travaux de reconstruction de la nef.

En raison de l'absence de sources directes permettant d'étudier les reconstructions de la nef de l'église abbatiale dans les années 1440-1450 – hormis la mention des

---

[100] Annexe N°4 -Architecture de l'abbatiale [photographie, Julien Gros, 2025] ; photographie 3.

[101] Annexe N°4 - Architecture de l'abbatiale [photographie, Julien Gros, 2025], photographie 3.

[102] PRIGENT Daniel (dir.), « Saint-Serge d'Angers : sauvetage urgent », Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC, N° du site : 49 007 037 AH, rapport de sauvetage urgent, 1994, p. 15.

[103] Les armes de l'abbé étaient visibles à côtés de celles de Jean de Berné dans la baie très endommagée qui n'a pas été restaurée (baie N°110).
(Voir : BRAC Jean-Marie-Augustin (chanoine), *Saint-Serge-lès-Angers,* Telmesse, 1938, p. 35.)

[104] Annexe N°6 - Pierre V d'Angoulême

indulgences de 1444[105] par Eugène IV, cette différence architecturale entre la première travée de la nef et les autres, ainsi que la présence des armoiries de Pierre V (v. 1419-1445) –, il convient de rester prudent sur ces interprétations. Néanmoins, au regard des particularités architecturales de la première travée par rapport aux autres, il est légitime de penser que la reconstruction de la nef a été lente au départ, vraisemblablement au cours de la décennie 1440. Avant de véritablement démarrer l'édification, il faut enlever les anciens vestiges des pans de murs de la nef primitive et s'atteler à creuser des fondations solides pour élever la haute-nef. Les fondations, c'est-à-dire « la partie inférieure d'une construction, non visible, [qui] a pour fonction d'en assurer la stabilité par une répartition de la charge », sont indispensables à l'architecture monumentale, et peuvent aller jusqu'à plusieurs mètres de profondeur – ce qui semble être le cas pour Saint-Serge. Le temps nécessaire pour creuser une tranchée afin d'y installer des fondations maçonnées peut s'avérer considérable et participer à la lenteur du chantier. À cela s'ajoutent les conditions financières de l'abbaye et la conjoncture en Anjou durant les années 1440, qui renforcent l'hypothèse d'un chantier qui tourne au ralenti, freiné par le manque de moyens et de main-d'œuvre. Par ailleurs, le chantier de la nef doit s'articuler en parallèle de celui de réparation des bâtiments conventuels indispensables à la vie monastique, commencé sous Pierre V d'après Fournereau[106]. À supposer que nos hypothèses soient justes, alors la présence des armoiries de Pierre V (v. 1419-1445) dans la première travée de la nef auraient été ajoutées par son successeur, probablement pour rendre hommage à l'abbé ayant débuté le chantier de reconstruction. Ce qui ferait de Pierre V d'Angoulême l'abbé commanditaire de la nouvelle nef flamboyante de Saint-Serge d'Angers. Le fait que les trois dernières travées de la haute nef aient été modifiées sous-entend un changement de plan, de maître d'ouvrage ou de commanditaire. Ainsi, le chantier s'est certainement éternisé, ne voyant que l'ossature des piliers de la nef et des bas-côtés de la première travée achevée ou en cours d'élévation, jusqu'à ce que l'abbé

[105] Il faut se méfier d'une erreur de transcription et d'édition dans la publication du congrès archéologique de 1910, du chanoine Brac (1938) et du chanoine Uzureau (1938) qui a été reprise par tous les érudits et scientifiques travaillant sur Saint-Serge, alors que le manuscrit de Dom Fournereau relate bien la date de « 1444 ».

[106] *Fournereau,* p. 501.

Jean IV reprenne la direction du chantier et fasse le choix d'ériger une nef plus vaste et enluminée par de larges baies. C'est une hypothèse qui semble plausible à l'heure actuelle des savoirs archéologiques et architecturaux sur la nef de l'abbatiale. Ce qui est plus sûr, c'est d'attribuer le début des travaux à l'abbé Pierre V d'Angoulême, qui s'est peut-être fait enterrer dans l'abbaye ou même dans cette chapelle comportant ses armoiries.

II. Le second élan de la réédification la nef : un chantier concluant

A. Un second souffle pour l'édification de la nef : Jean de Berné (1445-1466)

1. Une forme consensus de l'historiographie : 1451-1477

La nef actuelle de style flamboyant de l'église abbatiale Saint-Serge d'Angers aurait été reconstruite en grande partie entre 1451 et 1477, d'après les différentes études et notices qui lui sont accordées. Cette datation s'appuie sur cet extrait du manuscrit de Dom Founereau :

> *« un legat a latere de Nicolas 5e et cardinal du tiltre de St-Martin nommé Guillaume étant venu à Angers, donna cens jours d'indulgence [...] à tous fideles qui visiteroient l'eglise de St Serge dans les octaves de paques, de noël, de st Jean Baptiste, de l'assomption, de st Brieuc et de st Serge en faisant quelque aumone audit monastere. Et cette indulgence etoit octroyer pour ving ans*[107] *».*

À supposer que cet évènement relaté par Fournereau soit véridique, un prélat du pape Nicolas V (1447-1455), nommé Guillaume, aurait accordé 100 jours d'indulgences aux pèlerins et visiteurs de l'abbatiale qui y donneraient l'aumône. Un prélat est un « ecclésiastique (le plus souvent un cardinal) envoyé par le pape pour une mission ponctuelle ou permanente, d'administration ou de

[107] *Fournereau, p. 504.*

représentation[108] ». Le droit d'accorder des indulgences, réservé au pape et à ses représentants, prend ici tout son sens dans le contexte de la prolifération des suffrages à la fin du Moyen Âge[109], car il permet de mobiliser un soutien financier considérable pour le chantier de l'abbatiale. L'historiographie et les études archéologiques sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au XXe siècle ont repris la date de 1451 comme point de départ des travaux de la nef[110]. En revanche, Georges d'Espinay (1875) envisageait une reconstruction en trois phases ; d'abord à la fin du XIVe, puis vers 1442 et vers 1477. De même, André Mussat (1964) situe les travaux entre 1440 et 1480[111]. Ainsi, la majorité des références du XXe siècle fait débuter les travaux de la nef avec l'octroi des indulgences en 1444, pour les faire s'achever avec la construction de la tour du clocher, souvent datée entre 1477 et 1480. Ces dates concordent avec le style flamboyant de la nef et confortent l'historiographie qui situe le chantier sur cette période. De plus, cette chronologie relativement large s'inscrit dans un contexte favorable aux chantiers de reconstructions. Michel Morineau évoque en effet d' « immenses mouvements de reconstruction, qui, fin du XVe début du XVIe, fit surgir de nouvelles maisons, châteaux et édifices religieux dans les villes et les campagnes[112] ». La reconstruction de l'abbatiale Saint-Serge s'inscrit ainsi dans un vaste mouvement de « confirmation » des privilèges et de réaffirmation des droits seigneuriaux, qui s'observe dans les ordres réguliers à la fin de la guerre de Cent Ans[113]. L'abbaye de Saint-Serge ne fait pas exception à cette dynamique et engage dès les années 1450 des actions de justices pour faire reconnaître ses droits[114]. L'historien Philippe Racinet démontre que ce mouvement de confirmation des droits et privilèges a pour

---

[108] AMBROGI Pascal-Raphaël, *Dictionnaire culturel du Christianisme : le sens chrétien des mots,* Paris, 2021, p. 759.

[109] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Paris, p. 413.

[110] Références bibliographiques avançant les dates de 1451-1477 : le congrès archéologique de 1910, le chanoine Brac (1938), François Lebrun (1975), Daniel Prigent (1993).

[111] MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964, p. 76.

[112] CHEVALIER Bernard (dir.), CONTAMINE Philippe (dir.), *La France de la fin du XVe siècle, renouveau et apogée : économie - pouvoirs - arts - Culture et consciences nationales,* Colloque international du centre de la recherche scientifique, 3-6 octobre 1983, p. 4.

[113] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 256.

[114] *Sacriste,* f°16-58.

but de « réparer ou réédifier les bâtiments utilitaires[115] » et de remettre les terres en labour dans le but de revitaliser le patrimoine de la communauté. L'abbaye de Saint-Serge d'Angers, active juridiquement dans les années 1440-1450 pour faire valoir ses droits, s'inscrit dans le mouvement de « Reconstruction[116] » (1450-1530) des édifices religieux à la fin de la guerre de Cent Ans. La chronologie de la reconstruction de la nef, comprise entre 1451 et 1477, apparaît cohérente, tant au regard du style architectural que du contexte, ainsi que du témoignage de Dom Fournereau. Cette datation est par ailleurs confortée par l'analyse architecturale de la quatrième travée de la haute-nef. En effet, le clocher de l'abbatiale a obstrué une ouverture aménagée dans le mur nord de la haute-nef[117]. L'érection des baies a lieu en même temps que celle du mur, ce qui conforte l'idée que la nef était terminée avant l'ajout du clocher vers 1477-1480[118]. Donc le chantier s'étendrait sur plus de 16 ans, ce qui est relativement long pour ériger une nef. Dès lors, il semble nécessaire de préciser cette chronologie à l'aide d'autres sources peu ou pas exploitées par l'historiographie.

À supposer que notre hypothèse d'une mise en chantier lente de l'abbaye et de son abbatiale entre 1440 et 1450 soit juste, un tournant décisif semblerait s'opérer à partir de 1451, avec l'arrivée de Guillaume, le légat du pape Nicolas V (1447-1455). Ainsi, il nous faut confirmer ou infirmer le récit de Fournereau à propos du légat du pape. Comme indiqué ci-dessus, Fournereau mentionne la venue du légat Guillaume, cardinal de Saint-Martin, sous le pape Nicolas V. Cette description correspond à Guillaume d'Estouteville, moine bénédictin, prieur de Saint-Martin-des-Champs et cardinal-prêtre de *Silvestro e Martino ai Monti* (1440-1455). Légat apostolique proche d'Eugène IV puis de Nicolas V, il avait été nommé évêque d'Angers en 1439, mais ne put en prendre possession en raison du refus de Charles VII[119]. La présence et le rôle de ce prélat peuvent être attestés grâce à un dessin de Jacques Bruneau de Tartifume (v. 1636) [*fig. 3 ; ci-après*], relatant l'existence d'armoiries peintes sur des culs-de-lampe, dans la chapelle orientale des bas-côtés

---

[115] RACINET Philippe, *Moines et monastères…*, p. 256.
[116] RACINET Philippe, *Moines et monastères…*, p. 256.
[117] Annexe N°4 – photographie 5.
[118] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 219.
[119] GILL Meredith, « Guillaume d'Estouteville's Italian journey », in : T*he possessions of a Cardinal : politics, piety, and art, 1450-1700,* Pennsylvania, 2010, p. 35-45.

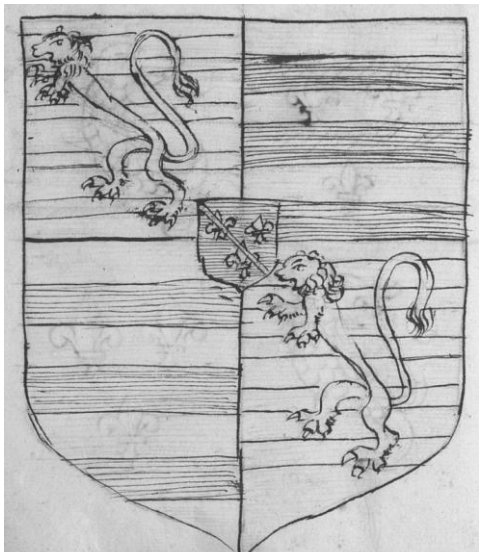


Figure 4 - Armoiries de du prélat du pape Guillaume d'Estouteville dessiné par Tartifume



Figure 3 - Armoiries de Guillaume d'Estouteville (Voir : COURRENT Paul, *Armorial du Comté de Foix et de la Vicomté de Couserans,* 1938, p. 131.)

nord de la nef. Ce dessin armorial permet de prouver l'implication de ce légat dans les reconstructions de la nef [*fig. 4 ; ci-contre*]. Certes ces armoiries n'attestent pas le récit de Fournereau sur l'octroi d'indulgences de 1451 ; mais ce précieux témoignage apporté par l'érudit angevin permet d'affilier le légat à l'abbaye et de montrer l'importance de l'action de ce dernier pour la nef – dont les armoiries sont peintes dans une des chapelles orientales de la troisième travée. Les armes de Guillaume d'Estouteville, haut dignitaire ecclésiastique, moine bénédictin et bienfaiteur de Saint-Serge, permettent de conforter la chronologie du chantier dans les années 1450, lorsqu'il était cardinal et légat du pape, entre 1451 et 1460 pour Nicolas V, puis Calixte III et Pie II.

De surcroît, comme nous l'avons explicité précédemment, la seconde travée de la nef, dans son bas-côté sud, est ornée d'une clef de voûte armoriée, coiffée d'une mitre, aux armes de l'abbé Jean IV de Berné (1445-1466). À supposer que notre interprétation sur le début du chantier balbutiant dans les années 1440-1450 soit juste, alors la présence des armes de Jean de Berné incarnerait l'empreinte du rôle de ce dernier dans le chantier d'édification de la nef. Celui-ci coiffant ses armes d'une mitre, une dignité pontificale et épiscopale, le distinguant des armoiries qu'il a mises en hommage à son prédécesseur Pierre V – sous la voûte de la première travée du même bas-côté –, coiffées d'une crosse abbatiale. Il faut ajouter que, sur les claveaux de la première travée de la haute-nef, sont sculptées de part et d'autre

du vaisseau central les armoiries de ces deux abbés. Celles de Pierre V sont tenues par un personnage ressemblant à un moine ou un clerc, de par sa tonsure et son habit[120]. Celles de Jean IV sont soutenues par un ange[121]. Dans la chapelle méridionale en face de celle arborant les armes de Jean IV, est sculpté sur une clef de voûte le trigramme : « IHS »[122]. Ce christogramme « créé par saint Bernardin de Sienne, mort en 1445 et canonisé en 1450, que vénérait tout particulièrement René[123] » qui a, comme Guillaume d'Estouteville, participé aux procès de canonisation du saint sous Eugène IV puis Nicolas V[124]. Le trigramme, invoquant le nom de Jésus ou *Iesus Hominum Salvator (IHS)* placé « au centre d'un soleil d'or sur un fond d'azur », a été au centre des prédications de Bernardin de Sienne, diffusant ce symbole, adopté majoritairement par les franciscains[125]. Nous aborderons dans le chapitre suivant la signification de la présence de ce trigramme de la clef de voûte pour interpréter les dévotions lors de l'étude du décor de l'abbatiale[126]. Toutefois, la présence de ce trigramme dans une abbatiale bénédictine témoigne d'influences extérieures ayant orienté le choix du décor de la nef. En effet, la présence de ce symbole, étroitement lié à la dévotion et aux prédications franciscaines de Bernardin, démontre l'influence sur les croyances et les pratiques religieuses de la fin du Moyen Âge. En outre, la clef de voûte portant le trigramme incarne un autre élément permettant de relier la datation de la nef au mouvement de la réforme de l'Observance dans les ordres monastiques – touchant les abbayes bénédictines[127] – diffusé notamment par Bernardin[128].

---

[120] Annexe N°4 – photographie 19.
[121] Annexe N°4 – photographie 18.
[122] Annexe N°4 – photographie 10.
[123] GAUTIER Marc-Edouard, *Splendeur de l'enluminure : le roi René et les livres,* Angers, 2009, p. 162.
[124] MÉRINDOL Christian de, « L'héraldique des princes angevins », in Noël-Yves TONNERRE et Élisabeth VERRY (dir.), *Les princes angevins du XIIIe au XVe siècle : Un destin européen*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2003, p. 277-310.
[125] BEAULIEU Marie Anne Polo de, « Usages et mésusages des images selon les prédicateurs du Moyen Âge (XIIIe-XVe s.) », in Jean-Philippe GENET (dir.), *Vecteurs de l'idéel et mutation des sociétés politiques*, Paris, Éditions de la Sorbonne, coll. « Histoire ancienne et médiévale », 2021, p. 371-400.
[126] Cf. Partie 3 : Chapitre 3.
[127] Dom Fournereau relate l'importance de l'observance de la règle dans les chapitres concernant l'abbé Pierre V et François d'Orignac. (Voir : *Fournereau*, p. 504 et 512.)
[128] BEAULIEU Marie Anne Polo de, « Usages et mésusages des images selon les prédicateurs du Moyen Âge (XIIIe-XVe s.) », in Jean-Philippe GENET (dir.), *Vecteurs de l'idéel et mutation des*

2. *Les traces du chantier dans la comptabilité du sacriste Peliçon. Une datation plus précise pour la nef : 1451-1465*

La transcription intégrale du livre-journal du sacriste de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers (v. 1453-1468) a permis de mettre à jour de nombreuses informations précieuses sur la vie de la communauté durant ses années d'usage par Jean Peliçon. Ce dernier, sacristain de la communauté de Saint-Serge d'Angers (v. 1453 - v. 1474) et prieur du prieuré de Beauvau (v. 1456 - v. 1460), tient un outil de travail polyvalent. Il est à la tête d'une administration sacristine, composée de plusieurs familiers et valets qu'il rémunère et engage à son service[129]. Son office de sacristain fait de lui le « gardien de l'église[130] » et du trésor. Il doit veiller à l'entretien, à la réparation et à la décoration de l'abbatiale. C'est pourquoi il peut être chargé par l'abbé de la gestion d'un chantier concernant l'abbatiale, comme un surveillant des travaux ou un organisateur : le maître d'œuvre. Comme le démontre l'historien Philippe Bernardi, le chantier est un défi de gestion humaine, technique et financière dont le « personnel en charge des ressources de ce dernier se confondait, à l'occasion avec celui qui gérait l'ensemble du budget [...] de la communauté commanditaire[131] » : le sacristain Jean Peliçon. Le livre-journal du sacriste est subdivisé en trois parties que nous avons déjà explicitées et analysées[132]. C'est dans la troisième partie du codex que nous retrouvons des traces du chantier ; elle est composée de morceaux de comptabilité, de brouillons d'actes, d'achats divers et de contrats de travail. Ce sont ces documents comptables et ces contrats qui nous permettent d'envisager une étude des différents chantiers menés dans le complexe

---

sociétés politiques, Paris, Éditions de la Sorbonne, coll. « Histoire ancienne et médiévale », 2021, p. 371-400.

[129] Son administration est composée de son scribe « Robasnier » (f°16-50 - v. 1455-1460), de deux valets ou familiers « Jehan de Bouillou » (f°73r - v.1463 (?) ; f°76 - 1464/1465 ; f°) et « Jehan George » (f°62v - v.1467 - f°76 - 1464/1465 ; f°86v - 1464), de ses clercs « Robert » (f°102 - 1458), le « petit Guillaume » (f°83v - 1464), « Jehan Ralier » (f°73r -v.1463 (?)) et de son procureur « Guillaume Champagneul » (f°16-18r - 1456).

[130] DAVRIL Anselme, PALAZZO Éric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle*, Paris, 2011, p. 55.

[131] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 80.

[132] Cf. Partie II : le livre-journal du sacriste.

monastique, dans le but d'affiner la chronologie proposée par l'historiographie et les archéologues. Cependant, avant d'exploiter chaque folio contenant des informations sur les chantiers, il est nécessaire d'adopter une prudence méthodologique, afin de bien identifier la nature des travaux concernés par le contrat, leur localisation et leur finalité. En effet, Jean Peliçon, sacristain et prieur de Beauvau (v. 1458 - v. 1462), est en mesure d'ordonner des travaux dans son prieuré, ou même pour sa propre maison dans le complexe monastique. Il est possible de distinguer ces différents chantiers grâce aux mentions précises qu'il inscrit dans ses comptes, notamment sur le lieu de construction ou selon qu'il utilise ses propres fonds ou ceux de l'abbaye pour rémunérer les ouvriers. Ainsi, nous pouvons documenter une première campagne de travaux entre 1457 et 1463 sur l'abbatiale, puis une seconde concernant « *la meson dudit segrestain*[133] » vers 1467-1469. Le fait que ce codex traite de chantiers que le sacriste administre partiellement ou totalement révèle l'existence d'un autre carnet de comptabilité ou registre pour tenir les comptes du chantier, les dépenses liées aux matières, à la main-d'œuvre et au transport des ressources.

Le travail de la pierre

La première trace manuscrite du chantier que nous avons conservée est très certainement le compte des journées de travail daté de l'hiver 1457-1458 et du début du printemps 1458[134]. Ce document se distingue par son organisation singulière par rapport au reste du codex : il recense la somme des journées de travail de cinq individus nommément cités à la même période, en vue de les rémunérer selon le salaire journalier adapté à leur qualification, leur métier et selon la saison[135]. Toutefois, le sacristain ne mentionne à aucun moment la somme qu'il doit leur verser, ce qui sous-entend encore l'existence d'un autre document, non conservé, traitant de la main-d'œuvre. De plus, ce dernier ne mentionne pas l'activité pour laquelle les journées de ces 5 travailleurs sont décomptées. Il est probable que ces

[133] *Sacriste,* f°65r, v.1465-1467.
[134] Annexe N°1-A : *Sacriste,* f°96v-97r, 1457-1458.
[135] Les journées d'été, plus longues, sont rémunérées en conséquence.

travailleurs soient employés dans le cadre du chantier, pour plusieurs raisons. D'abord, le sacriste a pour habitude de rémunérer ses ouvriers agricoles à la tâche effectuée pour lui et non pas à la journée. Par exemple, pour tous les travaux agricoles et viticoles sur des terres qu'il possède, le sacriste note : « *Le XXe jour de decembre l'an LVII, je baille à Renault de Bors la somme de XX soles pour avoir taillé la Beschepsière*[136] ». D'ailleurs, la journée est couramment employée comme « l'unité de temps élémentaire du travail dans le bâtiment[137] » dans les comptes de cette période. De surcroît, le nom des 5 personnes mentionnées dans ce folio ne réapparaît à aucun moment dans les dizaines d'actes et de paiements recensés dans le reste du livre-journal. Il ne s'agit donc pas de manœuvriers habituellement employés sur les terres du sacriste, ni de ceux qui s'occupent de ses vignes ou cultivent ses closeries et métairies. Par conséquent, le décompte de leurs journées de travail suggère qu'il s'agit très certainement d'artisans ou de professionnels du bâtiment : en d'autres termes, de bâtisseurs. Ce folio compte le nombre de journées effectuées par chacun des cinq ouvriers pendant l'hiver 1457 jusqu'à l'été 1458. Cependant, tous les corps de métiers ne peuvent travailler sur le chantier durant l'hiver, notamment les maçons, car le gel du mortier empêche d'élever des murs[138]. Dès lors, il est possible d'émettre l'hypothèse que les cinq artisans mentionnés, employés pendant l'hiver puis de nouveau en été, sont des tailleurs de pierre, dont le travail en amont de la maçonnerie doit être continué. Il faut savoir que les artisans des chantiers sont souvent polyvalents, notamment les divers métiers du bois, ou les métiers de la pierre et de l'appareillage. Par ailleurs, l'un d'eux nommé « Guillaume Girard[139] » pourrait être le même maçon qui en 1452 a travaillé sur le chantier de la « maison de la Chambre des comptes » pour réaliser une « *chappelle [...] en laquelle chappelle ilz seront tenue faire une fourme de victre à ung maineau de IIII à V piez de jour ou pignon [...] remplies de belles et honnestes molleures*[140]

---

[136] *Sacriste,* f°98r, 1457.
[137] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge*…, p. 107.
[138] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge*…, p. 110.
[139] *Sacriste,* f°96v-97r, 1457-1458.
[140] « 22 janvier 1452 - Marché passé par les gens des comptes avec Guillaume Girart et Pierre Legendre, maçons à Angers … »
(Voir : LECOY DE LA MARCHE Albert, *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René pour servir à l'histoire des arts du XVe siècle,* Paris, 1873, p. 22, (P 1334, f°99v).)

». Ici, le dénommé Guillaume Girard (ou Girart) est qualifié de maçon, mais il est aussi chargé d'effectuer des moulures, de poser et de créer des baies de pierres, donc de travailler la pierre. En effet, la dénomination de maçon est souvent confondue avec celle de tailleur de pierre dans les sources. En supposant que nos hypothèses soient correctes, alors les cinq personnes rémunérées pour l'hiver et l'été 1457-1458 seraient sûrement des maçons ou tailleurs de pierres, car « certaines comptabilités de chantiers médiévaux classèrent leurs dépenses par catégories[141] ». Il commence par comptabiliser 88 journées de travail hivernal – en faisant la somme des jours travaillés par quatre des cinq ouvriers, car l'un deux n'a pas travaillé l'hiver –, puis 138 journées d'été. À cela s'ajoute une nouvelle liste qu'il dresse pour ces cinq mêmes travailleurs entre le 25 avril et le samedi 27 mai 1458, totalisant 66 journées supplémentaires. Tout compte fait, ce document a pour objectif de calculer le nombre total de journées à rémunérer aux ouvriers, soit 226, afin d'y appliquer le salaire journalier correspondant. D'après l'étude de Jean-Michel Matz, le salaire journalier d'un maître maçon en Anjou est de « 2 ss. 1d. par jour au milieu du XVe siècle[142] » ce qui représenterait alors une somme de 23 livres, 10 sous et 10 deniers pour la main-d'œuvre de cette équipe de 5 maçons sur une période d'au moins 6 mois. C'est une somme considérable pour les finances de l'abbaye. Rémunérer cinq personnes un si grand nombre de journées conforte l'idée que ce sont bien des ouvriers et artisans du bâtiment dans cette fiche de comptabilité. Ainsi, ces travailleurs de la pierre poursuivent le chantier l'hiver en préparant les appareils de tuffeau dans la loge. Il est aussi possible que ces cinq travailleurs soient des pierriers, c'est-à-dire des extracteurs de pierre. En effet, l'abbaye possède « la perrière de S. Samson[143]» : une ardoisière à ciel ouvert, située à quelques dizaines de mètres de l'abbatiale, permettant l'extraction d'ardoises pour le chantier[144]. Dans

---

[141] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge*…, p. 85.

[142] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, p. 133.

[143] *Fournereau,* p. 504.

[144] La mense abbatiale de 1471 parle « pierries » (Voir : *Mense abbatiale,* 1471, p. 3), ainsi que des plans de la ville d'Angers (Voir : COMTE François, « Angers à travers ses plans (1652-1813) : une cité immobile ? », in PETITFRERE Claude (dir.), *Images et imaginaires dans la ville à l'époque moderne,* Tours, 1998, pp. 153-173).

tous les cas, ce document est certainement la plus ancienne trace écrite contemporaine aux reconstructions permettant de les documenter.

Le second extrait du livre-journal du sacriste permettant de documenter le chantier est bien plus explicite : « *Item aus Maczons le XVe Jour de febvrier l'an LXI, la somme de cent soles, laquelle somme m'est deue sur l'argent de l'eglise*[145] ». Les maçons qu'il rémunère travaillent sur l'église abbatiale, car le sacriste note qu'il doit se rembourser les 100 sous qu'il a déboursé pour payer les maçons dans le trésor de l'église. Si nous calculons le nombre de journées de travail de maçon payées avec ces cents sous à l'aide des données de Jean-Michel Matz à cette période (2ss. 1d./jours), le sacriste a réglé 48 journées. Soit environ l'équivalent d'une quinzaine de jours de salaire d'une équipe de quatre à cinq maçons, ou d'une équipe comprenant 2 maçons et chacun 1 ou 2 valets. Cet extrait concerne le chantier de l'église abbatiale, puisque les maçons travaillent à la solde de l'abbaye – et non du sacriste. En effet, la restauration du reste des bâtiments conventuels n'est attestée par les sources écrites que dans les années 1470, ce qui est l'objet de la partie suivante.

Le sacriste, en plus de gérer la rémunération des maçons qui travaillent sur l'abbatiale, s'occupait visiblement de l'approvisionnement en matière première du chantier. Nous pouvons le constater avec un contrat d'achat de pierres de taille daté du 16 octobre 1463[146]. Ce document entre dans la partie logistique du chantier et démontre bien l'implication du sacriste Jean Peliçon dans celui-ci. Philippe Bernardi insiste sur l'importance de la logistique car « l'approvisionnement devait, [...] être le plus régulier possible afin d'éviter les ruptures, sources de chômage pour les ouvriers [...] et contre-productives dans la mesure où les structures inachevées pouvaient se trouver menacées par les intempéries et se ruiner avant même leur achèvement[147] ». C'est pourquoi nous retrouvons à plusieurs reprises la mention d'achats de matériaux de construction dans le codex. C'est un marché passé entre le sacriste et « *Jehan Tilerge* » pour l'achat de « *deux cent de tuffeau de coing renforcé*[148] », c'est-à-dire deux cent blocs de tuffeau de qualité et taillés. Jean

---

[145] *Sacriste,* f°88v, 1461.
[146] Annexe N°1-B : *Sacriste,* f°79r, 1463.
[147] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge*…, p. 85.
[148] *Sacriste,* f°79r, 1463.

Peliçon a obtenu pour le « *demy cent* », c'est-à-dire 50 blocs de tuffeau taillé d'une valeur de 65 sous en échange de quatre milliers d'ardoises valant 73 sous et 4 deniers. Comme l'ardoise est « vendue au millier », Jehan Tilerge doit lui rendre 8 sous et 4 deniers à la fin de la transaction. Par ailleurs, ce document est précieux car il témoigne du coût du millier d'ardoise en 1463 : 18 sous 4 deniers. Alors que, d'après les recherches de Jean-Michel Matz le millier d'ardoises coûte à cette période (1450-1480) entre 22 sous 6 deniers et 25 sous[149]. Nous pouvons en déduire que le prix du millier d'ardoise échangé par le sacriste, inférieur à celui du marché, suggère qu'il s'agit *d'ardoises issues directement de la perrière de Saint-Samson. En effet, les ardoises seraient plus chères si le sacriste ajoutait les frais de transport lors d'une logique d'achat-revente. Par conséquent, le chantier de la nef est encore en cours en octobre 1463. À cette période, le chantier nécessitait encore un approvisionnement en raison des importants besoins en blocs de pierre dégrossis, nécessaires pour l'ensemble du parement intérieur de la nef, les voûtements, les piliers, ainsi que les contreforts des bas-côtés. Ces mêmes blocs de pierre sont sûrement taillés l'hiver par quelques artisans maçons ou tailleurs de pierres.

Enfin, les dernières traces des travailleurs de la pierre sur le chantier de la nef sont datées de l'année 1463. Le premier document relate des paiements « *à mes maczons* » effectués le jour de la Saint-Serge et la vigile de la Toussaint, c'est-à-dire le 8 octobre et le 31 octobre[150]. Nous pouvons affirmer que ce document qui ne référence pas la date est de 1463, car il fait partie d'un ensemble de folios (f°79v au f°84v) qui se suivent chronologiquement, ce qui expliquerait le fait que l'auteur ne juge pas nécessaire d'indiquer l'année. Le second extrait notifie le paiement par le sacriste aux maçons du temps de travail entre le 1er et le 15 novembre 1463 : « *Le XVe jour de novembre l'an LXIII, Je baille aux maczons, la somme de soixante cinq soles sur les journees depuit la toussaint l'an desudit*[151] ». Ces extraits nous permettent de calculer le nombre de maçons employés pour le chantier de la nef en cette période de l'année 1463. Ainsi, dans le premier extrait, nous pouvons

---

[149] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, p. 133.

[150] Annexe N°1-C ; *Sacriste,* f°82v, 1463.

[151] *Sacriste,* f°77r, 1463.

déterminer qu'entre le 7 octobre (la Saint-Serge) et le 31 octobre (vigile de la Toussaint), soit une période d'au plus 21 jours ouvrés – il est possible que les conditions météos réduisent ce nombre théorique – approximativement 1 maître maçon et 2 valets – rémunérés environ 15 deniers par jour[152] –, ou 2 maîtres maçons sans valet. Le second extrait, retraçant le paiement de 65 sous pour l'équipe de maçons entre le 1er novembre et le 15 novembre 1463, soit tout au plus 12 jours ouvrés. Ceci représente aussi une équipe de 2 maîtres maçons ou une équipe de 1 maître maçon et 2 valets. Cette petite équipe de maçons conserve un effectif qui semble régulier sur une période d'un mois et demi, ce qui montre un chantier qui fonctionne à un rythme régulier dans le secteur de la maçonnerie. Par ailleurs, si nous calculons la somme totale des paiements faits aux maçons par le sacriste avant le 7 octobre 1463[153], nous pouvons en déduire que ces 11 livres tournois et demi – versées en partie en nature à l'aide des ressources de l'abbaye – permettraient de rémunérer environ 110 journées de maçons, ou 69 journées d'un maçon et de son valet. Si nous considérons que l'équipe des maçons reste à peu près composée du même nombre de personnes sur cette seconde moitié de l'année 1463, cela représenterait un peu plus de deux mois de rémunération pour deux maître maçons (55 journées ouvrées), ou 1 maître maçon et deux valets (50 journées ouvrées). Ces modes de rémunérations pour une équipe composée de peu de membres expliqueraient le fait que l'administration sacristine ne nomme pas individuellement les maçons, ni s'ils sont accompagnés de valets ou d'apprentis ; ce qui pourrait aussi sous-entendre que l'équipe soit composée entièrement de maîtres maçons.

Par conséquent, nous retrouvons des traces de l'acheminement de pierres et de la rémunération des maçons (taille de pierre et maçonnerie confondues) dans la partie de la comptabilité du livre-journal du sacriste. Ces documents révèlent l'implication du sacriste dans le chantier, qui semble se charger de l'approvisionnement du chantier de la maçonnerie de l'abbatiale, en veillant à la rémunération des maçons et à leur présence sur le chantier. Nos hypothèses semblent indiquer que le sacriste gère une équipe de maçons peu nombreuse, qu'il parvient à entretenir sans

[152] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales... », p. 133.
[153] Annexe N°1-C : *Sacriste,* f°82v, 1463.

discontinuité – sur la fin de l'an 1463 – à l'aide de paiements en pièces comme en nature ; ce qui met à contribution les revenus des dîmes et des exploitations rurales de Saint-Serge d'Angers pour financer le chantier. Au vu de la composition du parement interne et externe de la nef de l'abbatiale, une grande quantité de pierre de tuffeau a été transportée jusqu'au chantier de Saint-Serge. D'une part, pour le parement interne, intégralement de tuffeau taillé, la proximité avec la Maine a permis à l'abbatiale de transporter d'importantes quantités de pierre. Il y avait certainement un quai proche de Saint-Serge, permettant d'alimenter la place des halles, proche de la porte Saint-Michel et de l'abbaye. D'autre part, le parement externe de la nef est composé de moellons en petit appareil de schiste ardoisier, d'autres roches locales et de pierres et certainement des chutes de tuffeau taillé – directement sur le chantier. Nous pouvons légitimement penser que ces schistes ardoisiers et autres roches locales composant les murs de la nef témoignent du réemploi des matériaux de l'ancienne nef et de la perrière de Saint-Samson. En effet cette méthode d'approvisionnement en matériaux génère « peu d'écrits[154] » car il n'y a pas de coût de transport.

La couverture

L'administration sacristine, en parallèle à la gestion des travailleurs de pierres du chantier, s'occupe aussi des couvreurs, au vu des textes concernant leur rémunération dans la troisième partie du livre-journal du sacriste. Au sein du chantier, il faut distinguer la couverture qui « se distingue du couvrement en cela qu'elle désigne "l'ouvrage couvrant extérieurement une construction"[155] ». Le couvrement relève « du domaine du charpentier ou du maçon[156] », c'est-à-dire la charpente et le voûtement, alors que la couverture est le propre du couvreur. L'abbatiale de Saint-Serge d'Angers est intégralement couverte d'ardoises, comme la majorité des édifices monumentaux dans l'Anjou. Le témoignage le plus ancien dans le livre-journal concernant le paiement des couvreurs a certainement été

[154] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge*…, p. 135.
[155] *Ibid.,* p. 253.
[156] *Ibid.,* p. 253.

produit vers l'année 1459, d'après les indices externes au document[157]. Cet extrait dresse la somme du « *nombre des journées de couvreurs et [de] l'ap[r]entis* » sur une période allant du *Jubilate*, le troisième dimanche après pâque, jusqu'à deux jours après l'ascension[158]. Aucune information ne renseigne leur mission. Nous pouvons estimer leur nombre, car sur une période de 15 jours ouvrés tout au plus (soit environ une douzaine réellement travaillé selon les conditions), le sacriste rémunère 22 journées de couvreurs. Ce qui représente une petite équipe de couvreurs, de deux ou trois personnes, présente presque l'ensemble des jours.

Ensuite, le second document relatant l'emploi de couvreur est daté du début de l'année 1462[159]. Contrairement au premier, ce document comptable explicite clairement le rôle des travailleurs dès son introduction : « *S'ensuyt le nombre des couvreurs de la nef* … ». Le document atteste que les couvreurs travaillent à la couverture de la nef ; ce qui nous permet de la dater. À la suite de cette longue liste permettant de compter le nombre de journées que le sacriste doit rémunérer aux couvreurs de la nef, ce dernier indique : « *l'argent que je doy pour l'eglise ad ce jour qui est penultieme d'octobre l'an mil quatre cens LXII*… ». Les deux textes sur ce même folio sont écrits de la même main et semblent avoir été rédigés à la suite. D'abord, l'administration sacristine dresse la somme des jours ouvrés des couvreurs à régler, puis renseigne les rémunérations en conséquence. D'ailleurs, le texte montre que le sacriste doit rembourser les salaires des couvreurs au trésor de l'église ; ce qui insinue que les frais des couvreurs sont totalement à la charge de son obédience. Comme nous l'avons fait avec les maçons, nous pouvons tenter d'estimer approximativement l'effectif des couvreurs présents sur le chantier grâce aux données salariales journalières fournies par d'autres études de chantiers en

---

[157] L'extrait qui nous intéresse n'est pas daté, cependant, nous pouvons proposer la date de 1459 car le texte en bas de la même page est daté de septembre 1459. De plus, l'acte présent sur la page précédente est daté de 1463 (n.s.) et nous pouvons observer que le scribe a écrit jusqu'en bas de sa page, en petit et de manière presque illisible car il savait qu'il ne pouvait pas poursuivre son acte sur la page suivante. Par conséquent, le texte est nécessairement antérieur à février 1463, et surement antérieur à septembre 1459.
(Cf. Annexe 1-E, *Sacriste,* f°95r, v. 1459.)

[158] Si le texte concerne effectivement l'année 1459, alors le décompte s'opère entre le 9 mai et le 29 mai.

[159] Annexe 1-D, *Sacriste,* f°91, 1462.

Anjou à la même période, soit environ 3 sous 4 deniers par jour (vers 1489)[160]. Il faut prendre avec prudence ces estimations salariales qui sont sur une période postérieure d'une quinzaine d'années. Avec les données fournies par le texte, c'est-à-dire à la fois la somme des journées de couvreurs (241) et la somme totale versée en rémunération (33 livres, 8 sous, 3 deniers), nous pouvons déduire que le salaire à la journée d'un couvreur sur le chantier de la nef Saint-Serge d'Angers en 1462 est d'environ 2 sous 9 deniers. De plus, ce riche document nous permet d'estimer l'effectif de l'équipe de couvreurs de la nef. D'abord, du 16 mai 1462 au 27 mai 1462, le sacriste compte 30 journées, sur une période d'approximativement 10 jours ouvrés, soit environ trois couvreurs par jour. Ensuite, entre le vendredi 28 mai et le mardi 27 juillet, réparti sur 38 jours ouvrés, le sacriste décompte 173 journées de travail de couvreurs. Soit en moyenne un effectif de quatre à cinq couvreurs par jour sur les deux mois concernés. Nous pouvons aussi remarquer des périodes de plus grande régularité, avec des équipes de six couvreurs sur 19 jours ouvrés (19/38) presque consécutivement. D'ailleurs, en suivant le calendrier de l'année 1462, nous pouvons identifier les jours qui ont été chômés, sûrement à cause des chaleurs de l'été. La couverture d'un édifice comme l'abbatiale de Saint-Serge nécessite une main-d'œuvre conséquente, mobilisée ici du printemps à la fin de l'été 1462. Si notre hypothèse qui fait du sacriste l'officier chargé de la couverture de la nef, alors il est possible que l'absence d'autres documents concernant les couvreurs signifie que la nef est bientôt entièrement couverte, dès 1462, mettant fin aux contrats. Du moins, après plus de 241 journées de travaux de couvertures, il semble qu'une bonne partie de la nef, si ce n'est toute la nef et sa flèche gothique, soit couverte. Cependant, la couverture de l'abbatiale doit être précédée de la maçonnerie et de la pose de la charpente de la haute-nef, certainement achevée à ce moment-là, car les documents précédents attestent le travail des maçons. Le fait que la maçonnerie se poursuit l'année 1463[161] témoigne que le chantier de la nef n'est assurément pas achevé, et que la maçonnerie des dernières travées de la nef ou des chapelles latérales de la nef sont encore en cours. Effectivement, d'après Philippe Bernardi, les maîtres d'œuvres médiévaux délaissent la construction à l'horizontale vers le

[160] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises … », p. 133.
[161] Annexe N°1-C : *Sacriste,* f°82v, 1463.

XIII[e] siècle pour une « construction plus “verticale”, par “empilement”, entre des éléments plus ou moins préfabriqués. Cette évolution conduisait à rendre progressivement utilisables les différentes parties du bâtiment[162] ». Ainsi, la nef a certainement été construite travée par travée, accompagnée de ses bas-côtés encadrés par des arcs-boutants non-visibles (sous la toiture) accolés aux bas-côtés pour soutenir le poids de la haute-nef.

Les lacunes documentaires sur le chantier

Toutefois, de nombreuses lacunes documentaires se retrouvent dans la comptabilité du sacriste. La première explication serait liée à la disparition de plusieurs pages du livre-journal du sacriste. La seconde est liée à l’organisation du chantier de la nef. L’historien Philippe Bernardi explique que le chantier se divise en une « mosaïque de sous-chantiers où œuvrent des petites équipes indépendantes[163] ». Il est alors possible que l’abbé ait organisé le chantier en différents pôles, confiant à un obédiencier monastique une partie du chantier, comme le sacriste semble s’occuper des couvreurs à ses propres frais. Ainsi, il est possible qu’à l’instar d’autres chantiers monumentaux où « une partie [...], était en effet confiée à des artisans indépendants, véritables entrepreneurs », l’abbé ait subdivisé le chantier auprès d’officiers et d’artisans. Cette hypothèse expliquerait l’absence de charpentier dans les comptabilités, mais aussi de l’absence de l’approvisionnement de la chaux qui est « omniprésente dans la comptabilité, les actes notariés ou les sources réglementaires[164] » des chantiers médiévaux. En effet, le chantier de la nef a nécessité un ensemble de corps de métiers et de savoir-faire différents dans l’ensemble des phases du chantier, à la fois pour la construction des engins de constructions par des charpentiers spécialisés et dans le transport des matériaux. Il faut également considérer que l’abbaye ait pu avoir recours aux paroissiens de ses cures, avec lesquels elle entretenait des relations – notamment ceux du faubourg de Saint-Serge, de la paroisse de Saint-Samson ou de Saint-

[162] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge*…, p. 216.
[163] *Ibid.,* p. 48.
[164] *Ibid.,* p. 116.

Michel, à l'entrée d'Angers. En effet, les « hommes de la paroisse semblent recrutés en priorité, et leur rémunération moindre permet alors aux chantiers de fonctionner à l'économie ». Nous savons, par exemple, que l'administration sacristine de Saint-Serge est en relation, en 1459, avec un certain « *Gervese le couvreurs menuisier pour le louage de Boullou*[165] *du temps qu'il demoura* ». Cet artisan, qui résidait dans une closerie appartenant à l'abbaye, a possiblement participé au chantier. Il est aussi possible qu'il ait été logé par l'abbaye le temps des travaux, car les commanditaires devaient souvent nourrir et loger les artisans venus pour le chantier.

La pose des vitraux de la haute-nef

Enfin, le dernier élément que le sacriste et son administration ont pris en charge lors du chantier de la nef concerne à la fois le décor et l'isolation de l'église : les vitraux. En effet, le sacriste, appelé le gardien de l'église, était chargé d'approvisionner le matériel nécessaire à l'*opus dei* ou l'office divin, mais aussi d'entretenir le décor de l'abbatiale à ses frais. C'est pourquoi le livre-journal du sacriste contient deux documents concernant des éléments du décor de l'abbatiale : l'arrêt de compte avec le maître verrier André Robin (1463)[166] et une commande de tapisserie à Thomas Berte (1467)[167]. Ces deux documents du livre-journal étaient connus des historiens et des historiens de l'art qui ont étudié Saint-Serge d'Angers grâce au traitement archivistique. Dans la mesure où ces deux contrats sont inventoriés dans la description du contenu du carton depuis le catalogue des archives départementales. De cette manière, les spécialistes du CNRS du *Corpus Vitrearum* ont pu confirmer l'affiliation stylistique avec le maître peintre verrier André Robin et lui attribuer les vitraux de l'abbatiale[168].

---

[165] Bouillou, d'arpès Célestin Port : « Quartier d'Angers, sur l'emplacement d'une closerie dont une rue porte le nom, donnée par échange en 1447 par Louis de Beauvau aux religieux de St-Serge…». (PORT Célestin, *Dictionnaire…,* t. 1, 1874, p. 436.)

[166] Annexe N°1-F : *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.

[167] Annexe N°1-J ; *Sacriste*, f°61, 7 mai 1467, marché de commande d'une tapisserie à Thomas Berte.

[168] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, *Corpus Vitrearum France,* t. 2, Paris, 1981, pp. 295-297.

L'arrêt de compte entre le maître verrier André Robin et le sacriste Jean Peliçon daté du 7 février 1463 (n.s.) nous permet d'obtenir de précieuses informations sur les reconstructions de la nef. En effet, cet arrêt de compte met fin à la commande, à la suite de la réception des vitraux. Ce document comptable est remarquable, car il met en lumière le fonctionnement mis en place par le sacriste pour la commande de vitraux. Il démontre que le sacriste fournit la matière première, ainsi qu'une somme en pièces de monnaies comptables suivant précisément un devis préalable. Puisque la fin de l'arrêt de compte notifie qu'André Robin doit rendre *« XXX soles X deniers de plus audit repceveur* » ou au commanditaire, c'est-à-dire que le sacriste a payé le maître verrier selon un devis que l'artisan avait légèrement surévalué. Ainsi, ce devis a permis au sacristain de choisir les figurations des vitres de l'abbatiale – sous l'autorité de l'abbé et avec sa concorde. De surcroît, le sacriste indique que les *« quatre vings et neuf piez de vaire* » composent des « *vitres ou sont si Saint Serge et Saint Bahc, St Guilbert et Godebert et Saint Benoist et Saint Mor*[169] ». Rappelons que la nef de l'église abbatiale a conservé sept baies dans la haute-nef provenant du chantier de reconstruction de la nef dans la seconde moitié du XVe siècle. Toutefois, aucune baie de la haute-nef ne figurent ces saints en leurs vitraux. C'est pourquoi les experts du *Corpus Vitrearum* affirment que ce sont les vitraux du chevet de l'église abbatiale[170] – qui ont aujourd'hui disparu. Par conséquent, le sacristain de l'abbaye débourse 37 livres tournois et 20 deniers pour remplacer ces vitraux de l'abbatiale. Nous pouvons donc, à l'instar des chercheurs du *Corpus Vitrearum,* assurer que les vitraux de la nef sont antérieurs à ceux de ce contrat ; ils les datent vers 1458[171]. Le sacriste ne se permettrait certainement pas, en plein chantier de la nef, durant lequel il gère à la fois une équipe de maçons et une autre de couvreurs, de redécorer les vitraux du chevet de l'église, si ceux de la nef n'étaient pas déjà posés et payés. Certes, il est probable que certains des vitraux du chevet devaient être dans un mauvais état, nécessitant des restaurations ou d'être remplacés – rappelons que trois baies du XIIIe siècle sont encore conservées.

---

[169] Annexe N°1-F : *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.

[170] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, *Corpus Vitrearum France,* t. 2, Paris, 1981, p. 295.

[171] *Ibid*., pp. 295-297.

Néanmoins, dépenser une telle somme à ses dépens semble plutôt indiqué qu'il décide de changer les vitraux du chevet, après avoir fait ceux de la nef, en poursuivant son entreprise de décoration du lieu de culte. Dans les constructions médiévales, les « baies peuvent être montées en même temps que les murs[172] » avec la pose du cintre en bois pour refermer le claveau au-dessus. Nous pouvons alors penser qu'entre 1458 et 1462, les premières baies de la haute-nef soient maçonnées, laissant les ateliers du maître André Robin fabriquer les vitraux. La pose des vitraux peut s'avérer un indice important dans la datation du chantier, par sa mise en relation avec les autres indices architecturaux et documentaires.

Bilan des reconstructions et de la chronologie de la nef

Les informations fournies par le livre-journal du sacriste constituent une source précieuse pour l'étude du chantier de reconstruction de la nef dans la seconde moitié du XVe siècle. Elles permettent d'éclairer l'organisation d'un tel chantier au sein d'une abbaye, les coûts de la main-d'œuvre, de l'artisanat et des matériaux de construction en Anjou, ainsi que la chronologie des travaux. Nous avons également pu mettre en évidence le rôle majeur que joue le sacriste Jean Peliçon et son administration dans la gestion du chantier. Il s'occupe de rémunérer les équipes de maçons ou de tailleurs de pierres entre 1458 et 1463 à la solde de l'abbaye. Il prend en charge, avec les bénéfices de son obédience, les frais liés à la couverture de la nef (1459-1462), ainsi que les frais pour les vitraux de l'abbatiale (v. 1458-1463). Le chantier de l'abbatiale est sûrement divisé et organisé entre les plus riches obédienciers de l'abbaye, afin de parachever les reconstructions de l'édifice le plus important du complexe monastique. Ces documents peuvent nous donner des indices sur l'avancement du chantier, notamment le décompte des journées des couvreurs de la nef en 1462. La couverture, étant une des dernières étapes du chantier, est un indice capital dans la datation de la nef. D'ailleurs, il est noté dans une de annotations marginales de Dom Fournereau qu'en 1459 l'abbaye aurait reçu une nouvelle fois un octroi d'indulgences par Paul II, ce qui conforte nos

[172] BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 219.

analyses[173]. De surcroît, si notre hypothèse sur la datation des vitraux de la nef est juste, alors la nef pourrait avoir été entièrement parachevée vers 1462-1463. Les maçons rémunérés en 1463 s'occuperaient alors des dernières parties de l'édifice. D'ailleurs, l'un des indices suggérant que le chantier de la nef fut achevé sous l'abbé Jean IV de Berné (1445-1466) est l'absence d'une clef de voûte armoriée aux armes de son successeur, l'abbé François d'Orignac (1466-1483), qui engagea au début de son abbatiat d'autres chantiers sur le complexe monastique. En effet, les armoiries non identifiées de la clef de voûte sous la chapelle orientale du bas-côté sud de la nef, ne sont ni celle d'un abbé, ni celle d'un haut dignitaire ecclésiastique. Il s'agit sans doute des armoiries appartenant à un obédiencier important de l'abbaye, comme le sacriste Jean Peliçon, ou d'un prieur qui aurait particulièrement pu aider financièrement à la reconstruction, comme Guy de la Possonnière (prieur claustral). Toutefois, si l'abbé François d'Orignac avait eu un rôle dans la reconstruction de la nef, ce dernier aurait apposé ses armoiries dans la lignée des deux autres chapelles du bas-côté sud où figurent celles de Pierre V et Jean IV, ses prédécesseurs. Par conséquent, nous pouvons penser que le chantier de reconstruction de la nef, sommairement débuté à la fin de la guerre de Cent Ans en Anjou par Pierre V vers 1441-1442, a connu un second souffle très intense dès 1451 et la venue du prélat Guillaume d'Estouteville. Nous pouvons émettre l'hypothèse que le chantier de la nef s'achève après 1463, mais avant 1466. C'est un chantier qui utilise des matériaux locaux (ardoise et schiste ardoisier), de récupération (pierre de la nef primitive) et du tuffeau ligérien provenant des carrières d'Anjou. Les artisans et la main-d'œuvre employée sont principalement d'Angers ou des paroisses dépendant de l'abbaye. Nous pouvons constater que les matériaux des parements extérieurs de la nef, ainsi que l'absence de décor sculpté externe et d'arcs boutants visibles indiquent que les ressources pour le chantier étaient limitées. Ceci expliquerait le fait que le chantier semble avancer lentement, avec une main-d'œuvre relativement peu nombreuse – mais régulière – sur les périodes nous ayant laissé des documents. Nous pouvons faire l'hypothèse que le chantier a connu

[173] *Fournereau*, p. 507 : *« En 1459, le pape Pie II (1458-1464) aurait accordé des indulgences "pour cinq [an]s a tous ceux [qui] contribuerent [par] leur moyens [à la] reedification [de] l'Eglise de St Serge ».*

quelques mises à l'arrêt provisoires, dues au manque de ressources financières ou de matériaux, mais aussi à cause des intempéries et aux crises que connaît l'Anjou, notamment la famine de 1449-1451[174]. La nef est parachevée suite à plusieurs années de reprise économique en Anjou, donnant un contexte favorable pour l'abbaye[175] – après les troubles de la guerre de Cent Ans – entre 1451 et 1463-1466 sous l'abbatiat de Jean de Berné. Cette datation s'articule avec la présumée bulle du pape Pie II (1458-1464) permettant de financer le chantier, relatée uniquement par Aimé de Soland (1855)[176] – ce qui la rend hypothétique et peu fiable.

B. Entretenir et reconstruire le complexe monastique : l'abbé François d'Orignac (1466-1483)

CONSTRVXIT TVRRIM QVA
TINTINNABYLA PENDENT,
QVAE PENDERE DEDIT NON MINVS
IPSE FRATER
INTEGRA RESTITVIT MINITANTIA
CLAVSTRA RVINAM,
ADDIDIT ET SACRO MVLTA DECORA
LOCO.

[« Il construisit la tour où pendent les cloches, que le frère lui-même n'a pas moins donné à suspendre. Il restaura dans leur intégrité les murs du monastère qui menaçaient ruine, et ajouta de nombreux ornements au lieu sacré]

Cet extrait de l'épitaphe de l'abbé François d'Orignac (1466-1483), gravée sur son tombeau de cuivre, qui a été placé dans le chœur de l'abbatiale, insiste sur les actes de l'abbé pour le complexe monastique. Cette inscription mémorielle a pour vocation d'attribuer à cet abbé trois images : celle d'un abbé réparateur, que nous

---

[174] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 258.

[175] Nous l'avons déjà explicité à plusieurs reprises, le contexte des années 1440 à 1470 s'éclaircit en Anjou, permettant la grande Reconstruction des églises paroissiales, accompagné d'un remembrement des campagnes et d'une reconstruction agricole en Anjou.
(Voir : LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…,* p. 253.)
(Voir : CHEVALIER Bernard, « La restauration des églises paroissiales en France après la guerre de Cent Ans », in : Pierre GUICHARD (éd.), *Papauté, monachisme et théories politiques,* Presses universitaires de Lyon, t. 2, 1994, pp. 442-453.)

[176] SOLAND Aimé (de), « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, p. 222.

aborderons ici ; celle d'un abbé constructeur, que nous aborderons dans la partie suivante et enfin celle d'un abbé décorateur, que nous étudierons dans le chapitre suivant. Une fois la reconstruction de la nef achevée par Jean IV, le nouvel abbé François d'Orignac s'est attelé à reprendre en main l'abbaye. Considéré comme un réformateur, il aurait rétabli la discipline et l'observance de la règle de Saint-Benoît[1]. Si l'image d'un abbé dévot et rigoureux lui est accolée, elle est indissociable de celle d'un religieux soucieux de restaurer et de réédifier les bâtiments du complexe monastique. C'est sous son abbatiat que nous retrouvons les traces de reconstruction et de restauration des différents bâtiments conventuels par les obédienciers, ainsi que par l'abbé. Nous allons utiliser à la fois des sources manuscrites du XVe siècle et leurs copies modernes, ainsi que les plans de l'abbaye datant du deuxième tiers du XVIIe siècle. En effet, les mauristes n'ont entrepris de construction qu'à partir de 1694[2], résidant alors dans les anciens bâtiments conventuels médiévaux. Ainsi, nous pouvons étudier la disposition des bâtiments médiévaux, même si leurs usages ont pu être modifiés avec la réforme.

Le logis du sacriste

Rappelons que Dom Fournereau attribuait déjà à Pierre V (v. 1419 - 1445), bien avant François d'Orignac, le début des restaurations du monastère[3]. Cependant, c'est bien sous l'abbatiat de François que nous retrouvons des traces témoignant des reconstructions dans le monastère. Le livre-journal du sacriste conserve des documents comptables attestant un chantier dans le complexe monastique : le logis du sacriste. La copie de l'« *Ancien plan du monastère de Saint-Serge* » réalisée au XIXe siècle, sur un plan réalisé par les moines mauristes dans le cadre de projets de restauration ou de construction, vers 1656, nous offre un témoignage important sur les anciens bâtiments conventuels reconstruit après la guerre de Cent Ans[4]. Le plan nous révèle que « les logis du sacristain » étaient accolés au bas-côté sud de l'église

[1] *Fournereau,*pp. 516-517.
[2] ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 552.
[3] *Fournereau,* pp. 500-501.
[4]Annexe N°5- Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » *,* v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.

abbatiale, ainsi que la « petite cour du sacristain[5]». De plus, nous disposons d'une iconographie représentant ce logis accolé à l'abbatiale, sur lequel nous reviendrons[6]. Ces logis ont été construits vers 1466-1468 aux frais de l'obédiencier concerné : le sacriste. Nous pouvons le déterminer grâce à trois traces de comptabilité concernant l'édification de sa « *meson neufve*[7] ». À partir du 4 juin 1466, le sacriste dresse une liste de ce qu'il doit à « l'argent de l'église », autrement dit des sommes qu'il doit rembourser au trésor de l'abbaye après avoir utilisé des fonds de la communauté pour ses propres usages. Dans cette liste, le sacriste déclare rembourser la « *chauls que j'ay prinse pour ma meson neufve* », puis de « *carreau pour ma chambre* » après le 18 janvier 1467 (n.s.). Les sommes de cette courte liste, qui s'étend sur quelques mois (juin 1466 - v. janvier 1467), semblent être consacrées aux dépenses liées à la construction du logis du sacriste, qui auraient alors débuté l'été 1466. Le fait qu'il parle de sa « *meson neufve* » laisse penser à une réédification totale du bâtiment, ce qui est confirmé par l'usage de chaux pour faire du mortier ainsi que de carreaux pour paver le sol. Nous retrouvons une seconde trace du chantier de construction de son logis, vers 1467, dans une liste qu'il dresse au propre, des « *debtes que doibt le serrestain de St-Serge* », qui n'est pas explicitement datée[8]. Les dettes du sacristes attestent que le chantier de sa maison est en cours. La maçonnerie du logis doit être achevée. En effet, il a rémunéré Macé Gaultier pour 80 journées de maçonnerie et doit rembourser à l'abbaye « *tout le tuffeau de sa maison tant en coing simple que coing renforcé* ». Ainsi, il s'était procuré les matières premières pour édifier son logis grâce aux fonds de l'abbaye afin de pouvoir stocker toute la pierre nécessaire et faire avancer les travaux. Il rembourse les frais de sa maison auprès du trésor de l'abbaye. De plus, dans cette même liste, il rémunère 15 journées à des couvreurs, et leur fournit le

---

[5] Annexe N°5- Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.

[6] Angers, Archives patrimoniales, 26Fi 26, Melchior Tavernier, *Portraict au vray de la ville et faux-bourd d'Angers,* commandé par Claude Ménard, gravure sur cuivre aquarellée, imprimée à Paris, 1638.

[7] Annexe N°1-I, *Sacriste,* f°84v, 1466.

[8] Nous pouvons dater cette liste grâce à la page suivante, qui présente exactement la même graphie et la même encre, concernant non pas les dettes de ce dernier, mais ce qu'il lui est due à la fête du sacre de l'an 1467 (28 mai).
(cf. Annexe 1, *Sacriste,* f° 61, 1467.)

matériel nécessaire : « *en clou et late et en chanlatres* » ; ainsi que « *deux milliers d'ardoises* »[9]. De même, nous pouvons lire que le sacriste doit payer deux chevrons, c'est-à-dire des pièces de charpenteries, afin de « *fere le balot de son jardin* » (un abri).

Ensuite, un arrêt de compte entre le maçon Macé Gaultier et le sacriste du 4 janvier 1468 (n.s.)[10] nous permet d'attester la fin des travaux de la « *massonerie de la meson dudit segrestain* ». Macé Gaultier est un maçon qui semble avoir travaillé sur un des chantiers du roi René : la chapelle du Petit-Puy de Baugé[11]. Il est possible que le sacriste, ayant rémunéré des maçons pour l'abbatiale, ait fait appel au même maître maçon pour son logis. Le sacriste rémunère le maître maçon avec deux pipes de vin (environ 4,5 l.t.) et sept setiers de seigle (environ 4 l.t.). De surcroît, nous pouvons ajouter à ces traces du chantier de la maison du sacriste le décompte des journées de travail des charpentiers à la Saint-Serge (7 octobre), de l'année 1466 ou 1467 – car la charpente est confectionnée avant le travail de couverture[12]. D'après le court extrait que nous avons conservé – la page est découpée –, nous pouvons constater que les charpentiers sont de deux à quatre sur la semaine de travail que l'on a conservée. Le sacriste, contrairement au chantier de la nef, a dû gérer tous les aspects de la construction de sa maison et gérer la rémunération et l'approvisionnement de toutes les ressources nécessaires.

Enfin, si nous comparons le plan du monastère (v. 1656)[13] et la gravure de la ville d'Angers de Melchior Tavernier (1638)[14], nous retrouvons une grande cohérence dans l'organisation spatiale du monastère, de la localisation de la porte, de l'abbatiale et des logis. À première vue, aucun bâtiment ne semble représenter le lieu où devrait se positionner le logis du sacriste. Toutefois, nous pouvons observer un détail intéressant : le pan du mur de la nef paraît avoir une excroissance marquée

---

[9] Annexe N°1, *Sacriste*, f° 61, 1467.

[10] Nous pouvons déterminer la date grâce à l'année du vin avec laquelle il paie le maçon.

[11] Comptes mémoriaux du Roi René - p. 92.

[12] Annexe N°1-H, f°69v, 1466-1467.

[13] Annexe N°5 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge », v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.

[14] Angers, Archives patrimoniales, 26Fi 26, Melchior Tavernier, *Portraict au vray de la ville et faux-bourd d'Angers,* commandé par Claude Ménard, gravure sur cuivre aquarellée, imprimée à Paris, 1638.

qui est stylistiquement cohérente avec le reste de la nef. Ce relief figure le logis du sacriste, qui épouse le style de la nef.



Figure 5- Représentation de Saint-Serge et du faubourg abbatial (Voir : Angers,Archives patrimoniales, 26Fi 26, Estampe, Melchior Tavernier, « Portraict au vray de la ville et faux-bourgd'Angers 1638).

De plus, rappelons que le maître maçon Gaultier a de l'expérience dans la construction religieuse ; mais aussi que le sacriste a bâti son logis en tuffeau d'après sa comptabilité. La seule trace architecturale de ce logis est incorporée dans le mur du bas-côté nord de la nef, où sont situés des arcs en berceau de schiste ardoisier, appartenant à l'ancienne bâtisse, ainsi que la porte gothique qui séparait le logis de la chapelle méridionale de la nef.

Le logis du cellérier

L'office de cellérier fait partie des obédiences majeures au sein des monastères bénédictins et « se place après l'abbé et le prieur[15] » claustral. Il est surnommé « l'économe du monastère[16] » et est le responsable de la gestion du cellier. Il s'occupe d'approvisionner « le boire et le manger[17] » de la communauté de semaine

[15] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 144.
[16] *Ibid.*
[17] *Ibid.*

en semaine[18]. Ainsi, cet officier influent, nommé « Jehan Germis » (v. 1450 - v. 1471) participant à la mense abbatiale de 1471, dans laquelle il déclare ses droits, ses privilèges et ses possessions, renseigne l'existence d'une « *maison que ledict sieur a nouvellement faict faire et ediffier*[19] ». Il est probable que chacun des officiers ait entamé la reconstruction de leurs possessions au sein du complexe monastique afin d'améliorer son lieu de vie, dans un élan de reconstruction impulsé en premier lieu par l'abbé et l'église abbatiale. D'ailleurs, il est légitime de penser que cet officier puissant de l'abbaye ait lui aussi reçu une mission concernant la réédification de l'église abbatiale, en raison des revenus conséquents liés à son obédience.

L'impulsion de François d'Orignac : le chapitre de 1469

Grâce à Dom Fournereau, nous avons conservé certaines des sentences émises par les abbés lors des chapitres généraux de l'abbaye – le 1er mai et le 7 octobre à la Saint-Brieuc et la Sainct-Serge – qui étaient toutes consignées dans un registre, aujourd'hui disparu. Ce dernier nous relate que lors du chapitre du 1er mai 1469, l'abbé François a pris plusieurs mesures pour s'atteler à la restauration des bâtiments conventuels :

> *« L'an 1469, au chapitre general tenu le 1er jour de may et le jour ensuivant. Apres avoir traité des principales reparations qui estoient pour l'ort à faire. Les officiers et prieurs capitulans offrirent cens dix ecus d'or, qui etoit la meme somme dont lesdits officiers et prieurs avoient faict present au 2, aucunement de leur dit seigneur abbé, en signe et rejouissance de la bienvenue, laquelle somme se leveroit par un commissaire nommé par le chapitre au feste de toussaints prochaines et de l'annee suivante par moitie. Moyennant laquelle somme le sudit seigneur abbé s'est chargé de faire*

[18] DAVRIL Anselme, PALAZZO Eric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle*, Paris, 2011, p. 53.
[19] AMDL, *Mense abbatiale,* 1471, p. 36.

reparer les cloistres en fournissant les arc-boutans qui se voyent autour du cloitre et qui appuyent l'église, ou il a fait mettre ses armes[20] *».*

Le 1er mai 1469, l'abbé François a demandé à ses officiers monastiques de contribuer aux réparations du monastère, après avoir identifié les lieux où les réparations étaient indispensables. Le 2 mai, les officiers lui promettent de faire un don de 110 écus d'or provenant de leurs propres bénéfices. François d'Orignac organisa la levée des 110 écus par un commissaire pour récolter la contribution des officiers, que Fournereau présente comme un don, mais qu'il faut plus comprendre comme un impôt intra-monastique. À partir de 1470, l'abbé François d'Orignac entreprend des chantiers pour réparer « les cloitres », c'est-à-dire les murs extérieurs du complexe monastique, ainsi que la consolidation de l'église abbatiale avec des arcs-boutants. Des arcs-boutants soutiennent le pan du mur sud du chœur et du transept de l'abbatiale encore aujourd'hui. Aucune étude archéologique n'a été menée sur ces arcs-boutants qui semblent être plus récents – sûrement de l'époque mauriste. Toutefois, nous pouvons observer sur la gravure du *Monasticon Gallicanum,* au même emplacement un grand arcboutant, certainement ceux réalisés par l'abbé, venant soutenir le transept sud de l'abbatiale[21]. Dans la déclaration de la mense abbatiale faite au roi René, l'abbé François justifie ses revenus face aux dépenses liées aux « *reparations de ladicte abbaye, tant de maisons, mestayries de ladicte abbaie que de vignes et choses de la dicte abbaie*[22] ». Ce dernier tient à montrer au roi René que ces réparations, dès 1471, à la fois de l'abbaye et des maisons et métairies qu'elle possède en Anjou, lui coûtent une certaine somme, ce qui justifie l'importance de ses droits et privilèges. Ce document vient conforter la datation fournie par Dom Fournereau et par le livre-journal du sacriste pour dater les réparations et les reconstructions du reste du complexe monastique.

De surcroît, Fournereau souhaite insister davantage sur le rôle de François d'Orignac, car il consacre un second paragraphe indiquant les autres mérites de l'abbé dans l'état du monastère : « *C'est luy qui fit faire tous les arcs boutant qui*

---

[20] *Fournereau,* p. 513.
[21] Paris, BnF, Rothschild 3096, Dom Germain, v. 1687, *Monasticon gallicanum,* p. 26.
[22] *Mense abbatiale,* 1471, p. 32.

sont autour du cloitre et qui soutiennent le dortoir et le refectoir , les greniers et l'Eglise, es quells on voit encore à present ces armes[23] ». De cette manière, les armes de cet abbé se retrouvent encore dans le monastère dans lequel vit Dom Fournereau en 1697. Cela nous démontre que les bâtiments conventuels sur les plans créés vers 1656 comportent réellement les anciens bâtiments médiévaux. Dom Germain (v.1687) explique que cet abbé a « *restauré les bâtiments réguliers en ruine, et fit édifier en pierre l'église, le dortoir et le réfectoire*[24] ». Ce sont alors l'ensemble des bâtiments conventuels indispensables à la vie monastique qui sont réfectionnés par l'abbé François dès le début des années 1470.

Pour récapituler, la décennie suivant la réédification de l'église abbatiale par Jean de Berné, le nouvel abbé François d'Orignac et ses grands officiers se sont lancés dans la reconstruction et la réparation du complexe monastique et de leurs possessions. Le sacriste Jean Peliçon se construit un logis, probablement de style gothique épousant celui de la nef, dès 1466 jusqu'au début de l'année 1468. Jean Germis, le cellérier, se reconstruit ses appartements dans le complexe monastique avant 1471. L'abbé François entreprend la consolidation de l'abbatiale, du cloître, des murs de clôture de l'abbaye et réédifie le dortoir et le réfectoire à partir du chapitre général de 1469. Plusieurs chantiers s'ouvrent dans le complexe monastique, financés par les officiers monastiques et l'abbé entre 1466 et 1477. Ces reconstructions, qui s'opèrent dans un second temps, semblent étayer nos précédentes hypothèses sur l'achèvement du chantier de la nef avant le départ de Jean de Berné.

C. L'ambition de François d'Orignac pour l'abbaye : une façade à deux clochers ?

[23] *Fournereau,* p. 511.

[24] *Mat. Monasticon,* f°250r : « Anno 1480 & sequentis Franciscus d'Orignac huius cenobii abbas ecclesiae turrim cedificari curavis in qua tres maires campanas appendi, claustrum reparavis, eres regulario ruinam minitantio restitui arcui lapides quib ecclesia dormitorica et refectorium fuleicent cedificari procepis ».

Parmi les abbés du XVe siècle, François d'Orignac se distingue grâce aux traces qu'il a laissées dans la pierre. Comme nous l'avons évoqué plus haut, ses armoiries se retrouvaient en de nombreux endroits dans l'abbaye, dans l'église abbatiale – sur des objets du décor. De plus, son épitaphe s'efforce de nous rappeler qu'il est celui qui a dressé la haute tour du clocher accolée à la nef[25]. Ce grand personnage entame un nouveau chantier, après avoir parachevé la restauration des bâtiments conventuels et « *fit batir le grand clocher avec trois grosses cloches*[26] ». Ce nouveau projet émerge dans un contexte favorable à l'abbaye. La reprise économique de la fin de la guerre de Cent Ans est favorable à l'institution religieuse, qui a pu reconstruire ses bâtiments, reprendre l'acensement de ses terres, leur mise en culture, tout en réaffirmant ses droits seigneuriaux. Entre 1450 et 1475, l'Anjou connaît une forme d'essor économique[27]. Toutefois, la guerre du Bien Public et ses relances provoquent « le stationnement d'importantes troupes » et des « courses dévastatrices des ennemis et des pillards[28] » entre 1465 et 1491. L'abbaye de Saint-Serge d'Angers s'est reconstruite dans les années 1470, grâce à ses finances mieux garnies par les dons des pèlerins et par ses revenus fonciers. C'est à la suite de ces améliorations notables des finances de l'abbaye que l'ambitieux François d'Orignac entreprend des travaux.

Datation et ampleur du chantier

L'étude d'archéologie du bâti, menée par Daniel Prigent, Jean-Yves Hunot et Danielle Maudet (1993) sur la façade de l'église de Saint-Serge d'Angers, nous apporte de nombreuses informations sur la méthode de construction, les matériaux de la façade occidentale et sur sa restauration du XIXe siècle. Grâce à l'étude de 60 échantillons de mortiers de la façade et de la tour, les archéologues ont pu émettre que « l'hypothèse d'une construction simultanée de la tour, de la façade et du porche est la mieux étayée au stade actuel de nos connaissances sur l'ancienne église

[25] Annexe N°2 – Tartifume.
[26] *Fournereau*, p. 511.
[27] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530),* Nantes, 1982, p. 369.
[28] LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines…*, p. 253.

abbatiale Saint-Serge[29] ». De cette manière, si nous parvenons à dater le chantier de la tour, nous pouvons aussi dater la façade et le narthex prolongeant de la nef. Si les reconstructions de la nef de la seconde moitié du XVe siècle ont échappé à l'historiographie ancienne de l'abbaye, celles de la tour du clocher semblent être connues et établies. Dom Germain (1687) est le premier à dater la reconstruction du clocher vers 1480[30]. Les différentes études archéologiques ont repris ces datations et proposent de dater le clocher de 1477 à 1480. Joseph Denais (1891) relate l'existence d'une bulle du pape Sixte IV (1471-1484) datée de 1477 accordant des indulgences aux visiteurs de l'abbatiale pour la réparer[31]. Nous n'avons apparemment pas conservé d'autres traces de cette bulle pontificale. Toutefois, grâce au témoignage d'un contemporain des faits, nous pouvons affiner cette datation et affirmer que le chantier de la tour du clocher a été achevé en juillet 1479. C'est le chanoine et prêtre du Ronceray Guillaume Oudin qui le relate dans sa chronique :

> *« La tour de St Serge et St Bach qui fut faictte neufve pour mettre les cloches et sonneries de l'abaye dudit lieu fut parachevée de fasson, a la magdelaine au mois de juillet l'an qu'on disoit mil IIII^{c} LXXIX et furent montées lesdittes cloches, lesquelles furent faictes neufves pour mettre en ladicte tour le XVII jours de juillet l'an dessusdiz[32] ».*

Guillaume Oudin relate à la manière d'une chronique, à la fois des évènements à l'échelle du royaume et d'autres propres à l'Anjou. D'après Xavier Masson, cette

---

[29] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 49.

[30] *Mat. Monasticon,* f°250r.

[31] Il explique qu'elle proviendrait du Cartulaire de St-Serge ; acte encore non-identifié aux ADML. (Voir : DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, p. 117.)

[32] Angers, BM, Rés. Ms. 976, Guillaume Oudin, *Journal de l'histoire d'Anjou de 1447 à 1499,* p. 26.

chronique « se mue en Mémoires[33] » couvrant les années de 1447 à 1499. Ce chanoine fréquente particulièrement le milieu universitaire angevin[34], où il a côtoyé des moines et prêtres de l'abbaye de Saint-Serge[35]. De même, il semble être relié à Saint-Michel du Tertre (église paroissiale dépendant de Saint-Serge). C'est pourquoi ce dernier mentionne la fin du chantier de l'abbatiale, proche d'un de ses lieux de vie, dont il connaît certainement plusieurs religieux (notamment l'abbé). C'est une source à laquelle l'historiographie locale accorde du crédit malgré le fait qu'il présente des inexactitudes et des omissions dans ses chroniques[36]. Cependant, pour ce genre d'évènement, où ni aucun jugement de valeur ou ni aucune estimation n'est faite, Guillaume Oudin demeure un témoin précieux.

Un projet ambitieux ?

Sous les combles de l'abbatiale, nous pouvons observer au-dessus de la croisée du transept les restes de la tour-lanterne romane (XIe-XIIe siècle) et les traces de sa reprise en grand appareil de tuffeau, témoins de la « reprise gothique[37] » (XIIIe siècle). Nous pouvons déduire que cette tour a été rebâtie en même temps que la nef. La voûte de la croisée du transept datant probablement du XVe siècle, reprise à la fin XVIe siècle[38] a été grandement rénovée au XIXe siècle lors de la restauration des transepts. Il apparaît que cette préexistence de la flèche gothique était connue et admise au XVIIe siècle, comme en témoigne Dom Fournereau, qui relate que l'abbé François, bâtisseur du « grand clocher avec trois grosses cloches » avait organisé la sonnerie « desdites six cloches[39] » par l'intermédiaire du sacriste – responsable de la gestion des sonneries marquant et organisant la journée liturgique

---

[33] MASSON Xavier, « Entre chronique et mémoires, le journal de Guillaume Oudin, chanoine d'Angers à la fin du XVe siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest,* N°2, vol. 99, 1992, pp. 131-154.
[34] *Ibid.*, p. 152.
[35] Il semble que de nombreux religieux du monastère ont étudié à Saint-Serge, notamment les abbés Jean IV, François et Jean V, ainsi que le sacriste Jean Peliçon.
[36] MASSON Xavier, « Entre chronique et mémoires… », pp. 131-154.
[37] MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964, p. 67.
[38] D'après Jospeh Denais, la tour de la croisée a été entièrement relevée vers 1595-1596.
(Voir : DENAIS Joseph, « Église de Saint-Serge… », p. 121.)
[39] *Fournereau,* p. 501.

du moine. De cette manière, le grand clocher viendrait s'articuler avec le petit clocher et ses trois cloches, c'est-à-dire la flèche gothique du XVe siècle, réédifiée à la fin du XVIe. Grâce au dessin de Ballain (1716) nous pouvons constater l'existence d'une tourelle abritant très certainement un escalier en vis flanqué contre la haute nef et le transept du côté nord, donnant un accès au clocher au-dessus de la croisée du transept. Cet escalier en vis expliquerait que l'on retrouve sous les combles un « élégant larmier » articulé avec les grands appareils de tuffeau. Cet escalier permettait d'accéder aux cloches de ce petit clocher ressemblant probablement à une flèche gothique en charpente et confirme sa préexistence par rapport à la grande tour du clocher. Sans cette tourelle aucun accès aux combles de l'église, ni aux cloches n'était possible[40]. Il est alors certain que cet escalier en vis a été bâti durant la reconstruction de la nef. Par conséquent, la construction de cette grande tour du clocher à partir de 1477 n'est pas le résultat d'un besoin d'aménagement pour le bon déroulement liturgique de la vie monastique, mais bien un choix, une volonté de la part de l'abbaye d'ériger un édifice remarquable. Compte tenu des conclusions des archéologues à propos de l'érection de la façade,

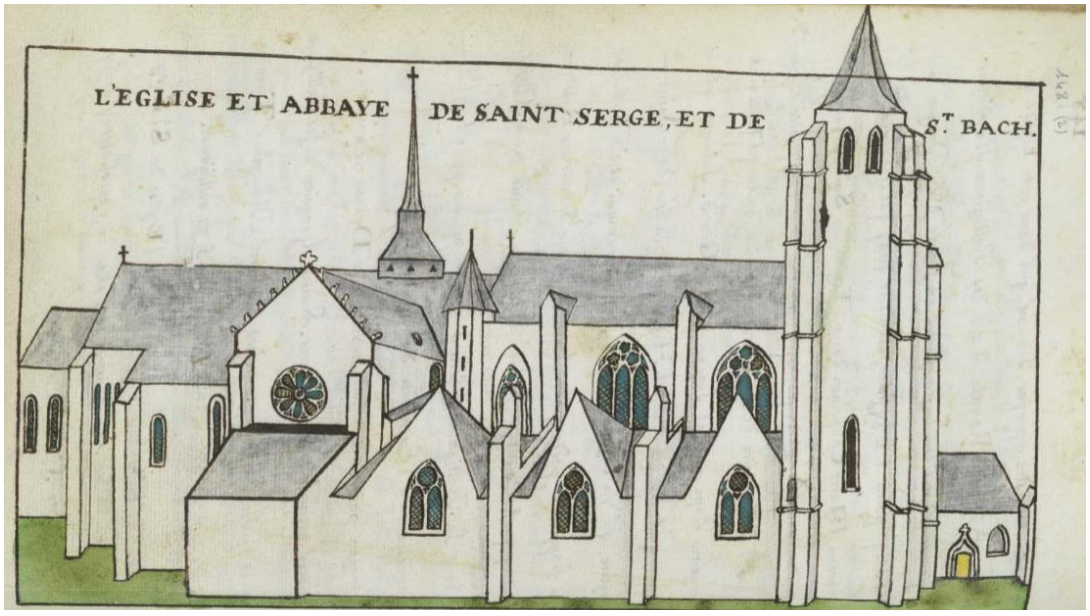


Figure 6 – Angers, BM, Ms. 991, Ballain, v. 1716, p. 145.

[40] Nous retrouvons les traces de cette tourelle sur les plans de l'église de 1656, ainsi que ceux de 1825. Elle a disparu lors des restaurations du XIXe siècle.
(Cf. Annexe 6 : Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge », v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.)
(Cf. Annexe 6 : Angers, MA.S-J, AMD 918.2, « Plan géométral de l'église ci-devant abbatiale de Saint-Serge » ,1825, H. 0, 30 m ; L. 0,21 m.)

du narthex et du clocher à la même période, nous pouvons déterminer que l'abbé avait pour ambition d'ériger une façade monumentale à son abbatiale[41]. Les analyses des échantillons de mortier révèlent « une progression horizontale de l'ensemble de la construction occidentale[42] ». Cependant, la tour est composée de schiste ardoisier, ainsi qu'une partie de la façade. Seuls les contreforts sont composés de pierres de taille en tuffeau, le pignon de la façade, ainsi que le contour

[41] PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, N° du site : 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 37.
[42] *Ibid.,* p. 37.

du portail et de la grande fenêtre [*fig.*7] Cette façade monumentale et son clocher sont composés des mêmes matériaux que le reste de la nef, avec des pierres de taille pour consolider l'édifice et du schiste ardoisier, provenant probablement des « perrières » proches de Saint-Serge. Le chantier a été rapide : en seulement deux

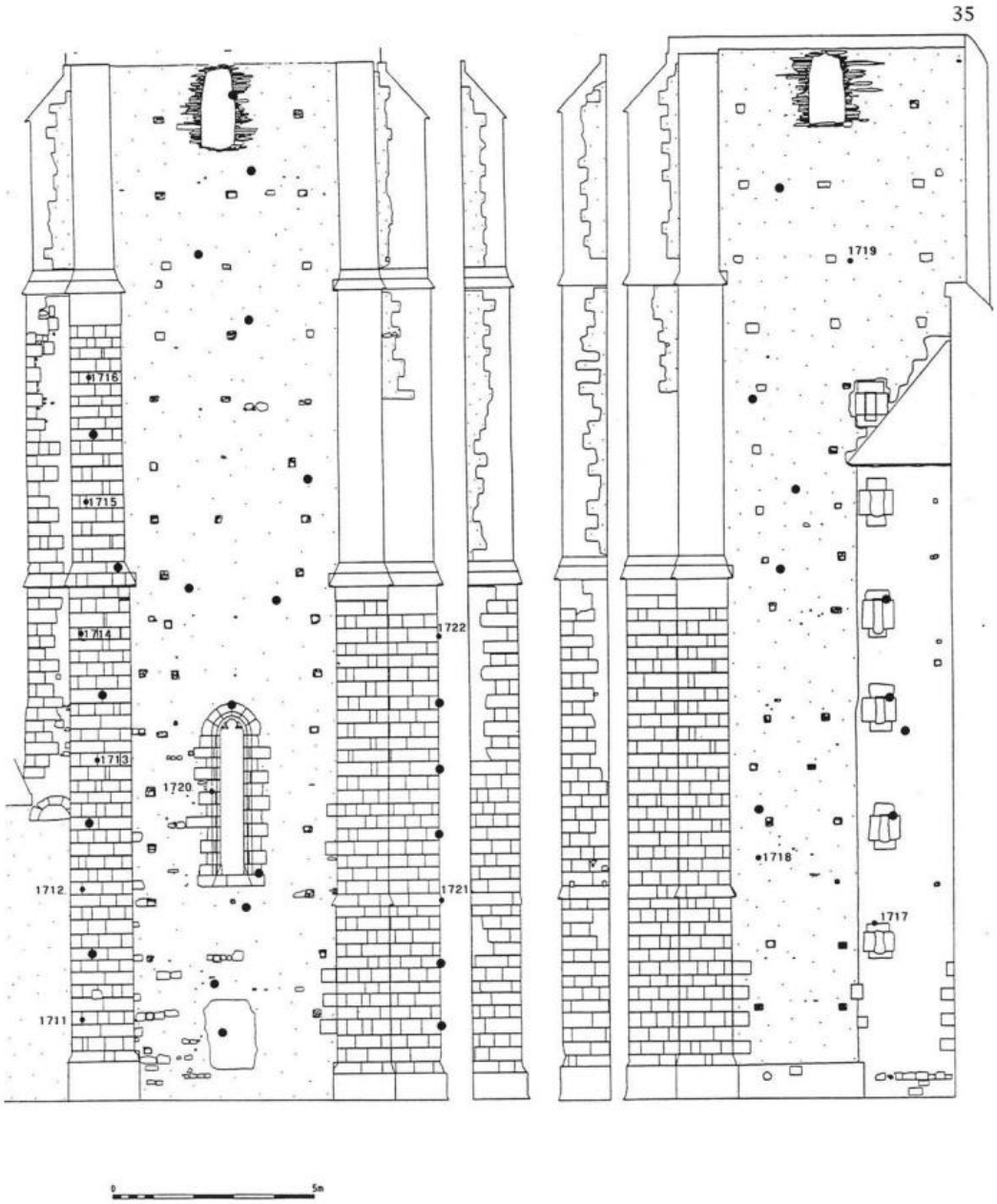
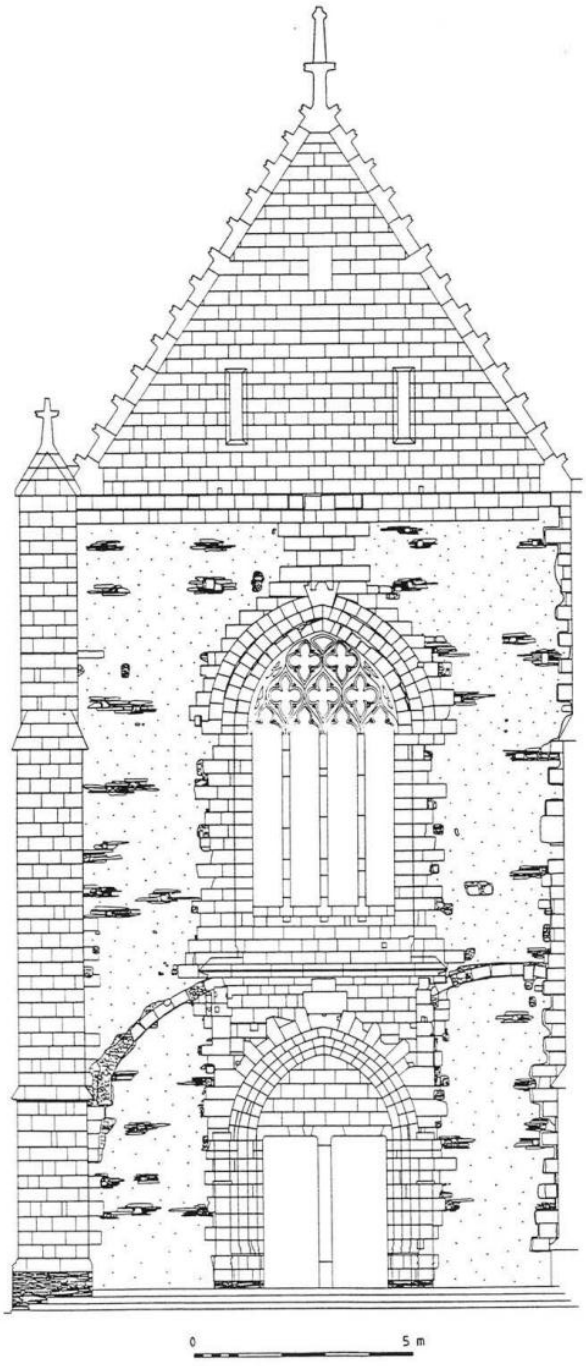


Figure 7 - relevé de tour du clocher montrant sa composition et sa progression horizontale d'après les mortiers analysés (Voir : PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, n° 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 36).

années, la façade monumentale était érigée [*fig. 8*]. Le choix de dresser un narthex



à l'entrée montre l'inspiration de l'abbatiale sur d'autres édifices religieux angevins possédant un narthex protégeant les décors peints du portail. La grande fenêtre de la façade a été reprise au XIXe siècle, mais l'archéologie du bâti a révélé que certaines de ses parties sont d'origine. Toutefois, le choix de l'emplacement de la grande tour du clocher semble induire une volonté plus ambitieuse pour cette façade monumentale : une seconde tour. À l'image des grandes cathédrales gothiques, qui possèdent deux tours au niveau de leur façade (Tours, Rouen, Paris…) et une flèche au-dessus de la croisée du transept. Le chantier s'achève vers 1480, les finances de

l'abbaye ne permettent sûrement pas la réouverture d'un nouveau chantier monumental. L'abbé François meurt en 1483. Il nous est impossible, au vu de l'absence de sources comptables et de devis sur ce chantier, de savoir si cette façade monumentale a été pleinement parachevée d'après le projet initial.

Conclusion du second chapitre

La transfiguration du complexe monastique de Saint-Serge d'Angers au XVe siècle s'articule en plusieurs phases identifiables. Nos analyses montrent qu'au début du XVe siècle, dans un contexte favorable, Guy II et Hélie III ont sans doute entrepris un chantier de réparation de la nef primitive, endommagée par la guerre, entre 1403 et environ 1415. Cependant, au sortir des années 1440, la nef tombe en ruine à la suite de trois décennies de guerres et de pillages en Anjou. Ce chantier de reconstruction lancé par Pierre V prend place dans une abbaye en convalescence, exsangue et endommagée par la guerre. Toutefois, le chantier qui semble débuter au début des années 1440, semble tourner au ralenti, les finances de l'abbaye ne permettent pas de relever rapidement la nef, dont seule la première travée paraît être débutée. À partir de 1451, sous l'abbé Jean IV, le chantier de réédification de la nef connaît un second souffle, notamment apporté par le légat du pape Guillaume d'Estouteville. La documentation offerte par le livre-journal du sacriste nous offre une fenêtre sur l'activité et les comptabilités d'un officier de l'abbaye de 1452 à 1468. Ces documents nous permettent d'attester le chantier de l'abbatiale par l'écrit, à partir de 1457-1458, jusqu'en 1463. Compte tenu de l'organisation des équipes de travail (maçons, couvreurs) sur des périodes de plusieurs mois, le chantier progresse de manière continue, et non pas par des campagnes ponctuelles mobilisant une main-d'œuvre massive en peu de temps. Nous pouvons avancer l'hypothèse que la nef est en chantier après 1451 et est parachevée vers 1464-1465. Après ce chantier monumental, le nouvel abbé François d'Orignac (1466-1483) entreprend, à l'instar de ses officiers monastiques, des travaux de reconstruction et de restauration du complexe monastique. Ces travaux sont attestés à partir de 1466 pour le logis du sacriste, avant 1471 pour celui du cellérier et à partir de 1469 pour le réfectoire, le dortoir, les cloîtres, les murs du monastère et les arcs-boutants de

consolidation. Les chantiers s'achèvent dans les années 1470. Après quelques années, le complexe monastique et la nef réparés, l'abbé François d'Orignac décide d'entreprendre un chantier ambitieux afin d'ériger une façade monumentale flanquée d'au moins une tour-clocher. Le chantier de la façade s'achève sans doute en juillet 1479, ou dans les mois qui suivent pour le décor. De cette manière, il est possible d'affiner les propositions des archéologues et d'interpréter comment ces chantiers se sont déroulés et leur dynamique. En somme, la transfiguration du complexe monastique, qui semble possible grâce à l'impulsion des indulgences octroyées par le légat du pape, et à la mise à contribution des officiers monastiques et des possessions de l'abbaye démontrent, cette capacité de résilience de l'abbaye, s'appuyant profondément sur les dons de la société chrétienne.

L'édification de la nef et de sa façade monumentale est indissociable d'un des aspects fondamentaux des édifices religieux : le décor. Dans la seconde moitié du XVe siècle, la mise en décor de l'abbaye s'inscrit étroitement dans le déroulement des différentes campagnes concernant l'abbatiale. En effet, le décor, tout en reflétant les choix esthétiques et théologiques du commanditaire, témoigne de l'essor artistique du Christianisme flamboyant dans une abbaye qui renaît après la guerre de Cent Ans.

CHAPITRE 3. RESTITUTION ET ANALYSE DU DECOR DE L'EGLISE ABBATIALE

Jésus : « Celui qui m'a vu a vu le père ». (Jean, 14:8-9)

Au Moyen Âge, les théologiens se sont appuyés sur les Écritures pour légitimer la représentation anthropomorphique de Dieu dans les images religieuses[43]. L'image en tant que représentation n'a pas la même valeur au Moyen Âge. Dans la mesure où « l'image médiévale ne "représente" pas Dieu, les patriarches ou les saints [...]. L'image médiévale "présentifie", sous les apparences de l'anthropomorphe et du familier, l'invisible dans le visible, Dieu dans l'homme[44] ». De cette manière, l'image « donne présence, identité, matière et corps à ce qui est transcendant et inaccessible[45] ». En revanche du point de vue de l'historien et de l'historien de l'art, l'image religieuse médiévale revêt un tout autre sens, c'est-à-dire que certains y voient un rôle esthétique, liturgique ou symbolique. Nous allons traiter des images religieuses qui étaient présentes dans l'abbatiale de Saint-Serge au XVe siècle avec la notion du « lieu rituel[46] » c'est-à-dire le lien entre l'image et les pratiques liturgiques auxquelles elle est associée. Notre objectif est de restituer, autant que possible, le décor de l'abbatiale de la fin du Moyen Âge et d'analyser les formes de dévotions et d'influences religieuses monastiques propres à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers dans le contexte de la religion flamboyante. Les abbayes « jouaient un rôle d'employeurs[47] » auprès de l'artisanat local lors des campagnes de construction et pour le décor des édifices religieux. Ces éléments du décor de l'église abbatiale sont issus de choix théologiques et réfléchie par le commanditaire des travaux ainsi que par le sacriste, chargé d'entretenir le mobilier de l'abbatiale. Cependant, ces choix du décor doivent aussi être analysés au prisme de l'attractivité

---

[43] LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval, Paris*, 1999, p. 500.
[44] *Ibid.*
[45] *Ibid.*
[46] PALAZZO Éric, *Liturgie et société au Moyen Âge,* Paris, 2000, p. 145.
[47] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Paris, 2001, p. 120.

des cultes et des dévotions particulières. En effet, les pratiques religieuses et dévotionnelles sont encadrées par les clercs, se positionnant comme des intercesseurs terrestres indispensables à la cure des âmes. De cette manière, les dévotions particulières que nous retrouvons dans l'abbatiale, s'inscrivent dans les croyances de la fin du Moyen Âge et relèvent parfois de stratégies d'attractivité des fidèles et de leur générosité.

I. Images, espaces rituels et dévotions particulières

A. Les dévotions aux martyrs et aux saintes vierges

Dévotion pour les martyrs guerriers patronyme : Saint Serge et Saint Bach

Dès sa fondation, l'abbaye est placée sous le patronage de Saint Serge, avant d'être aussi dédiée à Saint Bach à l'époque bénédictine de l'abbaye (XIe). Tous deux sont des martyrs syriens, ayant donné leur vie pour leur foi vers 300, suivant ainsi l'exemple du Christ. Cette catégorie de saints est particulièrement vénérée par les chrétiens car elle incarne le courage, la fidélité à la foi et l'idéal du don de soi à Dieu. Serge et Bacchus étaient des soldats romains de la *Schola Gentilum,* qui ont refusé d'abjurer leur foi. Leur culte se serait diffusé en Occident par le biais des marchands syriens[48]. Dom Germain (1687) dresse la liste des reliques – du latin *reliquiae* « restes », désignant les restes d'un saint, que ce soit des objets ou des parties de leur corps[49] – que l'abbaye proclame posséder. À l'instar de nombreuses églises et abbayes, Saint-Serge d'Angers affirme qu'elle possède une « parcelle de la Vraie Croix du Seigneur, avec trois épines de la couronne du Christ, et un fragment de la colonne à laquelle le Sauveur fut attaché pendant qu'il était flagellé[50] ». Cette colonne revêt une forte portée symbolique car Saint Bacchus a

[48] CABOT Fabien, *Les abbés de l'abbaye Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers aux XIe-XIIe,* Mémoire de recherche, dirigé par Jean-Michel MATZ, 2009, p. 5.

[49] AMBROGI Pascal-Raphaël, *Dictionnaire culturel du Christianisme : le sens chrétien des mots,* Paris, 2021, p. 806.

[50] *Mat. Monasticon*, f°248v : « *Insignes hujus templi relequae tuni impremis particula cruics dominicae cum tributes spinarum coronne christi acceleis & cum frustio columanae cui dum flagellaretur, salvator allegatus est* ».

été flagellé à mort. En tant que relique, elle établit un parallèle physique entre la Passion du Christ et le martyre de l'un des patrons de l'abbaye. Ce parallèle renforce la comparaison entre les deux figures et contribue à promouvoir le culte du saint martyr et de ses reliques auprès des fidèles. L'abbatiale abriterait également des reliques des deux saints syriens : la tête et le bras de Saint Serge et le tibia de Saint Bacchus[51]. Ces précieuses reliques des deux martyrs sont perçues comme la « manifestation élémentaire de la présence de Dieu tant pour les moines que pour les laïcs, elle consacre la force de la croyance en la présence réelle[52] ». Ces reliques des saints syriens contenus dans des *« châsses d'argent[53] »* étaient mises en valeur dans l'abbatiale, à l'aide d'objets faisant partie du décor. La châsse ou le reliquaire est un coffre ou coffret abritant les reliques d'un saint.

Le « lieu rituel[54] » dédié à Saint Serge et Saint Bach

Dans le chœur de l'abbatiale, s'articulent divers éléments du décor contribuant à créer un « lieu rituel[55] » dédié aux saints patrons. Le lieu rituel « correspond à un usage liturgique propre », se définissant par « le décor sculpté ou peint, ou bien par l'aménagement du mobilier liturgique[56] ». Les œuvres d'art religieuses peuvent être comprises comme des « images-objets[57] », c'est-à-dire ces objets physiques qui « participent à une dynamique des rapports sociaux » tout en définissant et en illustrant les relations « des hommes entre eux, et des hommes avec le monde surnaturel ». Ainsi, les éléments du décor liés aux deux saints patrons de l'abbatiale ont un but de médiateur entre une réalité physique et une réalité spirituelle, à l'instar des reliques.

---

[51] *Mat. Monasticon,* f°248v : « *S. Sergii Mart[yris] & patroni nostri caput & Brachium argentis thecis inclusa. Os Tibiae S. Bacchi* ».
[52] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 179.
[53] *Mat. Monasticon*, f°248v : « *argentis thecis inclusa* ».
[54] PALAZZO Éric, *Liturgie et société au Moyen Âge,* Paris, 2000 p. 145
[55] PALAZZO Éric, *Liturgie …,* p. 145
[56] PALAZZO Éric, *Liturgie …,* p. 145
[57] BASCHET Jérôme, « Inventivité et sérialité des images médiévales. Pour une approche iconographique élargie », *Annales*, nº 1, vol. 51, 1996, pp. 93-133,

Par exemple, comme nous l'avons déjà évoqué, en 1463, le maître verrier André Robin délivre au sacriste des vitraux « où sont si Saint Serge et Saint Bach[58] » qui ont été placés dans le chevet de l'église, au plus proche du chœur. De même, dans le livre-journal du sacriste, l'abbé François d'Orignac commande à Thomas Berte une « piece de la tapecerie de la vie et passion de saint Serge et Saint Bach[59] ». Ce contrat de commande de tapisserie au nom de l'abbé est un témoignage précieux de la décoration de l'espace liturgique. Le contrat demande au maître tapissier de faire une pièce de la passion des deux saints, commençant « *ladicte piece a la bateure de saint bach* ». Saint Bach est le premier à succomber, sous les coups et par la flagellation des soldats romains. Cette scène de flagellation du Saint permet de dresser un parallèle avec la flagellation du Christ, pour illustrer à travers le saint soldat les souffrances du Christ. De cette manière, l'abbé demande au maître tapissier de représenter une scène du martyre de Saint Bach, afin de compléter les tapisseries de l'abbatiale. Dom Fournereau comme Dom Germain relatent que l'abbé François termine les tapisseries du chœur desquelles « il a fait mettre ses armes[60] ». Le témoignage de Dom Fournereau suggère que les tapisseries du chœur sont encore présentes vers 1679, puisqu'il note que les tapisseries de François d'Orignac sont « beaucoup mieux que les premiers », en référence à celles débutées par son prédécesseur qui y avait apposé ses armoiries vers 1455[61]. Ainsi, L'abbé François d'Orignac, après la réédification de l'abbatiale, décide de redécorer l'édifice en achevant les tapisseries représentant les martyres des saints patrons de l'abbatiale. Ces tapisseries se retrouvent dans le chœur de l'abbatiale, au centre des pratiques liturgiques des moines. Compte tenu du sujet représenté par ces tapisseries, c'est-à-dire la Passion des deux martyrs, il est légitime de penser que ces images-objets servaient à mettre en scène leurs reliques dans le sanctuaire. Elles montraient aux moines et aux pèlerins ce qu'ils devaient se représenter en voyant et en priant sur ces reliques, leur conférant ainsi une valeur spirituelle et symbolique supplémentaire. Enfin, deux éléments caractérisant le lieu rituel dédié aux saints

[58] Annexe N°1-F : *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.
[59] Annexe 1-J : *Sacriste*, f°61, 7 mai 1467, marché de commande d'une tapisserie à Thomas Berte.
[60] *Fournereau,* p. 511.
[61] *Fournereau,* p. 507.

martyrs se dressent sur l'autel adossé au chevet – comme nous pouvons l'observer sur les plans du monastère vers 1656[62] : deux statues présentifiant Saint Serge et Saint Bach. Ces deux statues n'ont pas survécu aux destructions de la fin du XVIII[e]

[62] Annexe N°5- Angers, MA.S-J, MA 5 R 1221, « Premier plan de l'abbei de St Serge comme il est à present 1656 » [sic] , v. 1656, copie du XIX[e] siècle, H. 0,49 m ; L. 0,63 m.
Annexe N°5- Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIX[e] siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.

siècle. Nous ne les connaissons qu'au travers des descriptions de l'abbatiale et par le dessin de Jacques Bruneau de Tartifume[63].

Les saints peuvent être identifiés grâce à leurs attributs dans les iconographies de

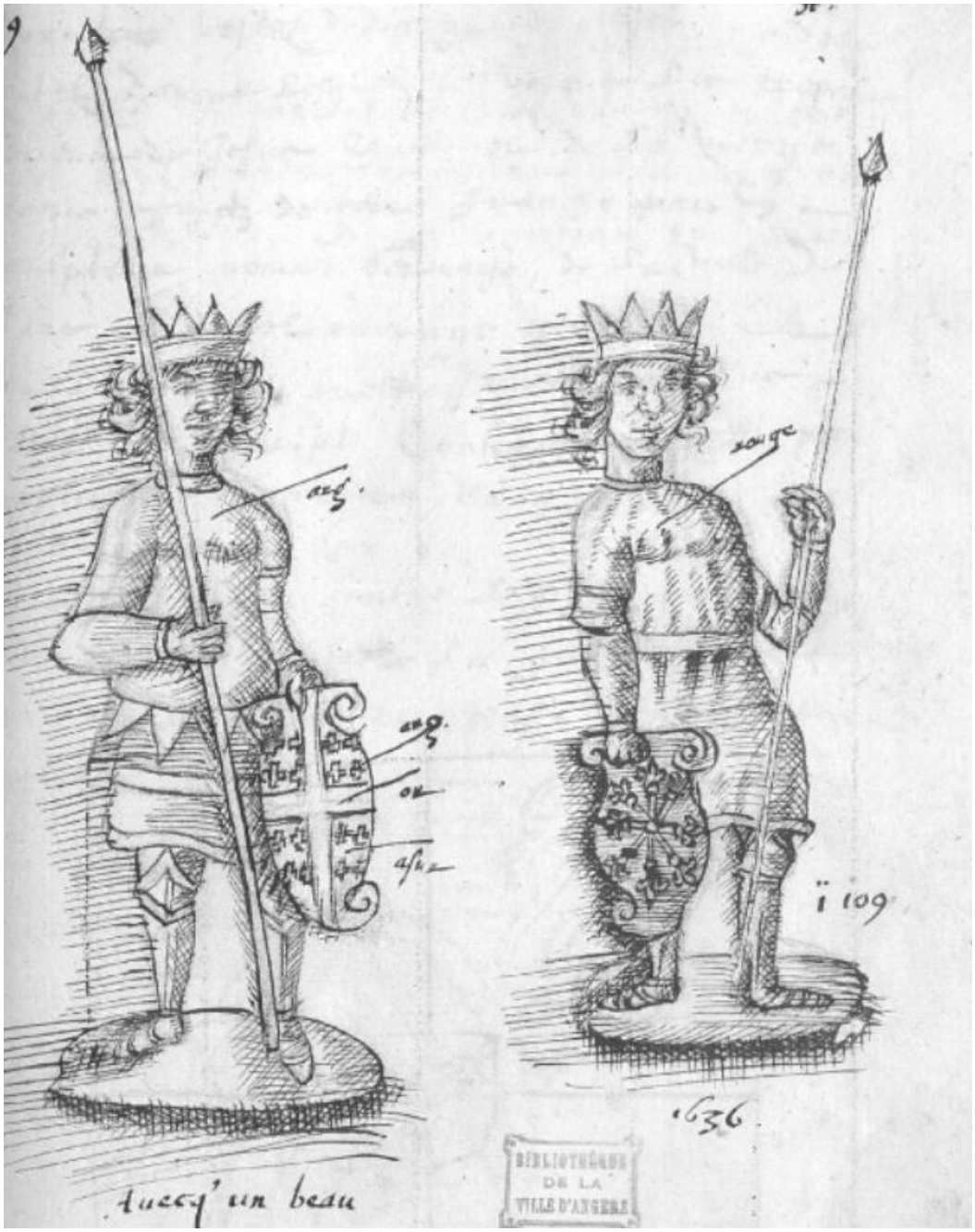


Figure 9 – Dessins des statues de saint Serge et saint Bach près de l'autel de l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers.

l'art religieux. Selon les codes iconographiques associés à chaque saint, les deux

[63] *Tartifume,* p. 131.

martyrs sont généralement représentés – dans les œuvres de la fin de l'Antiquité et du début du Moyen Âge – « avec un torque ou un collier d'or, insigne de leur dignité à la cour de Byzance »[64] ou avec une couronne. Cependant, ces codes iconographiques, parfois ignorés, n'ont pas toujours été utilisés dans l'art religieux en France. De cette manière, nous retrouvons des miniatures dans lesquelles Saint Bach se retrouve représenté en tunique, étendu au sol dans son sang, la dépouille protégée contre les charognes par des oiseaux, en référence au miracle après sa mort en martyr[65]. Toutefois, Saint Serge et son compagnon Saint Bach étaient des soldats romains d'après la tradition, ce qui justifie qu'ils soient représentés en armure dans l'abbatiale. Par ailleurs, l'élément qui nous permet d'établir cette filiation est la présence des armoiries figurant sur leurs écus. L'écu de rais d'escarboucle à huit rayons représente les armes du chapitre de la cathédrale de Saint-Maurice d'Angers, dont nous pouvons attester l'usage au moins à partir du XIIIe siècle**[66]**. Nous pouvons démontrer l'utilisation de cet élément par les abbés de Saint-Serge et de Saint-Bach à partir de l'abbé Hélie II (v.1382-v.1390), dont le sceau figure les deux saints patrons en armure, tenant un écu orné d'une raie d'escarboucle à huit branches, le tout sous des niches gothiques [*fig. 10 ; ci-après*]. Saint Maurice étant, lui aussi, un soldat martyr et des suites aux relations entre l'évêque d'Angers et l'abbaye de Saint-Serge, cette dernière semble s'être placée sous les armes du chapitre Saint-Maurice. Cependant, nous pouvons observer que les armes de Saint-Serge d'Angers évoluent au XVe siècle, au moins à partir de Jean de Berné (1445-1466) [*fig. 11 ; ci-après*]. Le sceau de ce dernier figure les deux saints patrons dans une tenue similaire aux statues du chœur, arborant pour l'un la raie d'escarboucle à huit branches et pour l'autre la croix. Les deux statues des saints patrons ressemblent particulièrement aux représentations de ces mêmes saints sur les sceaux des deux abbés. Il est possible que son sceau soit inspiré d'un élément remarquable de l'abbaye : les statues de l'autel de l'abbatiale. Cela affirmerait l'antériorité ou la

---

[64] RÉAU Louis, *Iconographie de l'art chrétien : Iconographie des saints,* t. 3, répertoires P-Z, Presses Universitaires de France, Paris, 1959, p. 1202.

[65] BnF, département des manuscrits, Ms-5058, Vincentius Bellovacensis, *Speculum historiale,* Enluminé par Mahiet, v. 1335, "Saint Bacchus protégé par les oiseaux", f° 241v.
BnF, département des manuscrits, Latin 1052, *Brevium dit de Charles V,* enluminé par Jean le Noir, v.1364-1370, "Martyre des saints Serge et Bacchus ", f° 529r.

[66] Angers, MA.S.-J., N°2014.0.92, « Sceau du chapitre de Saint-Maurice d'Angers ».



Figure 10 - Sceau de l'abbé Hélie III (Voir : Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...], v. 1701-1715, p. 139).



Figure 11 - Sceau de l'Abbé Jean de Berné (Voir : Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...], v. 1701-1715, p. 77).

contemporanéité des statues de l'autel à l'abbé Jean de Berné. D'ailleurs, nous pouvons sûrement proposer une datation de ces statues grâce à une miniature d'un *livre d'heures à l'usage de Saint-Serge d'Angers* (1460-1465) [*fig.12 ; ci-après*]. Cette miniature représente les deux martyrs en armure, arborant les armoiries de l'abbaye – sur le vêtement ou l'écu –, armés d'une lance à fanion armorial chacun, dans une armure très similaire aux statues. Compte tenu des codes iconographiques que le miniaturiste utilise pour représenter les saints, il semble évident qu'il s'est inspiré des statues de l'autel de l'abbaye afin de représenter les saints dont il ignorait les codes iconographiques de la tradition ancienne – c'est-à-dire le collier, la palme du martyr et la couronne. De surcroît, cette miniature comporte en arrière-plan un élément caractéristique de l'abbatiale permettant d'affirmer que le miniaturiste s'y



Figure 12- Angers, BM, Rés. Ms. 3720, Livres des heures à l'usage de Saint-Serge d'Angers, v. 1460-1465, f°150.

est rendu et a vu les statues des deux saints : le tombeau de Saint Brieuc. Cette dalle de pierre est posée sur cinq pieds. Cette identification est possible grâce à la comparaison avec le dessin du tombeau réalisé par Jacques Bruneau de Tartifume (v. 1636)[67]. De cette manière, il est probable que ces deux statues des saints aient été réalisées soit dans la première moitié du XV[e] siècle, lors des restaurations de

[67] Annexe N°2.

l'abbatiale (Guy II et Hélie III), soit sous l'abbé Pierre V qui avait fait peindre la Sainte Catherine ornée des armoiries de l'évêque de Poitiers (v. 1424 - 1442), soit encore sous Jean de Berné, qui a également commandé les tapisseries du chœur vers 1455. L'historien Schmitt propose de qualifier ce type de représentation d' « image-corps[68] », c'est-à-dire des images dotées d'une propriété supérieure, presque vivante, présentées « comme des personnes, non comme l'image » de Saint Serge et Saint Bach. Ainsi, ces deux statues permettaient de présentifier les saints lors de l'office divin et des solennités ouvertes aux pèlerins. Ces trois éléments majeurs du décor ajoutés au cours du XVe siècle nous permettent d'observer à la fois la mise en décor et la transfiguration de l'espace liturgique selon les pratiques dévotionnelles de l'abbatiale liées à ses saints patrons. De surcroît, Jacques Bruneau de Tartifume a dessiné deux autres statues de personnages en armures qui étaient au portail de l'abbatiale[69]. Les armures qu'ils portent confirment qu'elles ont bien été réalisées à la fin du XVe siècle, contemporainement à l'édification du portail, de la façade et de la tour du clocher vers 1479. D'après le Chanoine Lehoreau elles représenteraient Saint Roch et Saint Sébastien[70]. Toutefois, elles représentent bien Saint Serge et Saint Bach, les saints soldats, arborant les armoiries de l'abbaye. Ces deux derniers sont les saints patrons de l'armée et des soldats. Ces deux saints seraient alors requis par des personnes particulièrement liées au milieu de la guerre, notamment les nobles et les chevaliers. Certains des bienfaiteurs de l'abbaye y ont

---

[68] LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* Paris, 1999, p. 504.

[69] Annexe N° 2.

[70] Ces statutes datent d'entre 1650 et 1711, car Tartifume dessine ces statues vers 1636.
(Voir : ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 52 **:** « *J'oubliois de dire qu'en entrant dans l'eglise de cette abbaye, l'une de St Sebastien à droit, et l'autre de St Roch, à gauche, qui sont de la façon de monsieur Plouvier, angevin resident en cette ville, et fameux sculpteur.* ».)
(Voir : SAVARY Clément, « Un exemple de décors monastique moderne : Saint-Serge-et-Saint-Bach d'Angers aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Archives d'Anjou,* N°24, 2025, p. 6 : « Chaque costé de la porte de l'église était défendu par une statue, - à gauche, de saint Sébastien armé de pied en cap, le visage et les mains nus, - à droite, de saint Christophe, ou suivant d'autres, de saint Roch. »)
(Voir : note de Célestin Port, in : TUILERIE Péan (de La), Description de la ville d'Angers [...], par M. Célestin Port, 1994 [1845], p. 379. Célestin Port réalise un anachronisme et confond probablement les statues de ces saints réalisées à la fin du XVIIe siècle dans les chapelles de la nef qui leur sont dédiées réalisées à « la façon de plouvier, angevin et résident en cette ville, fameux sculpteur ».)

laissé leurs armoiries. Par exemple, à droite du portail de l'église, se dressait sur la porte reliant le narthex au cloître[71], une sculpture de pierre représentant les armes de Jean IV de Beauvau (1421-1503) que Tartifume[72] et Louis de Boudan[73] ont dessiné. Cette sculpture armoriée représente très fidèlement les armoiries du sénéchal d'Anjou, présentes dans l'armorial de l'ordre du croissant[74]. Il est le frère de Louis de Beauvau (1409-1462), également sénéchal d'Anjou, un des grands bienfaiteurs de l'abbaye au XVe siècle. La présence de cette sculpture remarquable, présentant les armoiries du seigneur, ornementées de son cimier de tournoi permet d'attester de la dévotion de seigneurs de guerre pour les saints patrons protecteurs des armées. Puisque Jean de Beauvau, seigneur guerrier, sénéchal d'Anjou, membre de l'ordre du croissant – fondé par le Roi René en 1448 placé sous le patronage de Saint Maurice – a certainement fait des dons conséquents à l'abbaye lors des reconstructions de la façade, en contrepartie d'obtenir la bénédiction et la protection des saints soldats, ainsi que de favoriser son salut. D'ailleurs, Louis de Beauvau, son frère, lui aussi membre de l'ordre du croissant, a été un des bienfaiteurs de l'abbaye dans les années 1450, permettant sa reconstruction[75]. Il est alors possible que le patronage des deux saints soldats puisse favoriser des nobles guerriers à s'attirer leur protection, en échange de dons de terres et de rentes.

B. Une chapelle mariale dans la nef ?

Le riche décor du chœur de l'église abbatiale, réalisé au début du XIIIe siècle comporte des images-objets pour présentifier la Vierge, figure dévotionnelle majeure de la piété chrétienne médiévale. Cependant, il est intéressant de constater la place qu'a pu occuper le culte de la Vierge Marie lors de la transfiguration de l'abbatiale, et la place qu'elle a pu occuper dans le décor de la nef. La nef

---

[71] Annexe N°6- Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.
[72] Annexe N°2.
[73] Paris, BnF, département des Manuscrits, Clairambault 1309, *Recueil de mémoires et documents concernant divers Ordres français ou étrangers, V, Ordre du Croissant,* « Ces armes sont ainsy en pierre au-dessus d'une porte… », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?), p.225.
[74] Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 25204, Statuts de l'Ordre du Croissant fondé par René d'Anjou, XVe, f°50r.
[75] *Sacriste,* f°19-28.

flamboyante est composée de six chapelles situées dans les bas-côtés de la nef. Il est certain que ces chapelles ont été organisées pour rendre des dévotions particulières, notamment à des figures saintes. Au XVIIe siècle et XVIIIe siècles, les descriptions de l'abbatiale, ainsi que les plans (v. 1656) révèlent que la chapelle de la Vierge est située à droite du chœur, à l'opposé de la chapelle Saint-Brieuc. Cependant, nous n'avons aucun témoignage concernant l'époque médiévale permettant d'affirmer que cette chapelle lui était déjà dédiée. Il convient d'envisager la possibilité que la nef de l'abbatiale ait accueilli en son sein une seconde chapelle, ou du moins un second autel dédié à la vierge, accessible aux pèlerins et aux visiteurs. En effet, rappelons que c'est une abbatiale comportant un jubé séparant le chœur réservé la majorité du temps aux moines, de la nef, ouverte aux visiteurs. Il est possible que l'abbaye ait fait le choix d'offrir un second lieu rituel dédié à la Vierge pour tous les fidèles. Sur les six chapelles latérales de la nef, deux se prêtent à accueillir un autel dédié à la vierge. La première est située dans le bas-côté sud de la nef, sous la deuxième travée, en partant du chœur. L'élément décoratif nous laissant supposer la présence d'un lieu rituel marial est la présence d'un semé de fleurs de lys d'or sur un fond bleu dans la baie (n°108) des vitraux de la haute nef dans l'alignement de cette chapelle. Certes, la fleur de lys semée sur un fond bleu correspond aux armes du roi de France, mais nous devons être prudent de la signification de ces éléments de décor. À l'origine, la fleur de lys est un attribut christologique, puis marial, « symbole de pureté et de virginité[76] ». Toutefois, à la fin du Moyen Âge, Michel Pastoureau explique que « le lys devient moins fréquent et commence à être concurrencé par la rose[77] » pour symboliser la vierge. Il paraît alors plus probable que ce lieu rituel marial se trouvait dans le bas-côté nord, sous la troisième travée, en partant du chœur. Ces bas-côtés nord de la nef comportent des clefs de voûtes ornées d'emblème désignant des grandes figures du christianisme : le trigramme « *IHS* » pour Jésus[78]., une autre clef représentant vraisemblablement l'Esprit Saint[79]., et enfin la troisième se référant à la Vierge

[76] PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, 2004, p. 99.
[77] *Ibid.*

[78] Annexe N°4 – photographie 10.
[79] Annexe N°4 – photographie 8.

portant l'inscription « MARIA » [80].. Cette dernière est entourée d'une couronne végétale aux feuilles de chênes, notamment symbole de longévité, de sagesse et de justice[81]. La Vierge possédait sûrement un second espace rituel sous cette clef de voûte, du côté de l'abbatiale, dédié aux laïcs et bienfaiteurs qui ne sont pas de l'abbaye. Les représentations mariales devaient être nombreuses dans l'abbatiale. Nous retrouvons des figurations de la Vierge sur certains sceaux des abbés du XIVe et XVe siècle[82], ainsi que sur la peinture de la crucifixion de la fin du XVe siècle à l'entrée de l'église[83], sur une des clefs de voûte de la haute nef représentant l'arbre de Jessé[84] ou encore sur une statuette qui était présente sur le *sacrarium* de la sacristie[85] – qui est aujourd'hui placée au chevet. Ces différents éléments du décor de l'abbatiale ont tous été réalisés dans la seconde moitié du XVe siècle, lors de la reconstruction, ou lors des décorations de l'abbé Jean Tillon – pour la peinture de la crucifixion et le sacrarium. Cette dévotion mariale est commune à tous les édifices religieux catholiques, mais illustre tout de même la place qu'elle occupe dans la transfiguration de l'abbatiale et dans la dévotion de la fin du Moyen Âge. D'ailleurs, le bréviaire de Jean Tillon met évidemment en valeur toutes les fêtes mariales du calendrier dans la liturgie de l'abbaye. La Vierge fait l'objet d'une très grande dévotion à la fin du Moyen Âge, notamment pour la figure du deuil et de la souffrance qu'elle incarne face à son fils crucifié – comme le montre la peinture de l'entrée de l'abbatiale. Cette position majeure explique ses nombreuses mises en scènes dans le décor de la nef, adressées aux pèlerins et aux fidèles et faite pour les pèlerins et les fidèles.

---

[80] Annexe N°4 – photographie 9.
[81] *Ibid.,* p.94.
[82] Cf. fig.8 et 9.
[83] Annexe N°4 – photographie 9.
[84] Annexe N°4 – photographies 21-22-23-24.
[85] Grâce au dessin de Hawke (1846), nous pouvons observer trois statuettes qui étaient présentes sur le *sacrarium,* notamment celle de la Vierge à l'enfant. (Voir : Angers, BM, Rés. Ms. 1281, HAWKE Peter, *Album des monuments de l'Anjou,* première moitié du XIXe siècle (v. 1846), f°11.)

C. Un lieu rituel dédié à une sainte vierge et martyre : Sainte Catherine

La riche description de l'église abbatiale effectuée par Jacques Bruneau de Tartifume (v. 1636) nous permet de restituer des éléments du décor de l'abbatiale ayant aujourd'hui totalement disparu. Il écrit : « *Prenant l'aultre chappelle qui est à gauche du coeur, se rencontre un autel où se void soubz les pieds d'une Saincte Katharinne cest escusson supporté par deux anges*[86] *»*. Si nous utilisons les plans du monastère réalisés vers 1656, nous n'observons pas d'annotation particulière indiquant la présence d'un autel, situé au niveau de la localisation de l'image de la sainte[87]. Aucune des descriptions et des dessins des érudits sur l'abbatiale ne mentionne jamais la présence d'une statue d'une sainte. Cela suggère que l'image de Sainte Catherine ne se distinguait pas particulièrement par son support ou sa dimension. Il est donc probable que l'image de Sainte Catherine en question soit la peinture d'une sainte (non identifiée) découverte dans les années 1990, au niveau du second pilier à gauche du chœur, donnant sur le transept – et non une statue comme certains l'affirment[88]. Cette fresque, datée de la première moitié du XVe siècle, représente une femme « couronnée et auréolée[89] », ce qui permet de l'identifier comme une image de Sainte Catherine, souvent représentée avec une couronne symbolisant ses origines d'une grande famille noble dans la tradition. La peinture de la sainte correspond certainement à la description de Tartifume. Ainsi, la présence de cette sainte vierge et martyr révèle l'existence d'un lieu rituel dédié à cette dernière[90]. Ce lieu rituel est assurément agrémenté d'objets précieux d'orfèvrerie, possiblement sur un autel, autour de cette fresque de la sainte. De plus, dans le bréviaire de Jean Tillon (1483-1501), nous pouvons noter la présence de

---

[86] Annexe N°2 - *Tatifume*, p. 119.

[87] La description de Tartifume sous-entend qu'elle est située au niveau du premier pilier de la chapelle car il dit :« *Au deuxiesme pilier de ladicte chapelle sont gravees* »
(cf. Annexe N°2.)

[88] Célestin Port pense que c'est une statue (Voir : TUILERIE Péan (de La), Description de la ville d'Angers [...], par M. Célestin Port, 1994 [1845], p. 379.)

[89] SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, N°147-2, p. 173.

[90] Le Chanoine Lehoreau écrit qu'il y a quatre chapelles du côté nord de la nef, il compte sûrement cette chapelle du transept dédiée à Sainte Catherine. (Voir : ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 51)

rituels pour « *Katherine virgis et martyris*[91] » dans le calendrier liturgique de l'abbatiale, le 24 novembre. Dans ce même bréviaire, nous retrouvons l'« *obiit Hugo Comberel episcopus*[92] », c'est-à-dire Hugues Combarel l'évêque de Poitiers (1424-1441), qui a laissé ses armoiries sous cette image de Sainte-Catherine d'après Tartifume. Le culte de cette vierge et martyr était pratiqué par les moines de Saint-Serge. D'ailleurs, cette sainte est une des grandes martyres vénérées au Moyen Âge. Il est possible que la présence de cette dévotion à Saint-Serge soit directement liée à ses attributs. Elle est la sainte patronne des étudiants, parfois représentée avec un livre symbolisant son érudition et sa sagesse. Il est probable que la présence de ce lieu rituel soit liée aux activités et aux relations universitaires de l'abbaye qui a envoyé plusieurs moines étudier. D'ailleurs, les épitaphes présentes dans l'abbatiale sont des témoignages des relations avec des séculiers provenant de l'université. D'abord, Jean Rabineau (1463) « éminent docteur en droit canon[93] », puis Pierre Maugendre (1465) « licencié es droictz[94] » ou encore l'abbé François d'Orignac « expert en droit pontifical et en décrets[95] » et même le sacriste Jean Peliçon[96]. De même, Jean de Berné aurait été régent en droit civil de l'université d'Angers en 1422 avant de devenir abbé de Saint-Serge[97]. De son côté, Jean Tillon a étudié à l'université de Paris[98] avant de devenir prieur puis abbé. De nombreuses sources relatent que l'abbaye avait des moines et des prêtres de sa communauté religieuse qui étudiaient à l'université d'Angers, notamment dans le livre-journal du sacriste, dans la déclaration de la mense abbatiale de 1471 dans le manuscrit de Dom Fournereau, ou encore le journal de Guillaume Oudin. L'abbaye de Saint-Serge d'Angers entretient des liens étroits avec l'université d'Angers et a possiblement développé cette dévotion pour la sainte martyre protectrice de l'érudition et des

---

[91] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°252.

[92] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°252.

[93] Annexe N°3 – 1.

[94] Annexe N°3 – 2.

[95] Annexe N°2, *Tartifume.*

[96] *Sacriste,* f°16-45.

[97] LENS Louis, *Université d'Angers, du XVe siècle à la Révolution française,* Angers, 1880, t. 1, p. 185.

[98] *Fournereau*, p. 524.

étudiants durant la fin du XIVe et le XVe siècle. Enfin, nous pouvons émettre l'hypothèse que Sainte Catherine figurait sur les sceaux des abbés du XVe siècle, car sur le sceau de Jean de Berné (1445-1466), nous pouvons observer la présence de la Vierge, des saints patrons, ainsi que la présence de deux femmes couronnées, avec des ailes d'anges[99]. Il est possible qu'à l'instar des statues des saints patrons, la représentation de Sainte Catherine sur le sceau ait pour but d'affirmer et de mettre en valeur l'importance de l'université d'Angers pour l'abbaye. La martyre est toujours sujette aux dévotions à la fin du XVe siècle dans l'abbaye de Saint-Serge, comme le montre le bréviaire de Tillon. Toutefois, nous n'avons pas la capacité de restituer tous les autres lieux rituels de l'abbatiale, qui étaient dédiés à d'autres figures saintes que nous retrouvons dans ce bréviaire qui relate les fêtes des saints en commun avec l'Église de Rome, en particulier les martyrs et les vierges, ainsi que des dévotions plus locales et propres à Saint-Serge.

D. Attirer des pèlerins : la dévotion de saints locaux

La dévotion aux saints évêques d'Angers

En parallèle à ces dévotions particulières aux saints patrons, à la martyre Catherine et à la Vierge Marie, l'abbatiale de Saint-Serge et Saint-Bach abritait également des cultes et des dévotions plus locales. C'est le cas avec les deux saints et évêques d'Angers du VIIe siècle Godebert et Aglibert. D'après Dom Germain, les « corps de saints Godebert et Aglibert » sont « conservés dans une châsse d'argent dorée[100] ». L'abbaye angevine possédait des reliques qui ont une portée locale, qu'ils ont décidé de remettre en valeur pendant la réédification et la transfiguration de l'église abbatiale dans la seconde moitié du XVe siècle, notamment à travers les vitraux du chevet fabriqués par André Robin. En effet, le sacriste commande au maître verrier des vitraux représentant « *St Guilbert et Godebert*[101] », c'est-à-dire les deux évêques angevins. À l'instar des saints patrons

---

[99] Certaines iconographies médiévales représentent certaines saintes avec des ailes d'anges pour insister sur l'importance et la vertu de cette dernière.

[100] *Mat. Monasticon,* f°248v. : « *Corpora SS Godeberti & Agliberti succesive andegavi praesulum quae in capsa argentea deaurata asservantur* ».

[101] Saint Guilbert est une variante du prénom Aglibert dans les traductions du latin au français. (Voir : Annexe N°1-F : *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.)

de l'abbaye, ces deux saints prennent place au plus proche du chœur de l'abbatiale et de leurs reliques. Il est probable que les deux autels, placés de part et d'autre du chevet au pied des baies – comme l'indiquent les plans (v. 1656) – aient été consacrés à ces saints locaux. Par ailleurs, il est vraisemblable que sur les quatre statuettes sculptées, aujourd'hui disparues du *sacrarium*, autrefois placées sous des niches gothiques, représentaient les saints dont les reliques y étaient conservées : notamment les deux saints patrons ainsi que les deux évêques angevins[102]. Il faut aussi relever l'importance qu'a eu saint Godebert pour l'abbaye, car au XIe siècle, il était avec Saint Serge le saint patron de l'abbaye[103]. De plus, le bréviaire de Jean Tillon témoigne de l'importance qu'ont ces deux saints dans la pratique liturgique des moines bénédictins de l'abbaye[104]. La dévotion autour des reliques de ces deux évêques, de réputation sainte grâce à l'abbaye, mettent en valeurs ces reliques – car ils n'ont pas été canonisés – révèlent une volonté d'attirer les dévotions des fidèles angevins lors des solennités, mais aussi des clercs du chapitre de Saint-Maurice et par la même leurs richesses – pour fonder des anniversaires et des messes pour leur *obiit*. En effet, les moines ont bien « conscience du potentiel du culte des saints[105] » et savent promouvoir et mettre en avant ces cultes locaux dans le but d'en tirer des bénéfices, en particulier auprès des fidèles concernés : les fidèles angevins et les prêtres et clercs du chapitre de Saint-Maurice.

Créer et exploiter une dévotion régionale : Saint Brieuc (XIe-XVe)

Dans cette logique d'attirer les dévotions des fidèles et des pèlerins, les moines savent exalter certaines dévotions et, comme le souligne l'historien Philippe

---

[102] Angers, BM, Rés. Ms. 1281, HAWKE Peter, *Album des monuments de l'Anjou,* première moitié du XIXe siècle (v. 1846), f°11.

[103] D'après un diplôme de Charles le Chauve adressé à l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Godebert en 848 ; « acte N°13 du 1er cartulaire » (Voir : CABOT Fabien, *Les abbés de l'abbaye Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers aux XIe-XIIe,* Mémoire de recherche, dirigé par Jean-Michel MATZ, 2009, p. 6).

[104] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°249r : "*GODEBERTI ET AGLIBERTI EPO. IN CAPIS".*

[105] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 180.

Racinet, ils « sont passés maîtres dans l'art de promouvoir tel ou tel saint, selon des modalités qui ne laissent rien au hasard : invention ou translation, construction d'une chapelle ou d'une crypte, écriture hagiographique…[106] ». L'abbaye de Saint-Serge d'Angers en offre un exemple avec Saint Brieuc. Le corps de Saint Brieuc a été offert à l'abbaye de Saint-Serge au milieu du IXe siècle par Erispoë, pour les protéger des raids normands ou encore pour donner à son monastère une relique importante. Au XIe siècle, un « moine angevin, très probablement de Saint-Serge d'Angers[107] » a écrit la *Vita Briocci*, inventant la vie du saint dont l'objectif implicite était de « détourner vers Saint-Serge, [...] une partie des pèlerins qui se rendaient à Laval au tombeau de saint Tugdal en grande vénération[108] ». Cette hagiographie est remplie de « contradictions, d'anachronismes et d'erreurs[109] » qui révèlent cet exercice d'invention dans le but de glorifier et de donner au saint une grande réputation, pour attirer des fidèles. En 1166, les bénédictins de Saint-Serge organisent la translation ou à l'élévation du corps de Saint Brieuc, en présence de nombreux pèlerins et figures puissantes – dont le roi Henri II Plantegênet. La chapelle à gauche du chœur lui est dédiée, accueillant son tombeau, dessiné par Tartifume[110]. Les bénédictins de Saint-Serge diffusent le culte de Saint Brieuc dans l'objectif de concurrencer les autres lieux de pèlerinage régionaux, en attirant notamment les pèlerins bretons. C'est pourquoi, au XVe siècle, tous les ans, à la saint Brieuc (1er mai), l'abbaye organise de grandes solennités accueillant de nombreux pèlerins et des fidèles angevins, réunissant par la même occasion tous les religieux de l'abbaye et des prieurés pour le chapitre général annuel. Par ailleurs, les bénédictins ont instauré un rituel annuel où le maire d'Angers venait baiser l'anneau de la Saint-Brieuc, une relique particulièrement mise en valeur par les moines, aux côtés du crâne du saint[111]. D'ailleurs, la chapelle de Saint-Brieuc était un lieu rituel et dévotionnel articulé autour du tombeau du saint et une « *vieille*

---

[106] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 180.
[107] René Couffon, « Essai critique sur la Vita Briocii », *Mémoire de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne,* Rennes 1968, p. 1.
[108] René Couffon, *Ibid.,* p. 12.
[109] René Couffon, *Ibid.,* p. 8.
[110] Annexe N° 2.
[111] Annexe N° 2.
(Voir : ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 51)

peincture à la mosaicque la vye dudict sainct Briou, il y a des personnage dont les habitz et robbes sont couvertes d'un vair d'argent et d'asur ; et d'argens avec des arminnes de sable[112] ». À l'instar des reliques de Saint Serge et Saint Bach, celles de Saint Brieuc comportent aussi des éléments de décor, d'images-objets, accompagnant les pratiques liturgique et dévotionnelles liées au saint et à la tradition liée à sa *vita.* Cependant, ces images-objets reliant le monde physique et spirituel n'ont pas qu'une fonction liturgique, mais aussi une fonction pédagogique ou encore esthétique pour attirer des fidèles. L'exemple de la mise en scène dévotionnelle autour de Saint Brieuc met en lumière d'autres aspects des pratiques religieuses de la fin du Moyen Âge, notamment la concurrence entre les lieux de pèlerinages. Cette compétitivité passe par la nécessaire transfiguration des lieux de culte, c'est-à-dire leur adaptation au contexte spirituel et social, à travers l'usage des arts, des décors et des objets sacrés, afin de se distinguer, mais aussi de répondre aux attentes liées aux saints protecteurs, notamment avec les saints protecteurs des calamités et de la mauvaise mort.

II. Un sanctuaire tourné vers l'espérance eschatologique (abbatiale corps du Christ)

A. Le culte des morts : espaces liturgiques pour la cure des âmes : depositio ad sanctos

> « Élisée mourut et on l'enterra [...] Et comme on enterrait un homme, voici, on aperçut une de ces troupes [de Moabites], et l'on jeta l'homme dans le sépulcre d'Elisée. L'homme alla toucher les os d'Élisée, et il reprit vie et se leva sur ses pieds. »
>
> (2 Rois 13:20-21)

De nombreux extraits bibliques fondent la croyance en la vertu des saints et des bénéfices associés à la proximité avec leurs objets sacrés, en particulier pour la cure

[112] Annexe N° 2 - Tartifume.

des âmes des défunts. La pratique d'ensevelir les défunts au plus proche de l'église et des reliques des saints remonte aux traditions anciennes du christianisme. C'est la pratique de « l'enterrement *ad sanctos*[113] », proche des saints, en particulier des martyrs qui sont, d'après les Pères de l'église, les seuls à être promis au Paradis[114]. De cette manière, l'inhumation à proximité immédiate de l'église, voire à l'intérieur même de l'édifice, visait à faire bénéficier le défunt de la vertu des reliques du saint y étant conservées. Cette pratique s'inscrit dans une espérance eschatologique : à l'image de l'homme qui se relève après avoir touché les os du prophète Élisée, le défunt pourra ressusciter au moment de la Parousie, lors du retour du Christ sur terre. Cependant, de nombreux interdits ont été prononcés par l'Église contre la pratique de la *depositio ad sanctos*, interdisant les inhumations dans l'église[115]. Or, dans la pratique, l'inhumation au sein de l'église était pratiquée, pour les bienfaiteurs laïcs donnant à l'église où il se font enterrer, ainsi que pour les plus hauts dignitaires ecclésiastiques. Au Moyen Âge, à partir du XIIIe siècle, les « églises étaient des nécropoles[116] », et les fouilles préventives autour de l'abbatiale de Saint-Serge menées en 2022 ont mis au jour plusieurs sépultures dans les alentours de l'église, enterrées au plus près des murs. Au XVe siècle, l'abbatiale de Saint-Serge d'Angers est une église-cimetière pour certains élus. Grâce au témoignage de Tartifume (v.1636), nous pouvons établir qu'il y a six grandes tombes de pierres dans les chapelles latérales du chœur et une dans le chœur de l'abbatiale[117]. Il ne décrit pas en détail certaines tombes car elles « *sont si effacees qu'on ne peult rien rapporter*[118] », ce qui nous indique qu'elles sont bien du Moyen Âge. Parmi ces tombes, grâce à un dessin de Louis Boudan[119], nous avons pu identifier celle de l'abbé Hélie III (v.1412-v.1418), à côté de celle de l'abbé Jean V Tillon (1483-1501) et du prêtre Jean Rabineau (1463), dans la chapelle à droite du chœur. Dans la chapelle à gauche du chœur le tombeau de Saint Brieuc est

---

[113] ARIES Philippe, *L'homme devant la Mort,* Paris, 1977, p. 40.
[114] Notamment d'après Tertullien (Voir : TERTULLIEN, *De resurectione carnis,* 43, PL 2, col. 856.)
[115] ARIES Philippe, *L'homme devant la Mort…*, pp. 52-54.
[116] *Ibid,* p. 53.
[117] Tartifume compte sept tombes avec le tombeau de Saint Brieuc (Cf. Annexe, N°2.)
[118] *Tartifume,* annexe N°2.
[119] Oxford, Bibliothèque Bodléinne, Clairambault 1046, f°655, item 30, dessins de Louis Boudan.

accompagné de trois tombes de pierre dont seule celle du prêtre Pierre Maugendre (1465) est identifiée. Sous le chœur de l'abbatiale, est inhumé François d'Orignac, sous une « *fort belle tombe de cuivre sur laquelle est gravee l'image du deffunct en habits pontificaux*[120] ». Les tombes non identifiées seraient, selon la tradition relatée par Dom Fournereau, celles de l'évêque d'Angers Hubert de Vendôme (XIe siècle) dans la chapelle de Saint-Brieuc, de Emma comtesse du Maine, la nièce d'Hubert, avec sa mère et son père. Il y aurait aussi les sépultures d'Artaud, Baron de Briollay, de son épouse et de ses trois fils (XIe siècle)[121]. Les abords du chœur de l'abbatiale sont alors remplis de sépultures du XIe siècle et du XVe siècle. Nous ne savons pas si l'abbatiale primitive a accueilli d'autres sépultures entre ces deux périodes. Elle possédait probablement une crypte pour les y accueillir. Le bréviaire de Jean Tillon nous permet de connaître les anniversaires qui ont été fondés pour la cure des âmes, et l'on y retrouve quelques-uns des personnages inhumés dans l'abbatiale. Leurs tombes, au plus proche du chœur de l'abbatiale, ajoutées aux pratiques votives et aux suffrages pour la *curia animarum* (cure de l'âme) résultent de la croyance dans la résurrection, à la Parousie. Cette croyance conditionne alors le décor de l'abbatiale, qui se retrouve être une nécropole pour les membres illustres de la communauté religieuse de Saint-Serge d'Angers[122].

L'Apocalypse au centre des représentations funéraires

Les tombeaux sont accompagnés de lampes pour les veillées et les messes nocturnes. Le décor des tombes est influencé par les croyances et arborent de nombreux emblèmes[123] et symboles[124]. Certains de ces symboles peuvent être

---

[120] *Fournereau,* p. 518.

[121] GODARD-FAULTRIER Victor, « histoire inédite de l'abbaye de Saint-Serge du diocèse d'Angers », *Revue des sociétés savantes,* t. 2, 2nd semestre, 1870, p. 392.

[122] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°249v : « Petrus Maligeni presbyter ».

[123] Nous utiliserons la définition de Michel Pastoureau : « l'emblème est un signe qui dit l'identité d'un individu ou d'un groupe d'individus : le nom, l'armoirie, l'attribut iconographique sont d'abord des emblèmes ».
(Voir : LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* Paris, 1999, p. 1098)

[124] De même, Pastoureau le définit ainsi : « le symbole au contraire a pour signifié non pas une personne physique mais une entité abstraite, une idée, une notion, un concept ».

décryptés à l'aide des dessins de ces tombeaux qui nous sont parvenus. Par exemple, le tombeau de l'abbé Hélie III, comme de très nombreux gisants de la fin du Moyen Âge représente un lion aux pieds du gisant du défunt[125]. Ce code de l'art funéraire médiéval chrétien, hérité des bestiaires, symbolise la Résurrection. Dans la mesure où le souffle du lion permettrait de ramener à la vie ses lionceaux – qui naîtraient tous mort –, au bout de trois jours, à l'image de la résurrection du Christ[126]. La présence de ce lion sur le tombeau d'un ecclésiastique fait une allusion symbolique à la Résurrection et à la Parousie, montrant l'espérance du défunt, sa foi. D'après le dessin du tombeau de François d'Orignac, nous pouvons interpréter les éléments que ce dernier souhaite mettre en avant, de sa foi et de ses croyances sur son tombeau. En effet, au niveau du bas de sa mitre, est représentée une scène hagiographique montrant Saint Martin à cheval, coupant en deux son manteau pour le donner à un pauvre. Cette image met en scène ce que l'abbé François souhaite mettre en avant lors du Jugement Dernier : sa charité. Par ailleurs, ce thème se retrouve en haut de son tombeau, avec le Christ assis en position de juge eschatologique, avec des anges à ses côtés, ainsi que deux apôtres (Jean et Paul ?), l'un tenant un livre – probablement contenant le nom des élus[127] –, ainsi que la Vierge auréolée à sa droite. Tout autour du défunt sont représentés des intercesseurs célestes qui sont en position de prière vers lui. Aux quatre coins de son tombeau se retrouvent des représentations complexes à déchiffrer, probablement le tétramorphe, c'est-à-dire des emblèmes représentant les quatre évangélistes, puisque nous pouvons remarquer la présence d'un bœuf ailé, emblème de Jean[128]

(Voir : LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* Paris, 1999, p. 1098)

[125] Tartifume relate la présence du lion aux pieds du gisant, ainsi que par le dessin de Louis Boudan. (Cf. Annexe N°2)
(Voir : Oxford, Bibliothèque Bodléinne, Clairambault 1046, f°655, item 30, dessins de Louis Boudan.)

[126] BnF, les essentiels, « Le Lion », [en ligne], consulté le 14 mai 2025. https://essentiels.bnf.fr/fr/histoire/moyen-age/b217893c-e8a2-46a3-ab3c-ab1a24abc28d-betes-et-animaux-medievaux/album/92bffe53-1fa5-4772-b700-4cc3cb228ec4-lion

[127] Jean, Apocalypse, 20:12 : « Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est le livre de vie. Et les morts furent jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui était écrit dans ces livres ».

[128] Jean, Apocalypse, 4:7 : « … le second animal [était] semblable à un veau ».

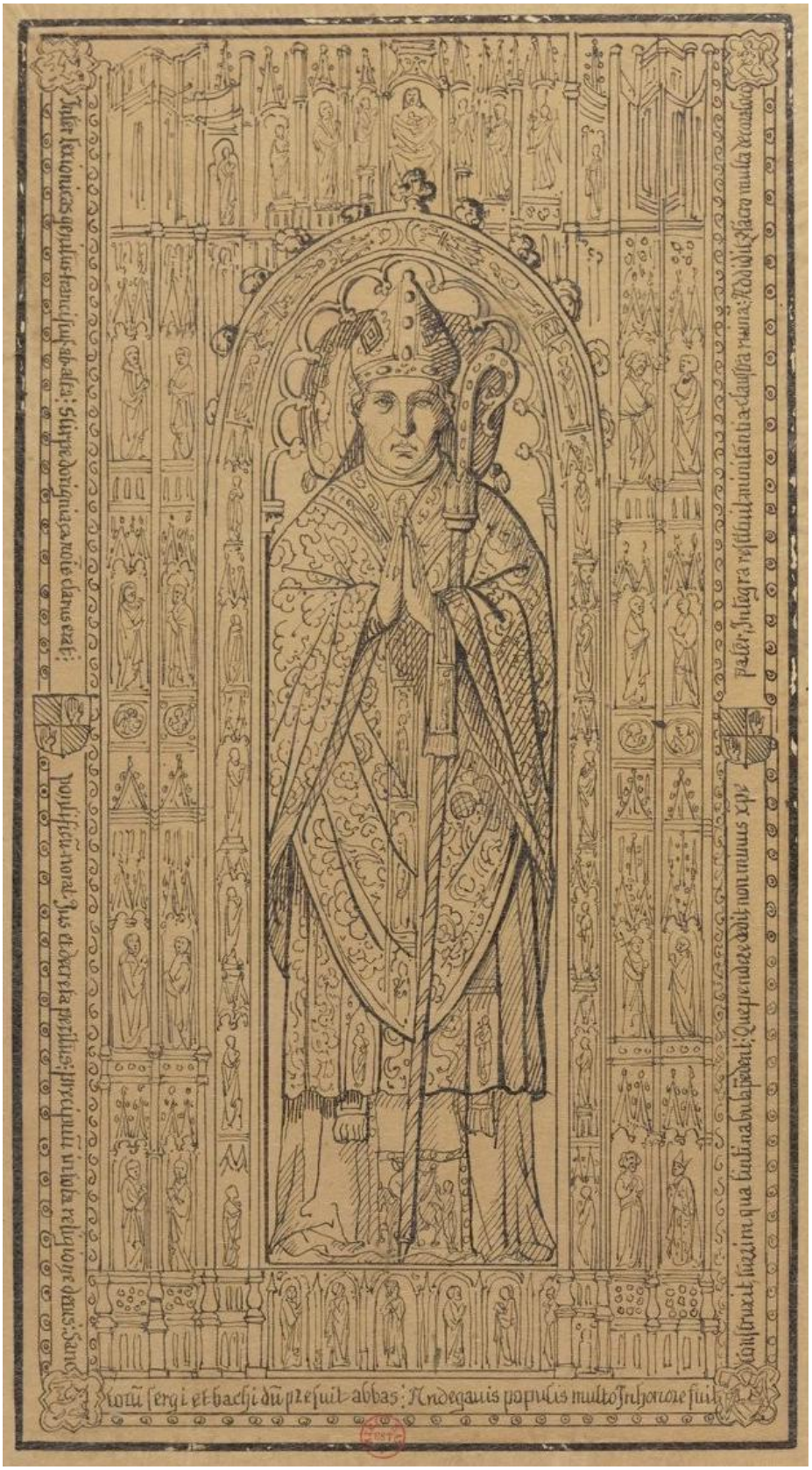


Figure 13 - Estampe du tombeau de François d'Orignac (Voir : Paris, BnF, département des Estampes, Gaignières 2542, « tombe de cuivre au milieu du chœur de l'église de l'abbaye de St-Serge d'Angers », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?).)

(en bas à gauche). Il est possible que ce taureau ailé représente aussi un symbole du

Christ, rappelant son sacrifice – car le veau est un animal sacrifié dans la tradition vétérotestamentaire. Ces tombeaux richement décorés sont à la fois les témoins et les supports des croyances liées à la fin des temps, ainsi que des angoisses qu'elles suscitent, telles qu'elles sont diffusées par l'Apocalypse selon Saint Jean. À gauche de l'abbé sont représentées des figures vétérotestamentaires (rois mages) et à droite des figures néotestamentaires (apôtres). De cette manière, son tombeau symbolise l'alliance entre l'Ancien et le Nouveau testament, grâce au Christ, montré en majesté sur son trône, à l'instar de l'organisation spatiale théologique de la nef de Saint-Serge d'Angers.

B. L'organisation symbolique de la nef : l'Annonciation du Christ

> « Je ne vis point de temple dans la ville ; parce que le Seigneur Dieu Tout-puissant et l'Agneau en sont le Temple »
> (Apocalypse, 21:22)

À l'instar des paroles de Jésus annonçant sa Résurrection par la métaphore du temple[129], la description de la Jérusalem céleste réitère cette assimilation entre l'église-bâtiment et le Christ, l'Agneau, ainsi qu'avec Dieu le Père. Pour l'exégèse médiévale, l'église-bâtiment apparaît comme une image du Temple céleste, une représentation du corps du Christ glorifié[130] – notamment en adoptant le plan en croix. Dans cette interprétation symbolique du bâtiment, enrichie par le sens métaphorique des écrits de Saint Paul[131], pouvant assimiler l'église-bâtiment au Corps mystique du Christ, chaque partie de l'édifice prend alors une signification spirituelle. Ainsi, le chœur représente le Christ lui-même, la nef symbolise les fidèles, les piliers figurent les apôtres et les Pères de l'église, tandis que le clocher

---

[129] « Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai »
(Jean 2:19-21)

[130] PALAZZO Éric, *Liturgie et société au Moyen Âge,* Paris, 2000, p. 145.

[131] « Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes [...] En lui, tout l'édifice s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur », (Ephésiens 2:19-22).

devient le signe de l'élévation vers Dieu. Il convient donc de prendre en compte ces interprétations de l'exégèse médiévale pour mieux comprendre l'organisation et la pensée du décor, en particulier lorsque son commanditaire – en l'occurrence l'abbé –, possède une grande connaissance exégétique, patristique et biblique. Nous pouvons alors tenter de restituer la riche pensée symbolique et théologique développée lors de la construction et des choix du décor de la nef de Saint-Serge d'Angers. La Jérusalem céleste est organisée symboliquement autour du nombre douze, qui réunit à la fois l'Ancien et le Nouveau Testament, par les douze tribus d'Israël et les douze apôtres[132]. Nous pourrions rechercher dans la nef et l'église ces symboles. Toutefois, ce n'est pas à travers la symbolique des nombres – facilement sujette à la surinterprétation – que la nef de Saint-Serge doit être abordée, mais bien dans sa capacité à incarner par la pierre et par le verre l'Alliance entre les deux Testaments. Si nous reprenons les études sur les vitraux de la haute-nef, nous pouvons remarquer que du côté nord, qui est « la région du froid et de la nuit[133] » sont représentés des prophètes (Jérémie, David (?), Sophonias (?), Isaïe (?), Zacharie (?), Osée (?), Amos(?), Malachie (?)[134]), qui symbolisent la prophétie, l'attente et l'espérance. Les baies orientées du côté sud, « du côté du midi, que réchauffe le soleil, que baigne la pleine lumière [135] », représentent des apôtres (Pierre, André, Jacques le Majeur, Thomas, Jacques le Mineur, Philippe, Barthélémy, Matthieu, Jean, Siméon, Thadée ou Matthias[136]), les témoins de l'accomplissement de la prophétie, de la révélation de Jésus : les porteurs du message, de la voie vers le salut. De cette manière, l'Ancien Testament, du côté froid, ne peut s'articuler qu'avec le Nouveau Testament, du côté chaud, se reliant autour de la figure du Christ. Cette vision théologique se précise avec le décor sculpté par les clefs de voûtes de la haute-nef, dans le vaisseau central. Dans son

---

[132] *(*Apocalypse*,* 21:1-27.)

[133] URSEAU Charles (chanoine), RHEIN André, *Guide du congrès d'Angers et de Saumur,* Paris, 1910, p. 159.

[134] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire*, *Corpus Vitrearum France,* t. 2, Paris, 1981, pp. 295-297.

[135] URSEAU Charles (chanoine), RHEIN André, *Guide du congrès d'Angers et de Saumur,* Paris, 1910, p. 149.

[136] CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, *et al.*, *Les vitraux du Centre,* pp. 295-297.

travail d'inventaire du patrimoine, Joseph Denais identifie un thème iconographique d'interprétation biblique récurrent dans les édifices religieux : l'arbre de Jessé[137]. La scène est représentée sur quatre clefs de voûtes, qui figurent le thème de l'arbre de Jessé, prenant ses racines dans la prophétie d'Isaë : « Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgeon poussera des racines, [...] sur lui reposera l'esprit de Jehovah » (Isaë 11, 1-10). Cette prophétie messianique a été reprise par l'iconographie médiévale. La première clef de voûte représente Jessé allongé, un tronc jaillissant de son ventre, dans lequel jaillit David, jouant de la lyre. La seconde figure dans les branches du tronc de l'arbre de Jessé où se trouvent deux personnages, probablement des prophètes ou des rois de Judas (Salomon (?), Abraham (?), David (?)). La troisième représente la Vierge couronnée arborant des lys d'or, dans les hautes branches de l'arbre. Enfin, la dernière figure le Christ en position de majesté, à la cime de l'arbre, accompagné de la colombe de l'Esprit Saint, volant au-dessus de lui. De cette manière, les deux premières clefs de voûtes symbolisent la prophétie d'Isaë annonçant le Messie dans l'Ancien Testament, faisant jaillir l'arbre généalogique du Messie annoncé, passant par les rois de Judas. Les deux dernières clefs de voûtes symbolisent l'Annonciation de Jésus d'après Luc : « Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu » (Luc 1:35). L'arbre de Jessé symbolise l'unification sacrée entre les Écritures par Jésus, en dressant la généalogie de Marie, qui remonte jusqu'à Jessé. Le décor de la haute nef symbolise la continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Cette articulation se manifeste à travers les vitraux disposés de part et d'autre de la haute-nef, ainsi qu'en son centre, où l'on retrouve la représentation de l'Annonciation de Jésus, signe de l'accomplissement des prophéties vétérotestamentaires et de la plénitude des Écritures formant la Nouvelle l'Alliance. L'église-bâtiment, en tant que manifestation physique – ou incarnation – du Christ prend alors tout son sens. D'ailleurs, le décor de la nef met en avant le rôle des abbés de Saint-Serge, dans l'organisation des clefs de voûtes des bas-côtés de la nef. Du côté de l'Ancien

[137] DENAIS Joseph, « Église de Saint-Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, p. 117.

Testament, au nord, les clefs de voûtes des bas-côtés[138] arborent l'emblème de Jésus – complétés d'un agneau pascal sur un vitrail de la haute nef[139] –, de la Vierge et du Saint-Esprit. Elles symbolisent l'Annonciation, l'Incarnation de Dieu sur Terre une nouvelle fois : l'accomplissement des prophéties. Du côté des apôtres, au sud, sont représentées les armoiries de deux abbés (Pierre V, Jean IV) et d'un obédiencier non identifié[140]. L'abbé est celui qui, d'après la règle « agit dans le monastère à la place du Christ[141] », c'est-à-dire qu'il doit guider son troupeau (sa communauté monastique et les fidèles en relation avec l'abbaye) vers le salut. Ainsi, ces abbés s'affilient aux apôtres, prêchant la Parole, guidant le troupeau des fidèles vers le Salut en attendant la Parousie et leur propre résurrection.

C. Une transfiguration propre au Christianisme flamboyant : la compétitivité des lieux sacré

Si c'est l'abbé Jean de Berné qui a fait réédifier la nef, ce sont ses deux successeurs qui se sont davantage consacrés à la décoration et à l'ornementation de l'édifice, relevées après le traumatisme de la guerre de Cent Ans. La transfiguration de l'abbatiale a d'abord été amorcée par Jean de Berné et son prédécesseur – sous lequel a été peinte Sainte Catherine –, notamment par le choix théologique de l'ornementation architecturale de la nef. Ce n'est véritablement que sous les abbatiats de ses successeurs que l'abbatiale se transfigure pleinement. Le décor de l'abbatiale reflète les croyances religieuses de la fin du Moyen Âge. Ces éléments décoratifs, appelé parfois images-objets, font partie de divers lieux rituels, se retrouvant dans l'organisation spatiale de l'abbatiale. Dans la mesure où la nef était particulièrement réservée aux fidèles et aux pèlerins lors de visites ou des solennités annuelles – des Quatre temps ou des fêtes particulières à l'abbaye –, son décor

---

[138] La première comporte une représentation du Saint-Esprit (?), la seconde le Trigramme bernardin « IHS » (Jésus) et la troisième « MARIA » (Vierge Marie). (Cf. Annexe 4.)
[139] Annexe N°5 : baie n°106.
[140] Ces armoiries demeurent anonymes, mais sont sûrement celles d'un obédiencier monastique de l'abbaye en vue de sa position et du fait qu'elle n'arbore aucun ornement abbatial ni épiscopal. (Voir : Annexe 4 : photographie 11)
[141] *RB*, II, 2, p. 440 : « *Christii enim agere vices in monasterio creditur*. »

s'adresse principalement à ces derniers. De cette manière, il faut comprendre que le décor de la nef s'adresse aux moines par sa présence, mais particulièrement aux visiteurs, aux laïcs. Le décor d'un édifice « établit des systèmes hiérarchiques, crée des associations, des oppositions, des correspondances ; il dit où l'on se trouve, à qui l'on a affaire, comment l'on doit se comporter[142] ». De cette manière, il faut tenter d'appréhender quelles associations et oppositions sont réalisées dans le décor de la nef et d'identifier les systèmes hiérarchiques à l'œuvre, le message théologique que transmet le décor. Toutefois, il faut comprendre que « l'ésotérisme du message décoratif restait incompréhensible[143] » pour de nombreux fidèles, qui n'avaient pas une culture biblique assez poussée, ni une culture emblématique et symbolique chrétienne à l'instar des clercs et des moines qui ont pensé ce décor. La question de la compréhension du décor divise les spécialistes, où certains voient dans le décor religieux « la bible des illettrés[144] ». Le fait que les fidèles ne voient pas spécialement les détails du décor ni leur sens explique la notion de la « *presentia*[145] », c'est-à-dire que l'important n'est pas de voir l'image de tel saint, mais qu'elle soit présente pour l'exercice de la liturgie. Le décor d'un édifice religieux « montre comment il fallait se représenter Dieu, la Sainte Trinité, la Vierge Marie et les saints, et aussi ce qu'il fallait se représenter de l'Enfer et des diables dans leur réalité terrifiante[146] ». De cette analyse, il ressort que le décor des édifices religieux influence les représentations et les croyances des fidèles. Cependant, il faut aussi nuancer en montrant que certaines croyances des fidèles sont mises en représentation dans le décor afin de correspondre à un besoin spirituel. C'est précisément à ces questions que nous allons nous intéresser, pour mieux comprendre ces influences mutuelles entre les représentations et les croyances de la « religion flamboyante[147] » du XVe siècle.

---

[142] PASTOUREAU Michel, *Figures et couleurs : étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales,* Paris, 1986, p. 51.
[143] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Paris, 2001, p. 128.
[144] LE GOFF Jacques (dir.), SCHMITT Jean-Claude (dir.), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval,* Paris, 1999, p. 506.
[145] PALAZZO Éric, *Liturgie et société au Moyen Âge,* Paris, p. 151
[146] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple…,* Paris, 2001, p. 125.
[147] KAPLAN M., BOUCHERON Patrick, *Le Moyen Âge : XIe - XVe siècle,* Bréal, 1994, p. 360.

Le décor sculpté et la frise :

Le programme des sculptures ornementales de l'architecture de la nef doit être analysé en correspondance avec les autres éléments du décor de l'abbatiale. Les sculptures d'ornementation des éléments architecturaux de la reconstruction de la nef (v.1451-v.1465) arborent pour certaines des anges surplombant la galerie du vaisseau central, jouant de la musique, notamment d'un cor[148] et de la lyre[149], annonçant la fin des temps. C'est un des thèmes majeurs dans les décors des églises médiévales, qui se manifeste à travers le thème de la musique. D'ailleurs, aux côtés des anges musiciens, nous pouvons observer les saints patrons de l'abbaye en armure[150], en position de garde, au plafond de la haute-nef, comme pour protéger, depuis le Ciel, les âmes des fidèles qui se rassemblent dans la nef. Au même niveau que ces derniers, nous pouvons observer une représentation d'un abbé mitré avec sa crosse, placé sur la nervure de la voûte de la première travée de la nef[151]. Il est assis dos au chœur liturgique, face à la nef, un livre ouvert sur les jambes tourné vers les fidèles, symbolisant la volonté de prêché et de diffuser les Évangiles : de guider le troupeau des fidèles vers le Paradis[152]. De part et d'autre de cet abbé se retrouvent un moine et un ange tenant les armoiries des deux abbés constructeurs de la nef (Pierre V, Jean IV)[153]. Ces sculptures vont de concert avec les clefs de voûtes de l'arbre de Jessé et les vitraux mettant en scène le Christ, au centre de l'histoire des Écritures. Elles ont pour objectif de montrer le rôle des intercesseurs célestes (Saint-Serge et Saint-Bach, les anges musiciens de l'apocalypse) et des intercesseurs terrestres (les abbés de Saint-Serge et les moines) dans la perspective de la Parousie. Ce thème est très récurrent à la fin du Moyen Âge, il effraie les fidèles et se retrouve dans de nombreuses représentations religieuses. Les dévotions de la fin du Moyen Âge sont particulièrement influencées par les prédications des Mendiants sur la fin des temps et l'Apocalypse. Cette influence se retrouve même dans une église abbatiale bénédictine, avec la présence du trigramme « *IHS* » de

[148] Annexe N°4 - photographie 16.
[149] Annexe N°4 - photographie 14.
[150] Annexe N°4 - photographie 20.
[151] Annexe N°4 - photographie 16.
[152] Annexe N°4 - photographie 17.
[153] Annexe N°4 - photographies 18 et 17.

Bernardin de Sienne sur une clef de voûte du bas-côté nord de la nef. Ce trigramme présentifie Jésus dans le bas-côté de la nef. Les culs-de-lampe des bas-côtés présentent des anges, des fous[154] et ce qui pourrait être des pécheurs[155]. Toutefois, c'est la galerie sculptée, réalisée à la fin du XVe siècle, sous l'abbé François d'Orignac, lors de la construction de la façade monumentale – ou peut-être par Jean Tillon – qui s'accorde aux autres éléments du décor de la nef. Située au niveau de la galerie, cette frise monumentale représente un ensemble d'éléments figurés très riche et d'une grande complexité. Une des analyses proposées par le Chanoine Brac mérite d'être soutenue : la frise représenterait le péché de la gourmandise. Par ailleurs, Dom Fournereau relate qu'en 1472, l'abbé François d'Orignac prend des mesures contre les moines qui sombreraient dans le péché de gourmandise par la consommation abusive de la nourriture et de la boisson[156]. Ainsi, l'abbé, soucieux de l'observance de la règle, pourrait avoir sciemment choisi un programme de sculpture illustrant les maux de ce péché. Plus largement, il semblerait que cette frise représente ce que les fidèles ne doivent pas devenir, à travers des figures de personnages pathétiques et grotesques[157], pouvant s'apparenter à des bouffons ou à des fous, qui sont la « déraison[158] » suivant leurs passions et donc le péché. Ces personnages rappellent aussi les danses macabres de la fin du Moyen Âge. Cette frise sculptée, comportant les restes de la polychromie du décor de l'abbatiale, semble représenter plusieurs des péchés capitaux, pour symboliser les dangers qui planent sur les âmes des fidèles. Des visages difformes sont sculptés semblant exprimer de la souffrance[159], de nombreuses bouches – d'où surgissent des plantes ou des serpents évoquant le mensonge ou la gourmandise[160] –, des personnages

---

[154] Annexe N°4 - photographies 26-28-37-35.

[155] Annexe N°4 - photographies 31-34-36.

[156] *Fournereau,* p. 516-517 : « L'an 1472, l'abbé françois fit une ordonnance grandement louable et recommandable qui donne a cognoitre que les religieux de ce temps etoient subies a debauches aussy bien du ventre que de la bouche par laquelle il deffend sur peine d'excomunion et desobeissance a tous ces religieux d'aller et frequenter, ny boire, ny manger, ny coucher dans les bourgs de st Samson et st Michel, ny dans la ville d'Angers, sinon en cas de voyage ou dans la permission du prieur claustral ou souprieur ».

[157] Annexe N°4 - photographies 26-28-36-35-

[158] MÉNARD Philippe, « Les fous dans la société médiévale. Le témoignage de la littérature au XIIe et au XIIIe siècle », *Romania,* N°392, vol. 98, 1997, pp. 433-459.

[159] Annexe N°4 - photographies 26-34-36-39.

[160] Annexe N°4 - photographies 31-33-36.

grotesques jouant de la musique[161], des créatures monstrueuses issues du bestiaire fantastique[162], des démons[163], ainsi que des scènes de prédation[164]. Située dans la nef, la frise prend tout son sens : elle s'inscrit dans un espace généralement consacré aux « thèmes de l'Ancien et du Nouveau testament [...] offrant ainsi une narration synthétique de l'histoire du Salut[165] ». Placée à proximité du portail – frontière symbolique entre le monde profane exposé aux péchés ainsi qu'aux démons face à l'espace sacré – elle renforce ainsi sa portée spirituelle et son message aux fidèles et aux religieux. Ainsi, cette frise monumentale s'efforce de montrer aux fidèles les menaces qui pèsent sur eux, dans la logique de la narration du salut, laissant apercevoir un avenir menaçant, où seul le Christ et ses intercesseurs sont les alternatives.

Peinture de la Crucifixion : le Christ ensanglanté (v.1490-1501)

Après le franchissement du portail, la première chose que voit le fidèle en pénétrant dans la nef est la crucifixion du Christ, accompagnée de la Vierge, à gauche, ainsi que de l'apôtre Jean, à droite. Cette fresque de la fin du Moyen Âge représente un thème iconographique religieux très répandu, exaltant le sacrifice et la souffrance du Christ, ainsi que la souffrance du deuil de la Vierge. À l'instar de l'Agneau pascal[166], symbolisant le Christ qui se sacrifie pour le Salut de l'humanité, les images du « Christ ensanglanté[167] » se répandent et font l'objet de nombreuses dévotions. En particulier trois thèmes majeurs montrant la souffrance du Christ : « sa flagellation, sa crucifixion, sa déposition[168] ». Ainsi, la mise en scène du « sacrifice sanglant du Christ[169] » constitue l'un des indices révélateurs de cette « obsession du salut[170] », qui caractérise la fin du Moyen Âge : multiplication des

---

[161] Annexe N°4 - photographies 26-28-35-37.
[162] Annexe N°4 - photographies 38-39-40.
[163] Annexe N°4 - photographies 35-38-39.
[164] Annexe N°4 - photographies 32-33.
[165] Pallazo, *Liturgie et société au Moyen Âge*, Paris, 2000, p. 157
[166] Rappelons que cet agneau est présent dans un vitrail de la haute nef, au-dessus de la chapelle du Christ, comportant le trigramme « IHS », baie n°106.
[167] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 185.
[168] *Ibid.*
[169] *Ibid.*
[170] *Ibid.*

suffrages pour la cure des âmes, « explosion dévotionnelle[171]» et la « la mutation des échanges entre le visible et l'invisible[172] » dans le cadre de la croyance dans l'économie du Salut. Le Christ sur la croix en se sacrifiant permet le salut de l'humanité, par son humiliation. C'est pourquoi cette scène du Christ souffrant sur la croix est mise en avant dès le premier pas dans l'abbatiale, pour rappeler au fidèle l'élément fondateur de son propre salut. Cette fresque ajoutée au décor de l'abbatiale, à la toute fin du XVe siècle, témoigne des mutations profondes dans les représentations religieuses à la toute fin du siècle, perceptibles dans l'ensemble du programme du décor de l'abbatiale.

Peinture de Saint Christophe portant le Christ (v.1490)

Derrière la fresque du Christ, se retrouve une autre peinture murale, légèrement antérieure, qui incarne l'un des éléments les plus évocateurs du décor de Saint-Serge en lien avec les croyances et les superstitions de la fin du Moyen Âge : l'image de Saint Christophe portant l'Enfant Jésus. Ce thème iconographique se diffuse largement par la *Légende dorée* de Jacques de Voragine au XIVe siècle[173]. Saint Christophe – du grec *Christophoros* « le porteur du Christ » –, représenté comme un géant, portant l'enfant Jésus pour traverser un fleuve périlleux. Ce dernier devint de plus en plus lourd, mettant en difficulté le géant. Le Christ se révèle à lui de l'autre côté, une fois le péril traversé, comme pour lui montrer le chemin et le fait que de l'avoir porté a transformé sa vie – tel un baptême effectué par le Christ lui-même dans la rivière –, le mettant au service des autres par pure bonté. Cette peinture murale est d'une grande qualité artistique, digne des grands peintres de la fin du XVe siècle[174]. Toutefois, elle est partiellement endommagée par la tribune de l'orgue, qui la masque partiellement, ne laissant visible que quelques vers en latin, ainsi que le haut de cette fresque qui fait près de 15 m^2. La présence de cette fresque à l'entrée témoigne de l'influence des croyances et des superstitions de la fin du

---

[171] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse…,* t. 2, p. 13.
[172] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 185.
[173] *Légende dorée,* Jacques de Voragine, Paris, 2004, p. 538.
[174] SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, n°147-2, p. 174.

Moyen Âge à propos de Saint Christophe, sur ses propriétés et ses actions de protection des voyageurs et des pèlerins. Les objets et les œuvres contenant « l'Image de Saint Christophe dont la seule vue protège de la mort subite, se multiplient au cours du XIVe et XVe siècle[175] ». La fresque est accompagnée de ces quatre vers en latin[176] :

« *XPISTOFORI SANCTI SPECIEM*
QVICVMQVE TVETVR
ILLO NEMPE DIE NVLLO LANGORE
GRAVETVR
XPISTOFORI COLLO PORTOR CVI OMNIA
TOLO
XPISTOFORVM VIDEAS, IVSTE EA TVTVS,
EAS. »

[« Quiconque contemple l'image de saint Christophe, en ce jour-là, assurément ne sera accablé d'aucune maladie, Je suis porté au cou de Christophe, lui par qui j'enlève tous les maux, vois Christophe, ô juste, et va sous sa garde »]

De cette manière, cette représentation de Saint Christophe à l'entrée du lieu sacré s'ancre dans la « peur de la mort[177] » et plus particulièrement de la mort subite, c'est-à-dire de la mauvaise mort ou *mors repentina*[178]. Cette crainte s'est accentuée au XVe siècle avec les diffusions d'ouvrages sur les pratiques de l'*ars moriendis* – « l'art de mourir » – dans les élites de la société, pour mettre en avant le modèle de la bonne mort chrétienne, accompagnée, permettant d'aller au Paradis[179]. Par conséquent, l'image de ce saint rassure et protège les fidèles. Sa présence, dès l'entrée du lieu de culte, a vocation à attirer des visiteurs quotidiennement, afin d'observer le Saint et de se protéger de la mort pour la journée. D'ailleurs, le fait que l'inscription soit en latin fait penser à une prière, par l'usage de la langue liturgique, incomprise des fidèles, mais si performative pour ces derniers,

---

[175] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà…,* p. 395.
[176] Annexe N°2.
[177] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 185.
[178] Ariès Philippe*, L'homme devant la mort, Seuil, 1977, Paris, p. 14.*
[179] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent ans : 1328-1453,* Paris, 2014, p. 412.

renforçant l'intercession de cette image-objet. Elle requiert possiblement l'intercession d'un religieux auprès des fidèles pour prononcer la formule et les bénir. Cet élément du décor est indissociable des grandes mortalités de la fin du Moyen Âge. C'est dans ce contexte d'angoisse face à la mort et à l'Enfer que se développent des pratiques religieuses visant à se prémunir de la mort et à conjurer les démons. Les fidèles cherchent alors des moyens de protection dans la foi, notamment à travers le culte des saints et la multiplication des intercesseurs. Ainsi, émergent, à la fin du Moyen Âge des formes de dévotion spécifiques, adaptées aux circonstances et aux besoins spirituels de chacun, particulièrement dans le domaine de la protection du corps et de l'âme.

Autels Saint Sébastien et Saint Roch dans la nef du XVe siècle

Plusieurs écrits du XVIIIe et du XIXe siècle affilient les statues de l'entrée de l'abbatiale à Saint Sébastien et Saint Roch (ou Saint Christophe), mais il n'en est rien[180]. Il est possible qu'ils aient attribué les statues à ces saints car à la période où elles ont été créées (v.1479-1501) la dévotion pour ces deux saints protecteurs des épidémies de pestes était particulièrement vive. De plus, au XVIIe siècle il y a des autels dédiés à ces deux saints dans les chapelles méridionales des nefs de l'abbatiale d'après la description de Péan de la Tuilerie[181]. D'ailleurs, ces autels « dédiés à saint Sébastien et à saint Roch étant ornés au cours du XVIIe siècle par deux statues" qui sont de la façon de Monsieur Plouvier, angevin et résident en cette ville, fameux sculpteur" »[182]. Le bréviaire de Jean Tillon comporte la mention de la Saint-Sébastien[183]. Ainsi, il est probable que le culte de ces deux saints, très populaires à la fin du Moyen Âge, aient eu leur autel dans la nef de l'abbatiale dès le XVe siècle. Ces autels constituaient des lieux rituels proposant une dévotion particulière et plus personnelle, liée au besoin des fidèles. D'ailleurs, le plan de la

[180] À la fois d'après le comité Révolutionnaire d'Angers (Voir : SOLAND p. 4) et une notice de Célestin Port, dans : TUILERIE Péan (de la), … p. 379.
[181] PEANT, p. 375-376 : « Dans la nef qui est bien moins ancienne que le reste, il y a des galeries qui règnent au-dessous des fenêtres jusqu'à la croisée et l'on remarque de chaque côté trois belles chapelles, surtout celle de Saint Sébastien, qui est digne de l'attention d'un connoisseur ».
[182] SAVARY Clément, « Un exemple de décors monastique moderne : Saint-Serge-et-Saint-Bach d'Angers aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Archives d'Anjou,* N°24, 2025, p. 4.
[183] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°247r.

nef, composé de six chapelles dans les bas-côtés, est adapté au développement de ces cultes particuliers, plus personnel, à la fin du Moyen Âge. Les plans de l'abbatiale réalisés vers 1656 nous montrent bien l'existence de ces lieux rituels dans les chapelles de la nef composée d'un autel chacune[184].

Statues de Saint Serge et Saint Bach en armures (v.1479-1501)

À l'entrée de l'abbatiale, devant le portail, se dressent deux statues des saints patrons de l'abbatiale, gardant le passage entre le profane et le sacré[185]. Réalisées après la construction de la façade monumentale (v. 1479), ces statues représentent Saint Serge et Saint Bach en chevaliers lourdement armés, coiffés de bassinets, portant la lance et l'écu sur lequel figurent les armoiries de l'abbaye ou des deux patrons. Ces images-objets présentifient les patrons à l'entrée pour protéger les âmes et les corps des fidèles qui pénétraient dans le sanctuaire. Elles s'inscrivent dans le même besoin de protection face aux monstres et aux démons qui menacent les croyants. Elles placent l'édifice sous le patronage de ces deux saints soldats, des figures de protection rassurante, dans une fin de siècle qui a été profondément marquée par les guerres. Le patronage des deux saints guerriers est sûrement une des raisons qui ont poussé le seigneur Jean IV de Beauvau, sénéchal d'Anjou, à placer ses armoiries à l'entrée de l'abbatiale, au-dessus de la porte menant au cloître[186]. En effet, ce seigneur ne semble pas entretenir de liens particuliers avec la communauté religieuse, contrairement à son frère qui en était un grand bienfaiteur (Louis de Beauvau).

---

[184] Annexe N°5 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1221, « Premier plan de l'abbei de St Serge comme il est à present 1656 » [sic] , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,49 m ; L. 0,63 m.
Annexe N° - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.

[185] Annexe N°2, fig. B.

[186] Paris, BnF, département des Manuscrits, Clairambault 1309, *Recueil de mémoires et documents concernant divers Ordres français ou étrangers, V, Ordre du Croissant,* « Ces armes sont ainsy en pierre au-dessus d'une porte… », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?), p.225.

Si nous avons du mal à établir des datations précises pour les éléments du décor précédent, les suivants sont l'œuvre de l'abbé décorateur et commanditaire d'œuvres d'art Jean Tillon. Comme nous le relate Dom Germain, « *l'abbé Jean Tillon fit construire le maître-autel, [...] ainsi qu'un jubé de structure élégante*[187] ». Le jubé est « une clôture monumentale » séparant le chœur réservé aux clercs de la nef pour le reste des fidèles. Le jubé de Saint-Serge devait être surmonté d'une galerie, se joignant à l'escalier en vis du côté du transept, afin de monter à la flèche gothique de l'abbatiale, pour y sonner les trois cloches. Le chanoine Lehoreau le décrit de cette manière (v. 1710) : « *À la porte d'entrée pour le chœur est un riche jubée quant à l'architecture, enrichy de communes statües, le tout de pierres de tuffe, ou vulgairement tuffau* ». Nous pouvons observer sur les plans réalisés vers 1656 les quatre piliers monumentaux du grand jubé de Jean V où il est écrit : « le Jubé »[188]. Ce riche élément du décor, en pierre de tuffeau peut sûrement être comparé stylistiquement avec le *sacrarium* en tuffeau, c'est-à-dire l'armoire à reliques. Ce meuble du décor, qui était positionné au fond de l'église, vers la sacristie, dans une partie de l'abbatiale réservée aux membres de la communauté, avait pour objectif d'accueillir et de mettre en valeur les reliques conservées. Le décor fin et sculpté de ce *sacrarium* en pierre de tuffeau est mis en avant par toutes les descriptions dont il a fait l'objet. Grâce aux dessins de Hawke, nous pouvons observer les statues qui étaient dans les niches gothiques du meuble. Nous pouvons reconnaître la vierge à l'enfant, accompagnée de deux anges. La statuette en haut du meuble ressemble à un évêque, ou un abbé mitré avec une crosse, l'index levé. C'est certainement une représentation de l'abbé commanditaire ou de Saint-Brieuc, dont l'abbaye possède encore le crâne et l'anneau au XVe siècle. Nous pouvons émettre l'hypothèse que les niches aujourd'hui vides étaient remplies des images des saints dont l'abbaye

---

[187] *Mat. Monasticon,* f°250v : « *Anno 1490 Joannes Tillon abbas altare maius pulpitum jeneum candelabrum maius ex cadem maiae Jubeum quoque eleganti structura aliaque cedificio tam intra quam extro morrium cedificari curavis* ».

[188] Annexe N°5 – Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.
Annexe N°5- Angers, MA.S-J, MA 5 R 1221, « Premier plan de l'abbei de St Serge comme il est à present 1656 » [sic] , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,49 m ; L. 0,63 m.

possède les reliques, notamment les deux patrons et les deux évêques d'Angers (Godebert, Aglibert). Ces deux éléments décoratifs à caractère monumental entrent dans la logique de la compétitivité des lieux de cultes, avec la vocation d'attirer des fidèles devant des éléments décoratifs monumentaux.

Le maître Autel et l'aménagement du chœur Jean Tillon (1490)

L'abbé décorateur Jean Tillon, après le jubé monumental et le *sacrarium,* s'est attelé à aménager et décorer le sanctuaire. Son épitaphe insiste sur son rôle de commanditaire de plusieurs éléments du décor : le pupitre et le grand autel[189]. Le chanoine Lehoreau (v. 1710), témoin autopsique du décor le décrit ainsi : « *La grand autel est directement au hault de l'église devant le chœur, qui est tres propre quant à l'architecture*[190] ». Cet élément décoratif de pierre vient décorer le chœur de l'abbatiale, avec « le pupitre de cuivre et le candelabre triangulaire qui porte ses armes[191]». Nous n'avons gardé aucune iconographie représentant le maître autel du XVe siècle, détruit à la fin du XVIIIe – car il est mentionné jusqu'à Péan de La Tuilerie en 1777. Cependant, d'après De La Tuilerie « en 1490 Jean Tillon, abbé de ce monastère fit rebâtir le grand autel, qui représente l'histoire de la Passion. Ce morceau est un chef d'œuvre accompli ». Ainsi, le relief sculpté de la Passion insiste, une nouvelle fois, sur le sacrifice du Christ pour le salut de l'humanité et l'humilité du Christ à se sacrifier sur la croix, ainsi que les souffrances qu'il a endurées. Ces thèmes reviennent à de nombreuses reprises dans l'art religieux de la fin du Moyen Âge, insistant sur le Christ ensanglanté, souffrant sur la croix. L'abbé Jean Tillon se distingue alors par la mise en décor, fastueuse et monumentale de l'abbatiale. D'ailleurs, Dom Fournereau, mentionne un « aigle » où sont les armes de Jean Tillon[192], très certainement un lutrin. L'aigle est l'emblème de l'évangéliste Jean, ainsi que le symbole du roi du Ciel : le Christ. La présence d'une telle image

---

[189] Annexe N°2 - *Tartifume «* - LE PVLPITRE ET LE GRAND AVTEL CONSTRVIRE FEIST, ET DES BIENS CY OBMINS A ESCRIRE. ».
[190] ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 52.
[191] *Fournereau*, p. 527.
[192] *Fournereau*, p. 511.

proche du maître autel à la fin du XVe siècle s'inscrit une nouvelle fois dans le thème de la Parousie et de la Résurrection, si cher au décor de l'abbatiale de la seconde moitié du XVe siècle.

Conclusion du troisième chapitre

Les abbés Jean de Berné, François d'Orignac et particulièrement Jean Tillon se sont attelés à l'ornementation de l'édifice, mettant en valeur des lieux rituels, des saintes reliques et des sépultures d'ecclésiastiques. Toutes ces décorations et ces ornementations requièrent le travail d'orfèvres, de peintres, de sculpteurs, de tapissiers et de menuisiers. D'après l'historien Philippe Racinet, la mise en décor fastueuse de l'abbatiale relève d'une forme de « contrat passé avec Dieu », dans lequel l'abbé sacrifie ses ressources financières pour orner la maison de Dieu et le corps du Christ. L'historien considère que, pour l'abbé, employer des artisans afin de « faire réaliser une ou des images » relevait d'une démarche pieuse : c'était « un moyen d'acquérir des mérites auprès du Juge suprême et des saints intercesseurs, d'expier une faute ou simplement de se racheter pour avoir trop aimé les biens de ce monde » [193]. D'ailleurs, nous retrouvons dans les épitaphes des abbés la mise en valeur de leurs propres mérites. Par exemple, celui de François d'Orignac insiste sur la mise en décor de l'abbatiale et les réparations du monastère [194]et celui de Jean Tillon sur les éléments du décor qu'il a réalisé en sous-entendant qu'il en a réalisé de nombreux[195]. Ainsi, dans la logique comptable du Salut, ces deux abbés inscrivent la mise en décor et leur sacrifice financier qui en découle dans leurs mérites au même titre que la fondation de leur anniversaire et des prières pour leur âme. Le choix des matières est alors pensé, ainsi que la beauté de la réalisation de l'objet demandé, car il doit être « conforme à sa finalité religieuse digne de Dieu[196] ». L'aspect de la beauté de l'objet et du décor de l'abbatiale s'inscrit dans une tout autre perspective, celle de la compétitivité des lieux de culte. L'historienne

---

[193] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 506.
[194] Annexe N°2.
[195] Annexe N°2 ; et voir : Paris, BnF, département des Manuscrits, Clairambault 1309, *Recueil de mémoires et documents concernant divers Ordres français ou étrangers, V, Ordre du Croissant,* « Ces armes sont ainsy en pierre au-dessus d'une porte… », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?), p.225.
[196] RACINET Philippe, *Moines et monastères …*, p. 506.

Catherine Vincent formule l'hypothèse d'une « surenchère des lieux de culte entre eux pour conserver leur attractivité[197] ». Les décors fastueux et exceptionnels peuvent être des éléments mettant en valeur la sacralité et la performativité des reliques conservées et montrées. Ainsi, l'abbaye qui, nous l'avons vu, semble s'être appuyée sur les aumônes des pèlerins et des fidèles, se doit d'attirer les dévotions ; pour amortir le coût de la vie de la communauté, mais aussi pour pouvoir louer Dieu par le biais d'autres œuvres dignes de Lui. Du point de vue de la cure des âmes, l'abbaye, qui récolte des donations, permet aux fidèles et aux pèlerins de réduire leur temps de Purgatoire, ce qui fait de la communauté de Saint-Serge des intercesseurs terrestres privilégiés, qui œuvrent à leur propre salut ainsi qu'à celui des séculiers. Attirer des pèlerins et des aumônes relève d'un cercle vertueux du salut, passant par des échanges bénéfiques entre les séculiers et les réguliers. C'est sûrement l'une des raisons pour lesquelles nous retrouvons des dévotions propres au contexte séculier – des dévotions non monastiques –, comme la figure du Christ sanglant prêchée et popularisée par les ordres mendiants, ou encore les dévotions envers les saints protecteurs comme Saint Christophe, Saint Roch ou Saint Sébastien. De même, les images des deux saints patrons de l'abbaye en armure, à l'entrée de l'abbatiale, symbolisent la protection des pèlerins et des fidèles. Les représentations de la frise sculptée montrant des monstres, des visages souffrant et difformes, ainsi que des scènes de prédations animales semblent s'inscrire dans les représentations des peurs et des angoisses des imaginaires de la fin du Moyen Âge : la peur de la mort et de l'Enfer. L'abbatiale de Saint-Serge était, à l'image des églises médiévales, composée de décors polychromes dont seules des traces sur les sculptures de la galerie et sur le portail[198] nous sont parvenues. Il apparaît clairement que la transfiguration du lieu de culte ne se résume pas à un embellissement architectural, mais constitue une réponse religieuse suite à un traumatisme, à une stratégie et à une ambition d'implanter plus profondément l'abbaye dans le paysage religieux et politique angevin. Le décor du XVe siècle témoigne de l'obsession de l'espérance eschatologique dans les dévotions particulières et monastiques. L'abbatiale de Saint-Serge d'Angers, corps du Christ, incarne cette espérance dans

---

[197] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 152.

[198] Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, n° du site : 49 007 00 37 AH, calque du relevé de la façade occidentale, [non publié], v. 1993 : « traces de polychromie ».

la fin des temps, de la résurrection et du Paradis. L'ornementation de l'église renforce ce rôle de lieu d'intercession avec le sacré, l'invisible, en le figurant par l'image, le visible. De cette manière, les croyances de la fin du Moyen Âge se retrouvent en certains objets du décor de l'abbatiale, montrant l'importance des images dans les représentations et les croyances, comme biais de diffusion ou, à l'inverse, en biais d'expression. Le décor de la nef met particulièrement en scène le rôle des abbés dans l'édification et la décoration de l'abbatiale pour Dieu et affilie les abbés et l'Église aux descendants des apôtres guidant les fidèles vers le salut.

Toutefois, cette transfiguration de l'abbatiale orchestrée par les officiers monastiques repose sur les ressources de l'abbaye. Afin de mieux comprendre la nature de cette transfiguration onéreuse, il faut tenter de combler le vide des sources sur les financements de telles constructions et ornementations. Il faut enquêter sur les relations de cette abbaye suburbaine avec la société chrétienne pour comprendre comment a pu financièrement faire preuve de cette résilience en entreprenant de telles œuvres pieuses.

CHAPITRE 4. FINANCEMENTS DES CHANTIERS : ENQUETE SUR LES RESSOURCES ECONOMIQUES DU COMPLEXE MONASTIQUE

La gestion des ressources financières d'une institution commanditaire est capitale pour le bon déroulement d'un chantier. La réédification de la nef (v. 1451-v.1465), la réparation et la reconstruction des bâtiments conventuels (v. 1467-1477) et l'ornementation du complexe monastique représentent un coût considérable étalé sur les campagnes de constructions et les différents chantiers de la seconde moitié du XVe siècle. Ce coût ne nous est pas connu, il est impossible de l'évaluer, faute de documentation nécessaire. Cependant, les bribes dont nous disposons sur les équipes de maçons, de couvreurs et de verriers, ainsi que les prix des matières premières, nous permettent de constater que le coût de construction est considérable. La durée du chantier, la multiplication des indulgences, ainsi que l'échec de la réédification des années 1440 montrent que les finances de l'abbaye sont mises à mal à la fin de la guerre de Cent Ans. Dans son étude sur les chantiers médiévaux, Philippe Bernardi propose une typologie des ressources permettant le financement des chantiers médiévaux mettant en évidence le rôle de l'impôt et de l'usage des ressources issues du patrimoine. Dans ce chapitre, nous allons adapter cette typologie et la compléter en profondeur avec le cas particulier du commanditaire des chantiers et des ornements : l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. C'est pourquoi nous débuterons par identifier les ressources du temporel de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, c'est-à-dire les ressources liées à ses droits et à ses possessions dans le monde séculier. Puis nous enquêterons sur les ressources financières liées à la contribution intéressée de la société chrétienne, qui vient s'ajouter de manière irrégulière et d'importance variable. Ces contributions extérieures sont essentielles et représentent des enjeux qu'il faut prendre en compte et que nous avons déjà partiellement démontrés.

I. Les ressources du temporel de l'abbaye

A. Un patrimoine foncier étendu : métairies, closeries, rentes urbaines…

Les sources pour étudier les abbayes à la fin du Moyen Âge sont en grande majorité des « pièces relatives au temporel[199] », sur les entrées et les sorties d'argent de l'abbaye, la réaffirmation et la défense des droits et des privilèges de l'institution. À la fin de la guerre de Cent Ans, le mouvement de reconstruction des édifices s'articule conjointement d'une phase de réaffirmation juridique des possessions et droits des institutions religieuses[200]. Nous pouvons le constater dans la seconde partie du manuscrit du livre-journal du sacriste, où l'administration sacristaine a copié de nombreux actes provenant entre 1456 et 1460 à propos de rentes et de possessions de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, afin de réclamer les paiements qui leur sont dus. Cette source nous permet de constater et de reconstituer les possessions de l'office de sacriste de l'abbaye vers 1450-1460. Une seconde source nous permet de reconstituer le patrimoine foncier et les droits liés à la charge d'abbé et de cellérier de l'abbaye : la copie de la mense abbatiale de 1471.

Tout d'abord, d'après la mense abbatiale listant toutes les possessions que l'abbé de Saint-Serge François d'Orignac « tient d'ancienneté[201] », c'est-à-dire des possessions qu'il a reçues de ses prédécesseurs par la charge d'abbé. Si nous réorganisons ces dizaines de pages, nous pouvons trier ces ressources du temporel par types de possessions. Dans le domaine agricole, l'abbé possède l'entièreté d'une métairie[202], ainsi que plusieurs droits de rentes sur des terres appartenant à d'autres métairies. Il possède des droits sur des closeries[203], et la totalité de la closerie du « petit bois »[204]. De son côté, le sacriste possède la métairie de la Grange, ainsi que la closerie de Bouillou dans les murs de la ville. De même pour le cellérier qui

---

[199] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 253.
[200] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 256.
[201] *Mense abbatiale de 1471*, p. 2.
[202] La métairie de la Croix (Voir : *Mense abbatiale de 1471*, p. 14.)
[203] *Mense abbatiale de 1471*, p. 20.
[204] *Mense abbatiale de 1471*, p. 16.

possède plusieurs closeries proches d'Angers[205]. Il déclare posséder de nombreuses pâtures de tailles considérables, notamment les prairies inondables des marais situés entre l'abbaye et le village de Reculée[206]. L'abbé possède de nombreux quartiers de vignes, dans ses métairies, closeries et chez des viticulteurs des alentours[207]. Ensuite, l'abbé possède de nombreuses ressources primaires, notamment la perrière de Saint-Samson[208] qui permet à l'abbaye de produire des milliers d'ardoises et de réduire les coûts de construction en extrayant une partie de ses matériaux de construction nécessaires – comme nous l'avons vu dans un contrat du sacriste, ce dernier échange des ardoises pour approvisionner en tuffeau le chantier[209]. Il possède le bois l'Abbé, avec de grandes ressources en bois et en gibier. Il semble que l'abbé récupère une redevance sur l'usage de communs, c'est-à-dire le four ou le moulin, un impôt indirect[210]. De surcroît, l'abbé possède une rente sur une maison dans la rue de Saint-Michel du Tertre, contenant des *« caves, cellule, jardins, jeu de paulme, coure et appartenances d'icelle* ». Cette maison et appartenances de cette dernière, c'est-à-dire des plus petites maisons, est ce que Dom Germain avait appelé « l'enclos de Saint-Serge[211] » dans lequel la communauté s'était réfugiée entre 1360 et 1364. Le livre-journal du sacriste montre que l'abbaye – par le biais de la charge de sacriste – possède plusieurs maisons dans la ville d'Angers, qui ont été données par Louis de Beauvau[212]. L'abbaye possède des « pêcheries[213] » ou « poissonneries[214] » lui permettant de s'approvisionner en poisson pour moins cher et d'en récupérer une rente. Elle possède de nombreuses terres, qui sont remises en culture après le démembrement des campagnes angevines durant la guerre, permettant à l'abbaye de reprendre l'acensement de ses terres et d'en percevoir les

---

[205] *Mense abbatiale de 1471*, pp. 41-42.
[206] *Mense abbatiale de 1471*, p. 4.
[207] *Mense abbatiale de 1471*, p. 21.
[208] *Mense abbatiale de 1471*, p. 3.
[209] Annexe N° - *Sacriste,* f°79r, 1463.
[210] « Item l'usage de communes sis vis a vis de ladicte mestayrie » ; (Voir : *Mense abbatiale de 1471*, p. 9.)
[211] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Dermain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°250r : « *Guido abbas in urbem cum suis et sua supellectili recepit in aedes quae cavea S. Sergis ».*
[212] *Sacriste,* f°16-27.
[213] *Fournereau,* p. 527.
[214] *Mense abbatiale,* 1471*,* p. 12.

bénéfices. Ces ressources foncières diverses permettent à l'abbaye de posséder de grands revenus rentiers ainsi que des ressources naturelles importantes, permettant au chantier de diminuer ses coûts d'achat de matériaux et de leur acheminement. L'abbaye possède à quelques dizaines de mètres une carrière de pierre ardoisine, un peu plus loin le bois l'abbé, ainsi que des infrastructures permettant d'accueillir les artisans sur le chantier au sein des bâtiments conventuels ou dans des maisons qu'ils possèdent se retrouvant sans habitant. Les financements de l'abbaye proviennent en grande partie de ce large patrimoine foncier apportant une rente perçue deux fois par an. Les institutions ecclésiastiques voient leur patrimoine foncier augmenter au fil des siècles avec les dons de terres par des seigneurs, en particulier entre le Xe et le XIe siècle, qui a marqué une expansion du domaine de l'abbaye et de ses prieurés[215]. Toutefois, la « crise de la rente foncière » durant la guerre de Cent Ans a largement mis en difficulté les finances de l'abbaye.

B. Les droits seigneuriaux : dîmes, cens et fermage.

De surcroît, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, bénéfice du seigneur ecclésiastique la dirigeant, possède des sources de revenus liées à des droits seigneuriaux. En effet, l'abbaye possède le droit seigneurial ecclésiastique de percevoir la dîme, à l'origine un impôt en nature sur la production agricole d'une terre contre l'administration des sacrements par le clergé[216]. L'abbaye de Saint-Serge possèderait ce droit seigneurial de dîme grâce aux prérogatives et protections papales accordées à de nombreuses reprises entre le XIIe et le XVe siècle[217]. La mense abbatiale de 1471 explicite les revenus en nature des « dixmes des bleds, vins, potaiges, chanvres, lins croissant au dedans de la paroisse de St-Michel-du-Tertre d'Angers[218] », ainsi que de la paroisse de Saint-Samson[219]. Ensuite, ils

---

[215] FELLER Laurent, *Église et société en Occident,* Paris, 2009, p. 219.
[216] DAVRIL Anselme, PALAZZO Éric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle*, Paris, 2011, p. 267.
[217] *Mat. Monasticon,* f°248v : « *huius monasterii papae prerogativae sunt quod summi pontifues Adrianus IV anno 1157, Alexander III 1178, Lucius III 1182, Honorius III 1217, Gregorius IX 1234, Innoventus IV 1245, Gregorius X 1272, Nicolaus III 1279, Pius II 1474, cardinales congregati in consistorio 1498 faciant abbatia & monachos S. Sergii in speciale sedis apostolicae tutala suscipiant ejus possessiones ecclesias & decima ».*
[218] *Mense Abbatiale,* 1471*,* p. 22.
[219] *Mense Abbatiale,* 1471*,* p. 22.

possèdent des parties des dîmes des paroisses de Saint-Laud, de Foudon[220] et de Saint-Sylvain[221]. D'ailleurs, la dîme sur la paroisse de Saint-Laud et de Foudon relève probablement de la prébende que possède l'abbaye au chapitre de Saint-Maurice et du chanoine dépendant de l'abbaye dont Dom Fournereau nous relate l'existence, ou bien d'une chapellenie en cette paroisse[222]. Par ailleurs, l'abbaye possède aussi des droits de fermage et de cens sur ses possessions seigneuriales, c'est-à-dire un loyer annuel en nature et une redevance pour résider sur les terres de l'abbaye. Par exemple, le sacriste recense toutes les terres viticoles lui devant le cens dans les seize premiers folios du livre-journal du sacriste.

Après l'exposé de toutes ses possessions foncières et de ses droits d'imposition seigneuriaux, l'abbé de Saint-Serge d'Angers déclare percevoir « *deux cens livres ou environ et ce comprins les rentes*[223] » en 1471, à un moment où les revenus de l'abbaye sont plus importants que durant le chantier de la nef. Cette somme décompte les revenus du bénéfice d'abbé. Il faut donc y ajouter les bénéfices – pour les mêmes raisons – de tous les officiers monastiques (les prieurs, le sacriste, le cellérier, le chantre…) pour compter les revenus annuels de l'abbaye grâce à ces sources de financements. Rappelons que, pour les couvreurs de la nef, en 1463, pour 271 journées de travail, le sacriste débourse 33 livres, 8 sous et 3 deniers ; mais aussi que pour les vitraux du chevet de l'abbatiale, l'abbaye paye 37 livres et 20 deniers. Si nous considérons que les officiers monastiques touchent moins de bénéfices que l'abbé, alors les revenus potentiels de l'abbaye pour ses rentes et droits seigneuriaux sont insuffisants pour financer un tel chantier qui dépasse amplement les milliers de livres de coût.

C. Les prieurés et les cures : relais de revenus pour l'abbatiale

L'abbaye mère de Saint-Serge d'Angers possède de nombreux prieurés et cures, même si leur nombre exact est très incertain. Toutes ces possessions relèvent d'un choix de décentralisation de l'administration du patrimoine foncier de l'abbatiale.

---

[220] Paroisse en partie dépendant des décimateurs du chapitre Saint-Laud, et de Saint-Maurice.
[221] *Mense Abbatiale,* 1471, p. 22.
[222] *Fournereau,* p. 499 et p. 526.
[223] *Mense Abbatiale,* 1471, p. 20.

Ces nombreuses subdivisions requièrent un certain nombre de prêtres et de moines vivant à l'extérieur du complexe monastique de Saint-Serge. À chaque obédience, ou office, sont affiliés des possessions et un bénéfice. Il semblerait que certains officiers monastiques cumulent plusieurs bénéfices, comme le sacriste Jean Peliçon qui se retrouve aussi prieur de Beauvau vers 1456-1460 avant qu'un nouveau prieur ne soit choisi. De même, le livre-journal de ce dernier nous montre la pratique du cumulation des offices, car Michel le Bacle est le prieur de Vendengé, de Ceaux et de Lézigné (1458)[224], de Chaumont (1459)[225] et de Grez (1465)[226]. Ou encore Jean Germis, cellérier depuis 1450[227], et prieur de Briollay (1465)[228]. Ainsi, l'abbaye possède plusieurs officiers monastiques avec leurs propres bénéfices et leurs possessions parfois nombreuses. Dom Germain (v. 1687) dresse une liste de 53 prieurés (et cures) appartenant à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers au Moyen Âge[229]. De son côté, Ballain (v. 1716) compte 27 prieurés et 29 cures en Ajou, en évoquant qu'il en existe d'autres dans les diocèses du Mans de Vannes et de Nantes[230]. Dans le livre-journal de Jean Peliçon, il dresse une liste de 46 prieurés en 1454 qui lui doivent une rente. Cette rente va de 12 deniers pour les plus petits prieurés jusqu'à 8 sous pour les plus importants. Cette rente annuelle par les prieurs de l'abbaye au sacriste – et non à l'abbé – démontre l'importance de sa charge et possiblement la contribution des officiers monastiques au chantier de l'abbatiale que finance en partie le sacriste. Le total de la rente annuelle due au sacriste par les prieurs est de 6 livres, 4 sous et 6 deniers. De plus, la mense abbatiale de 1471 démontre que les prieurs doivent une rente annuelle en nature à l'abbaye, selon les revenus de chacun de ces derniers[231].

Nous savons que ces obédienciers sont mis à contribution pour l'effort financier lors des reconstructions des bâtiments conventuels grâce à Dom Fournereau relatant les actes du chapitre général de 1469, à hauteur de 200 écus d'or[232]. Nous pouvons

---

[224] *Sacriste,* f°98, 1458.
[225] *Sacriste,* f°73v, 1459.
[226] *Sacriste,* f°72, 1465.
[227] *Fournereau,* p. 503.
[228] *Sacriste,* f°84r, 1465.
[229] Mat. Monasticon, f°255r-256r.
[230] Angers, BM, ms. 991, Jean Ballain, *Annales et antiquités d'Anjou…*, 1716, pp. 103-104.
[231] *Mense Abbatiale,* 1471*,* pp. 25-29.
[232] *Fournereau,* p. 513.

émettre l'hypothèse que les officiers monastiques ont aussi été sollicités lors du chantier de la nef quelques années plus tôt. De surcroît, rappelons qu'il est possible que le chantier de la nef ait été organisé en différents pôles de gestion délégués à des officiers monastiques avec de grandes charges à l'abbaye. Une clef de voûte ornementée d'armoiries, dans le bas-côté sud de la nef, à côté de celles des deux abbés commanditaires, demeure non identifiée[233]. Il est possible qu'elle appartienne à l'un de ces officiers monastiques qui aurait contribué aux reconstructions.

Les ressources annuelles issues du temporel de l'abbaye permettent aux moines d'entretenir le quotidien des membres de la communauté religieuse à Saint-Serge et dans ses prieurés. Cependant, les revenus annuels de l'abbaye ne semblent pas permettre de financer la reconstruction de la nef et de son ornementation, de la tour du clocher, de la façade monumentale, ainsi que les restaurations et les reconstructions des bâtiments conventuels dépassant les plusieurs milliers de livres, voire les quelques dizaines de milliers de livres dans la seconde moitié du XVe siècle. Les finances des grands propriétaires fonciers sont fortement touchées et leurs « revenus chutent dramatiquement[234] » à cause de la crise de la rente liée à la guerre de Cent Ans. La durée du chantier de la nef induit certainement que le chantier a eu des difficultés de financements. L'abbaye s'est tournée vers la société séculière chrétienne pour participer aux financements des chantiers à la fin de la guerre de Cent Ans qui l'a laissée en ruine et exsangue.

II. Une mobilisation collective intéressée : la contribution de la société chrétienne angevine

Les institutions ecclésiastiques angevines ont bénéficié du soutien des fidèles lors du mouvement de « Reconstruction[235] » des édifices religieux, en

[233] Annexe 4 – photographie 11.

[234] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières,* Seuil, tome 2, Paris, 1998, p. 20.

[235] RACINET Philippe, *Moines et monastères…*, p. 256.

particulier des paroissiens – comme l'a démontré Jean-Michel Matz[236] – et des seigneurs locaux. Ce soutien s'articule notamment à travers la donation, qui représente l'une des « pratiques les plus constantes et les plus répandues du Moyen Âge[237] ». Dans le cadre d'une abbaye, elle s'appuie sur les donations des fidèles, des visiteurs et pèlerins ainsi que des seigneurs. Dans ce cas de figure, le don peut être compris comme un échange économique de bien terrestre motivé par la réception de biens célestes, c'est-à-dire favoriser son salut. C'est la théorie du don et du contre-don de Marcel Mauss, qui est réemployée par Georges Duby dans le cadre de la « donation *pro anima*[238] », c'est-à-dire un bien matériel en échange d'un bien spirituel. L'historien Eliana Magnagni pense le don comme un moyen pour les laïcs d'« intégrer la communauté rituelle du monastère et de prendre place dans les échanges avec Dieu[239] ». Cette pratique s'appuie notamment sur un extrait de l'*Évangile* (Matthieu 19:21) : « Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi ». De cette manière, l'aumône aux pauvres permet aux riches et aux nobles de racheter leurs péchés et d'aller au Paradis. C'est dans cette perspective qu'il faut appréhender les donations de la part des bienfaiteurs de la société envers l'abbaye de Saint-Serge en reconstruction.

A. Donation de la noblesse et du clergé séculier : prestige et salut

Les bienfaiteurs de l'abbaye

Tout d'abord, avant la résurrection de l'abbaye et de la réédification de son abbatiale, nous avons pu identifier un des bienfaiteurs de la première moitié du XVe siècle et ses restaurations : l'évêque de Poitiers Hugues Combarel (1424-1441). Les dessins des armoiries effectués par Tartifume (v. 1636) nous permettent d'attester

---

[236] MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », p.125, in : *La construction en Anjou au Moyen Age,* Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, 296 p.

[237] MAGNANI Eliana, « Le don au Moyen Âge : pratique sociale et représentations perspectives de recherche », *Revue du MAUSS,* N°1, vol. 19, 2002, p. 309.

[238] *Ibid.*

[239] *Ibid.*, p. 316.

la présence des armoiries de cet évêque sous l'image de Sainte Catherine, située sur le second pilier de la chapelle Saint-Brieuc donnant sur le transept. Ces armoiries de l'évêque permettent de dater une campagne de décoration de l'abbatiale, sûrement accompagnée de réparations durant la phase la plus compliquée pour l'abbatiale sous Pierre V d'Angoulême (v. 1419-1445). Ensuite, l'un des bienfaiteurs majeurs de la résurrection de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers est le prélat Guillaume d'Estouteville. Il a accordé des indulgences à tous les visiteurs qui participeraient aux grandes solennités de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers en 1451, permettant de relancer le chantier de la nef[240]. Ce riche et puissant ecclésiastique a certainement fait des dons pour aider au financement des reconstructions. Nous pouvons affirmer son rôle, grâce à un dessin de Tartifume, représentant les armoiries du prélat dans la chapelle du bas-côté nord, sur l'un des culs-de-lampe[241]. De plus, Tartifume relate la présence des armoiries du Dauphin de France dans la même chapelle de la nef[242]. Puisque la nef a été rebâtie entre 1451 et la moitié des années 1460, il est certain que ce sont celles de Louis dauphin de France de 1423 à 1461, devenu Louis XI (1461-1483). Ainsi, le dauphin Louis aurait participé financièrement à la réédification de la nef. Ces deux grands seigneurs sont des bienfaiteurs majeurs de l'abbatiale pour y avoir laissé leurs armoiries. Les chapelles du bas-côté nord de la nef arborent plusieurs blasons sculptés qui étaient peints dont nous n'avons pas d'autres traces que celles apportées par les dessins de Tartifume. Toutefois, l'un de ces blasons possède une bordure accentuée par le relief de la pierre, pouvant être le blason de la maison d'Anjou. D'ailleurs, des vitraux de la haute nef arborent deux fleurs de lys sculptées avec des verres représentant un semis de fleurs de lys sur fond d'azur (baie n°108)[243]. Ces vitraux aux armes de France ou d'Anjou sont sûrement un indice supplémentaire du rôle de ces puissantes familles dans la reconstruction de l'édifice religieux entre 1451 et 1465. Le seigneur Louis de Beauvau, sénéchal d'Anjou, a donné de nombreuses possessions à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers, notamment des rentes sur des maisons en ville et des terres dans la seigneurie de Beauvau au

[240] *Fournereau,* p. 504.
[241] Annexe N°2.
[242] Annexe N°2.
[243] Annexe N°6.

sacriste de l'abbaye de Saint-Serge et prieur de Beauvau. Il est probable que d'autres seigneurs angevins aient eux aussi effectué des dons de terres et de droits aux officiers monastiques de l'abbaye, en particulier aux prieurs possédant des terres sur tout l'Anjou. D'ailleurs, lors de l'édification de la façade monumentale, Jean IV de Beauvau, sénéchal d'Anjou, a participé au financement de la campagne menée par François d'Orignac ses armoiries présentes à l'entrée du cloître à droite du portail en témoignent. De cette manière, nous pouvons constater l'implication de la haute noblesse, laissant ses armoiries dans l'édifice religieux. Nous ne retrouvons que très peu la participation de la petite noblesse dans les financements des reconstructions. Toutefois, certains membres de la noblesse se retrouvent moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. C'est le cas des abbés de la seconde moitié du XVe siècle, issus de la noblesse de l'Ouest du Royaume et d'Anjou comme Jean Tillon. De surcroît, le prieur claustral de l'abbaye, Guy de la Possonière est un gentilhomme issu de la noblesse angevine ayant fait le choix de rejoindre la communauté religieuse. Le clergé représente une carrière privilégiée pour les familles nobles souhaitant éviter la parcellisation de leur héritage et leur « appauvrissement » lorsqu'il y a plusieurs fils[244]. Il est probable que la majorité des membres de la communauté en soient issue car la noblesse locale « alimente les monastères[245] » à l'image des abbés et du prieur claustral de Saint-Serge d'Angers. Lorsqu'ils rejoignent la communauté, ces membres de la noblesse donnent une partie de leurs richesses à l'abbaye, parfois sous forme de rente annuelle versée par la famille noble, rendant les institutions religieuses « riches et puissantes[246]».

Un rôle lucratif pour l'abbaye dans les pratiques funéraires

En plus d'attirer le don de membres de la noblesse et de hauts dignitaires du clergé, l'abbaye se procure d'autres ressources venant de ces catégories de la société chrétienne, dans le cadre de leur rôle face à la mort. En effet, le XVe siècle, période du Christianisme flamboyant, est marqué par la multiplication des suffrages, c'est-

[244] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Paris, 2001, p. 51.
[245] *Ibid.*
[246] *Ibid.*

à-dire par la multiplication d'actes dévotionnels, de dons au clergé, d'achats de prières et d'indulgences. Face à la crainte de l'Enfer, dans une société où les mortalités sont bouleversées par la guerre de Cent Ans, de riches fidèles se tournent vers les ordres réguliers, avec l'intention d'obtenir leur salut. Toutefois, les ordres mendiants et les confréries religieuses sont bien plus convoités et dominent l'espace public dans le cadre des pratiques funéraires. Les quatre principaux ordres mendiants d'Angers sont sollicités dans les pratiques testamentaires de nombreux angevins à la fin du Moyen Âge[247]. Le roi René a donné de grandes sommes pour édifier la Baumette des Cordeliers[248], de même pour Jean Bourré qui lègue de grandes sommes aux ordres mendiants[249]. Parmi l'échantillon de testaments étudié, aucun n'effectue de dons aux ordres réguliers anciens de la ville d'Angers. La tendance générale qui affecte le royaume depuis « l'avènement des ordres mendiants[250] » semble se confirmer pour l'Anjou : les ordres réguliers ne sont pas les plus convoités pour les suffrages des laïques.

Les épitaphes des clercs inhumés dans l'abbatiale

Toutefois, si les laïques semblent plus attirés par les Mendiants pour leurs suffrages, les clercs séculiers sont en relation avec l'abbaye bénédictine de Saint-Serge d'Angers. Deux des épitaphes conservées aujourd'hui dans l'abbatiale

---

[247]ADML, 5E, testament de Jeanne Denise, 1493
5E, testament de Catherine Portier, 1512.
5E, testament de Mathurin Lemoîne, 1516.
5E, testament de Raoullet Tannerie, 1517.
5E, testament de Guillemette Le Roux, 1526.
5E, testament de Guillemine Ragot, 1529.
E 610, testament de Louis de Beauvau, 1527
G 1328, testament de Jean Bourré, 1505.

[248]MATZ Jean-Michel, « La noblesse angevine et l'Église au temps de la seconde maison d'Anjou (vers 1356- vers 1380 », *Publications de l'École Française de Rome,* N°1, vol. 275, 2000, p. 632.

[249] ADML, G 1328, *Testament de Jean Bourré seigneur du Plessis-Bourré et de Jarzé,* 1501 : « *Item je ordonne estre baillé aulx quatre couvens des Mendiens d'Angiers vingt livres tournois qui est à chacun couvent cent soubz tournois pour messes et service qu'il feront pour moy [...] baillé en aulmosne aulx frères et religieulx de l'observance de monsieur SAinct-Françoys de la Basmette près d'Angiers la somme de cinquante livres tournois. [...] Sa0inct-Françoys estants à la Flèche la somme de trente livres tournois* ».

[250] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 34.

appartiennent à des prêtres morts en 1463 et en 1465. Le premier, Jean Rabineau, se déclare être « prêtre ordinaire du diocèse d'Angers de l'ordre de Saint-Benoît[251] ». Cependant, nous n'avons aucune mention de ce personnage de la communauté qui se fait enterrer proche des reliques de Saint Brieuc, ce qui est une position très importante. En effet, Jean Rabineau était le vicaire général de l'évêque entre 1461 et 1462[252], et s'est fait enterrer à Saint-Serge d'Angers avec les habits monastiques, *ad sanctos* dans le but d'écourter au mieux son passage au Purgatoire. En effet, Jean Rabineau, docteur en droit canon de l'université d'Angers, n'est pas un membre de la communauté religieuse de Saint-Serge[253]. Cette pratique de revêtir les habits monastiques avant la mort imminente est relatée par Dom Germain. Il explique « que pour la restauration du monastère » l'abbaye de Saint-Serge propose à des « comtes, barons, seigneurs et chevaliers » d'élire sépulture dans le « cloître noir » en portant « l'habit monastique à l'article de la mort » – un droit qu'ils ont obtenu, très certainement dans la seconde moitié du XVe siècle. C'est ainsi que l'abbaye a accueilli dans son cimetière « quelques-uns des plus illustres » personnages de l'Anjou[254]. C'est pour cette raison que l'abbaye aurait reçu son « nouveau titre "le Noble"[255] » d'après Dom Germain. Cette pratique est appelée la « *professio ad succurrendum*[256] », signifiant la « profession [de foi monastique] pour [le] secours » est admise chez les Bénédictins, et est très pratiqué par les Mendiants[257]. La *professio ad succurrendum* concerne des laïcs à l'article de la mort faisant le choix de porter l'habit monastique en payant, « ce qui leur assure une sorte de garantie pour la vie future[258] » car l'idéal monastique a pour objectif le salut.

---

[251] Annexe N°3 – 1.

[252] LENS Louis, *Université d'Angers, du XVe siècle à la Révolution française,* Angers, 1880, t. 1, p. 194.

[253] *Ibid.*

[254] *Mat. Monasticon*, f°254v : « Susciperes hic monastere cux cellam et familiam in tota alicuius nominis andegavensis provincae et locus vicnioribus inter comites, barones, dynastas et equites que pro monasterii restaurationem sepulturam suam in nostro cemeterio non ambiret quod sepulterea claustrum nigrum dicebatur jius & habitum monasticum in mortis arrticulo a nostris non est [?] quod beneficium ».

[255] *Mat. Monasticon*, f°254v ; « monasterii appellabant que novi titulo nobilis nuncyata est abbatia nostra quasdam nihilominus ex insignioribus attingemus ».

[256] RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007, p. 159.

[257] *Ibid.*

[258] RACINET Philippe, *Moines et monastères…,* p. 159.

La seconde épitaphe appartenant à un prêtre ayant bénéficié de cette pratique funéraire est le « *magister Peter Maligenece*[259] », Pierre Maugendre aussi appelé « Pierre Jehan Maugendre[260] » décédé en 1465, enterré dans la chapelle à gauche du chœur. Nous avons conservé le testament de ce *magister* de l'université d'Angers daté de 1461, dans lequel il demande d'être inhumé dans une chapelle de l'abbatiale et effectue divers legs à l'abbaye, la nommant comme son héritière[261]. Son testament nous est précieux car il exprime le choix qu'il effectue pour élire sépulture :

> *« De même, je veux et ordonne que lorsqu'il m'arrivera de payer le tribut à la nature, mon corps ou cadavre soir remis catholiquement à la sépulture dans le monastère des saints Serge et Bach près d'Angers, dans l'une des chapelles susdites, selon ce que l'abbé et les religieux du monastère catholique entendront certifier et déclarer clairement, ou en un autre lieu dudit monastère par moi déclaré* [262]*».*

Ce prêtre et universitaire n'émet pas son souhait d'être enterré avec les vêtements monastiques dans ce testament de 1461, car c'est un testament d'anticipation : il n'est pas à l'article de la mort, comme le veut cette pratique. Nous n'avons pas d'informations permettant d'affirmer qu'il s'est fait enterrer en habit monastique comme pour Jean Rabineau, mais nous pouvons le supposer. Ce dernier requiert d'être inhumé dans une chapelle de l'abbatiale et par conséquent, effectue un legs conséquent à l'abbaye, qui à ce moment, a son abbatiale en reconstruction. L'abbaye est alors en quête de financements et accepte d'accueillir les sépultures de ces deux clercs d'Angers, qui payent leur place d'un grand prix. Pierre Jean Maugendre pour obtenir sa *depositio ad sanctos,* son épitaphe et la fondation de son

---

[259] ADML, E 3316, Testament de Pierre Jean Maugendre, 1461.

[260] *Annexe N° 3 - épitaphe de Pierre Jehan Maugendre, 1465.*

[261] ADML, E 3316, Testament de Pierre Jean Maugendre, 1461 : « *Item et qua heredis institucio est basis et fundamentum cuislibet testamenti [?] certo heredem meum instituo et nomino predictum monasterium sanctorium Sergii et bachi prope andegavenm* ».

[262] ADML, E 3316, Testament de Pierre Jean Maugendre, 1461 : « *Item volo et ordono quod dum tt que me contingerit tributum persolve nature corpus meum feu cadaver catholicastice tradatur sepulture in monasterio sanctorum Sergii et Bachi prope Andegavensem in altera de cappellis predictis catholica qualibet abbas et religiosi[?] monasterii intendo sertificare et lacuis declare feu in alio loco eiusdem monasterii prome declaranum* ».

anniversaire – que l'on retrouve dans le bréviaire de Jean Tillon[263] – lègue à l'abbaye tous ses meubles, ses livres, son orfèvrerie, trois quartiers de vigne et une rente annuelle de six écus d'or. Ainsi, ces deux clercs qui ont fait graver une épitaphe sont des bienfaiteurs à titre posthume de l'abbaye, en échange de suffrages et de l'accueil de leur sépulture dans l'abbatiale. Cependant, il semblerait que cette pratique funéraire de la *professio ad succurrendum,* propre au « style flamboyant[264] », pratiquée par des laïcs d'après l'historiographie, semble aussi concerner des clercs.

Utilisation d'une source liturgique : le bréviaire de Jean Tillon (1483-1501)

En outre, l'abbaye de Saint-Serge d'Angers a accueilli des sépultures de clercs dans son abbatiale dans le contexte de la reconstruction de l'édifice. Cependant, nous pouvons établir une plus grande liste de personnages probablement concernés par la *professio ad succurrendum* au sein de l'abbaye. Du moins, nous pouvons dresser une liste des personnes qui ont payé pour fonder une messe anniversaire au jour de leur obit, qui s'effectue encore sous l'abbatiat de Jean Tillon. Un calendrier liturgique contenant toutes les solennités et les messes de l'année se retrouve au sein du bréviaire. Il y est indiqué les grandes solennités annuelles et les messes pour les saints majeurs de l'abbaye, pour certains Pères de l'Église, pour certains papes, pour les évêques d'Angers, ainsi que toutes les messes anniversaires qui ont été fondées par des notables à leur obit. Ce calendrier est une mine précieuse d'information, nous permettant d'évaluer l'attractivité de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers dans le cadre de la multiplication des suffrages à la fin du Moyen Âge. Ainsi, à la fin du XVe siècle, les moines de Saint-Serge devaient prier au cours de l'année liturgique pour 61 obits différents, pour un total de 63 individus – car deux couples de laïques sont concernés. Sur les 62 personnes concernées par ces suffrages annuels pour leur salut, 16 sont des membres identifiables de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Nous y retrouvons 5 abbés (du XIVe et XVe siècle), 3 prieurs,

[263] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°249v.
[264] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*, Paris, 2011, p. 101.

5 officiers monastiques et 3 frères. Hormis les abbés, les autres moines sont très certainement des officiers du XVe siècle, si ce n'est de la seconde moitié du XVe siècle. Nous retrouvons des patronymes identiques à des religieux de Saint-Serge dans le livre-journal du sacriste, comme pour « Guillaume Le Bacle » dans le bréviaire, dont nous retrouvons Michel et Louis Le Bacle (v. 1465-1467). De même pour un certain « Laurent Frote prêtre » inscrit dans le bréviaire alors que l'abbaye a pour sous-prieur le frère nommé « Guillaume Frote[265] ». De surcroît, le bréviaire mentionne le « frère Guillaume Constans » et un certain « Mathieu Constans », possiblement de la même famille, ce qui expliquerait que le second, présenté comme laïque, fonde son anniversaire dans le monastère de son frère. Ces personnages sont possiblement des membres de familles nobles locales gardant un lien avec l'abbaye où a vécu un membre de leur famille.

Nous comptons 7 prêtres ayant fondé leur obit dans le bréviaire, et 4 clercs qualifiés de « *magister »,* probablement de l'université d'Angers – dont Pierre Maugendre – et 4 autres hauts dignitaires ecclésiastiques. La présence de ces clercs réguliers montre les relations entre le clergé séculier et l'abbaye de Saint-Serge d'Angers. Parmi les *magistri*, un certain « Jean Dabart » est mentionné. Nous le retrouvons dans plusieurs actes du livre-journal du sacriste[266]. Ce qui nous permet de confirmer la datation de ces personnages, ainsi que leurs liens avec l'abbaye. Ce sont des clercs qui connaissent les moines de Saint-Serge d'Angers. D'ailleurs, d'après le journal de Guillaume Oudin, lors des solennités pour les funérailles de l'abbé François d'Orignac il reçut *« ô grand honneur et solennité des colleges et université de cette ville d'Angers*[267] », témoignant des relations entre les deux institutions religieuses dans la seconde moitié du XVe siècle. Ainsi, une quinzaine de clercs extérieurs à l'abbaye figurent dans les obits à la fin du XVe siècle, montrant que Saint-Serge d'Angers est un vecteur considéré par les séculiers dans leur quête du salut.

Enfin, il y a 32 anniversaires qui ont été fondés pour des laïques. Ce sont essentiellement des membres de la noblesse ou de la bourgeoisie d'Anjou pouvant

---

[265] *Sacriste,* f°92, 1461.

[266] *Sacriste,* f°74v, 1462-1464 ; f°84r, 1463 (n.s.) ; f°85 et f°86, v. 1462 ; f°87, 1459.

[267] Angers, BM, Rés. Ms. 976, Guillaume Oudin, *Journal de l'histoire d'Anjou de 1447 à 1499,* p. 33.

s'offrir de tels services spirituels. Notons la présence d'un individu appelé « André de Duretal[268] », ville où est implanté le prieuré de Saint-Léonard appartenant à Saint-Serge d'Angers. Une étude approfondie dans les archives départementales devrait permettre d'identifier certains de ces personnages dont nous pouvons deviner les origines sociales à leur patronyme, nobles[269] ou bourgeoises[270]. D'un point de vue plus large, à l'échelle du royaume, les monastères des ordres anciens « restent les lieux d'intercession privilégiés de la noblesse[271] », qui y fondent leurs anniversaires et pour certains y élisent sépultures. Sans documentation supplémentaire, nous ne pouvons qu'émettre la supposition que Dom Germain avait accès à des documents attestant la pratique de la *professio ad succurendum* et que ces personnes ayant fondé une messe anniversaire à leur obit ont probablement décidé de revêtir l'habit monastique avant leur trépas. Cette pratique s'articule avec toutes les dévotions particulières et propres au christianisme flamboyant que nous avons abordées en traitant du décor de l'abbatiale. Il est probable que l'abbaye ait accueilli nombre de leurs sépultures dans ce que Dom Germain nomme le « cloître noir », c'est-à-dire un cimetière de l'abbaye ou des cryptes. Les rentes touchées et les legs associés à ces anniversaires représentent des revenus non négligeables pour augmenter le patrimoine foncier de l'abbaye et financer la vie de la communauté ainsi que les réparations du complexe monastique.

B. Pèlerinages et aumônes : le financement de la dévotion et de la rédemption

Pour finir, l'historiographie de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers insiste sur l'importance des bulles pontificales et des accords d'indulgences par la papauté aux

---

[268] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°252v : « *Andreas de Durastallo* »

[269] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°248-254 : « *Johannes Dieu Le Gart* » ; « *Joahannes le Chavacier et Johanna ejus uxor* » ; « *Johannes et Michael de Ponte* » ; « *Hamelius de la Benichere* » ; « *Ysabeau de Saint Just* » ; « *Philippus de Trembleyo* » …

[270] Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°248-254 : « *Gui* » ; « *Jacobus* » ; « *Uberga* » ; « *Matheus le Barbier* »…

[271] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà…,* p. 236.

abbés de Saint-Serge durant le XVe siècle. Ce sont ces indulgences qui nous permettent de mieux identifier et de dater les chantiers de l'abbatiale de Saint-Serge. Ces indulgences, sur lesquelles nous avons appuyé notre raisonnement, ne nous sont parvenues que par les témoignages postérieurs. La première mention d'indulgences pontificales remonte au début du XVe siècle[272], puis à 1444 par Eugène IV[273], à 1451 par Guillaume d'Estouteville[274], à Pie II (1458-1464)[275] et à 1477 par Sixte IV[276]. Celles de 1451 accordées par Guillaume d'Estouteville sont les plus certaines, grâce à la présence de ses armoiries dans l'abbatiale – dessinées par Tartifume. À la fin du Moyen Âge, les indulgences sont de plus en plus courantes dans les pratiques de rédemption. Elles sont vendues lors de « la visite de certains sanctuaires ou de l'assistance et participation à certaines fêtes religieuses (les religieux organisateurs ayant fait au préalable la demande d'octroi d'indulgences auprès du pape)[277] ». Les abbés de Saint-Serge entretiennent des relations avec le Saint-Siège et les exploitent pour demander l'octroi d'indulgences, afin d'attirer des pèlerins lors des grandes solennités. Hormis les mentions de ces indulgences, nous ne retrouvons aucune source témoignant de l'attractivité de l'abbaye dans la région, si ce n'est par l'analyse de son décor au XVe siècle dans la logique de compétitivité des lieux de pèlerinage.

---

[272] *Fournereau*, p. 496.
[273] *Fournereau,* p. 500.
[274] *Fournereau,* p. 503.
[275] *Fournereau*, p. 507 : *« En 1459, le pape Pie II (1458-1464) aurait accordé des indulgences "pour cinq [an]s a tous ceux [qui] contribuerent [par] leur moyens [à la] reedification [de] l'Eglise de St Serge ».*
SOLAND Aimé (de) , « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, p. 222.
[276]DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, p. 117.
[277] BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Paris, p. 413.

Saint-Serge une étape de pèlerinage ?

Les plans réalisés vers 1656 montrent bien la présence de l'hôtellerie et de l'aumônerie dans le complexe monastique de Saint-Serge d'Angers[278]. L'aumônerie est d'une taille conséquente par rapport aux autres bâtiments conventuels, permettant d'accueillir les pauvres et les pèlerins de passage. Au XVe siècle, le « succès des grands pèlerinages est toujours très vif[279] ». Toutefois, Angers n'est pas une grande étape des grands pèlerinages, si ce n'est pour les pèlerins venant du sud se rendant au Mont-Saint-Michel ou les Bretons partant pour Rome ou Saint-Jacques. Dans la mesure où l'abbatiale accueille le tombeau de Saint Brieuc, et conserve son crâne et son anneau. Un saint de tradition bretonne, dont la *vita* a été créée au XIe siècle à Saint-Serge d'Angers. C'est certainement dans le but d'attirer des pèlerins bretons que l'abbaye valorise particulièrement ces saintes reliques et organise de grandes solennités où tous les religieux de l'abbaye participent le 1er mai – à l'occasion du chapitre général.

L'attractivité des grandes solennités

Si Saint-Serge n'est pas un haut lieu de pèlerinage, l'abbaye tente d'attirer les pèlerins dans la quête de financer ses reconstructions. C'est pourquoi l'abbaye organise plusieurs fois par an de grandes solennités dans le but d'attirer les fidèles de l'Anjou et des régions voisines. Après 1451 et l'octroi d'indulgences lors des solennités des quatre grandes fêtes chrétiennes, ainsi qu'à la Saint-Serge et à la Saint-Brieuc, l'objectif de l'abbaye est d'attirer plusieurs fois par des nouvelles sources de revenus. Ces nouvelles sources de revenus réparties en six moments de l'année permettent à l'abbaye de financer le chantier de reconstruction de la nef. Elles s'appuient sur les petits pèlerinages locaux organisés par des paroissiens partout sur quelques semaines, ou sur quelques jours[280]. Les pèlerinages locaux ou

---

[278] Annexe N°5 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.

[279] LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières,* Seuil, tome 2, Paris, 1998, p. 88.

[280] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge,* Paris, 2001, p. 76.

« pèlerinages de proximité[281] » organisés pour visiter des abbatiales » ont contribué à pousser les abbayes à adapter l'architecture des édifices alors « conçus pour répondre aux exigences de telles cérémonies[282] » comme la grande nef de Saint-Serge d'Angers. Ces pèlerinages locaux représentaient en réalité la majorité des pèlerinages à la fin du Moyen Âge et étaient souvent à moins de 60 km des trois quarts des pèlerins[283]. Le pèlerinage s'explique par le développement très intense du culte des reliques au Moyen Âge[284]. L'abbaye proclame détenir de nombreuses reliques et des plus prestigieuses, comme un morceau de la Vraie Croix ou de la colonne de la Flagellation, ainsi que les reliques de ses patrons. De surcroît, les pèlerinages vers les abbayes ont représenté « un facteur déterminant du développement urbain : chantiers de constructions pour une église plus vaste, logements des voyageurs dans les auberges[285] » formant des bourgs et des faubourgs abbatiaux. Ainsi, il est possible que le faubourg abbatial de Saint-Serge d'Angers ait profité de l'accueil des pèlerins pour se développer.

De cette manière, les six grandes solennités de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers attirent des pèlerins et des fidèles de la région venant faire l'aumône à l'abbaye afin de financer la réédification de l'abbatiale. Cette source de revenu est probablement l'une des plus importantes pour le financement de ces reconstructions, et expliquerait comment l'abbaye a pu financer de tels projets en vue de son état après la guerre de Cent Ans.

Conclusion du quatrième chapitre :

Le coût cumulé de la réédification de la nef entre 1451 et les années 1465-1466, des réparations du complexe monastiques, des logis des officiers, de la construction de la façade monumentale, de son clocher ainsi de tous les éléments ornementaux de l'abbatiale de la seconde moitié du XVe siècle représente une dépense considérable. D'autant plus que l'abbaye ne peut mobiliser ces fonds qu'après avoir

---

[281] VINCENT Catherine, *Église et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009, p. 150.
[282] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple …,* p. 76.
[283] MILIS Ludo, *Les moines et le peuple …,* p. 76.
[284] VERDON Jean, *Être chrétien au Moyen Âge,* Paris, 2018, p. 208.
[285] HEERS Jacques, *La ville au Moyen Âge en Occident,* Paris, 1990, p. 161.

couvert les besoins essentiels à la vie monastique – nourriture, vêtement, outils, main-d'œuvre agricole, cire. De cette manière, les fonds qui permettent de financer les campagnes de la transfiguration de l'abbaye sont nécessairement des fonds supplémentaires, internes à l'abbaye (le temporel), et diverses ressources externes provenant de la contribution de la société chrétienne (dons, legs, aumônes…). L'effort majeur de la transfiguration du complexe monastique est la réédification de la nef de l'abbatiale, qui a duré de longues années. Il semblerait que ce chantier de plus d'une dizaine d'années a été principalement financé par les contributions de la société chrétienne, car, dans les années 1450, l'abbaye est encore en convalescence, ses terres remises en labour depuis peu, avec une reprise de l'acensement et des rentes foncières. Ainsi, durant ces années du chantier de la nef, l'abbaye ne disposait très certainement pas des fonds nécessaires en plus des coûts quotidiens de la communauté, pour réparer l'abbatiale ainsi que les bâtiments conventuels. C'est pourquoi l'abbatiale est bâtie dans un premier temps, puis les bâtiments conventuels dans un second temps. De cette manière, au vu de la durée du chantier et du fait que l'abbaye n'a pas réparé ses bâtiments conventuels en même temps que l'abbatiale : ce qui révèle des difficultés de financement des campagnes entre 1451 et 1465-1466. Par conséquent, le relèvement de la nef semble avoir été en partie financé grâce aux contributions des fidèles, des pèlerins et des seigneurs qui ont fait l'aumône et des dons. En effet, l'octroi des indulgences de 1451 par le légat Guillaume d'Estouteville pour une durée de vingt ans montre l'ampleur du chantier qui s'annonçait. C'est pourquoi nous pouvons analyser la réédification de la nef comme le fruit de la résilience permise par la générosité des fidèles chrétiens. Toutefois, il est certain qu'à partir des années 1450-1460, les revenus du temporel de l'abbaye se reconstituent et sa puissance financière se restructure à l'aide de ses nombreux prieurés et cures dont elle tire des rentes. Ainsi, pour ce qui est du reste de la transfiguration du complexe monastique, il semblerait qu'elle soit principalement le fruit des revenus du temporel de l'abbaye, auxquels s'ajoutent des rentes pour les anniversaires des morts, ainsi que les revenus de l'affluence de pèlerins et de fidèles lors des grandes solennités annuelles. La construction de la façade monumentale semble aussi être le fruit d'un effort de la dévotion des fidèles et de leurs contributions, si le récit d'un octroi d'indulgences

par le pape Sixte IV vers 1477[286] est avérée. Finalement, la transfiguration de l'abbatiale s'appuie grandement sur « l'explosion dévotionnelle » du Christianisme flamboyant, de par les suffrages liés à la crainte du Purgatoire et dans le contexte de la cure de son âme, se manifestant par les prières pour les morts, les pratiques funéraires, les indulgences, les aumônes des fidèles et des pèlerins, les donations et les legs des nobles. En effet, l'ensemble des contributions financières de la société chrétienne reposent sur l'échange d'un bien matériel contre un bien spirituel, des richesses sur terre contre le « trésor dans le ciel » que le Christ promet[287]. C'est bien sur les valeurs et sur l'organisation chrétienne que s'appuient les financements des reconstructions et de la transfiguration du complexe monastique.

CONCLUSION DE L'ETUDE DE CAS :

Au terme de cette étude, la transfiguration du complexe monastique de Saint-Serge d'Angers apparaît en effet comme un processus de résilience, dont les vestiges matériels de la réédification et de l'ornementation de la nef constituent les témoins les plus éloquents parvenus jusqu'à nous. Cette résilience dont l'abbaye a su faire preuve s'articule autour de la réparation matérielle de son complexe abbatial, mais aussi de son ambition architecturale et ornementale, de ses aspirations spirituelles et dévotionnelles ainsi que de sa position de pivot au sein de la société séculière angevine. La guerre de Cent Ans est indubitablement l'une des causes qui a accéléré et provoqué la dégradation et la ruine de l'abbaye, sur le plan matériel et financier. Face aux traumatismes multiples qu'elle a infligés aux propriétés de l'abbaye suburbaine : la reconstruction s'impose pour le maintien de la vie monastique.

Toutefois, il ne s'agit pas simplement de réparer ou de rebâtir pour retrouver un état antérieur, ni de se limiter à rétablir le minimum nécessaire à la vie monastique,

---

[286]DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, p. 117.

[287] « Jésus lui dit : si tu veux être parfait, va, vens ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi » ; (Matthieu 19:21).

en érigeant une nef modeste et les bâtiments indispensables à la vie en communauté. Au contraire, les Bénédictins font le choix de réédifier une nef monumentale. Ce choix va à l'encontre de la coupure théorique avec le monde. En effet, l'abbaye dépend des revenus du temporel et du monde séculiers pour subsister. Cela explique le choix d'accueillir, dans une large nef ornementée, un grand nombre de fidèles lors des solennités. Cette démarche s'inscrit dans une stratégie de compétitivité des lieux de culte et de compétitivité des rôles dans la pastorale avec les autres institutions religieuses. De cette manière, les abbés Pierre V – probablement à l'origine des premiers travaux non concluants de la nef dans les années 1440-1450 – puis Jean IV de Berné, à qui nous pouvons attribuer la majeure partie de l'édification de la nef entre 1451 et vers 1465 –, ont fait preuve d'une ambition manifeste, perceptible tant par l'architecture flamboyante de l'édifice que par son ornementation. Cette entreprise est poursuivie par l'abbé François d'Orignac, qui fait ériger la façade monumentale, poursuit l'ornementation, puis par Jean Tillon, responsable d'une bonne partie de l'ameublement et de l'enrichissement du décor du sanctuaire – par la réalisation du jubé monumental, du *sacrarium*, des fresques et du maître autel. Le complexe monastique se transfigure progressivement à son tour sous l'abbatiat de François d'Orignac (1466-1483) par la restauration et reconstruction du réfectoire, du dortoir, des logis des officiers (sacriste, cellérier), ainsi que des arcs-boutants soutenant les murs du cloître et l'abbatiale. L'abbaye parvient à se relever et à se transfigurer suivant la dynamique qui s'opère pour son abbatiale, grâce aux revenus du temporel de l'abbaye – qui se renforce avec l'augmentation de la rente foncière et de la mise en culture de ses terres agricoles et viticoles par ses métayers et ses closiers – ainsi qu'aux revenus liés aux dévotions des fidèles et des bienfaiteurs.

La transfiguration de l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers, de par son architecture et son décor que nous avons restitués, révèle une volonté d'ériger un espace sacré monumental et attractif, apte à répondre aux besoins spirituels de la société séculière chrétienne. En effet, c'est autour de la transfiguration de son abbatiale que l'abbaye convoite d'obtenir une grande partie de ses ressources. Elle s'inscrit ainsi, à sa manière, dans les pratiques dévotionnelles de la fin du Moyen Âge : vente d'indulgences, de suffrages (prières et anniversaires), organisation de solennités, accueil de sépultures de clercs et probablement aussi de laïcs. Les

Bénédictins de Saint-Serge s'appuient sur le contexte religieux et spirituel de la fin du Moyen Âge pour redéfinir leur rôle pastoral et se réinsérer dans la société séculière par ce moyen. Pour cela, ils mettent l'accent sur l'espérance eschatologique du salut, à travers le décor de l'abbatiale, essentiellement centré sur la Parousie, l'Apocalypse, la résurrection des morts, ainsi que sur les dévotions protectrices liées au culte des saints et des reliques. À l'image de la sculpture de l'abbé sur le claveau entre la haute-nef et le transept[288] – tenant un livre ouvert sur ses genoux, tourné vers les fidèles –, l'abbaye de Saint-Serge manifeste sa volonté de s'adresser au monde séculier et de participer à la *curia animarum.* Elle cherche ainsi à bénéficier des échanges vertueux qu'elle implique : recevoir des biens matériels en contrepartie de biens spirituels, issus de l'activité quotidienne monastique, notamment la prière. Il est alors possible que l'espérance eschatologique, pilier de la foi chrétienne, si présente dans le décor flamboyant de l'abbatiale, serve à une forme de pédagogie du salut, par les représentations et par les pratiques dévotionnelles qui y sont liées. Cette diffusion d'images vectrices de supports de représentations religieuses et d'imaginaires sert à la justification de la place et du rôle des Bénédictins de Saint-Serge d'Angers auprès de la société séculière : des intercesseurs de choix pour le salut. De cette manière, la transfiguration de l'abbatiale, à la fois dans une vocation d'attraction des fidèles et des dévotions, s'inscrit aussi dans une stratégie de justification sociale et spirituelle par rapport au monde séculier. En mettant en valeur, à travers le décor, les éléments propres aux croyances et aux dévotions du Christianisme flamboyant – exaltation des souffrances du Christ, promesse de la résurrection et de la fin des temps, obsession du salut, peur de la mort et du temps de Purgatoire – les Bénédictins contribuent à la diffusion de ces croyances et de ces dévotions– qui leur sont particulièrement bénéfiques – et par là même à la justification de leur rôle dans le monde.

Ne faut-il pas voir dans cette justification une forme de promotion stratégique visant à s'insérer plus profondément dans les pratiques funéraires et dans la « pastorale de la mort[289] » auprès des fidèles, afin d'essayer de rivaliser avec les

[288] Annexe N°4 – photographies 17.
[289] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà…,* p. 246.

ordres mendiants et le clergé séculier qui s'imposent comme des intercesseurs terrestres privilégiés et indispensables dans les pratiques funéraires – que nous pouvons apercevoir à travers les testaments angevins de la fin du Moyen Âge. Jacques Chiffoleau explique le « déclin des réguliers [290]» à la fin du Moyen Âge par deux facteurs principaux : d'une part, les Bénédictins se retrouveraient en « inadéquation » avec les nouveaux centres économiques, à savoir les villes ; d'autre part, ils ont perdu leur rôle central dans « la christianisation de la mort », qu'ils occupaient aux XIe et XIIe siècles. Leur pastorale de la mort ne s'adresse alors que largement à la noblesse et aux élites de par les prières personnelles et les fondations d'anniversaires[291]. À partir de son étude de nombreux testaments de la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge, Jacques Chiffoleau constate le fort développement des ordres mendiants, qui, eux, parviennent à toucher un public plus large, ainsi qu'à diffuser et s'adapter aux nouvelles formes de représentations religieuses sur la peur de la mort du Christianisme flamboyant. Dans cette perspective, l'abbaye suburbaine de Saint-Serge d'Angers semble avoir entrepris une adaptation de sa pastorale de la mort en transfigurant son abbatiale, en intégrant des dévotions protectrices liées à l'espérance eschatologique. Cette hypothèse pourrait expliquer une des raisons de la résurrection de l'abbaye. Le succès de cette stratégie reste cependant difficile à évaluer. Il faudrait l'approfondir en menant une vaste étude testamentaire des Angevins de la fin du Moyen Âge, afin de mieux identifier l'organisation des fidèles avant « leur passage dans l'au-delà[292] ».

En définitive, la transfiguration du complexe monastique de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers représente bien plus que des chantiers de reconstruction : elle est une réponse suite à un traumatisme, une manière de se relever et de changer son apparence dans l'objectif de mieux s'intégrer dans les dynamiques religieuses et sociales de la société chrétienne : c'est ce que nous pourrions qualifier de « résilience chrétienne ». Certes, cette résilience s'appuie sur sa capacité à gérer de vastes propriétés ; mais aussi en grande partie sur les bénéfices qu'elle perçoit grâce à la contribution intéressée de la société chrétienne, en lien avec ses croyances eschatologiques. L'abbaye a fait le choix de réorienter ses ressources pour

[290] *Ibid.,* p. 236.
[291] *Ibid.,* p. 238.
[292] *Ibid.,* p. 246.

parachever sa transfiguration et attirer d'autant plus les interactions avec les fidèles, afin d'augmenter les ressources disponibles pour l'épanouissement spirituel de la communauté religieuse et de son abbé, qui en profite pour offrir plus d'images-objets artistiques et d'ornementations dignes de Dieu : des actes pieux. Il s'agit là d'un cercle vertueux d'échanges de biens matériels et de biens spirituels, fondé sur la pastorale de la mort : les fidèles et les bienfaiteurs accomplissent des actes pieux en achetant des suffrages, tandis que les moines, en retour, peuvent parachever la reconstruction de leur monastère et poursuivre la louange de Dieu. Ce système permet également aux religieux de réaliser un autre acte pieux, en se séparant des richesses – qu'ils sont censés avoir abandonnées en même temps que leur entrée en religion – pour l'éloge de Dieu par le biais de la commande d'images, de la construction d'une façade monumentale, de livres enluminés et d'objets d'orfèvrerie précieux. Ainsi, la transfiguration de l'abbaye apparaît comme le fruit d'échanges bénéfiques entre le monde matériel et spirituel, où chacun des acteurs, selon sa position, œuvre à son salut et à celui des autres.

CONCLUSION

À la lumière de cette étude, l'abbaye bénédictine de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers s'avère être le témoignage d'un monastère d'un ordre ancien, qui a su se relever après les épreuves et les difficultés de la guerre de Cent Ans. Loin de s'effondrer et de disparaître après la guerre selon le modèle du « déclin des réguliers[1] » qui frappe les institutions monastiques anciennes, inadaptées aux nouvelles dynamiques de la fin du Moyen Âge, elle offre un exemple qui transcende le simple redressement. Elle illustre une véritable entreprise de résurrection, fondée sur des stratégies d'adaptation et d'orientation vers le monde séculier angevin. Ainsi, les Bénédictins de Saint-Serge ont su se faire une place au sein des dynamiques de la ville, tout en profitant de la conjoncture de la seconde moitié du XVe siècle dans les campagnes angevines[2], où elle possède de nombreuses terres. Ainsi, à l'inverse de nombreuses abbayes rurales, isolées, exsangues, dans une « situation matérielle difficile[3] » qui n'arrivent pas à se relever, Saint-Serge d'Angers s'implante plus fortement dans le tissu urbain angevin pour assurer sa résurrection.

La résilience dont l'abbaye fait preuve est remarquable : elle parvient dans la dynamique de sa résurrection à se transfigurer pleinement afin de renforcer son implication dans les dynamiques urbaines d'Angers. Elle y parvient grâce à sa capacité à mobiliser la société chrétienne, employant une forme de logique d'économie spirituelle, renforcée par des stratégies d'attractivité et de compétitivité des dévotions, de diffusion de son rôle d'intercesseur terrestre dans la pastorale eschatologique. En effet, par sa transfiguration, l'abbaye témoigne de sa résurrection matériellement.

Toutefois, cette manifestation matérielle n'est pas la seule manifestation de cette résurrection. La transfiguration de son lieu de culte implique une renaissance

---

[1] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà …,* p. 235.

[2] LE MENÉ Michel, « La conjoncture économique angevine sous le règne de Louis XI », p. 57, in : CHEVALIER Bernard, CONTAMINE Philippe (dir.), *La France de la fin du XVe siècle, renouveau et apogée : économie - pouvoirs - arts - Culture et consciences nationales,* Colloque international du centre de la recherche scientifique (3-6 octobre 1983), 1985, 394p.

[3] CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà…,* p. 235.

spirituelle, une reconsécration à l'*opus dei :* une reprise de la vie monastique et liturgique. Néanmoins, c'est aussi à travers ses relations avec le monde séculier que l'abbaye renaît, en entretenant des liens étroits avec les milieux cléricaux et civils d'Angers – ces liens expliquent l'influence du Christianisme flamboyant dans la transfiguration de l'abbatiale. Elle développe notamment des rapports solides avec l'université d'Angers, de par les financements des études de prêtres[4], ainsi qu'en y envoyant certains moines ; ainsi qu'avec le chapitre de Saint-Maurice et l'évêque, par la prébende qu'elle détient, le chanoine qu'elle entretient et son rôle dans les réunions religieuses et solennités[5]. Elle s'insère également davantage dans la vie de la ville, notamment après la création de la municipalité d'Angers en 1475, en accueillant tous les 1er mai le maire de la ville dans l'abbatiale pour qu'il se soumette aux reliques de Saint Brieuc[6]. Par ailleurs, ses liens avec la noblesse angevine, qui lui fournit de nombreux membres et ressources, renforcent son ancrage social et politique. Enfin, l'abbaye joue un rôle charitable considérable dans l'aide aux pauvres[7], rôle largement délégué aux ordres religieux, affirmant ainsi sa place dans le tissu social et religieux d'Angers. En effet, l'abbaye de Saint-Serge et de Saint-Bach près d'Angers constitue un pivot important dans les relations et dans les pouvoirs de la ville d'Angers et du diocèse. À tel point que l'élection de l'abbé devient un enjeu de puissance, de convoitise et semble devenir un véritable jeu d'influence et de politique, comme le témoigne le récit de Dom Fournereau[8] et les procédures qui nous sont parvenues[9] sur l'élection troublée et contestée de Jean Tillon entre 1483 et 1485. C'est le parlement de Paris qui tranche en faveur de Jean Tillon suite au coup de force armé mené par un moine nommé Georges Pot.

---

[4] L'abbaye verse une pension de 15 l.t. à *« un pauvre ecolier du Mans nommé Jean Caligault* » en 1468 ; ainsi qu'à l'étudiant « *nommé Philippe Ruqueli* » cette même année. (Voir : Fournereau, p. 512).

[5] *Fournereau,* p. 499.

[6] Tartifume comme Dom Germain ou le chanoine Lehoreau relatent cette tradition qui lie le maire d'Angers à la communauté de Saint-Serge, chaque année le 1er mai, attirant nombre de fidèles et d'angevins. (Voir : *Tartifume*, Annexe 1 ; *Mat. Monasticon,* f°248v ; ADML, 5G 1, chanoine Jacques Lehoreau*, Cérémonial de la ville d'Angers*, Livre V, Mi 644-645-646, p. 51)

[7] « *Item au grand jeudy absolu, icelluy Cellerier est tenu donnee trois cens harans a cent cinquante pauvres que ledict jour viennent audict moustier pour estre substanter* » (Voir : *Mense abbatiale,* 1471, p. 44.)

[8] *Fournereau,* p. 519-524.

[9] ADML, H 768, « procédure concernant l'élection contestée de Jean Tillon » (1483-1484).

En définitive, la résurrection de l'abbaye de Saint-Serge et de Saint-Bach d'Angers est parvenue à se relever, par le biais de nombreuses stratégies, procédures et leviers qu'elle a su mettre en place pour assurer son relèvement et profiter de celui-ci pour parachever sa résurrection, étendre ses droits et ses prérogatives. C'est à ces domaines que nous devons porter notre attention pour comprendre pleinement les mécanismes qui ont mené à cette résurrection. Cette étude de cas sur l'abbaye de Saint-Serge d'Angers appelle à reconsidérer la chronologie traditionnelle du « déclin monastique » affilié à la décadence et à la modification de l'observance monastique à la fin du Moyen Âge. Ceci en montrant que certaines institutions monastiques anciennes, dans un milieu urbain ou suburbain, sont parvenues à s'adapter aux mutations de la fin du Moyen Âge et à se reconstruire malgré les profonds stigmates que la guerre a laissés. Cette abbaye illustre un modèle de résurrection après un traumatisme, dont elle profite, tel une opportunité, pour s'ancrer et s'implanter de nouveau dans la société séculière, auprès des fidèles, en essayant de s'adapter aux dévotions et aux concurrences des autres intercesseurs terrestres.

Le vide historiographique concernant les abbayes à la fin du Moyen Âge, en particulier pour l'abbaye de Saint-Serge et son abbatiale, incarne un manque dans la connaissance historique et patrimoniale angevine. C'est précisément à tous ces aspects complexes de la résurrection de l'abbaye dans la seconde moitié du XVe siècle et de ses rapports aux monde séculiers que se portera par la suite notre regard. La poursuite de ce projet de recherche s'attèlera aussi à étendre l'étude aux prieurés de l'abbaye, à cartographier les dépendances de Saint-Serge et à élargir l'enquête de la résurrection de l'abbaye à ces établissements. Par conséquent, notre étude ambitionne d'apporter des éléments servant la connaissance de l'histoire locale à la fin du Moyen Âge, qui doit se poursuivre.

ANNEXES

Annexes 215
Annexe 1 – Transcription du livre-journal du sacriste 216
1-A : f° f°96v-97r, hiver 1457- été 1458. 216
N°1-B : f°79r, 16 octobre 1463, échange d'ardoise contre du tuffeau. 220
N°1-C : f°82v, paye des maçons, date estimée vers septembre-octobre 1463. 221
N°1-D : f°91, 1462, 16 mai - 27 juillet 1462. 222
N°1-E : f°95r, 1459.....226
N°1-F : f°94v, 1463 (n.s.), Arrêt de compte avec André Robin, maître verrier.....227
.....228
N°1-G : f°61v, v.1467, la maison du sacriste.....229
N°1 – H : f°65v, 1468 (n.s.) 231
N°1-I : f°84v, 1466-1467. 232
N°1-G : f°69v, v.. 233
N°1-J : f°61, marché de tapisserie avec Thomas Berte, 1467. 234
Annexe 1 – Bis : Matériaux du livre-journal du sacriste (collation) ; 237
Exemple d'un des 5 actes authentique conservé aux ADML copié dans le livre-journal du sacriste, dans la première partie di codex. 237
Annexe 2 – Jacques Bruneau de Tartifume.....241
Annexe 3 – Transcription des épitaphes de l'abbatiale 252
Annexe 4 – Photographies de l'abbatiale.....259
A.Architecture de l'abbatiale [photographie, Julien Gros, 2025] 259
Décor sculpté de l'abbatial 261
Annexe 5 – Cartes et plans sur le complexe abbatial de Saint-Serge d'Angers 269
Annexe 6 – Notices biographique et bibliographiques sur les abbés de notre étude. 274
I.Pierre V d'Angoulême : abbé de Saint-Serge de 1419 à 1445 : 274
II.Jean IV de Berné : abbé de Saint-Serge de 1445 à 1466 276
1.Éléments biographiques : 276
III.François d'Orignac : abbé de Saint-Serge de 1466 à 1483 : 278

ANNEXE 1 – TRANSCRIPTION DU LIVRE-JOURNAL DU SACRISTE

1-A : f° f°96v-97r, hiver 1457- été 1458.

Les journees de Anthonin pour l'yver l'an mil CCCC LVII, ce montant XXVI journees.

Item pour l'esté [?] suivant que l'on dit LVIII jousques au jour St-Marc[1] ce montant XXXV journees.

Item les journes d'Allain pour l'yver l'an LVII ce montent XXXIII, et les journees d'esté l'an LVIII jousques au jour St-Marc ce montent XXXVI.

Item les journees de Cornilleau pour le temps d'yver l'an LVII ce montent XV, et celles d'esté pour ledit Cornilleau jousques au jour St-Marc ce montant XXXVII.

Item les journees de Macé pour le temps d'esté (l'an LVIII)[2] au jour St-Marc l'an dessudit, ce montant XII journees.

Item les journees de Guillaume Girard[3] pour le temps d'yver l'an LVII ce montant XIIII journees.

Item les journees et dudit Guillaume pour le temps d'esté prochain et suyvant que l'on dit l'an LVIII jousques audit jour de St-Marc ce motent XVIII journees.

Item le mardi IIII.

Item le Jeudi IIII.

Item le vendredi IIII.

Item le sabadi IIII.

Item la semaine apres *Cantate*[4], le mardi IIII.

Item le jeudi IIII.

Item le vendredi IIII.

Item la sepmaine apres *Vocem*[5], le lundi IIII.

Item le mardi IIII.

---

[1] Le 25 avril 1458 (n.s.).

[2] Ajouté au-dessus pour corriger.

[3] Maître maçons d'Angers en 1452 (Voir : LECOY DE LA MARCHE Albert, *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René pour servir à l'histoire eds arts du XVe siècle,* paris, 1873, p. 22).

[4] Le quatrième dimanche après Pâque, soit le 30 avril 1458.

[5] Le cinquième dimanche après Pâque, soit le 7 mai 1458.

Item le mercredi IIII.

Item le vendredi IIII.

Item le sabadi IIII.

Item le lundi d'avant la pentecouste III[6].

Item le mardi III, le vendredi III.

Item le jeudi III.

Item le vendredi III.Item le sabadi III, le jeudi apres la pentecouste l'an LVIII, III.

[6] Le lundi 15 mai 1458.

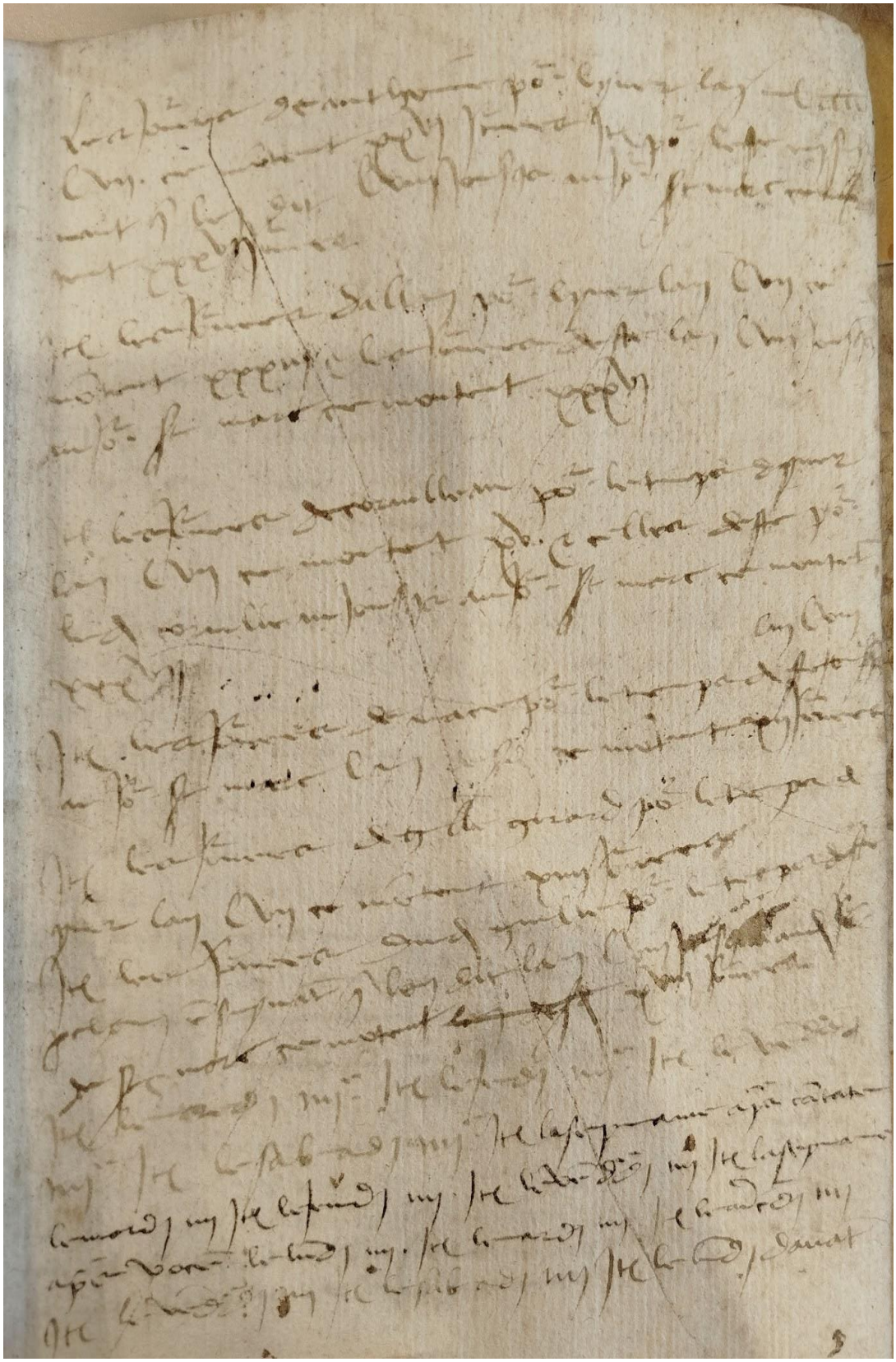


Figure 14 - Photographie du f°96v

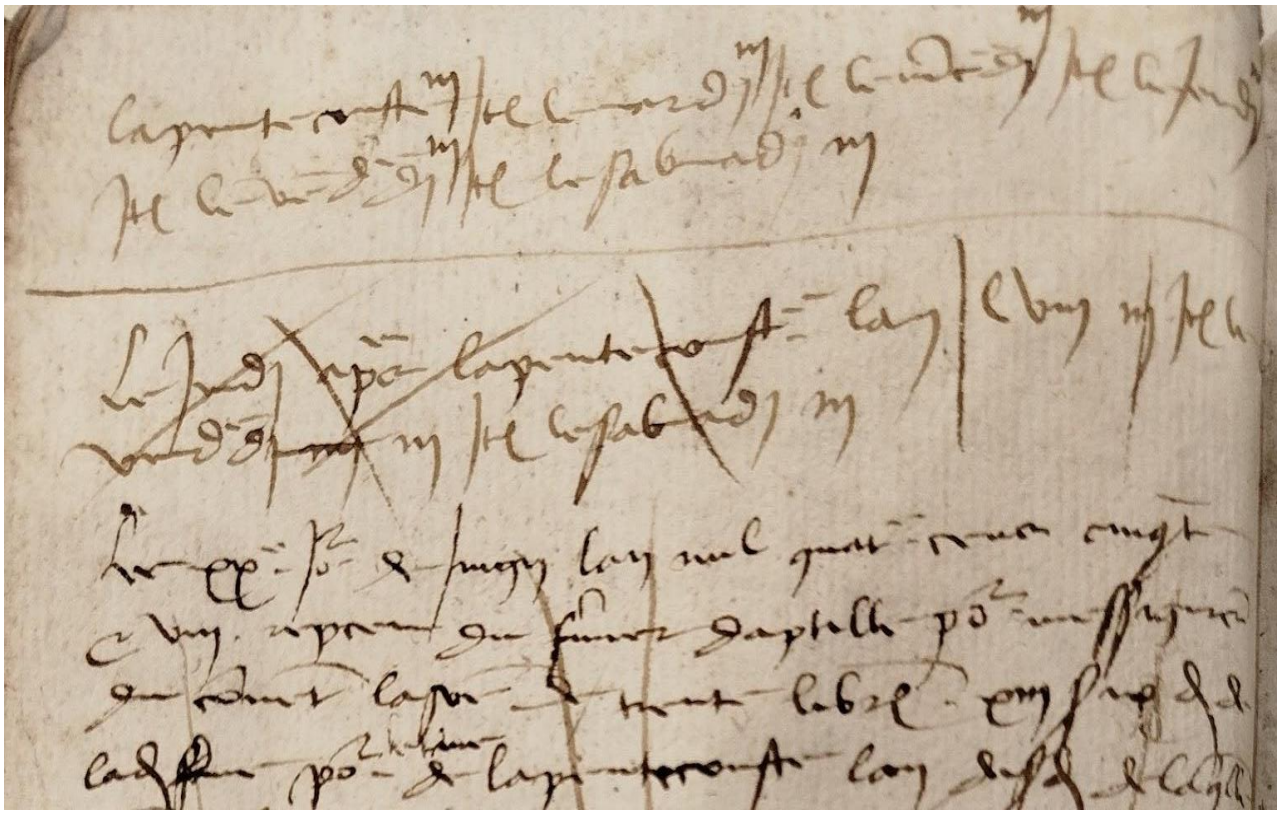


Figure 15 - photographie de l'extrait sur le f°97r

N°1-B : f°79r, 16 octobre 1463, échange d'ardoise contre du tuffeau.

Le XVIe jour d'octobre l'an LXIII fut achacté de Jehan Tilerge, deux cent de tuffeau de coing renforcé, le demy cent fourny bien quatre coings renforcé et demy, lesquels IIII coings et demy ledit Tilerge doibt et fut achaté ledit demy cent pour le pris de LXV soles. Pour laquelle somme ledit Tilerge a eu emplement quatre millier d'ardoises pour le pris de XVIII soles IIII deniers le millier, qui ce monté en pris LXXIII soles IIII deniers. Ainsi doibt ledit Tilerge VIII soles IIII deniers les quatre coings renforcés et demy.

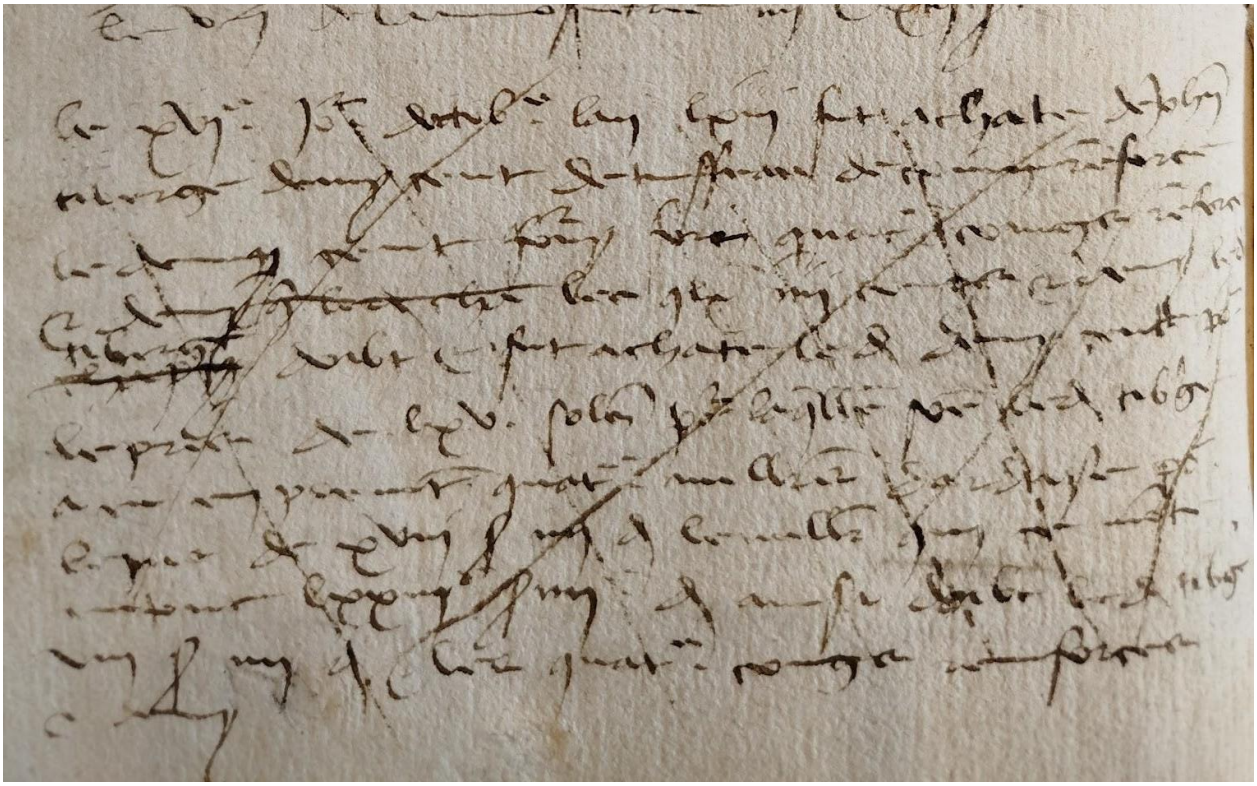


Figure 16 - photographie du f°79r

N°1-C : f°82v, paye des maçons, date estimée vers septembre-octobre 1463.

S'ensuit l'argent que j'ai baillé à mes maczons.

Premièrement deux pipes de vin[7], vallant IIII livres tournois et demie, et les tonnaux renduz.

Item huyt septiers de seigle vallant IIII Livres tournois

Item LX soles en monayes

Item [?] baillé le jour St serge, XL soles.

Item la Vigile de toussaint, cent Soles.

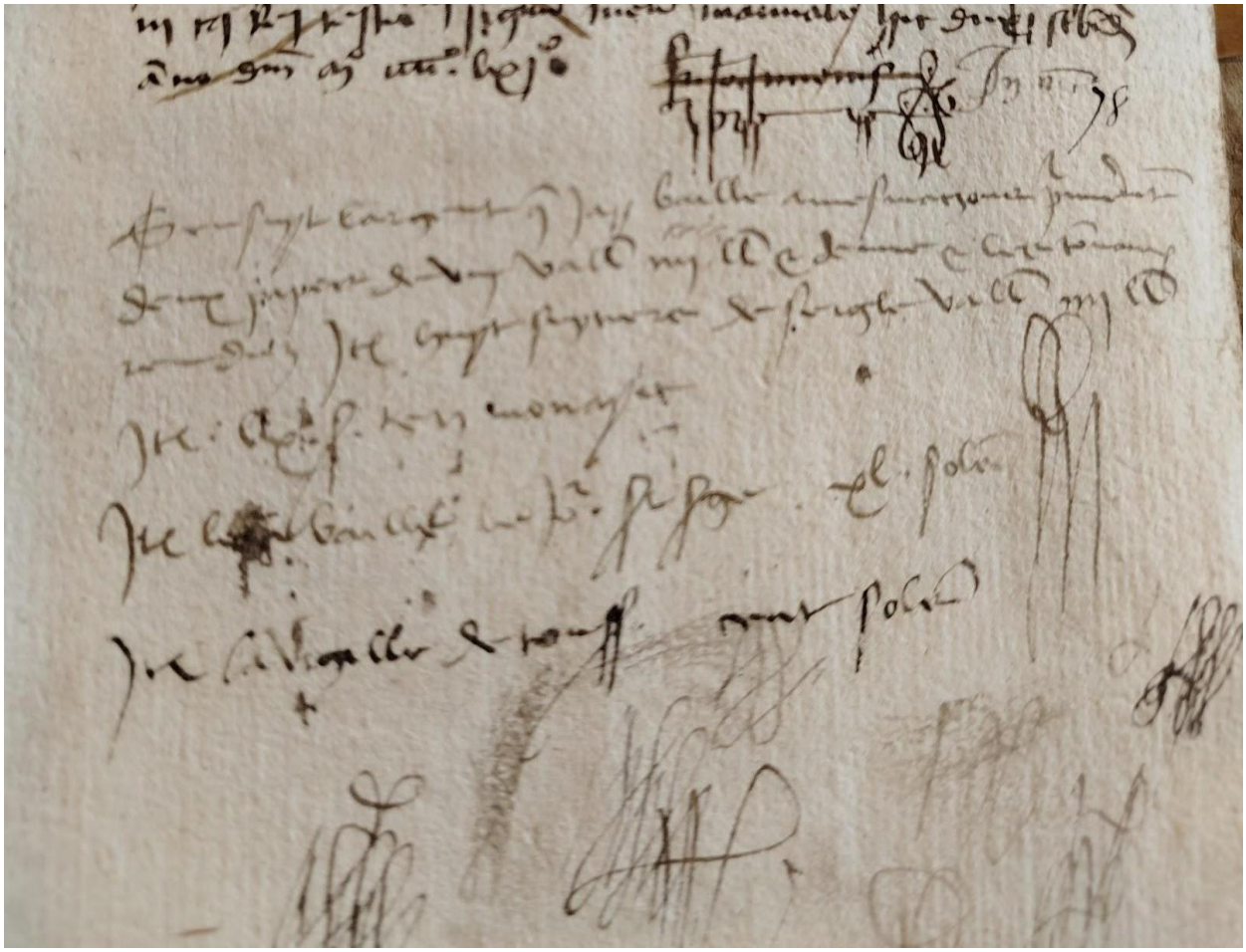


Figure 17 - photographie de l'extrait du f°82v

[7] Deux pipes de vin font 892.82 litres.

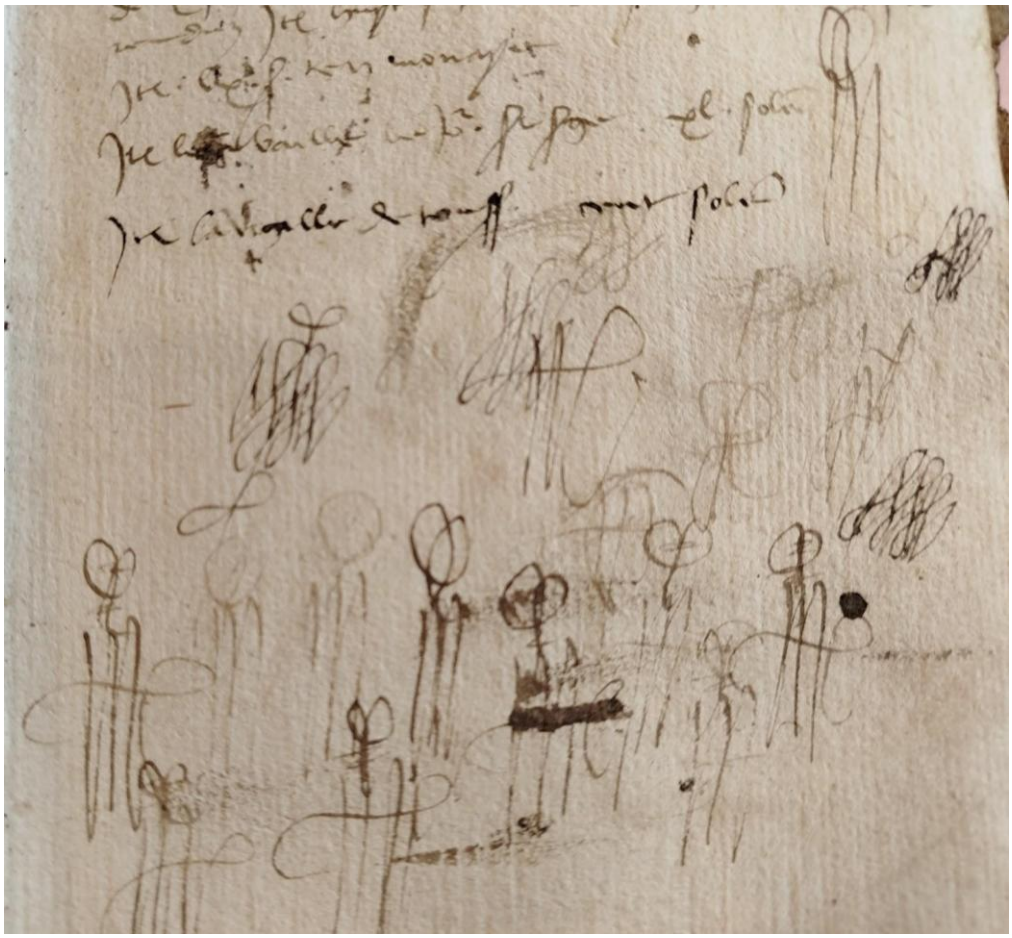


Figure 18 - photographie des ruches du f°82v

N°1-D : f°91, 1462, 16 mai - 27 juillet 1462.

S'ensuyt le nombre des couvreurs de la nef, tout jusques au jour de *Cantate* et ce monté XXXVIII[8].

Item jousque a jour de l'accenssion XXX[9].

Item le vendredi V.

Item le sabadi V.

Item le lundi d'avant la pentecoust II[10].

Item le mardi II.

Item le mercredi II.

[8] Le quatrième dimanche après Pâque, soit le 16 mai 1462.
[9] Le 27 mai 1462.
[10] Le 31 mai 1462.

Item le Jeudi II.

Item le vendredi II.

Item le sabadi II.

Item le jeudi apres la pentecouste VI[11].

Item le vendredi VI.

Item le sabadi VI.

Item le lundi VI.

Item le mardi VI.

Item le mercredi VI.

Item le vendredi VI.

Item le sabadi VI.

Item le lundi VI.

Item le mardi V.

Item le vendredi VI.

Item le Jeudi VI.

Item le vendredi VI.

Item le samadi VI.

Item le lundi VI.

Item le mardi VI.

Item le mercredi VI.

Item le jeudi VI.

Item le vendredi VI.

Item le sabadi VI.

Item le lundi IIII.

Item le mardi IIII.

Item le mercredi IIII.

Item le jeudi IIII.

Item le vendredi IIII.

Item le lundi III.

Item le mardi III.

Item le mercredi III.

---

[11] Le 10 juin 1462.

Item le lundi ung.
Item le mardi II[12].

S'ensuyt l'argent que je doy pour l'eglise ad ce jour qui est penultieme d'octobre l'an mil quatre cens LXII, cest assavoir, XII livres et [XII (?)] soles VI denier, de XIII livres [VI (?)] soles.
Item XXXII soles, I denier
Item X soles.
Item XX soles.
Item LV soles.
Item XXVII soles VI deniers.
Item LV soles.
Item XXVIII soles VI deniers.
Item XXIIII soles II deniers.
Item IIII livres, XVIII soles, IIII deniers.
Item XXXII soles, VI deniers. Somme de [XXXII livres VII soles VI deniers][13]

[12] Le mardi 27 juillet 1462.
[13] Il semble y avoir une erreur de calcul, liée à une transcription perturbée par l'état du document.

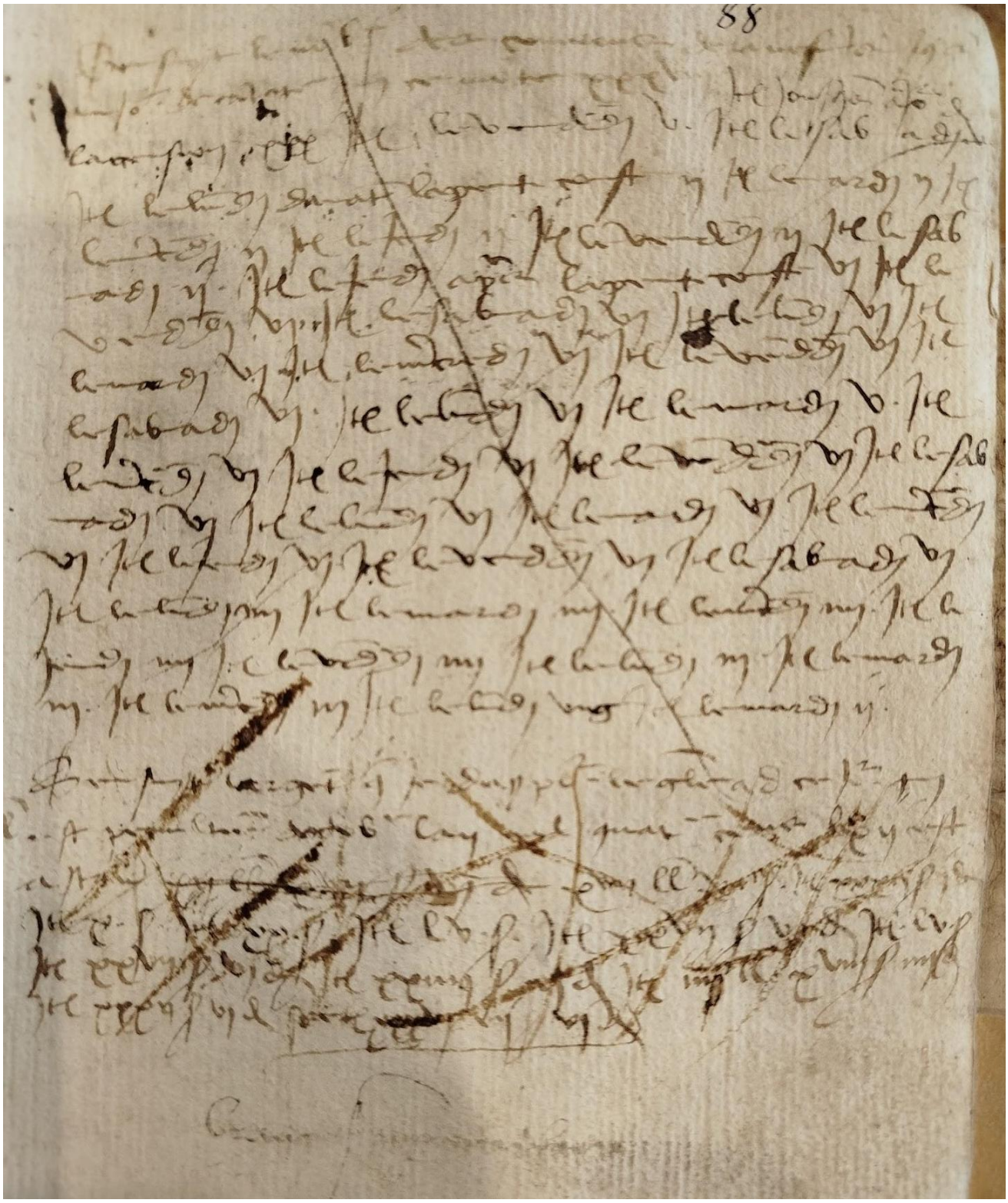


Figure 19 - photographie f°91v

N°1-E : f°95r, 1459.

S’en suit le nombre des journés de couvreurs et l’ap[r]entis.
Premièrement, la sepmaine après *Jubilate*[14] X.
Item jousques au jour de l’accension XII.
Item le vendredy II.
Item sabadi II.

Le dimanche apres la St-Lucas, je baille a Macé Landay la somme de diz soles sur la dechauserie de (de) six quartier de vignes de Boulou.
Item bailler celui jour a mon clousier de la segrestainerie la somme de quinze soles sur la deschauserie des vignes de la segretainerie.

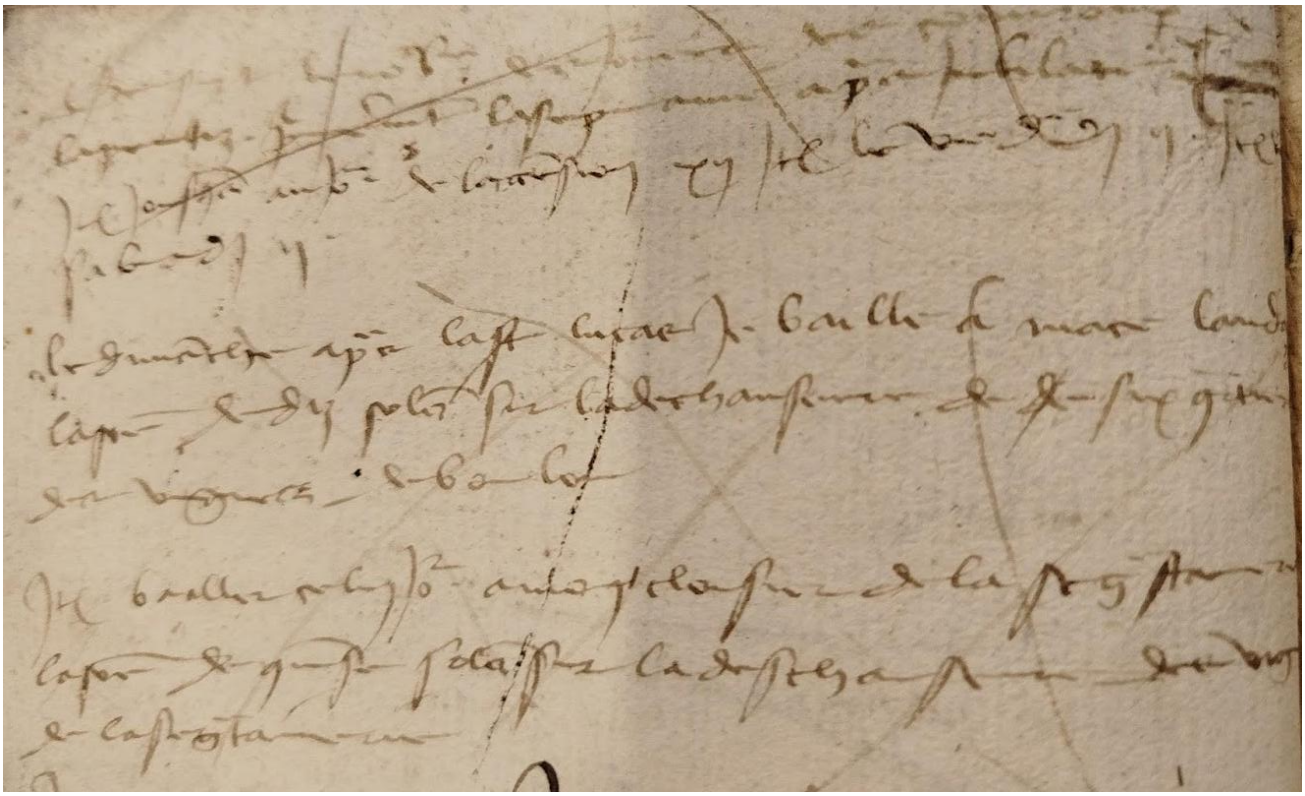


Figure 20 – photographie du f°95r

[14] Le troisième dimanche après Pâque, soit le 9 mai.

N°1-F : f°94v, 1463 (n.s.), Arrêt de compte avec André Robin, maître verrier.

Marché fait entre moy et mon cloustier P[ierre] jehan pour ficher, plecer , bescher les cinq quartiers ce d'avant la meson, l'arpent et les troys quartiers de pré. Le tout pour le pris et somme de six livres tournois sur laquelle somme il a repceu le dimanche desudit XL soles et ung boeceaux de seigle, ung boeceau de febves.

Marché, j'ay baillé a Renaut de Bois sur la facsons des piees jousques ad ce jour qui est dimanche de l'avante VII soles IIII deniers

Esmeri Versillié a terme de poyer ses vignayges jousques a Karesme prenant l'an mil IIII^{cc} LX et ung.

Le XXIe jour de febvrier l'an mil cccc LXII. Fut fait, arest de conte avecque Robin André. Cest assavoir qu'il a eu deux sommes et demye de vaire blanc, vallant chacune somme, six escuz. somme toute, quinze escuz.
Item d'argent baillé audit Robin André XVIII livres tournoy somme toute XXXVIII livres tournoy XII soles VI deniers sur laquelle somme, ledit Robin a baillé quatre vings et neuf piez de vaire en pure ~~ou~~ pour les vitres où sont si Saint Serge et Saint Bahc, St Guilbert et Godebert et Saint Benoist et Saint Mor[15]. Dont dont chacunes pie[ces] de vaire vault VIII soles IIII denier, ainsi ce monté toute la somme desdits quatre vingt et neuf piez la somme ce de XXXVII livres tournois et XX deniers. Et Pourtant doibt ledit Robin XXX soles X denier de plus audit repceveur, que baillé, tout contes rabatu.

[15] Saint Maur.

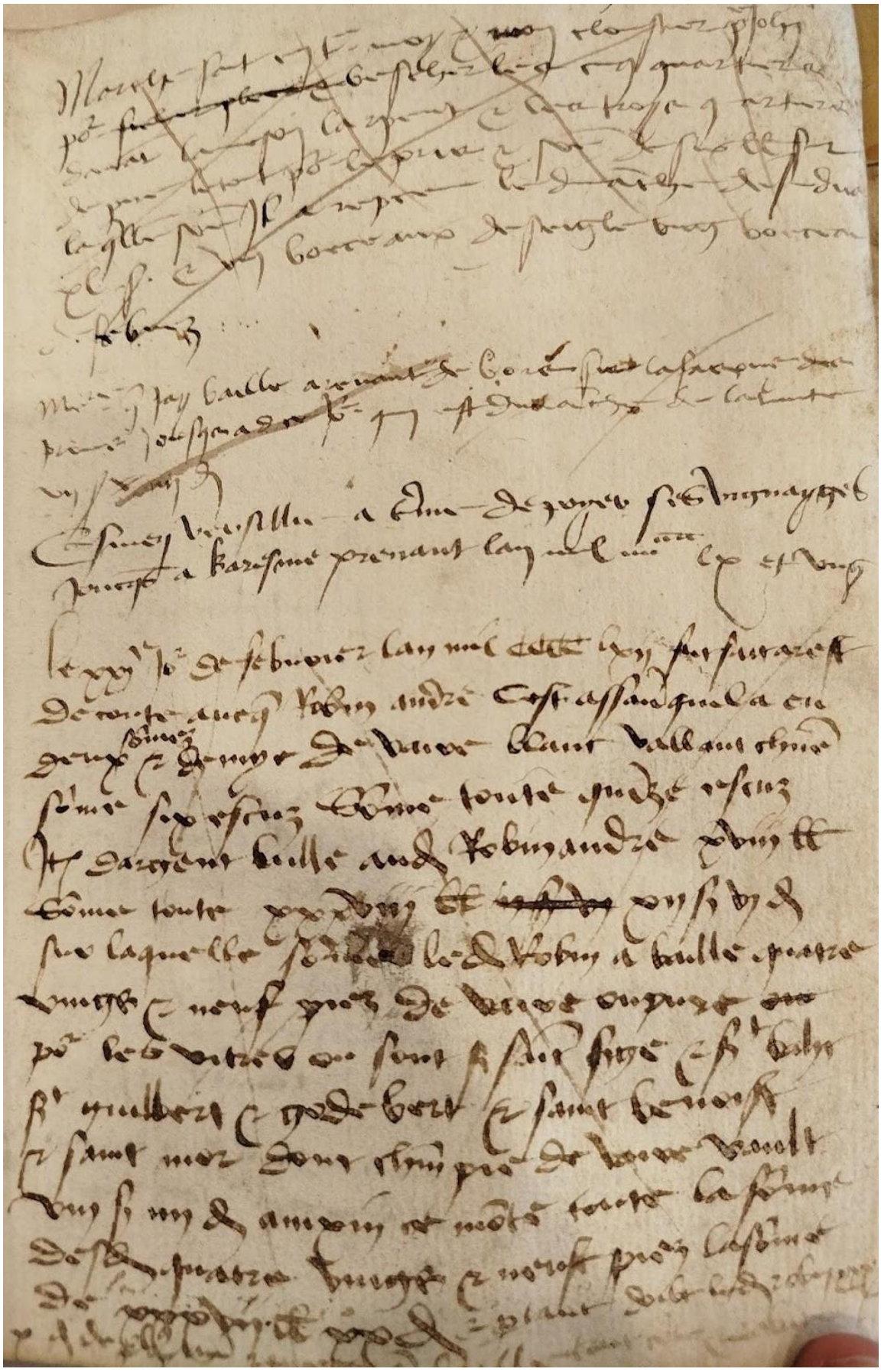


Figure 21 – photographie du f°94v

N°1-G : f°61v, v.1467, la maison du sacriste.

S'en suivent les debtes que doibt le serrestain de St-Serge.

Premièrement, aux couvreur, XV journees.

Item en clou et late et en chanlatres.

item aux pierriers deux milliers d'ardoise

item a Hervé son clerc.

Item a la duplessise ce quelle demandera pour les buees quelle ma faictes sur quoy elle a eu

ung escu.

Item a Pierrin Frote ung cent et demy de clou a couvrir.

item a Jehan le Page X soles.

Item a Guillaume Feron, demie anner qu'il a esté a l'eglise.

Item a frère Jehan Laulart ung escu ainsi qu'il dit

Item a Jehan Olive ainsi qu'il dit qu'il n'a pas este bon pour la somme de.

Item a Jehan Gahier VIII journees.

Item a Jehan Georges.

Item a Geffroy Le Bon cordonnier II peres de souliers

Une pour son clerc et l'autre pour sa chambriere.

Item a Frote Carrelours.

Item a l'église tout le tuffeau de sa maison tant en coing simple que coing renforcé.

Item a Macé Gaultier le nombre de IIII^{XX} journéés de maczon ou environ.

Item doibt a l'église deux longs chevrons[16] qu'il a prins pour fere le balot de son jardin[17]. Item devra ledit serrestain a son clousier de la serrestainerie les vignes biners la somme de LVII soles VI deniers.

---

[16] Chevron : "pièce de charpente de faible section posée généralement sur les poutres du toit et portant la couverture" (Bénardi, p. 332)

[17] lieux ou l'on entasse des choses = abri dans le jardin ?

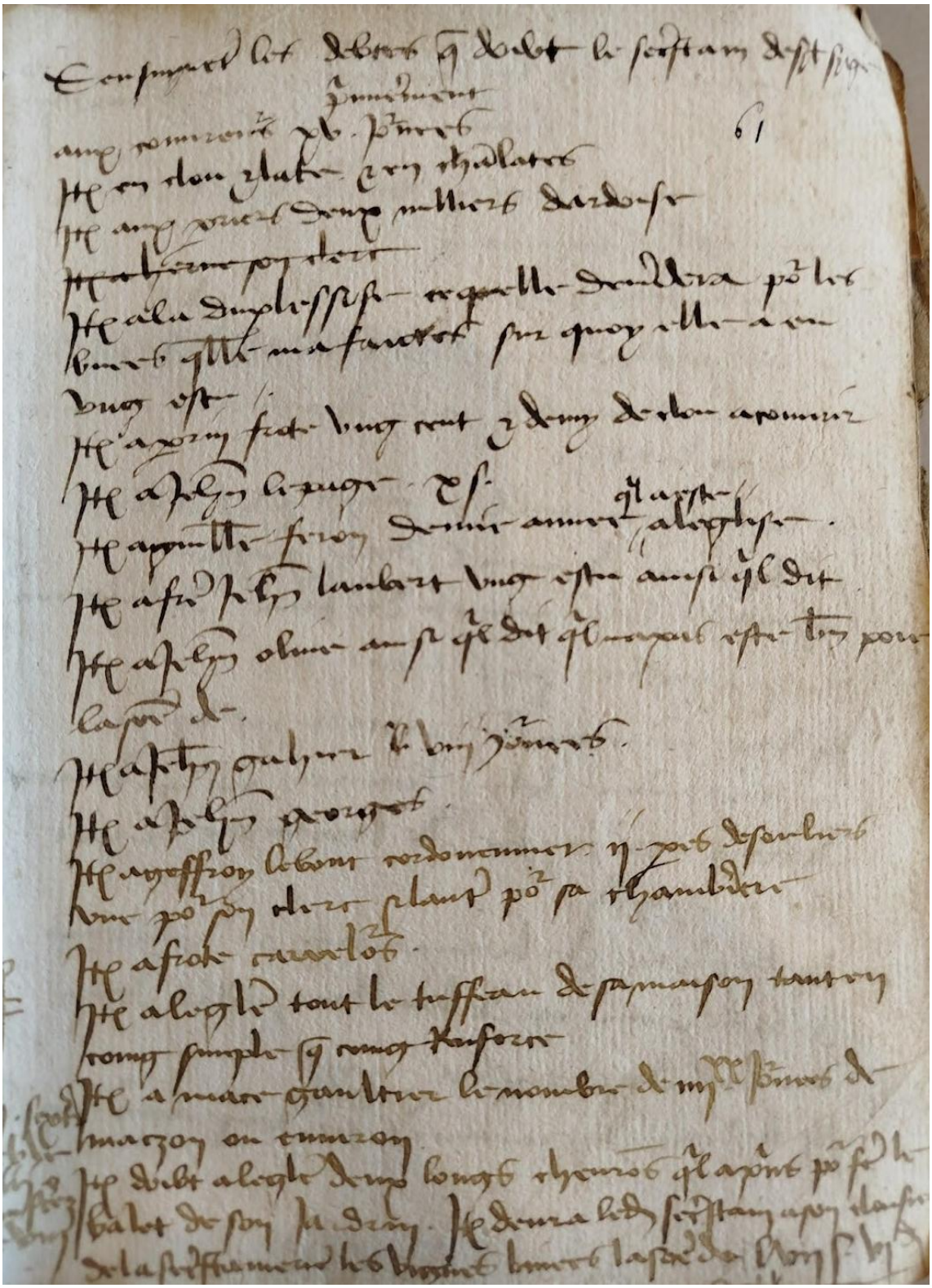


Figure 22 – photographie du f°61v

N°1 – H : f°65v, 1468 (n.s.)

Le IIIIe jour de Janvier, fait arest de compte entre frère Jehan Peliczon segrestain de st Serge, et Macé Gaultier[18] [tenu chargé?] la massonerie de la meson dudit segrestain en quoy ledit Macé a besogné par ainsi que toute compté et rabatu de tout le temps passé jousques aujourduy, les desudit, demourant, comter, l'un et l'autre, sois ledit segrestain demourant (en ceste [maison]). Et ledit macé,en nombre de deux pipes de vin, l'une de la cuillart de l'an mil cccc LXV et l'autre de l'an LXVI et VIII septiers de seigle pour toutes et chacunes les choses quilz ont du a besogné ensembleet doibt rendre, ledit Mac, rendre le fust.

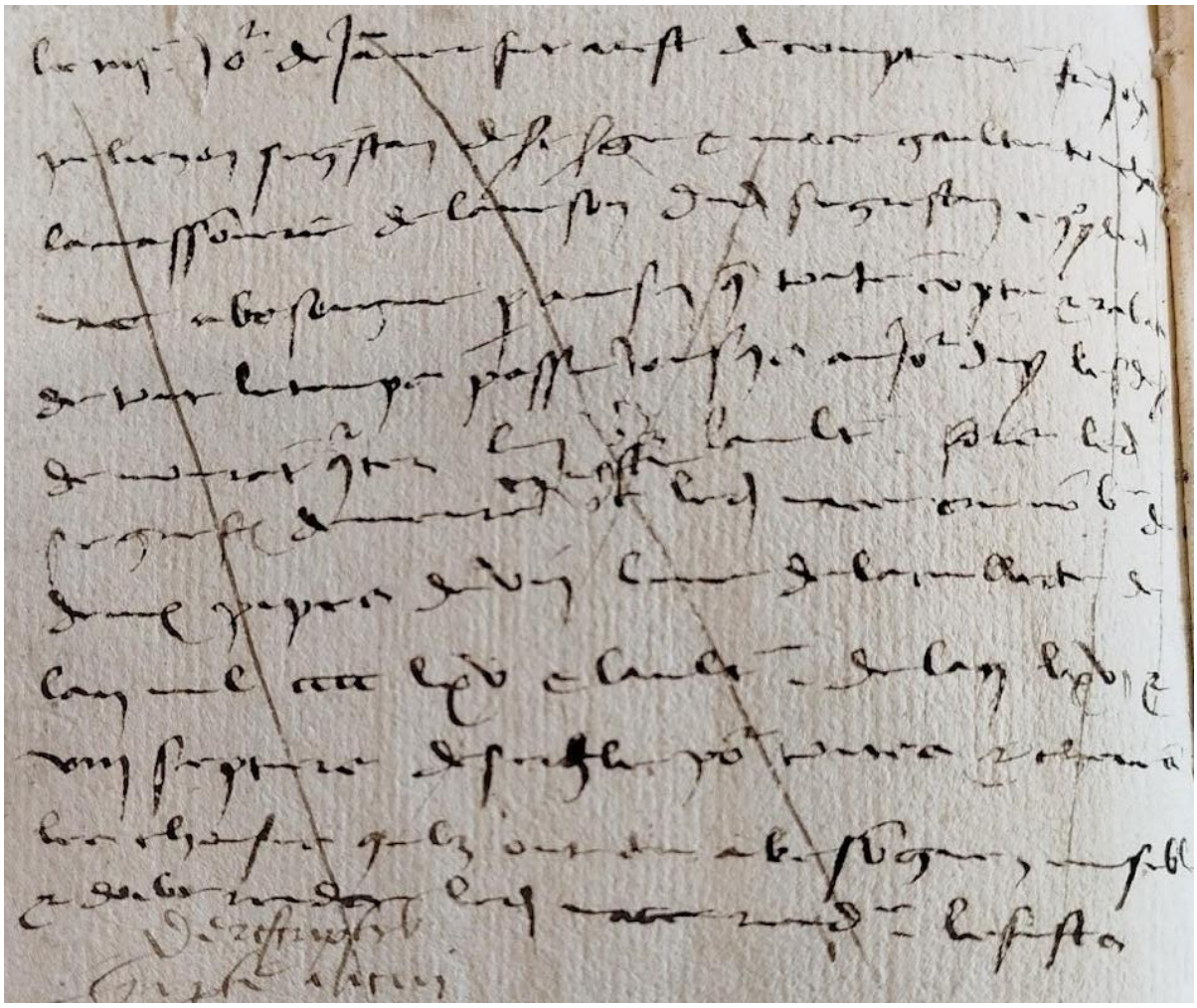


Figure 23 - photographie de l'extrait du f°65v

[18] Maçon (comptabilité roi René)

N°1-I : f°84v, 1466-1467.

Je doy a ce jour qui est IIIe de juign l'an LXVI a l'aregent de l'eglise la somme VII Livres X sols. Item XXV Sols.

Item doy a l'eglise ad ce jour qui est XXIIe d'aoust l'an LXVI la somme de XVII livres XV sols.

Item pour la chaufs que j'ay prinse pour ma meson

neufve

Item le XVIIIe jour de janvier l'an desudit LXII Sols VI denier ; …

Item en carreau pour ma chambre XIII…

Item depuis, XXIII sols IIII deniers

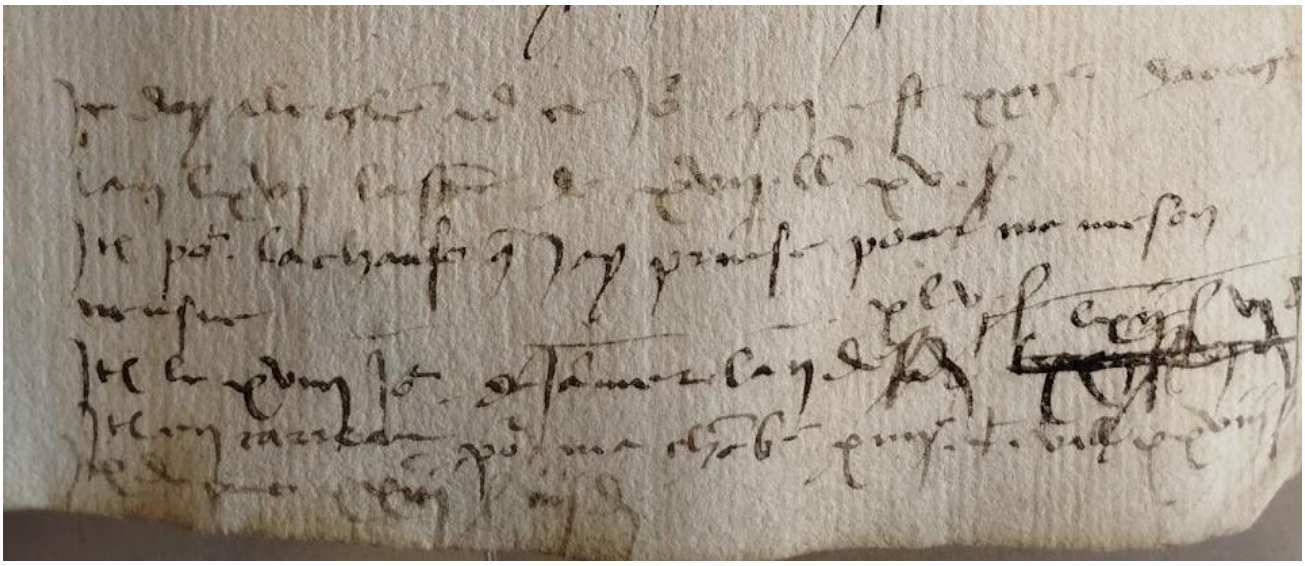


Figure 24- photographie de l'extrait du f°84v

N°1-G : f°69v, v..

S’en suit les journees des charpentiers pour depuis le jour de St Serge. Ma maison pendant ledit jour de St Serge et lendemain IX journee et demye.

Item le jour saint denis VII fors a rabattre de mye journee pour ung deux qui a este (que) aseoir avesque Brechart.

Item le jeudi deux, Item le vendredi II ; Item le sabadi IIII

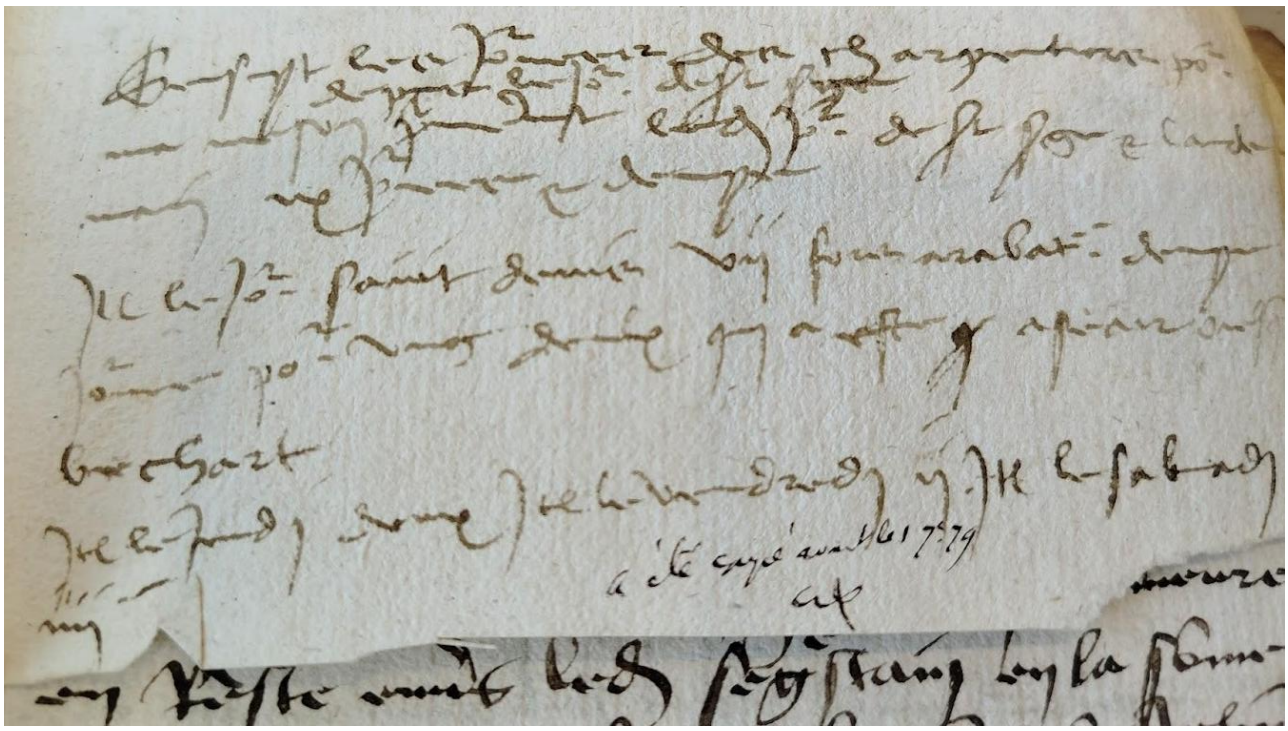


Figure 25 - photographie du f°69v

N°1-J : f°61, marché de tapisserie avec Thomas Berte, 1467.

[f°61r]

Le VIIe jours de may l'an mil quatre cent soixante et sept. Marché fait entre reverand, père en dieu, monseigneur/monsieur l'abbé de Saint Serge d'une part, et Thomas Berte, tapicier d'autre part en la maniere que s'en suyt. Cest assavoir que ledit Thomas a promis a mondit seigneur, faire une piece de tapecerie de la vie et passion de saint Serge et Saint bach. Et commance ladicte piece a la bateure de saint bach. Contenant ladicte piece six aulnes ou environ. Et est fayt ce present marché pour avoir de chacune aulne en quarre la somme de quatre escuz et sur le cout le marché quatre sexters de froment et une pipe vin de de cestes presente année et certaine quantité de laine qui est au boys l'abbé, sur lequel marché, ledit Thomas a receu (presentement ?)[19] de mondit seigneur, par la main du segrestain de st-Serge la somme de six escuz et doibt rendre ledit, Thomas ladicte piece dedans la toussains [prouchaine venu][20]. Item, doibt fournir de ledit Thomas, de toutes mateoirs et doibt bailler bonnes laines et fines, et ce fut fait en la presence dudit segrestain, de Guillaume le Bouvier et Lerrue Du Plessier et Macé Talourt

[f°61v]

Itema receu ledit Thomas le jour de la de la tueslacionsaint benoist deux escuz par la main du prieur du **cloaistre**. Il receut ledit Thomas, (de monseigneur)[21] sur ladite besogne le jour saint Sanson par la main du segstain, ung escu.

[19] Ajout d'une encre différente en interligne.
[20] Ajout d'une encre différente en interligne.
[21] Ajout interligne d'une autre encre

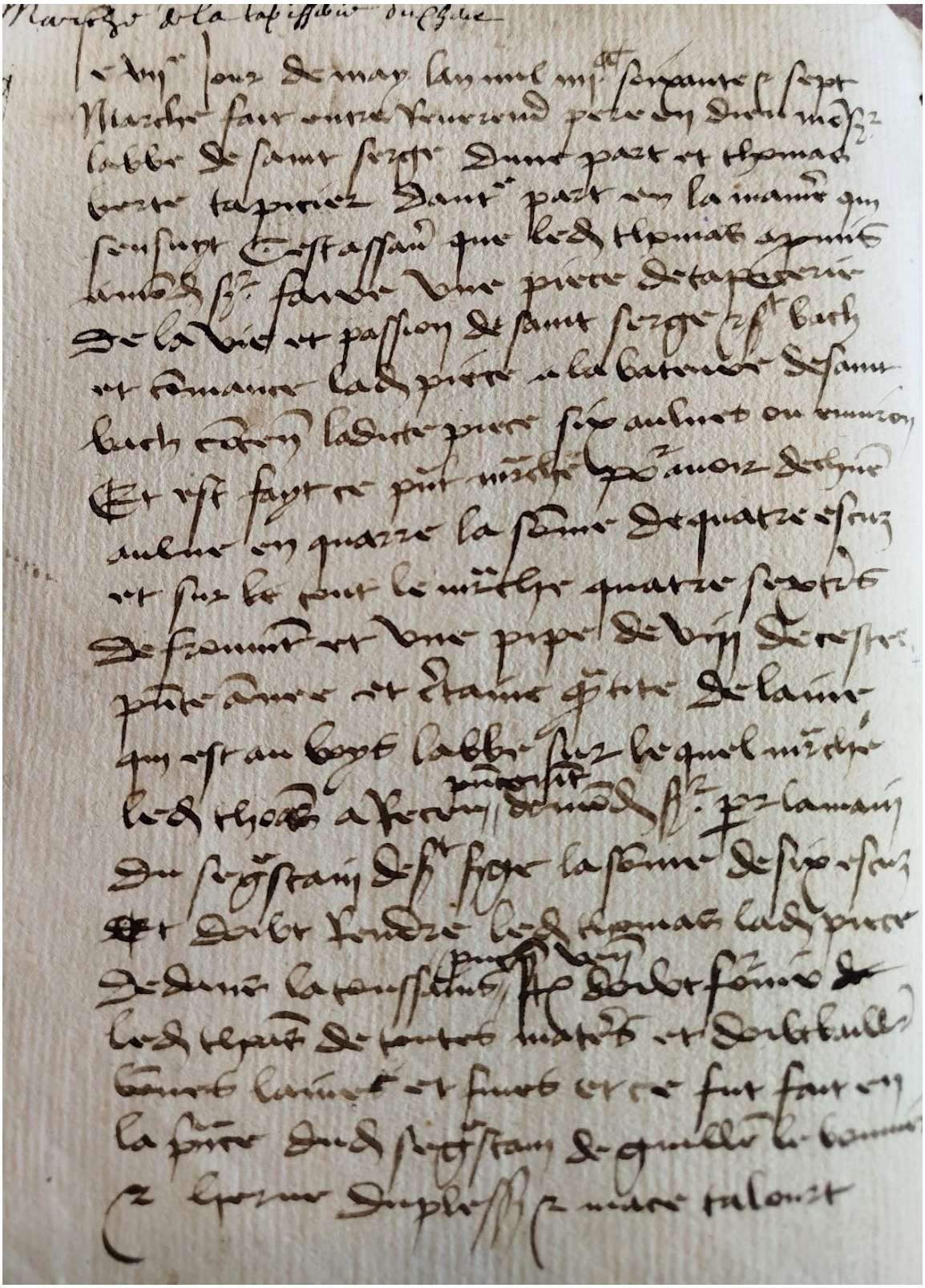


Figure 26 - photographie du f°61r

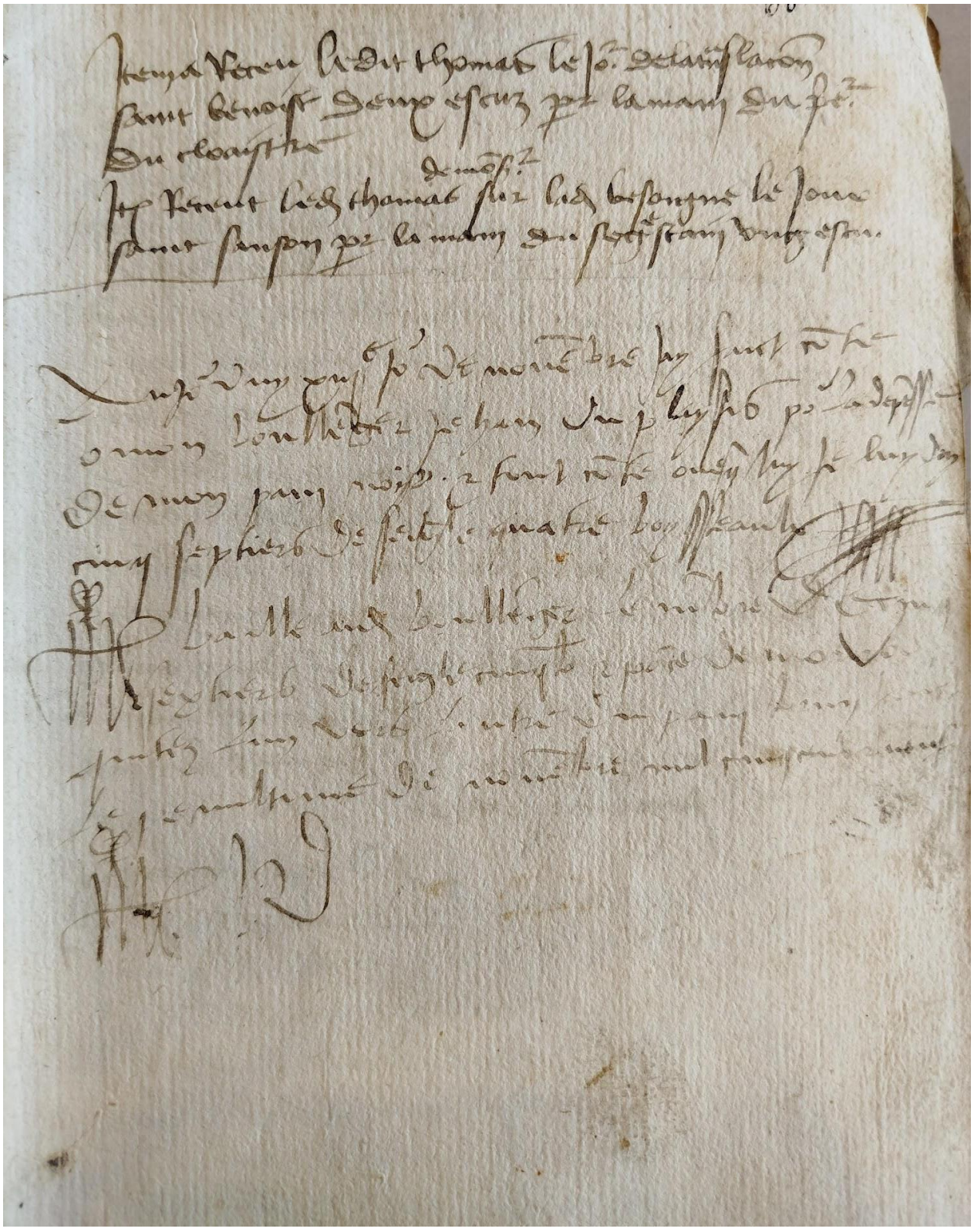


Figure 27 - photographie du f°61v

ANNEXE 1 – BIS : MATERIAUX DU LIVRE-JOURNAL DU SACRISTE (COLLATION) ;

Exemple d'un des 5 actes authentique conservé aux ADML copié dans le livre-journal du sacriste, dans la première partie di codex.

- Collation : ADML, H. 856, Thomas de Sernon (juge de la prévôté d'Angers) accorde à Jean Peliçon (sacriste) le demandeur le paiement par 5 deffenseurs de 15 sols impayés sur une rente annuelle de 60 sols dues sur des possessions de la paroisse de Murs accordées par Louis de Beauvau, [sceau conservé], 24 mai 1460 (copie : *Sacriste*, f° 27v-29, 24 mai 1460).

Transcription de l'acte authentique :
(gras : divergences avec Livre-journal)

A touz ceulx qui ces presentes lectres verront, Thomas de Sernon, Licencié en Loys, Juge et garde de la prevosté, conservateur des previlleges royaulx de l'université d'angers,. Salut. Comme nagueres honneste religieux, frère Jehan **Pelisson**[22], prieur du prieuré de Beauvau de Richebourg et segretain de la segretainerie du moutier et abbaye de saint Cierge en saint bach, les la ville d'angiers. Le tout dépendant dudit moustier de saint cierge et escollier, estudiant en ladite université et par vertu de certaines nos lectres et mandement de scolarité donnees de nous eust **fait**[23] convenir et ajourner par devant nous Thibault Dureau, Martin Godelier, ~~**Martin debourg**~~[24], Jehan de bourg, Estienne Goron et Jehan Basogez. Pour raison et à cause de ce que ledit estudient disoit que les predicesseurs de noble et puissant seigneurs messire Loys seigneur de Beauvau la piecza avoint baillé et transporté ausdit deffendeurs ou autres leurs predicesseurs qui avoint prins dudit seigneur de Beauvau ou ses predicesseurs les choses heritaux qui s'ensuyvent. Cest assavoir une piece de boys contenant ung arpent de terre ou environ sise en la paroisse de murs ou fief dict de Loué au lieu apellé maupertins en la vallée des fosees, joignant les boys Estienne He**c**tor avecques une autre piece[25] de boys et pastures sise au lieu appellé le pré maczon dudit fief du seigneur de Loué joignant d'un cousté au que paymaingnee et d'autre cousté au boys de la **brunette**[26] abouctant d'un bout au Louer et d'autre bout aux faullayes et aussi une autre piece tant en boys poer, pasturer, nommee

[22] « Peliczon »
[23] Oublie du mot : « fait » dans la copie.
[24] Erreur sur l'acte authentique, rayée par le scribe (non recopiée).
[25] « ~~tant en~~ » ajouté et barré par le copieur
[26] « bonnete »

treisleboys et l'eclusee garenne ou fief et seigneur dudit seigneur de Murs au lieu nommé La Boille, croissant le tout en ladite paroysse de Murs, les la ville d'Angiers, joignant d'un cousté à la Saullaye de Girardeaux et d'autre cousté aux boys de la chappelle des perrins, abouctant d'un bout au Louet dudit lieu de Murs et d'autre bout aux Saullaies[27] de Estienne Jouyé et en avoit transporté touz les droys et avoir esté faicte, ladite baillee et prince pour en poier par chacun an par lesdits preneurs audi seigneur de Beauvau, ses hoirs et ayans cause, la somme de soixante solz tournoi de rente au terme de la chandeleur et pour papier en outre par lesdits deffendeurs ou leurs predicesseurs les devoir et charges que lesdites choses donnier et en acquicter ledit seigneur de Beauvau ses hoirs et ayans cause et aux prieures desquelz LX soles tournois de rente dessudit les predicesseurs desudits deffend[eur] avoint obligé eulx leurs hoirs Avecques touz et chenuis leuil biens meubles et immeubles, lors present et avenirs avoint renoué à toutes chose contraires promis et juré de jamés , ne fere ne venir encontre et en avoint esté juger et condampner faict et si grandement convient l'en peult faire en tel cas et comme par lectres sur ce faictes et passees plus à plain povait apparrir disoit ledit estudient que par certain contralt d'eschange et appoinctement fait entre ledit seigneur de beauvau d'une part et les religieux, abbé et couvent dudit lieu de saint **ci**erge d'autre, ledit seigneur de Beauvau entre autres choses avoir transporté iceulx LX solrs tournois de rente audit moustier et a l'usaige dudit prieuré de Beauvau de Richebourg et à ces tiltres et moyens audit estudient compert iceulx soixante solz tournoi de rente lequel transport Il avoit autre sise insinué ausdit dessendeur et à ses tiltres et moyens avoit en possession par aucunes[28] annee de ladite rente et tellement que il n'en restoit que la some de quinze solz reste desudit LX soles escheuz du jour et terme de la chandeleur dar(ain) passé disoit qu'il avoir sommé lesdits deffendeurs de luy poier lesdits quinze solz tournois deut. Il avoint esté de l'ayans, pour lequel delay il les avoir fait adjourner par devant nous et conculait ledit estudient de notredit altment desudit deffendeur que se il confessoins ce que du est qu'ils fussent condampnez et contraint à luy poier lesdits XV soles de rente desudit LX soles tournois de rente a luy deus et escheus dudit terme de la chandeleur d'arain passée et Iceulx soixante solz tournois lui continuer ou temps avenir audit jour de la chandeleur sur à cause et par raison desdites choses dessu desclairees et confrontees et que Ils fussent et soient condampnez en ses despens coutz, domaiges mise et interestz faiz et à f**ere**[29] a l'occasion de ce lesqueulx deffendeurs disoient quilz confessoient bien lesdits soixante soles de rente estre deuz par raison desudites choses mes quilz n'avoint point esté de l'ayans de les poier

et pour ce savoir faisons que lesdites parties comparans aujourduy en jugement, cest assavoir ledit frère[30] Pelisson, prieur et procureur suffisamment fondé pour lesdites

---

[27] « Soulayes ».

[28] « aucunnes ».

[29] « faire ».

[30] « ~~p~~ » erreur barrée par le copieur.

offices, escollier estudient en ladite université demand d'une part. Et lesdits Martin Godelier, Jehan Dubourg, Thibault Dureau, Estienne **Gourion**[31] et Jehan Basogez deffendeurs d'autre part. Lesqueulx deffendeurs en leurs presences et de leurs consentemens nous avons confdampné et condampnons et chacun deux pour le tout sans division de partie rendre et paier dedens huit jours prochain venu audit estudient ladite some de XV soles tournois, reste desdits LC soles tournois de rente dessudit deuz et escheuz audit estudient dudit jour et terme de la chandeleur d'arain passé et iceulx mesmes soixantes solz tournois de rente dessudit rendre, paier, servir et continuer a tousjours mes ou temps avenir audit estudient ses sucesseurs et ayans cause audit terme de la chandeleur par raison et a cause desdites choses, et donnons en mandement au premier sergent du roy, notre seigneur du roy de Sicille, duc d'Anjou qui sur ce sera requis, mectre ces presentes a execucion pour le temps à venir, pourtant quelles touchent execucion et ce fait lesdites parties en avons envoyees sans jours et sans amendé, despens, recompensé d'une part et d'autre. Donné Angiers soubz notre seel le XXIIII jours de may en l'an mil IIIICt soixante

Ector Estienne[32]

[31] « Goruon ».

[32] « Signé de la main d'Estienne Hestor »
Collation faicte aloriginel par moy Robasnier ».



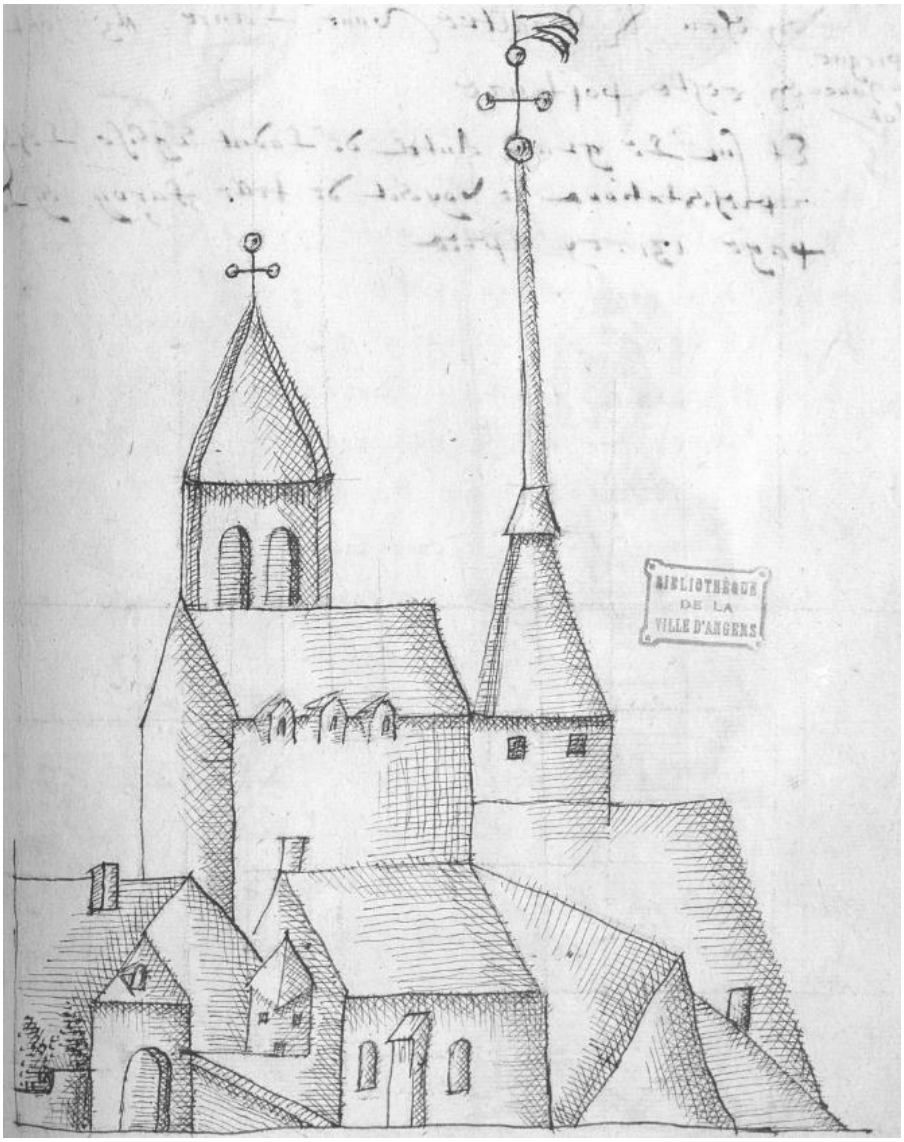
Figure 28 - sceau de l'acte [photographie Julien Gros]

ANNEXE 2 – JACQUES BRUNEAU DE TARTIFUME

Angers, BM, Rés. Ms. 995, Jacques Bruneau de Tartifume, Angers contenant ce qui est remarquable en tout ce qui estoit anciennement dict la ville d'Angers, t. 2, pp. 107-134.
Consulté le 15 novembre 2024 :
https://commulysse.angers.fr/ark:/54380/a011504254863VT2fzv/761628e299

Transcription :

Du Mail je me suis transporté à S. Serge que j'ay, à mon possible représenté en ceste façon :
S. Serge



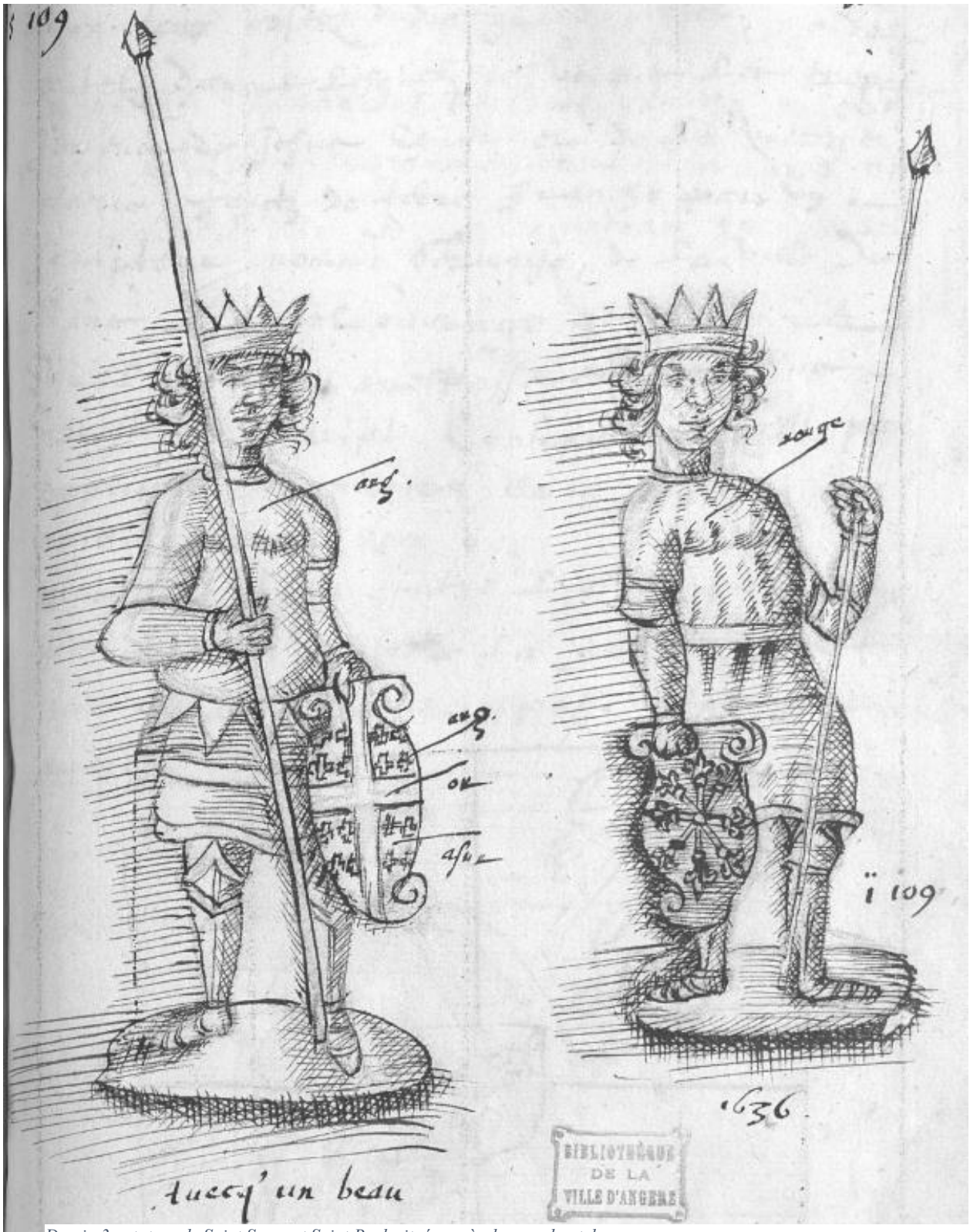
Dessin 1 - Abbaye de Saint-Serge d'Angers vu depuis la porte ouest

L’entrée de l’eglise dudict S. Serge est ornée de chacque costé de la représentation d’un homme armé de pied en cap, excepté le visage et les mains, dont l’une tient un escu et l’aultre une {picque ou javelot}[33] lance. Ils sont en ceste posture.



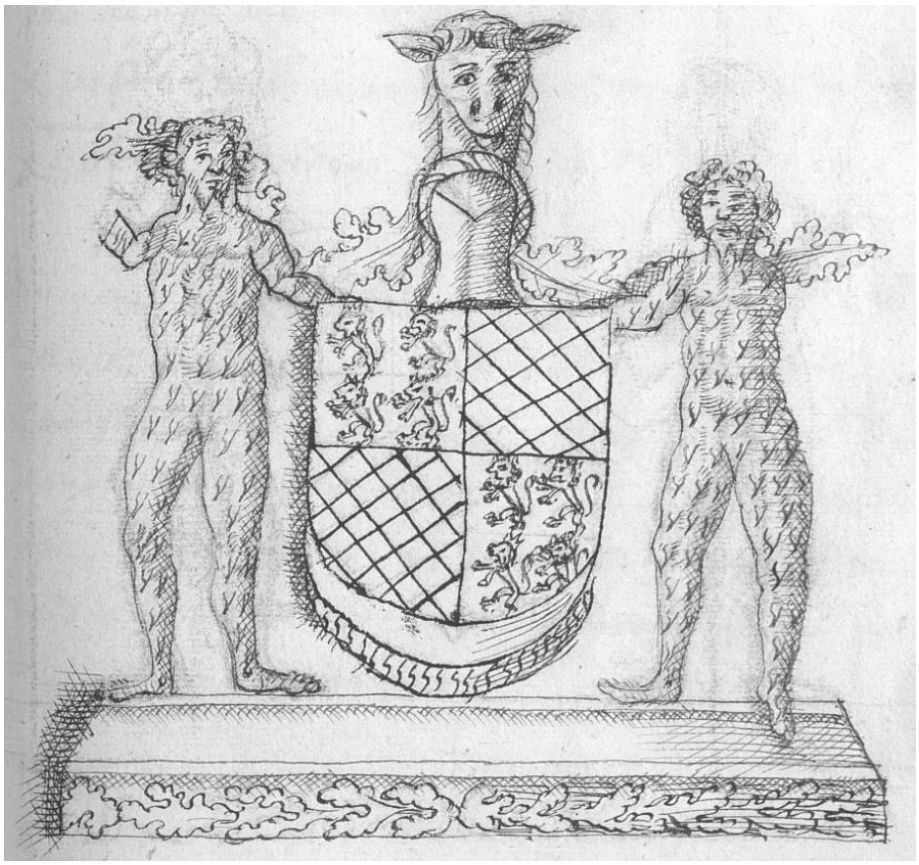
[33] {“pique ou javelot”} : ajouté dans la marge

Et sur le grand autel de ladicte eglise, ledictes representations se voyent de telle façon en la page 131 cy après :



Dessin 3 - statues de Saint Serge et Saint Bach situées près du grand autel

Sur la porte qui est au costé droict pour aller dans le cloître se voyt cest escu escartelé de Beauvau et de Craon et est de telle sorte.



Dessin 4 - Armoiries de Jean IV de Beauvau (1421-1503), sculptées au-dessus de la porte du cloître dans le narthex

Au costé droict de l'entrée de l'eglise cy dessus est representé un Sainct Cristophe portant un petit enfant, soubz les pieds duquel il me semble avoir leu ces quatre vers latins.

XPISTOFORI SANCTI SPECIEM
QVICVMQVE TVETVR
ILLO NEMPE DIE NVLLO
LANGORE GRAVETVR
XPISTOFORI COLLO PORTOR
CVI OMNIA TOLO
XPISTOFORVM VIDEAS, IVSTE
EA TVTVS, EAS.

[*« Quiconque observe l'image de saint Christophe*
Assurément ne sera accablé par aucune souffrance ce jour-là.
Je suis porté sur le cou de Christophe, à qui j'enlève tous les fardeaux.
Que tu voies Christophe, que tu sois protégé en chemin. [1]*»]*

Suyvant le tour de ladicte eglise, qui est au costé droict, on se trouve en unne chappelle qui a sur son autel une representation de Nostre-Dame tenant son

[1] Traduction effectuée par Julien Gros.

enfant et un S. Jehan Baptiste, le tout de sculpture, en laquelle chappelle se void premierement cet epitaphe gravé sur une pierre de tuffeau :

HIC IACET CORPUS DEFFVNCTI DOMINI IOHANNIS RABANELLI, PRESBITERI ANDEGAVENSIS DIOCESIS ORIVNDI, ORDINIS SANCTI BENEDICTI, DECRETORVM DOCTORIS EGREGII, ORDINARIE REGENTIS IN VNIVERSITATE STVDII ANDEGAVENSIS DIOCESIS.
MIGRAVIT AD DOMINVM DIE SEXTA MENSIS SEPTEMBRIS, ANNO DOMINI MILESIMO CCCC. LXIII. CVIVS ANIMA IN PACE REQVIESCAT. AMEN.

[« Ci-gît le corps du défunt messire Jean Rabineaul, prêtre originaire du diocèse d'Angers, de l'ordre de Saint-Benoît, éminent docteur en droit canon, régent ordinaire des études [enseignant] à l'université d'Angers, qui a rejoint le Seigneur le sixième jour du mois de septembre, en l'an de grâce 1463. Que son âme repose en paix. Amen.[1]*»]*

Continuant, on void un aultre epitaphe gravé sur unne lame de pierre tuffe, comme le precedant qui dict ansi : (existe encore en 1818)[1]

SOUBZ CESTE LAMPE EST LE CORPS INHVME
DE IEHAN TILLON, PRELAT MOVLT ESTIME
QVI CESTE ABBAYE DROICTEMENT GOVVERNA
SEZE ANS ANTIERS QV'EN ICELLE REGNA.
ISSV ESTOIT DE DAME ET CHEVALIER
PARQVOY D'EGLISE FVT VN FERME PILLIER
EN OBSERVANT SAINCTE RELIGION
ET SES FRERES TENANT EN VNION.
LE PVLPITRE ET LE GRAND AVTEL CONSTRVIRE
FEIST, ET BIENS CY OBMINS A ESCRIRE.
DEVX CENS ESCVZ AV COVVENT IL DONNA.
POUR SON OBIT, LEQVEL IL ORDONNA,
A TROIS MESSES ESTRE FAICT CHACQV'VN AN.
PVIS DECEDA ENVIRON LA SAINCT IHEAN
A VN MARDI VINGT ET DEVXIESME IVN
L'AN QV'ON DISOIT MIL CINQ CENS ET VN
PARCAT ILLI DEVS. AMEN.



Dessin 5 - Armoiries de l'abbé Jean Tillon (1483-1501)

Au bas se voyent ces armes :

En ladicte chapelle se voyent trois grandes tombes de pierre dure. Celle qui est pres la paroy est longue de 6 pieds 4 poulces, large de 2 pied 11 poulces. Sur laquelle est gravé un abbé mitré avec ses habits abbatiaux ; aux quatre coings y a quatre escussons dont les armes sont effacées comme pareillement l'escriture qui estoit aux bords d'icelle. Autour de son chef se lisent ces motz :

[1] Traduction effectuée par Julien Gros.

[1] Annotation postérieure.

IN SOLA MISERICORDIA DEI SPERO SALVARI



Dessin 6 - Armoiries de l'abbé Hélie III (v. 1412 - v. 1418)

L'autre tombe qui est joignant la susdicte est pareillement de pierre dure, longue de 7 pieds 8 poulces et 1/2 , large de 3 pieds 7 poulces. Sur laquelle est pareillement gravée la représentation d'un abbé comme cy dessus, sinon que sa chappe est fleurdelysée et a la figure d'un lyon à ses pieds, et à chaque costé ces armes :

Au tour de ladicte tombe, se peuvent encor recognoistre quelques motz qu'on ne peult plus joindre pour estre par trop effacez. Aux pieds de ladicte tombe suit un aultre pareillement de pierre dure et gravée comme les susdictes, ayant a chaque costé les armes de Tillon cy dessus, et au pied unne lame de cuyvre sur laquelle est gravé :

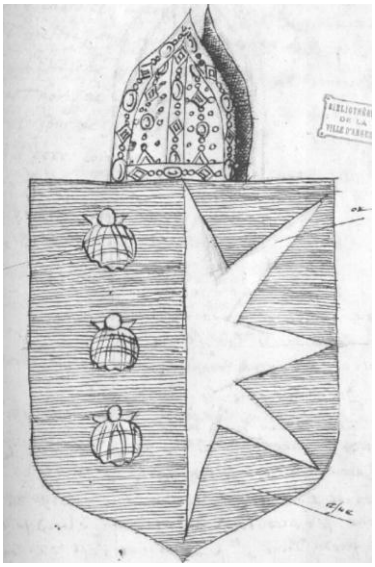
CLAVDIT IOHANNEM LAPIS HIE, COGNOMINE TILLON,
QVI MERITIS NOTVS, SANGVINE CLARVS ERAT.
QVIQVE BIS OCTONNOS HANE AEDEM REXIT IN ANNOS
MONSTRAVITQVE PIAE RELIGIONIS ITER.
HINC IPSIS CVPIENS PRO SE FVNDI ANIMA EIVS
SACRA, QVATER CENTVUM CONTVLIT ILLE LIBRAS
DVM TANTO DOMVS HAEC FLORERET PRESVLE TILLY
IMPIA RAPVIT TETRA MORS VIOLENTA MANV. OBIIT 1501, MENSIS IVNII 22.

[« Cette pierre renferme Jean, surnommé Tillon, qui était connu par ses mérites et illustre par son sang. Il dirigea deux fois cette église pendant huit années, et montra le chemin de la pieuse religion. Désirant que des prières sacrées soient offertes pour lui, il fit don de quatre cents livres. Tant que cette maison prospéra sous le prélat Tillon, la mort impie et cruelle l'enleva de sa main violente. Il mourut le 22 juin 1501. »[1]]

Sa mitre, sa crosse, la poincte de la chaussure sont de cuyvre, ensemble les deux escussons de ses armes qui sont à ses costez.

[1] Traduction effectuée par Julien Gros.

Prenant l'aultre chappelle qui est a gauche du coeur, se rencontre un autel ou se void soubz les pieds d'une Saincte Katharinne cest escusson supporté par deux anges :



Dessin 7 - Armoiries de l'évêque de Poitiers Hugues Combarel (1424-1442)

Au deuxiesme pilier de ladicte chapelle sont gravees sur une pierre de tuffe ces parolles : (attestée par Note de Toussaint Grille : {"Elles existent encore et je les ai lues ce 23 février 1818"}[1]

MAISTRE PIERRES IEHAN DIT MAVGENDRE GIST
YCY, EN DROICT LICENCIE ES DROICTZ,
ET PRESTRE, AVSSI NATIF COMME L'EN DIST,
DE L'ESVESCHE QVE ON APPELLE NANTOIS.
DE THORIGNE CVRE, QVI TRESPASSA
XVIe IOVR DE IVILLET L'AN COMPTE
MIL CCCC SOIXANTE ET CINQ ET A
VN SOLLENNEL SERVICE ICY FONDE
A CELEBRER POVR LVY LE PROPRE IOVR
DE SAINCT PIERRE, SANS FAILLIR CHAQV'VN AN,
ET VNNE MESSE, EN OVLTRE SANS SEIOVR
PAR CHACQV'VN VENDREDY MAIS OV AN
POVR LE SALVT DE LVY ET SES AMIS,
PRIEZ DIEV QV'IL LEVR DOINT PARADIS

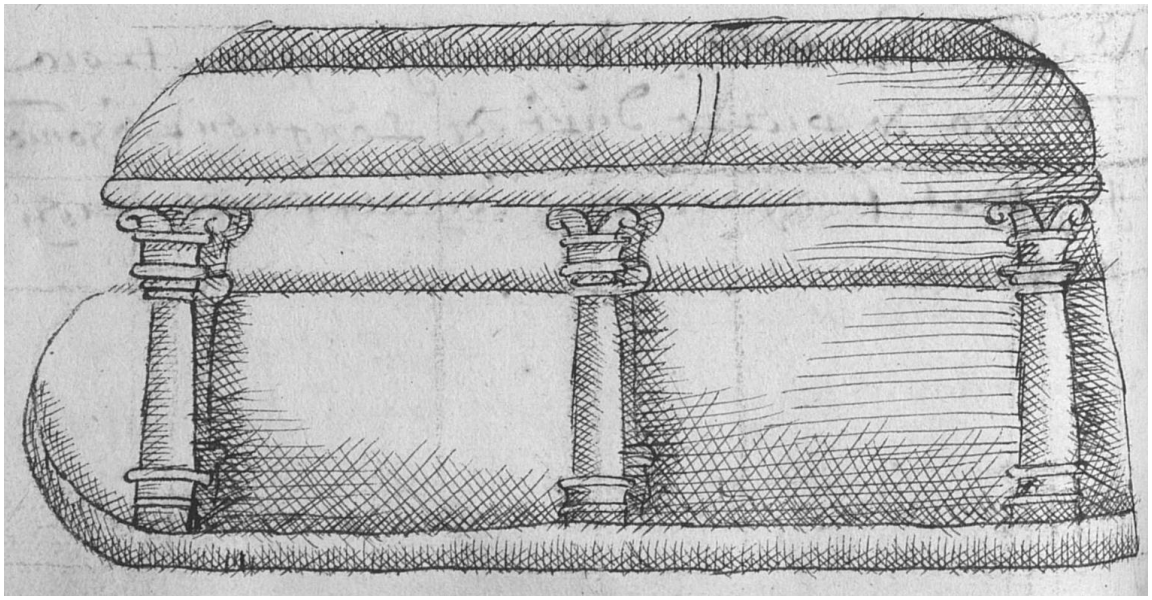
[1] Annotations postérieures.

En ceste chapelle se voyent quelques trois tombes de pierre dure de longueur d'homme qui sont si effacées qu'on ne peult rien rapporter.

On y void aussi unne table de pierre ardoisinne laquelle a, sortant de terre, trois poulces de longueur 7 pieds ½ ou environ, et de largeur 2 pieds ½ sur laquelle y a cinq pilliers de pierre dure, ayans de hauteur avec leurs bases et chapiteaux 2 pieds 2 poulces, sur lesquelz est posé un tombeau de pierre dure presque de ladicte longueur et largeur. En sa hauteur il a 2 pieds 2 poulces. L'on m'a dict que c'est le tombeau de Monsieur S. Briou.

Autour dudict tombeau aparoist encore en vieille peincture à la mosaicque la vye dudict sainct Briou, il y a des personnage dont les habitz et robbes sont couvertes d'un vair d'argent et d'asur ; et d'argens avec des arminnes de sable.

Je l'ay voulu representer en ceste façon :



Dessin 8 - Tombeau de Saint Brieuc

En ladicte eglise se void la teste dudit sainct et son anneau que les religieux presentent a baiser le premier jour de may au maire de la ville nouvellement esleu ou continué.

Dedans le chœur de ladicte eglise y a unne grande lame de cuyvre, longue de 7 pieds 10 poulces ou environ, large de 4 pieds moins un poulce ou environ. Sur laquelle est gravé la représentation d'un abbé ayant sa mittre sur la teste, la crosse en la main, sa chappe et aultres haitz abbatiaux, lequel est joignant les mains. Autour d'icelle lame est escrit :

INTER LEMOVICAS GENTES
FRANCISCVS AB ALTA
STIRPE DORIGNIACAE[1] NOMINE
CLARVS ERAT.
PONTIFICVM NORAT IVS ET
DECRETA PERITVS
PRECIPVVM IN TOTA
RELIGIONE DECVS,
SANCTORVM SERGI ET BACHI
DVM PREFVIT ABBAS
ANDEGAVIS POPVLIS MVLTO
IN HONORE FVIT.
CONSTRVXIT TVRRIM QVA
TINTINNABYLA PENDENT,
QVAE PENDERE DEDIT NON
MINVS IPSE FRATER
INTEGRA RESTITVIT
MINITANTIA CLAVSTRA
RVINAM,
ADDIDIT ET SACRO MVLTA
DECORA LOCO.

[« Parmi les peuples du Limousin, François de la haute lignée d'Orignac était illustre par son nom.
Expert en droit pontifical et en décrets. il fut un ornement éminent pour toute la religion.
Tandis qu'il fut abbé de Saint-Serge et Saint-Bach, il jouit d'un grand honneur auprès des populations d'Angers.
Il construisit la tour où pendent les cloches,
et c'est lui-même, frère, qui fit qu'elles y pendent.
Il restaura entièrement les cloîtres menaçant ruine et ajouta de nombreux ornements à ce lieu sacré. »[2]*]*

Aux deux costez de ladicte lame se voyent ces armes : Aux deux costez de ladicte lame se voyent ces armes :

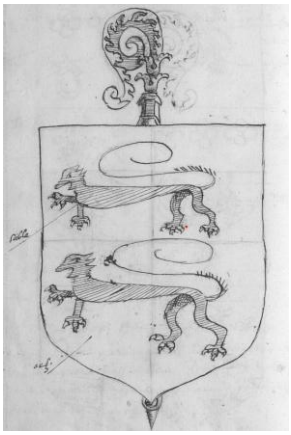


Dessin 9 - Armoiries de l'abbé François d'Orignac (1466-1483)

Les armes du Tillon cy dessus rapportées se voyent encor au pupitre et grand autel de ladicte eglise et en un vitrail de l'esglise parrochiale de Sainct Sanson.

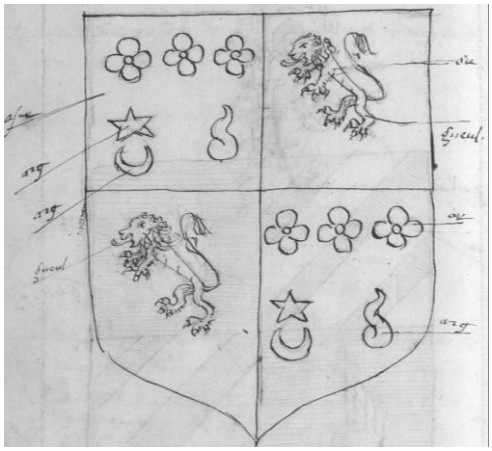
[1] François d'Orignay ou d'Orignac, originaire du Limousin, prieur de St-Nicolas de Sablé, puis abbé de St-Serge d'angers de 1466 à 1483.

[2] Traduction effectuée par Julien Gros.



Dessin 10 - Armoiries de l'abbé Jean de Chahanay (1501-1519)

En un coing des cloistres se voyent les armes cy dessus en leurs blasons :

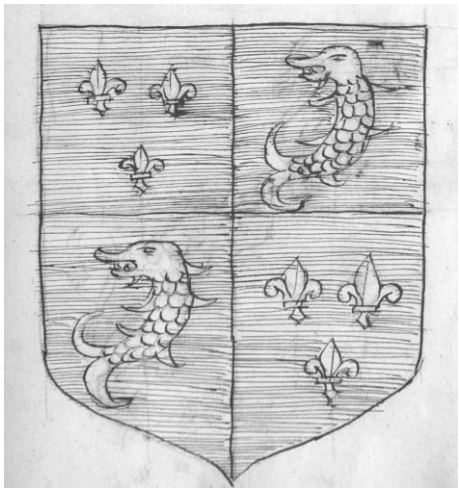


Dessin 11 - Armoiries du chambrier Jean Bouchard (v.1620-1630)

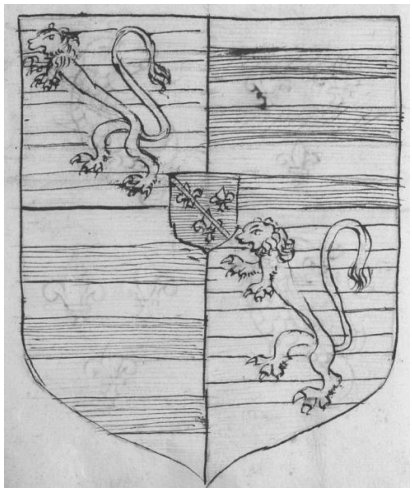
Au mesme coing se void cest ecusson :
Au dessoubz est escript :
FRERE IEHAN BOVCHAARD CHAMBRIER.

Ausdictz cloistres y a unne grande salle dans laquelle les religieux s'assemblent. Dans les vitres de laquelle se voyent ces armes come aussi celles du dit Bouchard !

Rentrant en ladicte eglise, on void en la chapelle d'apres la susdicte qui est à gauche en descendant vers la porte de l'eglise pour sortie, deux escussons qui sont aux deux coings d'icelle et sont de telle sorte :



Dessin 13 - armoiries du dauphin de France, appartenant au futur roi Louis XI (1423-1461)



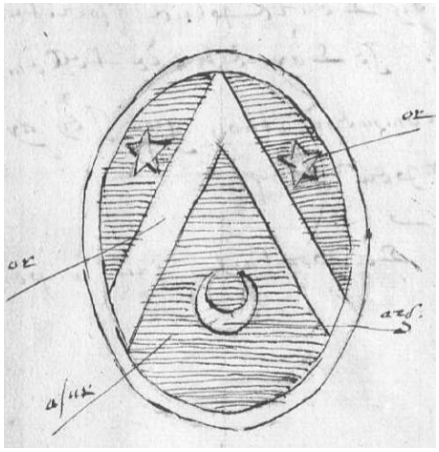
Dessin 12 - Armoiries de Guillaume d'Estouteville, prélat du pape NIcolas V

« Avecq'un beau ris[1] »

Aux deux costez ducict grand autel, y a deux autelz davant lesquelz se voyent les trespassemens de Jesus-Christ et de la Vierge Marie, faictz de terre franche par un sculpteur nommé Gervaise[2], de la ville du Mans, lequel ouvrage est a admirer. Sur l'autel du trespassement de Jesus-Christ est escript :

CONSEPVLTO CVM ILLO PER BAPTISMVM IN MORTEM ITA IN NOVITATE VITAE AMBVLEMVS. AD ROM. 6. [3]

Plus hault il y a quatre lignes que je n'ay peu lire à cause de la haulteur. Et en hault dudict trespassemens sont ces armes :



Dessin 14 - armoiries de l'autel de la Vierge

Sur l'autel du trespassement de la Vierge est escript :

ASSVMPTA EST MARIA IN COELVM, GAYDENT ANGELI LAVDENTES BENEDICVNT DOMINVM. 1593.

[1] Devise de Tartifume, inscrite sous le dernier dessin de Saint-Serge pour signer.

[2] Gervais Labarre, sculpteur protestant du Mans.

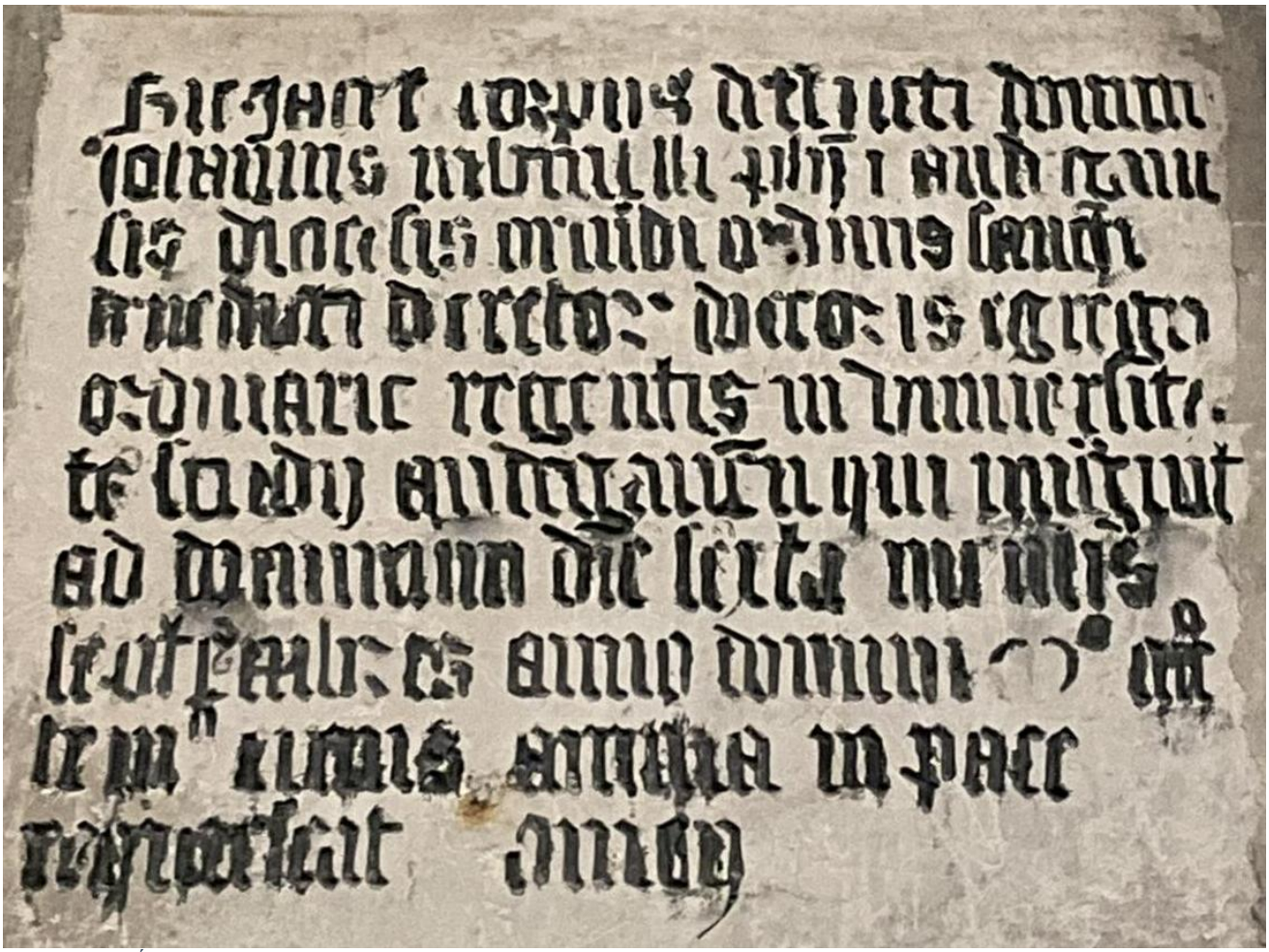
[3] Extrait issu de la lettre aux Romain (6 :4) : « En effet, par le baptême dans sa mort, nous avons été ensevelis avec lui, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions, nous aussi, dans une vie nouvelle. »

ANNEXE 3 – TRANSCRIPTION DES EPITAPHES DE L'ABBATIALE

Règles d'édition des épitaphes :

- Cors du texte : transcription des épitaphes par Julien Gros
- En gras : transcription de Jacques Bruneau de Tartifume (v.1636)
- Souligné : transcription d'après le travail de Roger Gaignières et les dessins de Louis Boudan (v. 1697)
- Note de bas de page : justification des mots abrégés
- [...] lettres illisibles ou partiellement disparues

1. Epitaphe du prêtre Jean Rabineau, mort le 6 septembre 1463, [latin], dans la chapelle latérale au sud du chœur.



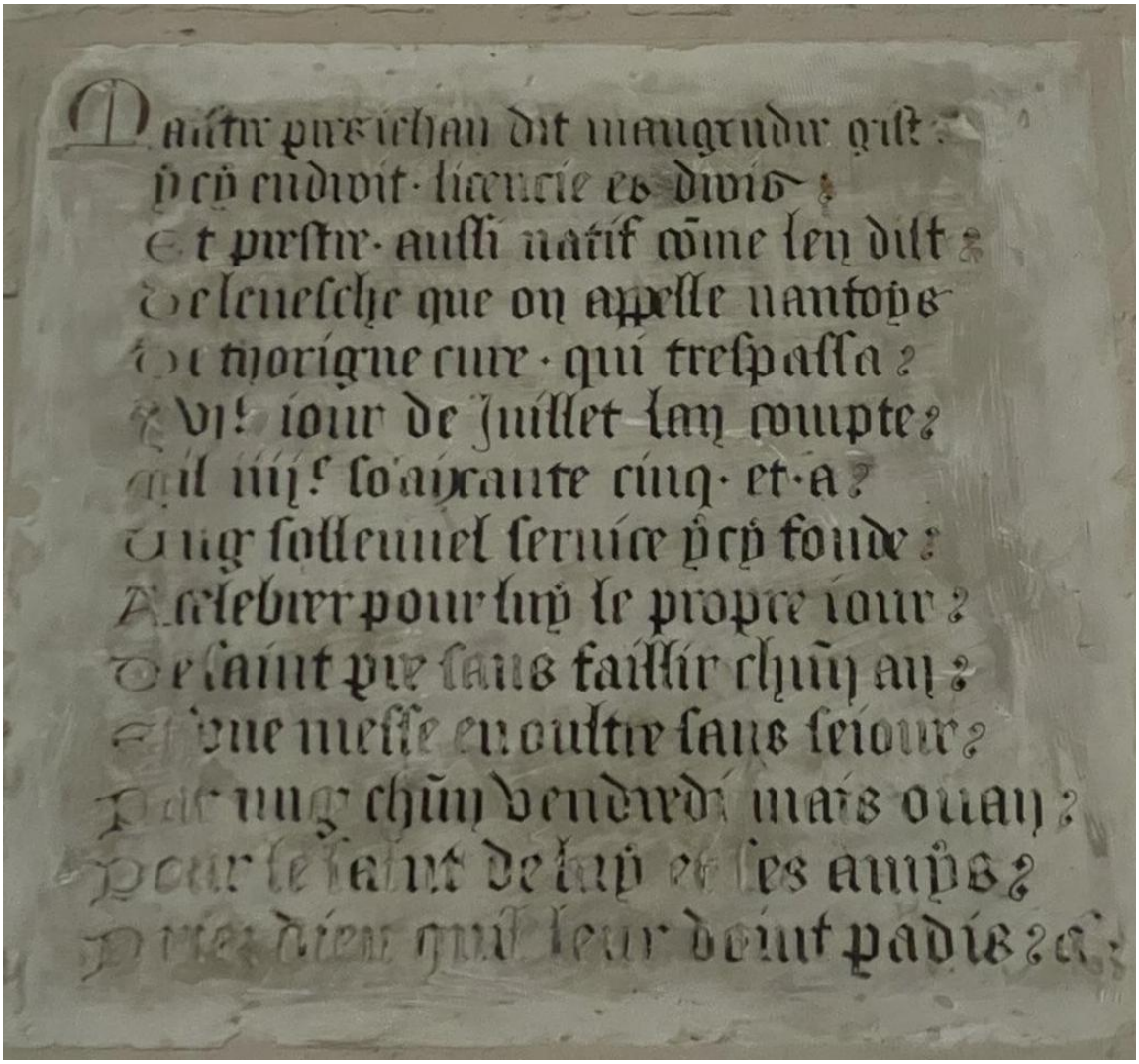
épitaphe 1 - ÉaSt-SA, épitaphe de Jean Rabineau, 6 septembre 1463, latin, chapelle latérale au sud du choeur, [photographie de Julien Gros].

HIC IACET *CORPUS* DEFFV**N**CTI[1] DOMINI
IOHANNIS RABANELLI, P**RES**B**ITE**RI[2]
ANDEGAVEN-
-SIS DIOCESIS ORIVNDI[3], ORDINIS
SANCTI
BENEDICTI, D**E**CRETOR**VM**[4] DOCTORIS
EGREGII,
ORDINARIE REGENTIS IN VNIVERSITA-[5]
TE STVDII ANDEGAVEN**SIS**[6] QVI[7]
MIG**RA**VIT[8]
AD DOMINVM DIE SEXTA MENSIS
SEPTEMBRIS, ANNO DOMINI M°[9] CCCC
LXIII°. CVIVS ANIMA IN PACE
REQVIESCAT. AMEN.

[« *Ci-gît le corps du défunt messire Jean Rabineau, prêtre originaire du diocèse d'Angers, de l'ordre de Saint-Benoît, éminent docteur en droit canon, régent ordinaire des études [enseignant] à l'université d'Angers, qui a rejoint le Seigneur le sixième jour du mois de septembre, en l'an de grâce 1463. Que son âme repose en paix. Amen.* »]

[1] DEFFV**n**CTI
[2] P**res**B**ite**RI
[3] ORIV**n**DI
[4] D**e**CRETOR**um**
[5] UNIVERSIT[A]TE
[6] ANDEGAVEN**sis**
[7] Tartifume a transcrit : « **ANDEGAVENSIS ~~DIOCESIS~~ MIGRAVIT** ». Il a oublié de transcrire le « QVI » et a commis l'erreur d'ajouter « DIOCESIS » qu'il a corrigé.
[8] MIG**ra**VIT
[9] **MILLESIMO**

2. Epitaphe du curé Pierre Maugendre, mort le 11 juillet 1465, en français, dans la chapelle latérale au nord du chœur.



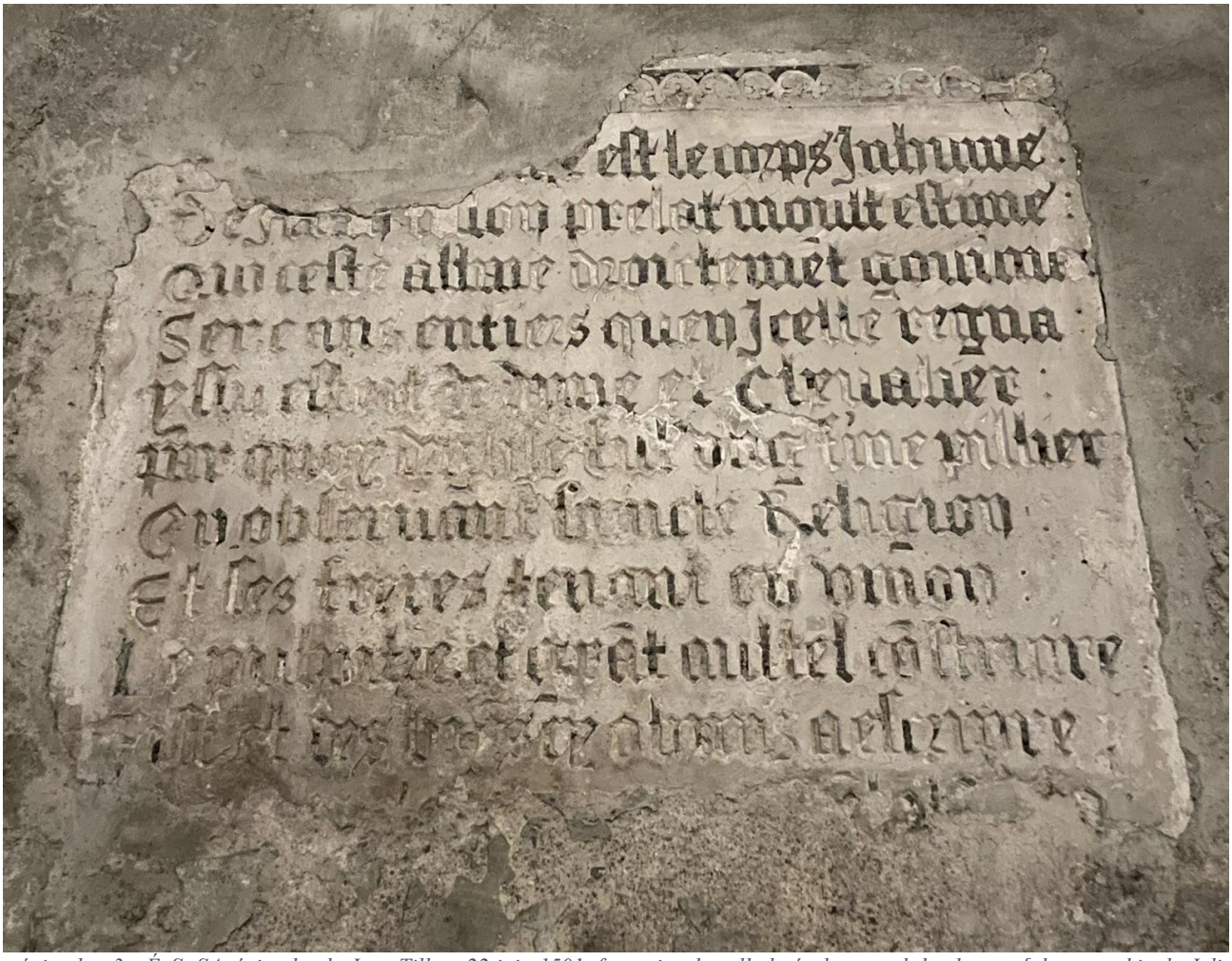
épitaphe 2 - ÉaSt-SA, épitaphe de Pierre Maugendre, mort le 16 juillet 1465, français, chapelle latérale au nord du choeur, [photographie de Julien Gros].

MAISTRE PIE**RRE**S[1] IEHAN DIT MAVGENDRE GIST
YCY ENDROIT[2] LICENCIÉ ES DROI**CTZ**[3]**,**
ET PRESTRE, AVSSI NATIF COMME L'EN DIST,
DE L'ESVESCHE QVE ON APELLE NANTO**Y**S[4].
DE THORIGNÉ CVRÉ, QVI TRESPASSA
XVI[e] IOVR DE IVILLET L'AN COMPTÉ
MIL **IIII**[e5] SOIXANTE ET CINQ ET A
VNG[6] SOLLENNEL SERVICE ICY FONDÉ
A CELEBRER POVR LVY LE PROPRE IOVR
DE SAINCT PI**ERR**E[7], SANS FAILLIR CHACVN[8] AN,
ET VNNE MESSE, EN OVLTRE SANS SEIOVR
PAR VNG[9] CHACVN[10] VENDREDI[11] MAIS OV AN
POVR LE SALVT DE LVY ET SES AMYS[12],
PRIEZ DIEV QV'IL LEVR DOINT PARADIS. A**MEN**[13].

---

[1] « PIE**rre**S »
[2] Tartifume a transcrit : « **endroict**»
[3] « DROIS »
[4] Tartifume a transcrit : « **nantois** »
[5] Tartifume a transcrit : « **CCCC** »
[6] Tartifume a transcrit : « **UN** »
[7] « P**lerr**E »
[8] « CH**ac**UN » ; Tartifume a transcrit : « **CHACQV'VN** »
[9] Oubli de Tartifume.
[10] « CH**ac**UN » ; Tartifume a transcrit : « **CHACQV'VN** »
[11] Tartifume a transcrit : « **VENDREDY** »
[12] Tartifume a transcrit : « **AMIS** »
[13] « A**men** »

Epitaphe de l'abbé Jean Tillon, mort le 22 juin 1501, en français, dans la chapelle latérale au sud du chœur, accompagné de ses armoiries et d'un cadre décoré représentant un cloître.



épitaphe 3 - ÉaSt-SA, épitaphe de Jean Tillon, 22 juin 1501, français, chapelle latérale au sud du choeur, [photographie de Julien Gros].

[SOUBZ CESTE LAMPE][14] EST LE CORPS INHVMÉ
DE IEHAN TILLON, PRELAT MOVLT ESTIMÉ
QVI CESTE ABBAIE[15] DROICTEMENT GOVVENNA[16]
SEZE ANS ENTIERS QV'EN ICELLE REGNA.
ISSV ESTOIT DE DAME ET CHEVALIER
PARQVOY D'EGLISE FVT VN FERME PILLIER
EN OBSERVANT SAINCTE RELIGION
ET SES FRERES TENANT EN VNION.
LE PVLPITRE ET LE GRAND AVTEL CONSTRVIRE
FEIST, ET DES BIENS CY OBMINS A ESCRIRE.
[DEVX CENS ESCVS[17] AV COVVENT IL DONNA.
POUR SON OBIT, LEQVEL IL ORDONNA,
A TROYS[18] MESSES ESTRE FAICT CHACQV'VN AN.
PVYS[19] DECEDA ENVIRON LA SAINCT IHEAN
A VNG[20] MARDI VINGT ET DEVXIESME IVN
L'AN QV'ON DISOIT MILLE V[21] CENS ET VN]
PARCAT ILLI [DEVS. AMEN.][22]

---

[14] Totalement effacé ; « **LAmPE** »
[15] Tartifume a transcrit : « **ABBAYE** »
[16] Tartifume a transcrit : « **GOUVERNA** »
[17] Tartifume a transcrit : « **ESCUZ** »
[18] Tartifume a transcrit : « **TROIS** »
[19] Tartifume a transcrit : « **PUIS** »
[20] Tartifume a transcrit : « **UN** »
[21] Tartifume a transcrit : « **MILLE CINQ CENS & UN** »
[22] Éffacé.



Figure 29- Estampe de l'épitaphe de Jean Tillon (Voir : : Oxford, Bibliothèque Bodléienne, Gough drawings Gainières 15, Clairembault 1046 – if°655 – item 31, « Epitaphe : contre le mur à droite dans la chapelle de la Vierge, dans l'église de l'abbaye de St-Serge d'Angers », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?).

ANNEXE 4 – PHOTOGRAPHIES DE L'ABBATIALE

A. Architecture de l'abbatiale [photographie, Julien Gros, 2025]



Photographie 1- Façade sud de la nef



Photographie 2 - façade occidentale de la nef



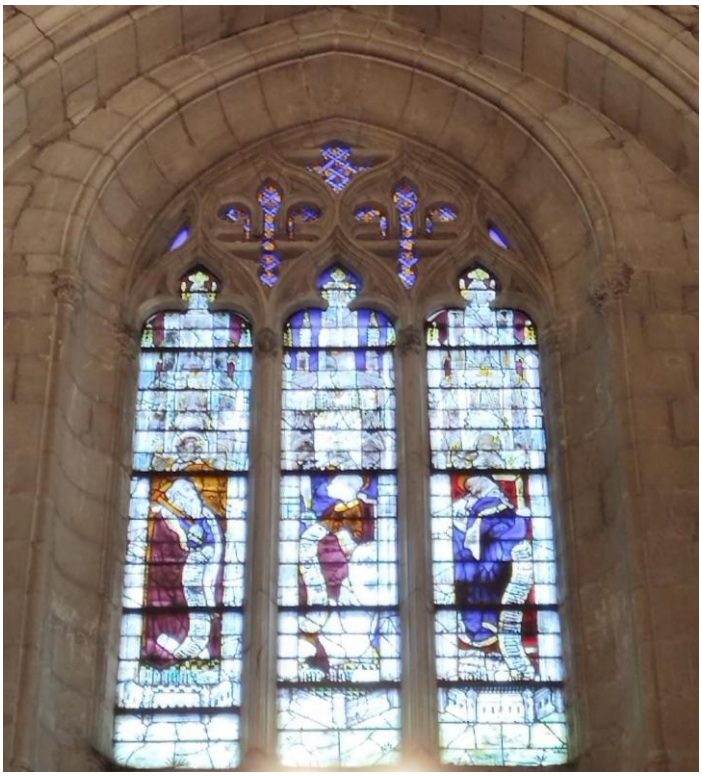
Photographie 3 - intérieur du côté sud de la nef



Photographie 5 - baie (obstruée) n°109 de la haute-nef



Photographie 4 - arcs-boutans soutenant le choeur, côté sud



Photographie 7 - Baie n° 106 de la haute nef



Photographie 6- charpente de la haute-nef

Décor sculpté de l'abbatiale

Les clefs de voûtes des bas-côtés nord de la nef
[Photographies, Julien Gros, 2025]



Photographie 10 - "IHS"



Photographie 9 - "MARIA"



Photographie 8 - Esprit Saint (?)

Les clefs de voûtes des bas-côtés sud de la nef



Photographie 13- Pierre V (v. 1416-1445)



Photographie 12- Jean IV de Berné (1445-1466)



Photographie 11- non identifié (religieux de Saint-Serge ?)

Les sculptures des claveaux de la haute-nef

[Wikimédia, photographies libres de droits, anonymes, 2019]



Photographie 16 – Ange soufflant le cor



Photographie 15- Ange tenant un livre



Photographie 14- Ange jouant de la lyre



Photographie 19-Pierre V (v. 1419 -1445)



Photographie 18- Jean IV de Berné (1445-1466)



Photographie 17 - Abbé tenant un livre ouvert vers l'extérieur



Photographie 20 - statues de Saint Serge et de Saint Bach

Clefs de voûtes de la haute-nef : l'arbre de Jessé
[Wikimédia, photographies libres de droits, anonymes, 2019]



Photographie 22- Jessé et David (1/4)



Photographie 21- Abraham (?), David (?) (2/4)



Photographie 24 - Vierge Marie (3/4)



Photographie 23- Le Christ et l'Esprit Saint (4/4)

Culs-de-lampes historiés des bas-côtés de la nef
[Photographies, Julien Gros, 2025]



Photographie 26- joueur de tambour



Photographie 25 - Ange tenant un phylactère



Photographie 28- bouffon ou fou jouant de la flûte



Photographie 27- écu armorial effacé

Fresques de l'entrée de l'abbatiale

[Ministère de la Culture, *Saint Christophe – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003499, base Palissy, POP, [en ligne], 2025]
https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003499 (consulté le 6 mai 2025).



Photographie 29 - Fresque de Jésus porté par Saint Christophe

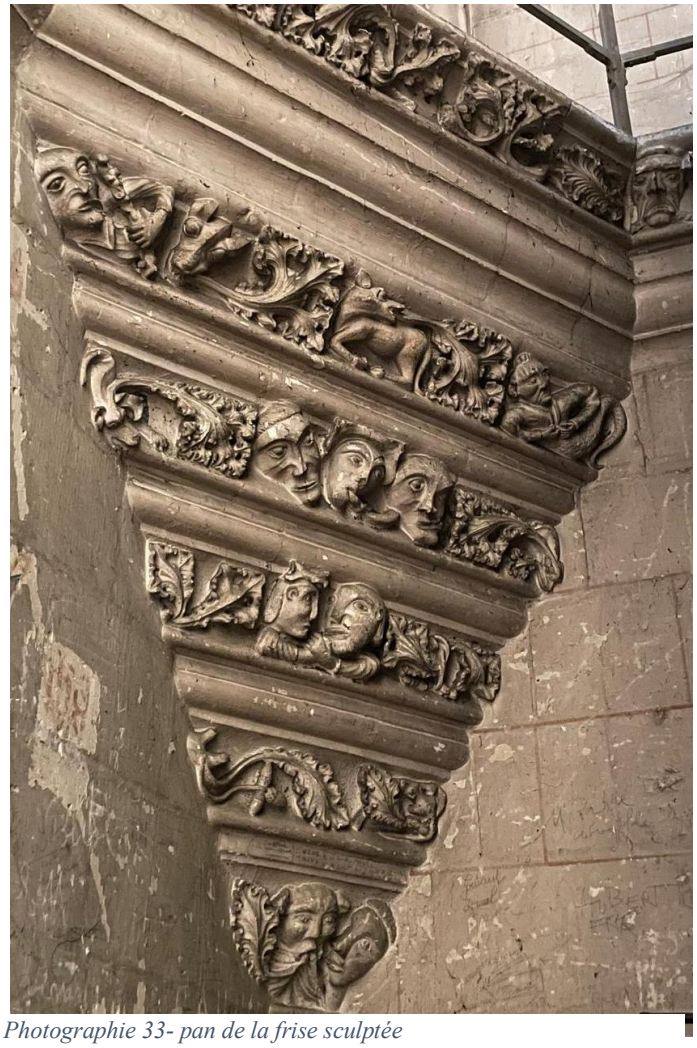


Photographie 30- Fresque de la Crucifixion

Sculptures de la frise et des chapiteaux de la galerie de la nef0
[Photographies, Julien Gros, 2025]



Photographie 31- visages difformes



Photographie 33- pan de la frise sculptée



Photographie 32- scène de prédation d'une bête (loup ?)



Photographie 34 - scène de prédation d'un chat



Photographie 37- fou jouant de la flûte



Photographie 36 - visage difforme polychrome



Photographie 35- joueur (démon ?) de tambour



Photographie 38- visage et dragon(?)



Photographie 40 - dragon



Photographie 39 visage et serpent

ANNEXE 5 – CARTES ET PLANS SUR LE COMPLEXE ABBATIAL DE SAINT-SERGE D'ANGERS

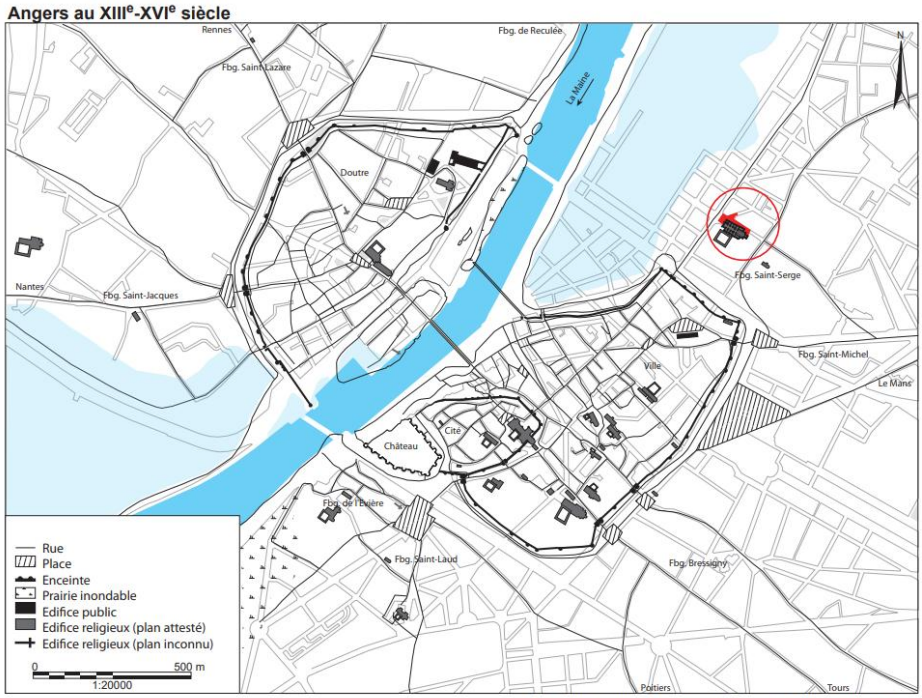
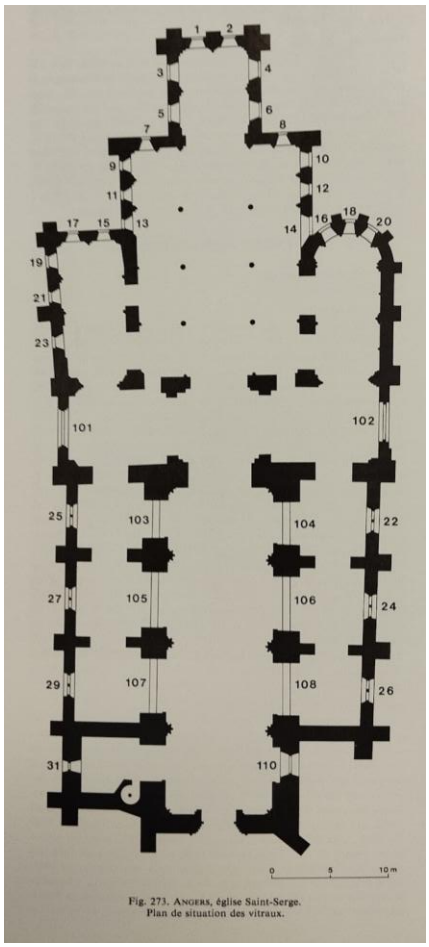
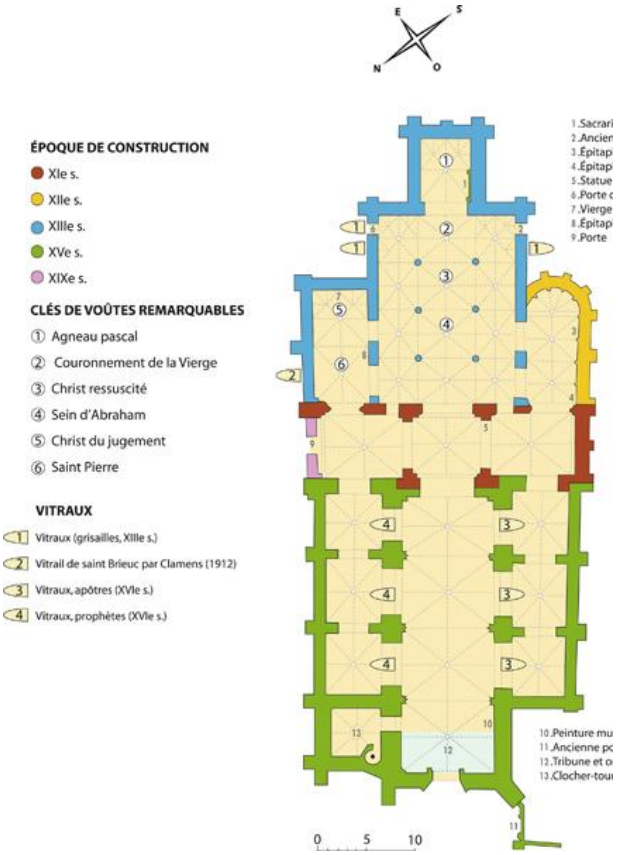


Fig. 12 – Localisation du site par rapport à la ville médiévale. DAO M. Pithon d'après L. Daudin.

plan 1 - Carte de la ville d'Angers du XIIIe au XVIe siècle (Voir : PITHON Martin, « Rues Hatais et Jussieu, place du Chanoine-Bachelot : archéologie des abords de l'église Saint-Serge », INRAP Grand Ouest, rapport de fouille. F139948 (code INRAP), 2024, 198 p.)

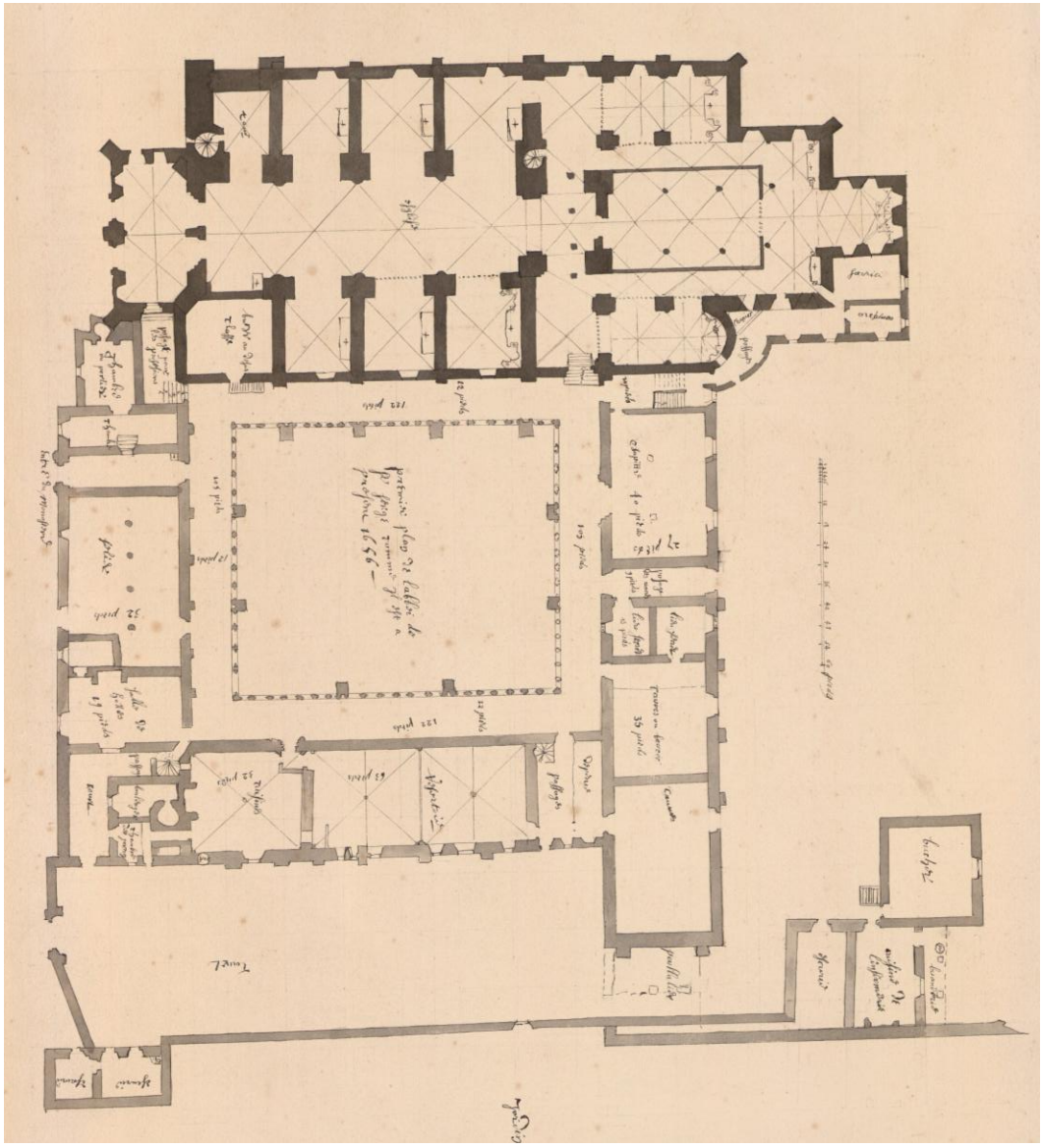


plan 3 - Emplacement des baies de l'abbatiale (Voir : CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, et al., Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire, Corpus Vitrearum France, t. 2, Paris, 1981, p. 296.)

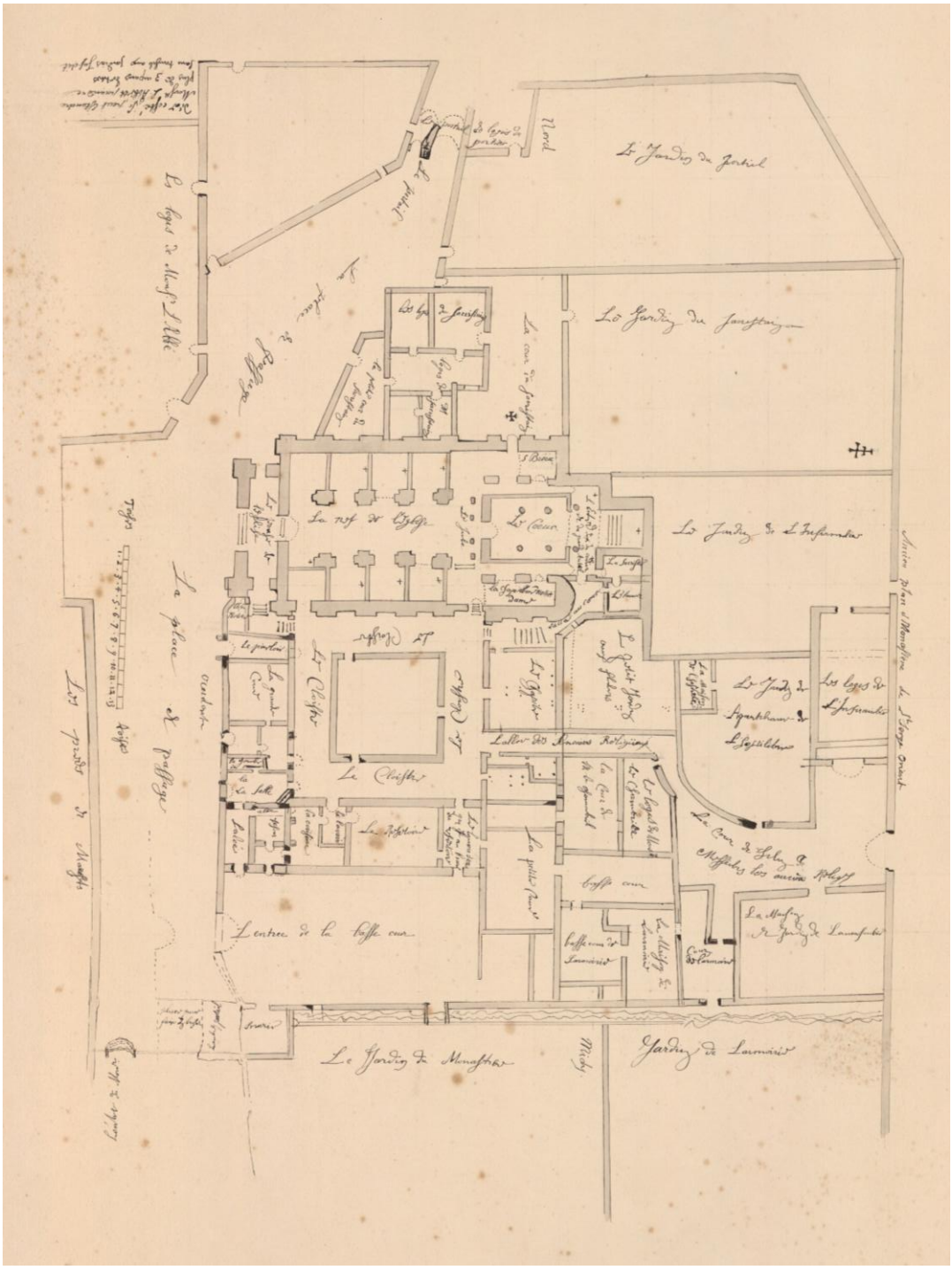


plan 2 - Plan au sol de l'abbatiale et de ses ensembles architecturaux datés (Voir : COMTE François, MARAIS Jean-Luc, « Laissez-vous conter l'abbaye de Saint-Serge », [en ligne], Ville d'Angers ; [consulté le 10/03/25] :

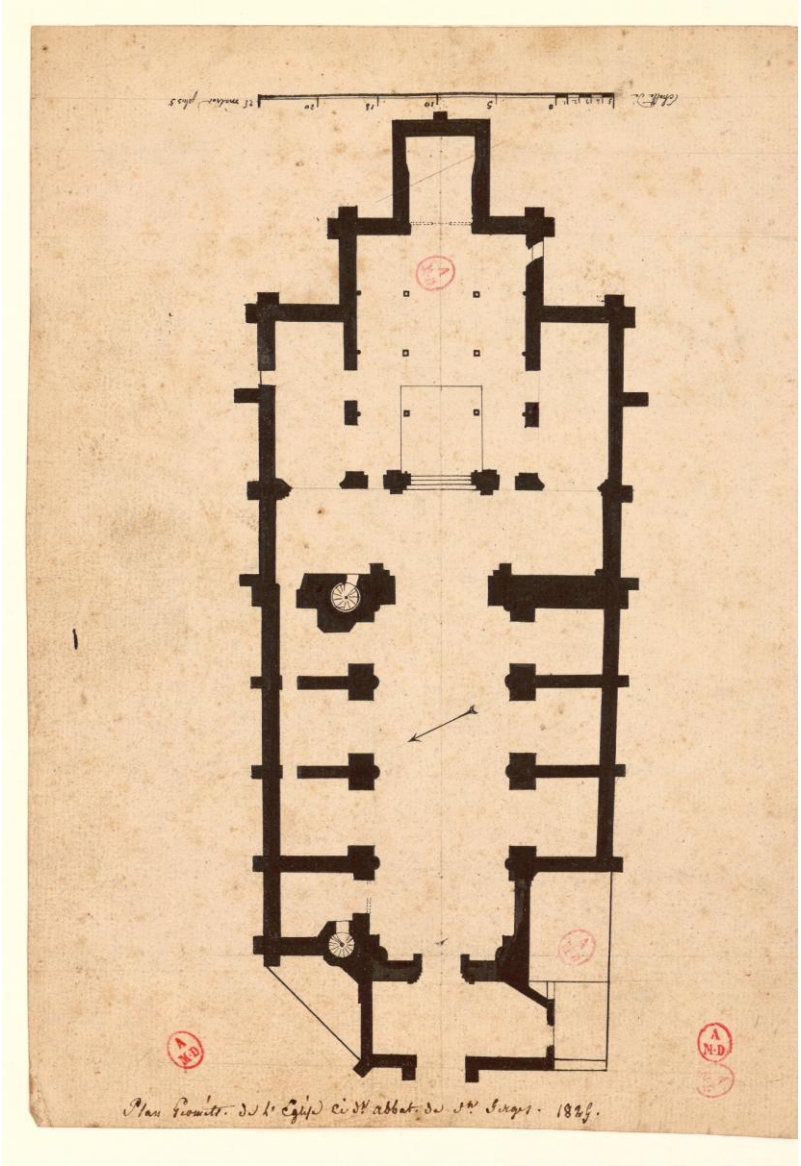
https://www.angers.fr/vivre-a-angers/culture/patrimoine/angers-patrimoine/ressources/fiches-patrimoine/laissez-vous-conter-l-abbaye-saint-serge/index.html



plan 4 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1221, « Premier plan de l'abbei de St Serge comme il est à present 1656 » [sic] , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,49 m ; L. 0,63 m.



plan 5 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m.



plan 6 - Angers, MA.S-J, AMD 918.2, « Plan géométral de l'église ci-devant abbatiale de Saint-Serge » ,1825, H. 0, 30 m ; L. 0,21 m.

ANNEXE 6 – NOTICES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES SUR LES ABBES DE SAINT-SERGE (1419-1501)

I. Pierre V d'Angoulême : abbé de Saint-Serge de 1419 à 1445 :

1. Éléments biographiques :

L'abbé Pierre V d'Angoulême succède à Hélie II (v. 1412 - v. 1418-1419) et a probablement été élu abbé de Saint-Serge d'Angers en 1419[23]. Originaire d'Angoulême, ses parents étaient des nobles de la ville[24]. Il meurt en mai 1445, le 13 mai[25] ou le 15 mai 1445[26]. Son lieu de sépulture est inconnu.

2. Évènements notables de son abbatiat :

Tensions avec le pouvoir séculier :

Il mène un combat juridique contre l'archidiacre d'Angers qui a tenté d'imposer son influence sur les religieux de Saint-Serge. L'abbé Pierre V parvient en 1431 à repousser les prétentions de l'archidiacre sur l'abbaye devant le Parlement de Poitiers[27]. Selon le *Monasticon Gallicanum* et la *Gallia Christiana*, c'est en 1425 qu'il débuta la procédure et remporta le jugement contre l'archidiacre d'Angers. En l'an 1442, le pape Eugène IV (1431-1447) aurait adressé un bref à l'archevêque de Bourges et aux évêques de Poitiers et de Limoges pour leur demander d'assurer l'intégrité et « *la deffenses des biens et privileges de l'abbaye de St-Serge envahis par les seculiers*[28] » venant réaffirmer un bref de Jean XXII (1316-1334).

Indulgences :

En 1444 – ou 1442[29] –, un bref d'Eugène IV aurait accordé à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers le droit de délivrer des indulgences plénières à la Saint-Brieuc (1er mai) « *pour encourager les fidèles a moyenner l'accomplisement de l'église de St-Serge déjà commancé depuis plusieurs années [...] a tous ceux qui visitant ladite eglise de St-Serge y donneront quelques aumones*[30] *».*

3. Sources d'informations sur Pierre V :

Notices sur l'abbé :

- *Fournereau,* " De Pierre d'Engouleme, chaspitre 45e" [sic], pp. 498-501.
- Paris, BnF, département des Manuscrits, Larin 11819, Dom Dermain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°252v.

---

[23] Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 41.
[24] *Fournereau,* p. 498.
[25] Fournereau, p. 500.
[26] Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 41.
Gallia Christiana p. 652
[27] *Fournereau,* p. 499.
[28] *Fournereau,* p. 499.
[29] BRAC Jean (chanoine), *Saint-Serge-lez-Angers,* Angers, 1938, p. 35.
[30] Fournereau, p. 500.

- Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 4 et p. 41.
- HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, p. 652.
- PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou,* Paris, t. 1, 1874, p. 117. [Dates : 1425-1445]

Ouvrage-le nommant :

- BRAC Jean (chanoine), *Saint-Serge-lez-Angers,* Angers, 1938, p. 35. [Relate la présence de ses armoiries dans une baie de vitraux qui a disparus aujourd'hui (la baie 110)].

*Armoiries : « **Parti de gueule à la bande fuselée d'argent de 5 pieces**[31] »*

- EaSt-SA, culs-de-lampe, sculptures sur pierre, armoiries de l'abbé Pierre V d'Angoulême (1419-1445) bas-côté sud de la nef, XVe s. [2 sculptures similaires].
- EaSt-SA, clef de voûte historiée, sculpture sur pierre, armoiries de l'abbé Pierre V d'Angoulême (1419-1445), bas-côté sud de la nef, XVe s.
- Angers, BM, 57 (0050), Nicolaus de Lyra, *Postilla in Bibiam,* codex en parchemin possédé par Pierre d'Angoulême [armoiries], f°1r.



Figure 31 - EaSt-SA, clef de voûte historiée, sculpture sur pierre, armoiries de l'abbé Pierre V d'Angoulême (1419-1445), bas-côté sud de la nef, XVe s, [photo de Julien GROS]



Figure 30 - Angers, BM, 57 (0050), Nicolaus de Lyra, *Postilla in Bibiam,* codex en parchemin possédé par Pierre d'Angoulême [armoiries], f°1r.

[31] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°252v.

II. Jean IV de Berné : abbé de Saint-Serge de 1445 à 1466

1. Éléments biographiques :

L'abbé Jean de Berné est élu en 1445, et succède Pierre V d'Angoulême. Ses origines sont inconnues, il n'y a aucune trace de lui dans les sources montrant qu'il était un moine de Saint-Serge[32]. Il est élu évêque de Chichester en Angleterre en 1466 et procède alors à l'organisation et au bon accomplissement de l'élection de son successeur[33]. L'obituaire de l'abbaye comporte une messe anniversaire pour un évêque nommé Jean – probablement ce dernier – le 28 février[34], la date de son décès – l'année est inconnue.

2. Évènements notables de son abbatiat :

Au chapitre général du 1er mai 1446, l'abbé établit dix-neuf statuts pour les moines de Saint-Serge[35].

Indulgences :

En 1451, le légat du pape Nicolas V (1447-1455) nommé Guillaume aurait accordé 100 jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient et donneraient l'aumone à l'abbaye lors des Quatre fêtes majeures de l'année, la Saint-Serge et la Saint-Brieuc pour les vingts prochaines années.
« En 1459, le pape Pie II (1458-1464) aurait accordé des indulgences "pour cinq [an]s a tous ceux [qui] contribuerent [par] leur moyens [à la] reedification [de] l'Eglise de St Serge[36] »

3. Sources d'informations sur Jean IV de Berné :

Actes :

- *Sacriste,* f°94, 21 février 1463 (n.s.), arrêt de compte pour un marché de commande de vitraux à André Robin.

Notices sur l'abbé :

- *Fournereau,* " De l'abbé Jean de Berné, chaspitre 46e" [sic], pp. 501-507.
- Paris, BnF, département des Manuscrits, Larin 11819, Dom Dermain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°252v-253r.
- Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 4 et p. 41.
- HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, p. 652.

---

[32] *Fournereau*, p. 501.
[33] *Fournereau*, p. 507.
[34] *Fournereau*, p. 507.
[35] HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, p. 652.
[36] *Fournereau*, p.507.

- PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou,* Paris, t. 1, 1874, p. 323.

Armoiries : « Coupe parti d'or et d'argent en chef, au 1 : parti d'or, au 2 : fascé d'or et d'argent.[37] *»*



Figure 32 - -EaSt-SA, clef de voûte historiée, sculpture sur pierre, armoiries de l'abbé Jean IV de Berné (1445-1466), bas-côté sud de la nef, deuxième travée, XVe s.

[37] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°253r.

III. François d'Orignac : abbé de Saint-Serge de 1466 à 1483 :

1. Éléments biographiques :

L'abbé François d'Orignac est élu suite à la démission de Jean de Berné en octobre 1466. Il est issu d'une famille noble du Limousin, docteur de l'université. Avant sa charge d'abbé, il est le prieur cistercien de Saint-Nicolas-de-Sablé dans le diocèse du Mans[38]. Il décède le 21 septembre 1483 et est inhumé sous le chœur de l'abbatiale.

2. Évènements notables de son abbatiat :

Liens avec la papauté et le pouvoir épiscopal :

Il s'est rendu à la cour du pape Paul II (1464-1471) à Rome et a été sacré abbé par un évêque nommé Nicolas le 13 décembre 1466[39]. Il est béni et confirmé par l'évêque Jean de Beauvau le 18 janvier 1467 à Angers.
Il est possible qu'il ait bénéficié du droit de délivrer des indulgences plénières le 1er avril 1477 sous le pape Sixte IV (1471-1484)[40].
En 1481, il y a un conflit entre l'abbaye et les chanoines de Saint-Martin pour le positionnement des corps du clergé dans les funérailles de René d'Anjou.

3. Sources d'informations sur François d'Orignac :

Actes :

- *Sacriste*, f°61, 7 mai 1467, marché de commande d'une tapisserie à Thomas Berte.

Notices sur l'abbé :

- *Fournereau,* " De l'abbé François d'Orignac, chaspitre 47°" [sic], pp. 508-519.
- Paris, BnF, département des Manuscrits, Larin 11819, Dom Dermain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°252v-253r.
- Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 4 et p. 41.
- HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, p. 652.
- PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou,* Paris, t. 1, 1874, p. 323.

Archéologie et archéologie du disparu :

- Paris, BnF, département des Estampes, Gaignières 2542, « tombe de cuivre au milieu du chœur de l'église de l'abbaye de St-Serge d'Angers », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?).)
- Épitaphe (Annexe N°2 - Tartifume)
- Objets de sa sépulture conservés au Musée d'Angers (Voir : Angers, Musée des antiquités Saint-Jean, MA 2 R 312,1 / MA 2 R 312,2 / MA 2 R 312,3.

[38] Fournereau, p.508
[39] Fournereau, p.508
[40] Denais, p. 121 Urseau 1910, p.189.

Armoiries : « Ecartelé au 1 et 4 de gueules à la main droite mise en pal d'argent, au 2 et 3 à la bande d'or et de gueules de 6 pièces[41] **».**



Figure 33 - Cul-de-lampe sous la croisée du transept



Figure 34 - Tartifume

[41] Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°253r.

IV. Jean V Tillon : abbé de Saint-Serge de 1483 à 1501 :

1. Éléments biographiques :

L'abbé Jean Tillon succède avec quelques difficultés à François d'Orignac, il est élu le 27 septembre 1483[42]. Il est originaire d'Anjou, fils du chevalier Olivier de la Bertière et de Catherine Le Maire, il est bachelier en droit canon et était prieur de Verron avant de devenir abbé. Il meurt le 22 juin 1501.

2. Évènements notables de son abbatiat :

La succession de François d'Orignac a été troublée car Pierre Maschac (cellérier), le second candidat de l'élection ayant obtenu 16 voix, conteste l'élection de Jean Tillon qui a obtenu 29 voix. Maschac se fait proclamer abbé par ses partisans, mais il est vite repoussé. Cependant un troisième prétendant, le frère Georges Pot déclare être soutenu par une bulle du pape et du lieutenant du château d'Angers son frère, et menace avec des hommes en armes les frères du monastère. Jean Tillon fait recours au parlement de Paris, et Pot tente un coup avec des archers le 11 avril 1484. Une enquête est menée et Jean Tillon est confirmé abbé le 28 juillet 1485. Jean Tillon pour apaiser la situation nomme Pierre Maschac prieur de Saint-Rémy-de-Cyllé et promet une pension à Georges Pot[43].

3. Sources d'informations sur Jean V Tillon :

Notices sur l'abbé :

- *Fournereau,* " De l'abbé Tillon, chaspitre 47e" [sic], pp. 519-529.
- Paris, BnF, département des Manuscrits, Latin 11819, Dom Germain, 1687, *Matériaux du Monasticon Gallicanum,* f°252v-253r.
- Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, *Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...]*, v. 1701-1715, p. 4 et p. 41.
- HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur.* t. 14, Paris, 1856, p. 652.
- PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou,* Paris, t. 1, 1874, p. 593.

Armoiries : « de sable, à deux poignards d'argent passés en sautoir, les pointes en bas **».**

[42] *Fournereau,* pp. 519-525.
[43] *Fournereau,* pp. 519-525.



Figure 36 - Tartifume



Figure 35, Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°247r.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GENERAUX ET SPECIALISES :

Histoire du Christianisme

Ouvrages :

BOUGARD François, *Le christianisme en Occident*, Paris, 1997.
CHIFFOLEAU Jacques, *La comptabilité de l'au-delà : les hommes, la mort et la religion dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge (vers 1320 - vers 1480)*, Paris, 2011.
FELLER Laurent, *Église et société en Occident,* Paris, 2009.
LEBRUN François, CHIFFOLEAU Jacques, LE GOFF Jacques, REMOND René (*et al.*), *Histoire de la France religieuse, XIVe-XVIIIe siècle : Du Christianisme flamboyant à l'aube des lumières,* Paris, tome 2, 1998.
MAYEUR Jean-Marie, PIETRI Charles et Luce, VAUCHEZ André, VENARD Marc (dir.), *Histoire du christianisme. Des origines à nos jours*, Paris, 1992–2001, 13 vol.
PAUL Jacques, *Le christianisme occidental au Moyen Âge IVe-XVe siècles*, Paris, 2004.
TALLON Alain, VINCENT Catherine, *Histoire du christianisme en France.* Paris, 2014.
VERDON Jean, *Être chrétien au Moyen Âge*, Paris, 2018.
VINCENT Catherine, *Eglise et société en Occident : XIIIe-XVIIIe,* Paris, 2009.

Articles :

MAGNANI Eliana, « Le don au moyen âge : pratique sociale et représentations perspectives de recherche », *Revue du Mauss,* n°19(1), pp.309 à 322.
SEGUY Jean, « Du cultuel au culturel », Annales Esc, 29/5, 1974, pp. 1280-1290

Histoire du monachisme :

Ouvrages :

BÉRIOU Nicole, CABY Cécile (dir.), *Moines et religieux dans la ville (XIIe-XVe siècle)*, Toulouse, « Cahiers de Fanjeaux », N° 44, 2009.
BERLIOZ Jacques (dir.), *Moines et religieux au Moyen Âge,* Seuil, Points Histoire, 1994.

DALARUN Jacques (dir.), *Modèle monastique : un laboratoire de la modernité*, Paris, 2019.
DAVRIL Anselme, PALAZZO Éric, *La vie des moines au temps des grandes abbayes, Xe-XIIIe siècle,* Pluriel, Paris, 2011.
MILIS Ludo, *Les moines et le peuple dans l'Europe du Moyen Âge*, Belin, Europe & Histoire, 2001.
RACINET Philippe, *Moines et monastères en occident au Moyen Âge*, Paris, 2007.
VAUCHEZ André, Cécile CABY, *L'histoire des moines, chanoines et religieux au Moyen Âge : guide de recherche et documents*, Turnhout, 2003.

Articles :

DUBOIS Jacques, « Les moines dans la société du Moyen Âge (950-1350*) », Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, tome 60, n°164, 1974, pp. 5-37.
LAGRÉE Michel, « Histoire religieuse, histoire culturelle », RIOUX J.-P., SIRINELLI J.-F. (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, p. 389.
GUILLOREAU Léon, « Prieurés anglais de la dépendance de Saint-Serge d'Angers », *Revue Mabillon*, An 4 n°13, 1908, pp. 433-484.
GROSSE Christian, « Le "tournant culturel de l'histoire " religieuse" et "ecclésiastique" », *Histoire, monde et cultures religieuses,* n°26/2, 2013, pp. 75-94.
SENSÉSY Chantal, « Pratiques judiciaires et rhétorique monastique à la lumière de notices ligériennes (fin XIe siècle) » *Revue historique,* 2004/1 n° 629, p.3-47.
TONNERRE Noël-Yves, « La place des abbayes cisterciennes dans l'histoire de l'Anjou *», Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, vol. 120-3, no. 3, 2013, pp.172-187.
TREFFORT Cécile, « Moines, monastères et prieurés charentais au Moyen Âge », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest,* n°113-3, 2006, pp. 167-188.

Histoire du royaume et de la guerre de Cent Ans :

Ouvrages :

BOVE Boris, CORNETTE Joël (dir.), *Le temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453,* Paris, 2014.
CHEVALIER Bernard, CONTAMINE Philippe (dir.), *La France de la fin du XVe siècle, renouveau et apogée : économie - pouvoirs - arts - Culture et consciences nationales,* Colloque international du centre de la recherche scientifique (3-6 octobre 1983), 1985.

Art et architecture religieuse :

Ouvrages :

CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, et al., *Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire, Corpus Vitrearum France*, t. 2, Paris, 1981.

MUSSAT André, *Le style gothique de l'Ouest de la France XII-XIIIe siècle,* Paris, 1963.

VACQUET Étienne (dir.), *Saint Louis et l'Anjou,* Presses Universitaires de Rennes, 2014.

VICAIRE Marie-Humbert (dir.), *Le décor des églises en France méridionale : XIIIe-milieu XVe siècle,* Toulouse, 1993.

Histoire de l'Anjou et d'Angers :

Ouvrages et contributions :

BODIN Jean-François, *Angers : recherches historiques sur la ville, ses monuments et ceux du Bas-Anjou*, Angers, 2002 [1846].

COMTE François, « Angers à travers ses plans (1652-1813) : une cité immobile ? », in PETITFRERE Claude (dir.*), Images et imaginaires dans la ville à l'époque moderne*, Tours, 1998, pp. 153-173.

COMTE François, « Le territoire d'Angers du Xe au XIIIe siècle : naissance des bourgs et faubourgs monastiques et canoniaux », in : McNEILL John, Anjou : *Medieval Art, Architecture and Archaelogy,* Routledge, 2003.

LAFFONT Pierre-Yves, BACHELIER Julien, CHOLLET Samuel, MEURET Jean-Claude, *Les mondes ruraux de l'Ouest de la France au Moyen Âge : société, pouvoir, habitats*, Rennes, 2024.

LE MENÉ Michel, *Les campagnes angevines à la fin du Moyen Âge (1350-1530)*, Nantes, 1982.

WISMES Olivier (baron de), *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque,* Strasbourg, t. 2, 1982 [1854].

Histoire religieuse et du monachisme en Anjou :

Ouvrages :

AVRIL Joseph, *Le gouvernement des évêques et la vie religieuse dans le diocèse d'Angers : 1148-1240*, 2 vol., Lille, 1983.

CHEVALIER Bernard, « La restauration des églises paroissiales en France après la guerre de Cent ans » dans : *Papauté, monachisme et théories politiques,* vol. II, GUICHARD Pierre (éd.), Presses universitaires de Lyon, 1994, pp. 443-452.

MATZ Jean-Michel, « La reconstruction des églises paroissiales après la guerre de Cent Ans : le témoignage des comptes de fabriques du diocèse d'Angers », p.125, in : *La construction en Anjou au Moyen Age, Actes de la table ronde d'Angers des 29 et 30 mars 1996*, édités par D. PRIGENT et N.-Y. TONNERRE, Presses de l'Université d'Angers, 1998, 296 p.

MATZ Jean-Michel, *L'argent des fabriques dans l'Anjou et le Maine du XVe au milieu du XVIe siècle, dans : L'argent des villages du XIIIe au XVIIIe siècle. Comptabilités paroissiales et communales, fiscalité locale*, Actes du colloque d'Angers (30-31 octobre 1998), Rennes, 2000.

MATZ Jean-Michel, *Les ordres mendiants à Angers à la fin du Moyen Âge,* dans : CASSAGNES-BROUQUET Sophie, CHAUOU Amaury, PICHOT Daniel et al*., Religion et mentalités au Moyen Âge*, PUR, Histoire (coll.), 2003.

Mémoires :

BILLAUD Pierre, *Les prieurés angevins de l'abbaye Saint-Florent de Saumur à la fin du Moyen Âge (1431-1504)*, Université d'Angers, mémoire de Maîtrise, 2003.

DALLAINE Aziliz, *Les prieurés angevins de l'abbaye Saint-Aubin d'Angers de 1420 à 1462, mémoire de Maîtrise*, Université d'Angers, 2004.

DELAVAL Alain, *La reconstruction religieuse en Anjou à la fin du Moyen Âge, mémoire de Maîtrise, sous la direction de LE MENÉ Michel*, Université de Nantes, 1973.

CHALVIN Myrtille, *L'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire et ses prieurés à la fin du Moyen Âge (1434-1500),* Université d'Angers, Maîtrise, 2002.

KOWALCZYK Alexis, *Les campagnes de constructions de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur par les abbés du Bellay (1409-1465)*, Université d'Angers, mémoire de Master, dirigé par MATHIEU Isabelle et DURANDIERE Ronan, 2019.

MERAND Anne-Claire, *L'abbaye du Ronceray dans la ville d'angers à la fin du Moyen Âge (vers 1380-1499)*, mémoire de maîtrise, sous la direction de Jean-Michel Matz, Université d'Angers, 2003.

Articles :

MASSON Xavier, « Entre chronique et mémoires, le journal de Guillaume Oudin, chanoine d'Angers à la fin du XVe siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest,* N°2, vol. 99, 1992, pp. 131-154.

MATZ Jean-Michel, COMTE François, « L'Anjou aux XIVe et XVe siècles : vingt-cinq années de recherche, bilan et perspectives », *Mémoire des Princes Angevins,* 2004, p. 59.

Histoire de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers :

Ouvrages :

BRAC Jean-Marie-Augustin (chanoine), *Saint-Serge-lès-Angers,* Telmesse, 1938.
CHAUVIN Yves, *Premier et Second livres des cartulaires de l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers (XIe et XIIe siècles),* Presses de l'Université d'Angers, 329p.
TONNERRE Noël-Yves, « La création des prieurés nantais de l'Abbaye de Saint-Serge d'Angers », in : CASSARD Jean-Christophe, COATIVY Yves, GALLICE Alain, LE PAGE Dominique (dir.), *Le Prince, l'Argent, les hommes au Moyen Âge,* PUR, Histoire (coll.), 2008, pp. 77-85.

Mémoires :

BOUVET Joseph*, L'abbaye Saint-Serge d'Angers, première moitié du XIIe siècle* : un centre culturel, Mémoire de Master, université d'Angers, 2010.
CADOT Fabien, *Les abbés des Abbayes Saint-Aubin, Saint-Serge et Saint-Bach, et Saint-Nicolas d'Angers (milieu Xe siècle - fin du XIIe siècle)*, Mémoire de master, Université d'Angers, 2010.
DELABRE Hélène, *L'abbaye Saint-Serge d'Angers au Haut Moyen Age,* Mémoire de master, Université d'Angers, 2008.
PEANT Nelly, *Les prieurés angevins de l'abbaye St-Serge et St-Bach d'Angers (XVe-début XVIe siècle),* Mémoire de Master, Université d'Angers, 2001.

Articles :

DENAIS Joseph, « Église de Saint -Serge à Angers », in : *Inventaire général des richesses d'art de la France,* Paris, 1891, pp. 111-140
GODARD-FAULTRIER Victor, « histoire inédite de l'abbaye de Saint-Serge du diocèse d'Angers », *Revue des sociétés savantes,* t. 2, 2nd semestre, 1870, p. 373
SICOTIÈRE Léon (de la), « Rapport [sur Saint-Serge d'Angers] », *Bulletin monumental,* t. 1, 1841, pp. 479-485.
SOLAND Aimé (de), « Eglise abbatiale de St-Serge et St Bach à Angers », *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers,* Angers, 1850, t. 7, pp. 219-240.
SUBES-PICOT Marie-Pasquine, « Découvertes de peintures murales dans l'église Saint-Serge d'Angers », *Bulletin Monumental,* 1989, n°147-2, pp. 172-175.
UZUREAU François (chanoine), « A L'abbaye Saint-Serge d'Angers », *l'Anjou historique,* Angers, 1938, pp. 3-15 et 65-76.

Archéologie sur Saint-Serge d'Angers

Ouvrages :

D'ESPINAY Georges, *Notices archéologiques,* Angers, 1875, pp. 177-195.
MUSSAT André, « Saint-Serge d'Angers », *Congrès archéologique de France,* 122e session, Anjou, Société française d'archéologie, 1964.
URSEAU Charles (chanoine), RHEIN André, *Guide du congrès d'Angers et de Saumur,* Paris, 1910, pp. 152-159.

Articles :

PITHON Martin (dir.), « Rues Hatais et Jussieu, place du Chanoine-Bachelot : archéologie des abords de l'église Saint-Serge », INRAP Grand Ouest, rapport de fouille. F139948 (code INRAP), 2024.
PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, n° du site : 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993.
PRIGENT Daniel, « *Saint-Serge d'Angers : sauvetage urgent* », Conservation régionale des Monuments historiques, DRAC, N° du site : 49 007 037 AH, rapport de sauvetage urgent, 1994.

La construction et reconstruction religieuse au Moyen Âge :

Ouvrage :

BERNARDI Philippe, *Bâtir au Moyen Âge : XIIIe-milieu XVIe*, Paris, 2014, p. 219.

Articles :

AUBERT Marcel, « La construction au Moyen Âge. Loges d'Allemagne, maçons et francs-maçons en Angleterre », *Bulletin monumental,* t. CXVI, 1958-4, pp.231-241.
MUSSET Lucien, « La construction monastique au Moyen Âge », *Revue d'histoire de l'Église de France*, Tome 73, n°190, 1987, pp. 93-106.
VANETTI Alice, « Archéologie du bâti, méthode ou discipline ? Histoire et épistémologie d'un domaine scientifique controversé », in : SAPIN Christian, *et al.*, Archéologie *du bâti. Aujourd'hui et demain,* ARTEHIS Éditions, 2022, p. 117.

L'image et l'iconographie médiévale :

Ouvrages :

PASTOUREAU Michel, *Figures et couleurs : étude sur la symbolique et la sensibilité médiévales,* Paris, 1986, 243 p.
PASTOUREAU Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental,* Paris, 2004, p. 51

Articles :

BASCHET Jérôme, « Inventivité et sérialité des images médiévales. Pour une approche iconographique élargie », *Annales*, nº 1, vol. 51, 1996, pp. 93-133,

BOSSARD-COURONNÉ Mathilde, BROSSIN Laure, « L'Antiquité à l'épreuve du disparu. De l'absence de vestiges dans les études archéologiques », [en ligne], Conclusions de la journée d'étude organisée à Paris-Sorbonne (Paris IV) en mai 2010, Département d'Archéologie grecque.
Consulté le 2 mai 2025, disponible sur : https://anthropologiedelart.org/ramage/wp-content/uploads/2012/10/M.-Brossard-L.Brossin-Lantiquit%C3%A9....pdf

La comptabilité médiévale :

Ouvrage :

LEMONDE Anne, *Les comptes et les choses : discours et pratiques comptables du XIIIe au XVe siècle en Occident,* PUR, 2022.

Articles :

LEROUX Amandine, "L'institution de pratiques comptables normalisées et stables dans les milieux ecclésiastiques européens à la fin du Moyen Âge (xiiie-xvie siècles) : une assimilation des cultures de l'écrit au service d'enjeux administratifs", *Comptabilités : revue d'histoire des comptabilités,* n°10, 2019, 9p.
LENOBLE Clément, "Avant l'ascèse intramondaine. Comptabilités ecclésiastiques, gouvernement et rationalité économique (XIIIe-XVe siècles)", *Archives de Sciences Sociales des Religions,* 2021, Usages religieux de la quantification, Juillet-septembre 2021, 66e année (195), pp.51-81.

Outils :

AMBROGI Pascal-Raphaël, *Dictionnaire culturel du Christianisme : le sens chrétien des mots*, Paris, 2021, p. 915.

BESSE Jean-Marie (dom), *Abbayes et prieurés de l'Ancienne France : Province ecclésiastique de Tours*, Paris, t. 8, 1920, p. 85

COTTINEAU Laurent-Henri (dom), *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Mâcon, 1935.

GODEFROI Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes (IXe - XVe siècles),* 10 volumes, Paris, 1858.

GREIMAS Algirdas Julien, *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse, 1999.

HAURÉAU Barthélemy, *Gallia Christiana : in provincias ecclesiasticas distributa : qua series et historia archiepiscoporum, episcoporum et abbatum [...] Tomum quartum decimum, ubi de provincia Turonensi agitur,* tome 14, Paris, 1856, pp. 641-654.

MOEGLIN Jean-Marie, *Dictionnaire de la guerre de Cent Ans*, Bouquins, 2023

PARISSE Michel, *Manuel de paléographie médiévale*, Paris, 2010.

PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et bibliographique de Maine-et-Loire et de l'ancienne province d'Anjou*, Paris, 3 t., 1874.

RÉAU Louis, *Iconographie de l'art chrétien : Iconographie des saints,* t. 3, répertoires P-Z, Presses Universitaires de France, Paris, 1959, p. 1202.

Sites et notices en lignes :

BnF, les essentiels, « Le Lion », [en ligne], consulté le 14 mai 2025.
https://essentiels.bnf.fr/fr/histoire/moyen-age/b217893c-e8a2-46a3-ab3c-ab1a24abc28d-betes-et-animaux-medievaux/album/92bffe53-1fa5-4772-b700-4cc3cb228ec4-lion

COMTE François, MARAIS Jean-Luc, « Laissez-vous conter l'abbaye de Saint-Serge », [en ligne], Ville d'Angers ; (consulté le 10/03/25) :
https://www.angers.fr/vivre-a-angers/culture/patrimoine/angers-patrimoine/ressources/fiches-patrimoine/laissez-vous-conter-l-abbaye-saint-serge/index.html

Ministère de la Culture, *Saint Christophe – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003499, base Palissy, POP, [en ligne], 2025]
https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003499 (consulté le 6 mai 2025).

Ministère de la Culture, *Saint Christophe – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003499, base Palissy, POP, [en ligne], 2025 : https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003499 (consulté le 6 mai 2025).

Ministère de la Culture, *Sainte Catherine – peinture murale, église Saint-Serge (Angers)*, notice PM49003501, base Palissy, POP, [en ligne], 2025 : https://pop.culture.gouv.fr/notice/palissy/PM49003501 (consulté le 6 mai 2025).

Monumentum, « Église Saint-Samson à Angers » , [en ligne] ; consulté le 01/06/2025 : https://monumentum.fr/monument-historique/pa00108878/angers-eglise-saint-samson

KAWASE Sayuri, « Église Saint-Serge : chœur », Charp'France [en ligne], description mise à jour le 07/10/22 ; consulté le 15/05/25 : https://charpfrance.huma-num.fr/edifice/183#183_1

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 - Armoiries de Hugues de Combarel, dans son château d'Angles-sur-l'Anglin, résidence de l'évêque de Poitiers, [Voir : Matteo Ferrari, Angles-sur-l'Anglin, château, consulté le 10/06/2025 :] https://armma.saprat.fr/monument/angles-sur-langlin-chateau/ 106
Figure 2- Armoiries de l'évêque de Poitiers Hugues de Combarel dessinées par Tartifume sous l'image de Sainte Catherine 106
Figure 3 - Armoiries de Guillaume d'Estouteville (Voir : COURRENT Paul, Armorial du Comté de Foix et de la Vicomté de Couserans, 1938, p. 131.).....113
Figure 4 - Armoiries de du prélat du pape Guillaume d'Estouteville dessiné par Tartifume 113
Figure 5- Représentation de Saint-Serge et du faubourg abbatial (Voir : Angers,Archives patrimoniales, 26Fi 26, Estampe, Melchior Tavernier, « Portraict au vray de la ville et faux-bourgd'Angers 1638). 134
Figure 6 – Angers, BM, Ms. 991, Ballain, v. 1716, p. 145. 141
Figure 7 - relevé de tour du clocher montrant sa composition et sa progression horizontale d'après les mortiers analysés (Voir : PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, n° 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 36).....143
Figure 8 - Façade monumentale de l'abbatiale (Voir : PRIGENT Daniel (dir.), « Abbatiale Saint-Serge d'Angers : analyse archéologique de la façade occidentale et de la tour-clocher », Service régional de l'archéologie des Pays de la Loire, DRAC, n° 49 007 00 37 AH, rapport de sauvetage urgent, 1993, p. 2).....143
Figure 9 – Dessins des statues de saint Serge et saint Bach près de l'autel de l'église abbatiale de Saint-Serge d'Angers. 152
Figure 10 - Sceau de l'abbé Hélie III (Voir : Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...], v. 1701-1715, p. 139). 154

Figure 11 - Sceau de l'Abbé Jean de Berné (Voir : Paris, BnF, Latin 5446, François-Roger de Gaignières, Chartularium monasterii sancti Sergii Andegavensis [...], v. 1701-1715, p. 77). 154
Figure 12- Angers, BM, Rés. Ms. 3720, Livres des heures à l'usage de Saint-Serge d'Angers, v. 1460-1465, f°150..... 155
Figure 13 - Estampe du tombeau de François d'Orignac (Voir : Paris, BnF, département des Estampes, Gaignières 2542, « tombe de cuivre au milieu du chœur de l'église de l'abbaye de St-Serge d'Angers », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?).) 169
Figure 14 - Photographie du f°96v..... 218
Figure 15 - photographie de l'extrait sur le f°97r..... 219
Figure 16 - photographie du f°79r..... 220
Figure 17 - photographie de l'extrait du f°82v 221
Figure 18 - photographie des ruches du f°82v..... 222
Figure 19 - photographie f°91v..... 225
Figure 20 – photographie du f°95r..... 226
Figure 21 – photographie du f°94v..... 228
Figure 22 – photographie du f°61v..... 230
Figure 23 - photographie de l'extrait du f°65v..... 231
Figure 24- photographie de l'extrait du f°84v..... 232
Figure 25 - photographie du f°69v..... 233
Figure 26 - photographie du f°61r..... 235
Figure 27 - photographie du f°61v..... 236
Figure 28 - sceau de l'acte [photographie Julien Gros] 240
Figure 29- Estampe de l'épitaphe de Jean Tillon (Voir : : Oxford, Bibliothèque Bodléienne, Gough drawings Gainières 15, Clairembault 1046 – if°655 – item 31, « Epitaphe : contre le mur à droite dans la chapelle de la Vierge, dans l'église de l'abbaye de St-Serge d'Angers », par Louis Boudan pour la collection de François-Roger de Gaignières, v. 1695-1699 (?)..... 258
Figure 30 - Angers, BM, 57 (0050), Nicolaus de Lyra, *Postilla in Bibiam,* codex en parchemin possédé par Pierre d'Angoulême [armoiries], f°1r. 275

Figure 31 - EaSt-SA, clef de voûte historiée, sculpture sur pierre, armoiries de l'abbé Pierre V d'Angoulême (1419-1445), bas-côté sud de la nef, XVe s, [photo de Julien GROS] 275
Figure 32 - - EaSt-SA, clef de voûte historiée, sculpture sur pierre, armoiries de l'abbé Jean IV de Berné (1445-1466), bas-côté sud de la nef, deuxième travée, XVe s. 277
Figure 33 - Cul-de-lampe sous la croisée du transept 279
Figure 34 - Tartifume 279
Figure 35, Paris, Bibliothèque de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Ms.Mas 10, codex en parchemin, f°247r.....281
Figure 36 - Tartifume 281

TABLE DES PHOTOGRAPHIES :

Photographie 1- Façade sud de la nef 259
Photographie 2 - façade occidentale de la nef 259
Photographie 3 - intérieur du côté sud de la nef 260
Photographie 4 - arcs-boutans soutenant le choeur, côté sud 260
Photographie 5 - baie (obstruée) n°109 de la haute-nef 260
Photographie 6- charpente de la haute-nef 261
Photographie 7 - Baie n° 106 de la haute nef 261
Photographie 8 - Esprit Saint (?) 261
Photographie 9 - "MARIA" 261
Photographie 10 - "IHS" 261
Photographie 11- non identifié (religieux de Saint-Serge ?) 262
Photographie 12- Jean IV de Berné (1445-1466) 262
Photographie 13- Pierre V (v. 1416-1445) 262
Photographie 14- Ange jouant de la lyre 262
Photographie 15- Ange tenant un livre 262
Photographie 16 – Ange soufflant le cor 262
Photographie 17 - Abbé tenant un livre ouvert vers l'extérieur 263
Photographie 18- Jean IV de Berné (1445-1466) 263
Photographie 19-Pierre V (v. 1419 -1445) 263
Photographie 20 - statues de Saint Serge et de Saint Bach 263
Photographie 21- Abraham (?), David (?) (2/4) 264
Photographie 22- Jessé et David (1/4) 264
Photographie 23- Le Christ et l'Esprit Saint (4/4) 264
Photographie 24 - Vierge Marie (3/4) 264
Photographie 25 - Ange tenant un phylactère 265
Photographie 26- joueur de tambour 265
Photographie 27- écu armorial effacé 265
Photographie 28- bouffon ou fou jouant de la flûte 265
Photographie 29 - Fresque de Jésus porté par Saint Christophe 266
Photographie 30- Fresque de la Crucifixion 266

Photographie 31- visages difformes.....267
Photographie 32- scène de prédation d'une bête (loup ?) 267
Photographie 34- pan de la frise sculptée.....267
Photographie 33 - scène de prédation d'un chat.....267
Photographie 35- joueur (démon ?) de tambour 268
Photographie 36 - visage difforme polychrome.....268
Photographie 37- fou jouant de la flûte 268
Photographie 38- visage et dragon(?).....268
Photographie 39 visage et serpent.....268
Photographie 40 - dragon 268

TABLE DES PLANS

plan 1 - Carte de la ville d'Angers du XIIIe au XVIe siècle (Voir : PITHON Martin, « Rues Hatais et Jussieu, place du Chanoine-Bachelot : archéologie des abords de l'église Saint-Serge », INRAP Grand Ouest, rapport de fouille. F139948 (code INRAP), 2024, 198 p.)..... 269

plan 2 - Plan au sol de l'abbatiale et de ses ensembles architecturaux datés (Voir : COMTE François, MARAIS Jean-Luc, « Laissez-vous conter l'abbaye de Saint-Serge », [en ligne], Ville d'Angers ; [consulté le 10/03/25] : 270

plan 3 - Emplacement des baies de l'abbatiale (Voir : CALLIAS BEY Martine, CHAUSSÉ Véronique, FINANCE Laurence (de), GATOUILLAT Françoise, et al., Les vitraux du Centre et des Pays de la Loire, Corpus Vitrearum France, t. 2, Paris, 1981, p. 296.) 270

plan 4 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1221, « Premier plan de l'abbei de St Serge comme il est à present 1656 » [sic] , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,49 m ; L. 0,63 m. 271

plan 5 - Angers, MA.S-J, MA 5 R 1222, « Ancien plan du monastère de Saint-Serge » , v. 1656, copie du XIXe siècle, H. 0,47m ; L. 0,60m..... 272

plan 6 - Angers, MA.S-J, AMD 918.2, « Plan géométral de l'église ci-devant abbatiale de Saint-Serge » ,1825, H. 0, 30 m ; L. 0,21 m..... 273

TABLE DES MATIERES

Avertissement 2
Engagement de non plagiat..... 3
Remerciements..... 4
Liste des abréviations 5
Sommaire..... 6
Introduction..... 8
Partie 1 - État de l'art 30
I.Histoire ecclésiastique et religieuse : « le tournant culturel » (GROSSE Christian).....30
II.Le développement de l'histoire médiévale locale.....36
III.Archéologie et architecture : étude du bâti et de la construction religieuse..38
IV.L'abbaye de Saint-Serge d'Angers à la fin du Moyen Age dans les recherches scientifiques : un vide historiographique ?.....44
Partie 2 - Etat des sources.....54
I.Les sources archéologiques, architecturales et épigraphiques 56
A.Présentation du site archéologique.....56
B.Présentations des sources archéologiques et architecturales.....59
II.Les sources manuscrites et archivistiques 66
A.Le « livre-journal du sacriste » et ses compléments.....66
B.La mense abbatiale de 1471 (copie) 72
C.Un bréviaire de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers à l'usage sous l'abbé Jean Tillon (1483-1501) 73
D.*Histoire du royal monastère Saint-Serge et Saint-Bach-lès-Angers*…, par Dom Michel-Alexandre FOURNEREAU. 73
E.Matériaux du Monasticon Gallicanum, Dom Germain (A rajouter) 75
III.Les sources de l'archéologie du disparu : iconographies et descriptions 75
IV.Une source imprimée et un recueil de sources édité 77
A.La chronique de Jean de Bourdigné 77
B.Extraits des comptes et mémoriaux du Roi René par Albert LECOY DE LA MARCHE. 78

Partie 3 – La transfiguration du complexe monastique 80
Chapitre 1 : Saint-Serge en ruines : vulnérabilité et destruction d'une abbaye suburbaine au temps de la guerre de Cent Ans..... 83
I.Un complexe monastique hors-les-murs en péril : menace et prédation..... 83
A.Aux portes de la ville : la destruction préventive des complexes monastiques suburbains pendant la guerre de Cent Ans. 84
B.Une exposition répétée aux violences : une abbaye en proie aux prédations (1357-1442) 87
C.L'église abbatiale a-t-elle brûlé ? 90
II. Reconsidérer la ruine de la nef : la fatalité du temps et le projet dévotionnel..... 92
A.La nef primitive en proie aux éléments inondations, érosions et tremblement de terre 92
B.Une nef monumentale pour une abbaye renaissante : l'ambition d'un lieux haut lieux de dévotion 95
Conclusion du premier chapitre :..... 96
Chapitre 2. Les chantiers de l'abbaye au XVe siècle : sur les pistes des reconstructions..... 98
I.Les premières tentatives de résurrection sabotées (1ère moitié du XVe siècle) ? 98
A.Reconstruction ou restauration de la nef primitive (v. 1403 - v. 1415) ? 98
B.Rebâtir la nef au sortir de la guerre : un chantier exsangue et balbutiant (v. 1440 - v. 1450) 103
II.Le second élan de la réédification la nef : un chantier concluant..... 110
A.Un second souffle pour l'édification de la nef : Jean de Berné (1445-1466) 110
B.Entretenir et reconstruire le complexe monastique : l'abbé François d'Orignac (1466-1483) 130

C.L'ambition de François d'Orignac pour l'abbaye : une façade à deux clochers ?....137
Conclusion du second chapitre....145
Chapitre 3. Restitution et analyse du décor de l'église abbatiale 147
I.Images, espaces rituels et dévotions particulières 148
A.Les dévotions aux martyrs et aux saintes vierges....148
B.Une chapelle mariale dans la nef ?....157
C.Un lieu rituel dédié à une sainte vierge et martyre : Sainte Catherine..160
D.Attirer des pèlerins : la dévotion de saints locaux 162
II.Un sanctuaire tourné vers l'espérance eschatologique (abbatiale corps du Christ)....165
A.Le culte des morts : espaces liturgiques pour la cure des âmes : depositio ad sanctos 165
B.L'organisation symbolique de la nef : l'Annonciation du Christ....170
C.Une transfiguration propre au Christianisme flamboyant : la compétitivité des lieux sacré 173
Conclusion du troisième chapitre....184
Chapitre 4. Financements des chantiers : enquête sur les ressources économiques du complexe monastique 187
I.Les ressources du temporel de l'abbaye....188
A.Un patrimoine foncier étendu : métairies, closeries, rentes urbaines…188
B.Les droits seigneuriaux : dîmes, cens et fermage. 190
C.Les prieurés et les cures : relais de revenus pour l'abbatiale 191
II. Une mobilisation collective intéressée : la contribution de la société chrétienne angevine....193
A.Donation de la noblesse et du clergé séculier : prestige et salut 194
B.Pèlerinages et aumônes : le financement de la dévotion et de la rédemption 202
Conclusion du quatrième chapitre : 205
Conclusion de l'étude de cas :....207

Conclusion 212
Annexes 215
Annexe 1 – Transcription du livre-journal du sacriste..... 216
1-A : f° f°96v-97r, hiver 1457- été 1458. 216
N°1-B : f°79r, 16 octobre 1463, échange d'ardoise contre du tuffeau. ... 220
N°1-C : f°82v, paye des maçons, date estimée vers septembre-octobre 1463..... 221
N°1-D : f°91, 1462, 16 mai - 27 juillet 1462..... 222
N°1-E : f°95r, 1459. 226
N°1-F : f°94v, 1463 (n.s.), Arrêt de compte avec André Robin, maître verrier. 227
..... 228
N°1-G : f°61v, v.1467, la maison du sacriste. 229
N°1 – H : f°65v, 1468 (n.s.) 231
N°1-I : f°84v, 1466-1467. 232
N°1-G : f°69v, v..... 233
N°1-J : f°61, marché de tapisserie avec Thomas Berte, 1467. 234
Annexe 1 – Bis : Matériaux du livre-journal du sacriste (collation) ; 237
Exemple d'un des 5 actes authentique conservé aux ADML copié dans le livre-journal du sacriste, dans la première partie di codex. 237
Annexe 2 – Jacques Bruneau de Tartifume..... 241
Annexe 3 – Transcription des épitaphes de l'abbatiale..... 252
Annexe 4 – Photographies de l'abbatiale..... 259
A.Architecture de l'abbatiale [photographie, Julien Gros, 2025] 259
Décor sculpté de l'abbatiale..... 261
Annexe 5 – Cartes et plans sur le complexe abbatial de Saint-Serge d'Angers 269
Annexe 6 – Notices biographiques et bibliographiques sur les abbés de Saint-Serge (1419-1501) 274
I.Pierre V d'Angoulême : abbé de Saint-Serge de 1419 à 1445 : 274

II.Jean IV de Berné : abbé de Saint-Serge de 1445 à 1466 276
1.Éléments biographiques :.....276
III.François d'Orignac : abbé de Saint-Serge de 1466 à 1483 :.....278

Bibliographie 282
Ouvrages généraux et spécialisés : 282

Histoire du Christianisme 282
Histoire du monachisme : 282
Histoire du royaume et de la guerre de Cent Ans : 283
Art et architecture religieuse :.....284
Histoire de l'Anjou et d'Angers :.....284
Histoire religieuse et du monachisme en Anjou : 284
Histoire de l'abbaye de Saint-Serge d'Angers :.....286
Archéologie sur Saint-Serge d'Angers.....287
La construction et reconstruction religieuse au Moyen Âge : 287
L'image et l'iconographie médiévale :.....288
La comptabilité médiévale :.....288
Outils : 289
Sites et notices en lignes :.....289

Table des illustrations.....291
Table des photographies : 294
Table des plans.....296
Table des matières.....297
Résume : 302

RESUME :

Saint-Serge et Saint-Bach d'Angers : résurrection et transfiguration d'une abbaye suburbaine à la fin de la guerre de Cent Ans (1419-1501). Réédification et reconstruction de l'abbaye et de son église.

Ce mémoire de recherche s'intéresse à la résilience d'une abbaye bénédictine aux pieds des murs d'Angers qui se relève après la guerre de Cent Ans. À l'aide d'un corpus de sources croisant les traces écrites, iconographiques et archéologiques, les analyses de ces recherches visent à proposer une chronologie du relèvement, ainsi que les stratégies et les moyens que l'abbaye a déployés. La restitution du décor de l'abbatiale au XVe siècle permet d'étudier l'articulation des ornementations révélant la position et les stratégies dévotionnelles de la communauté religieuse par rapport aux fidèles de la société chrétienne.

Mots-clef : abbatiale, abbaye, abbé, architecture religieuse, art religieux, artisanat, bénédictin, chantier, Christianisme flamboyant, clergé régulier, complexe monastique, décor, destruction, dévotion, édification, église, guerre de Cent Ans, image, image-objet, lieu-rituel, ornementation, reconstruction, religieux, sacriste, suburbain.

Saint-Serge and Saint-Bach of Angers: resurrection and transfiguration of a suburban abbey at the end of the Hundred Years' War (1419-1501). Rebuilding and reconstruction of the abbey and its church.

This research thesis examines the resilience of a Benedictine abbey in the suburbs of Angers as it recovered after the Hundred Years' War. Using a corpus of sources that combines written, iconographic, and archaeological evidence, the analyses of this research aim to propose a chronology of recovery, as well as the strategies and means that the abbey deployed. The restoration of the abbey church's decoration in the 15th century enables the study of the articulation of ornamentation, revealing the position and the devotional strategies of the religious community within Christian society.

Keywords: abbey church, abbey, abbot, religious architecture, religious art, craftsmanship, Benedictine, construction site, Flamboyant Christianism, regular clergy, monastic complex, decoration, destruction, devotion, edification, church, Hundred Years' War, image, image-object, ritual place, ornamentation, reconstruction, religious, sacristan, suburban.